HENRI BOUCHER

# Souvenirs d'un Parisien

Sous le Second Empire

DEUXIÈME SERIE

(1853-1862)

*Librairie academique PERRIN et Cie.*

Promenade au P. Lachaise p. 349
(encore en 1858 !)

# Souvenirs d'un Parisien

## Deuxième Série

Voir Index "in fine"

Rachel 105-106

Lamartine, Hugo 139-142

148-150 : Tailleur de P. de St Victor

Hugo (parrain) cf table

201 ... 262 [illegible] 315 -

Lamartine "mendiant" 231-233

Meurice et Hugo 362 sqq et Vacquerie 371

DU MÊME AUTEUR

---

**Souvenirs d'un Parisien**, *Première série* (1830-1852)

---



HENRI BOUCHER

HENRI BOUCHER

# Souvenirs d'un Parisien

## Deuxième Série

(1853-1862)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1909





*Je voudrais que chacun, du groupe des amis trouvât sa ligne de souvenir, à l'occasion.*

*H. B.*

# Souvenirs d'un Parisien

## (1853-1862)

---

## ANNÉE 1853.

**Jeudi 27 janvier.** — Fainéant laborieux, je n'ai su de ma vie que travailler à ce qui m'amuse, jamais à ce qui m'ennuie et pourtant, à travers bien des douleurs, je suis parvenu à passer quatre années sans m'ennuyer peut-être une semaine en tout.

L'ennui se nourrit de lui-même et est un fléau de la pire espèce ; il faut donc chercher à tout prix un moyen d'y échapper. Les deux plus grandes ressources sont : être amoureux ou étudier. Le premier moyen est certes le meilleur, mais il n'est pas à la portée de tout le monde ; reste le second, l'étude. Celui-là, c'est le seul passe-temps qui dure toujours, dont on ne se lasse jamais, dont on peut jouir partout et à

toute minute ; c'est le refuge des malheureux.

Le Coran dit textuellement : « Il n'y a pas d'ami qui vaille un livre. »

Dimanche 30 janvier. — La souffrance qui vient de Dieu porte avec elle son adoucissement ; frappé ainsi, on garde dans ses cicatrices comme une empreinte de la loi divine. Mais la souffrance qui vient de l'homme est sans compensation, elle déshonore presque, elle nous laisse flotter entre la crainte d'une lâcheté et le désir d'une vengeance, jusqu'à ce que nous ayons trouvé un milieu incertain de soumission amère et mal acceptée.

Lundi 31 janvier. — Dans l'admirable galerie du duc d'Orléans, un moment rassemblée dans une seule pièce pour être vendue et maintenant éparpillée entre différentes villes, il m'a été donné de voir réunis sur une même muraille cinq chefs-d'œuvre dont le souvenir s'est gravé en moi pendant deux heures d'admiration profonde. Ce sont : *Françoise de Rimini*, *le Giaour*, *Médora* et le *Christ consolateur* de Scheffer, *la Mort du duc de Guise* de Delaroche. Sauf le *Giaour* et *Médora*, la gravure m'avait déjà fait

connaître ces tableaux ; mais, si admirablement réussies qu'elles soient, les gravures, pour les poètes de la force de Scheffer, sont de faibles interprètes.

La *Françoise de Rimini* est une page de dimensions considérables, grandeur naturelle ; suspendue au cou de Paolo qui tord ses bras douloureux, elle traverse les ombres de l'enfer sous les yeux de Dante et de Virgile. Rien ne rend le trouble où vous jette la sombre mais enivrante poésie de cette toile ; il y a une volupté si tendre, une si chaste énergie dans les lignes de ce beau corps de femme, tant de réalité et pourtant d'idéal dans la couleur, qu'on se sent dominé soi-même par une douleur si vraie, si abandonnée ; on prend malgré soi l'attitude même que le peintre a donnée au Dante, une attitude de sympathie morne et accablée. Pour moi, il a fallu la nuit pour me décider à quitter la place, j'avais comme de l'affection pour cette page que je ne reverrai sans doute plus ; elle est à Bordeaux.

Si Francesca attire, le *Giaour* fait reculer. Jamais figure plus terrible ne refléta le trouble de l'âme sans presque se contracter.

*Médora* vêtue de blanc regarde la mer de son regard bleu profond, d'un calme et d'une douceur singuliers. Le pinceau de Scheffer ne peut se comparer qu'à la plume de Lamartine dans ses plus beaux passages, et encore !

Quant à la *Mort du duc de Guise*, c'est un

petit tableau, savant et dramatique comme toutes les œuvres de Delaroche. Guise, la tête hérissée et encore superbe, est étendu contre un lit dont il a déchiré le rideau. Un rayon de lumière lui barre les deux jambes. A l'autre extrémité de la froide salle, les assassins groupés montrent, sans oser le regarder, le cadavre à Henri III qui soulève un rideau.

Le duc d'Aumale a racheté cette pièce historique; il recueille, dit-on, tout ce qui se rattache aux Guises.

**Jeudi 17 février.** — Je suis allé voir le musée qu'on vient de former au Louvre avec les objets ayant appartenu aux souverains. Ils sont dans des armoires vitrées établies avec luxe et remplissent deux salles. L'une est exclusivement réservée à Napoléon et ne contient guère que cinq ou six objets vraiment intéressants. L'autre contient pêle-mêle, de Dagobert à Louis-Philippe, des armes, des bibles, des meubles, des vêtements.

Il est impossible de ne pas sentir combien il y a peu de tact à étaler des manteaux, des culottes courtes, des pantoufles, jusqu'à des bas de soie, quelque chamarrés d'or que soient ces vêtements. Ainsi toute une longue armoire de la salle Napoléon renferme une série d'habits de cérémonie auxquels ne se rattache aucun souvenir,

l'Empereur les ayant tout au plus mis une fois ; la redingote grise absente vaudrait cent fois mieux que ces pailletteries sans caractère que l'on retrouve toutes pareilles dans les armoires de Charles X. Le mot « vestiaire » est sur les lèvres de tout le monde. Il y a cependant, à côté du manteau du sacre, un vieux chapeau rond placé avec un mouchoir jauni sur un coussin, qui attire l'attention ; c'est le chapeau de Sainte-Hélène et le mouchoir du lit de mort. Le petit habit blanc autrichien du duc de Reichstadt soulève aussi plus d'une réflexion. Mais, en thèse générale, ne conservons que des objets durables et qu'on soit habitué à respecter, des livres, des armes, des meubles.

Il y a en ce genre un coffret doré, ciselé à jour, donné par Richelieu à Anne d'Autriche, qui est une véritable œuvre d'art ; j'ai remarqué l'arquebuse de chasse de Catherine de Médicis, l'épée que François Ier portait à Pavie, un très beau mousquet de Louis XIII, la chaise à porteurs de Louis XV, une armoire-toilette très riche de Marie-Antoinette, la fameuse table de bois blanc de Louis XVIII, le bureau, brisé en Février, de Louis-Philippe et, pour revenir à Napoléon, son bureau de campagne, un fauteuil, un jeu d'échecs en lave. On a enlevé au musée d'artillerie les armures pour les mettre là.

Ce musée, s'il avait été composé avec discernement et dans une pensée non politique mais historique, ne serait pas une mauvaise

idée. Cependant je me suis aperçu d'un inconvénient ; c'est que, dans les choses de pure imagination, il ne faut pas assaillir l'esprit de mille objets disparates. La fatigue qu'on éprouve en regardant des œuvres d'art et qui fait qu'à la vingtième statue on ne prête plus qu'une attention distraite se fait sentir plus vivement encore dans une exposition dont chaque objet n'a aucune valeur propre mais une valeur de sentiment, de souvenir et où il faut, à chaque poignée d'épée, à chaque étrier, recomposer dans sa tête tout un personnage historique, toute une époque. Au bout de quelques instants, on regarde tout avec une parfaite indifférence et, pour ne pas prendre la peine de fouiller ses souvenirs, on se dit que ce n'est peut-être pas authentique. Si l'on a tant critiqué les reliques des saints, on ne saurait guère épargner les reliques royales.

Et puis il ne faut pas trop faire toucher terre à la pensée, il faut laisser aux souvenirs assez de vague pour qu'ils soient poétiques. Or l'effet de ce musée, même en ce qui concerne Napoléon, est de couper les ailes de l'imagination ; en présence de ces bas de soie, de ces selles de cheval, de ce mouchoir, le rêve, plus réel que toute cette défroque, s'enfuit. On l'a si bien senti qu'on s'en est tiré par un contre-sens et au lieu d'exposer les objets qui, par leur simplicité même, plaisaient le plus à l'âme haute et simple du grand homme, on a exposé les objets les plus riches, les plus cousus d'or, les plus propres a

charmer le vulgaire. On a craint de faire un étalage de fripier ou de marchand de bric-à-brac ; on a fait une garde-robe de théâtre ou de sénat, voilà tout ce qu'on a gagné.

D'ailleurs toutes les armoires ne sont pas remplies, nous verrons le reste plus tard.

**Vendredi 18 février.** — Macaulay est un des membres les plus populaires de la Chambre des Communes. Son excellente histoire d'Angleterre détaillée, complète, sobre et pittoresque à la fois, m'a charmé.

J'ai lu une vie de Mme de Krudener assez curieuse ; une correspondance de Diderot à sa maîtresse qui me déplaît, pathos et obscénité, j'en ai été fâché car j'estime l'intelligence et le cœur de Diderot ; un voyage en Italie très gai, très exact du président de Brosses, un Dijonnais du siècle dernier ; enfin *la Presse*, avec les mémoires de Dumas, si vantards, si comiques et si vrais par bribes et morceaux.

*La Presse* n'est pas un journal ordinaire, outre la partie politique, il y a de bons articles de sciences et de philosophie. Sainte-Beuve parle dans son dernier *Lundi*, comme étant un écrivain judicieux et de goût, d'un de mes camarades de l'École d'Administration, Berger ; cela va lui mettre le pied à l'étrier.

**Mardi 22 février.** — Si j'aime tant le sérieux dans le langage, c'est parce que j'ai remarqué qu'au milieu des amertumes de la vie, il est bien rare que le rire et la légèreté soient de mise.

C'est ainsi qu'en entrant dans une maison nombreuse, après une absence, il y a cent fois plus de chances de faire preuve d'à propos en se présentant avec un visage inquiet plutôt qu'avec un visage épanoui.

**Mercredi 23 février.** — Vuillemot m'envoie une critique de l'*Assassinat du duc de Guise* qui n'est pas sans justesse ; ce tableau n'est pas le plus remarquable de Delaroche et a trouvé d'amers censeurs.

Son plus grand défaut à mes yeux est d'être trop petit, en sorte que le peintre n'a pu donner aux figures de ses personnages tout le dévèloppement nécessaire. Henri III n'est pas précisément souriant, il y a bien de la frayeur dans cette façon de soulever le rideau et d'interroger plutôt le visage des assassins que celui du mort. Ce que j'admire surtout dans l'œuvre, c'est la sobriété de moyens avec laquelle Delaroche a obtenu un si grand effet dramatique. Cette salle vaste et vide, ce cadavre complètement isolé dans sa pose hérissée, formidable et ce groupe de gentilshommes encore haletants de la lutte et

si peu rassurés qu'aucun n'ose regarder en arrière font plus d'effet, je crois, que si le peintre eût montré l'assassinat même.

**Vendredi 1er avril.** — Il faut passer par les découragements, par les étonnements d'âme pour voir un peu clair dans cette nuit de l'existence, toute pleine de mystérieuses épreuves, d'embûches qu'on ne comprend pas. Il n'y a rien de salutaire, de mûrissant comme une heure, un jour d'anxiété ; au premier moment d'une grande déception, l'âme, mal préparée, privée de ce puissant secours qu'on nomme l'expérience, se sent envahie par un effroi désespéré, par une tristesse sans contre-poids ; des deux grands aspects de ce monde, le désordre individuel, l'ordre général, elle ne peut voir que le premier, tant elle est saisie.

Peu à peu, elle revient à elle, elle compare, elle réfléchit à sa blessure et comprend, comme le soldat mutilé dans la bataille, que le boulet qui lui a enlevé une partie d'elle-même n'était ni plus rapide, ni plus démesuré que les autres. Alors sa douleur, tout à l'heure égoïste, personnelle, énervante, s'élève et s'étend en pitié sur ses semblables. Le cœur, serré à en mourir, cède à une sorte de mâle attendrissement et, cette fois, ce n'est plus un cri de peur, c'est une prière attristée et généreuse, une prière pour

tous qui s'en échappe, un hymne d'humble reproche et de reconnaissance, une soumission étonnée devant les joies et les souffrances que Dieu nous retire et nous apporte.

Samedi 2 avril. — Moins je comprends, plus j'espère. Le mystère me dispose à de l'inattendu.

Ma naissance, ma mort, l'apparition du premier homme sur la terre, l'œuf du rossignol qui, comme le remarque Bernardin de Saint-Pierre, renferme déjà son chant et ses amours, la poésie, l'amitié, la chaleur, la lumière, saisissent ma pensée de surprise ; tout est stupeur pour la réflexion. Eh bien ! c'est tout cela qui me rassure, qui me fortifie. Évidemment nous sommes des êtres surprenants et nous pouvons nous attendre à tout. Soumis à une puissance formidable dont nous sentons la main dans l'obscurité même, nous n'avons qu'à attendre la fin de ce drame, moitié rire, moitié pleurs, en tremblant de mal remplir notre rôle. Plus étouffant aura été le cauchemar, plus doux sera le réveil.

Samedi 23 avril. — Voltaire a très rarement pleuré, si ce n'est de rage ou de rire ; aussi ses écrits sur le malheur ont-ils une forme sardo-

nique et libre, je ne sais quoi de sec et de frivole. Très amer mais sans élévation, sans émotion, sans douleur, il offre inutilement ses épigrammes comme si elles étaient des consolations; mais les cœurs vraiment frappés ne sauraient prendre le change et le repoussent.

A Voltaire on peut opposer avec fruit Byron dont on ne saurait trop méditer les mémoires, Byron qui avait bien aussi un genre d'esprit tournant au sarcasme, mais qui avait dans son cœur la source première de toutes les émotions. Par orgueil, par bizarrerie ou pour toute autre raison, il cachait cette sensibilité profonde et se faisait Voltaire à la surface.

**Dimanche 24 avril.** — Les grands hommes sont ceux qui ont beaucoup senti, beaucoup vécu et souvent, en quelques années, on a vécu bien des vies. Qu'on ne s'y trompe pas; Athènes, ville du tumulte, eut mille grands hommes; Sparte, ville de l'ordre, n'en eut qu'un, Lycurgue, et Lycurgue était né avant ses lois.

**Mercredi 22 juin** — Humboldt est plus savant que poète, sans nul doute, mais si, homme de précision et de renseignements, il n'embrasse pas les ensembles comme Buffon, il arrive en

fin de compte à vous donner une idée aussi vaste de la nature ; il a d'ailleurs l'avantage d'arriver un siècle après lui et d'avoir été témoin oculaire de presque tous les phénomènes ; il est donc beaucoup plus vrai et plus neuf.

Le premier volume du *Cosmos* est d'un plan assez décousu et pas très proportionné. La météorologie, la physique, la chimie, la botanique, l'astronomie y sont dans un rapport qui étonne quelquefois ; on regrette aussi de ne presque rien trouver sur les animaux. Certains passages trop scientifiques succèdent à des passages trop littéraires. On excuse d'autant mieux l'auteur que lui-même s'en est aperçu ; il n'a voulu qu'écouler dans un ordre raisonnable les remarques, les notes, les résultats généraux de ses études. Mais quelles remarques ! quelles études ! Cet homme vous conte l'univers comme s'il en était l'inventeur. De même qu'un officier d'État-Major vous rapporte le plan de quelques lieues de terrain, lui vous donne la topographie de la terre et des cieux. Il a des expressions grandes comme son sujet et qui font rêver. En lisant ce livre, on boit de la science pure, sans alliage, toute préparée ; cela donne presque de la joie.

Le second volume a deux parties. La première examine les trois causes qui poussent aux voyages, qui donnent la curiosité de la nature : la littérature descriptive, la peinture de paysage, les serres et jardins botaniques. Humboldt entre

alors, en littérateur et en analyste consommé, dans une étude des facultés descriptives chez tous les écrivains anciens et modernes.

La seconde partie, la plus morale du livre, la plus belle peut-être, c'est l'histoire des découvertes intéressant la connaissance du globe. Rien qui montre mieux la faiblesse et la grandeur de l'homme. Que de temps pour connaître cette mystérieuse terre qui porte si légèrement son poids effrayant et qui roule toute seule, sans qu'on en sache ni le pourquoi ni le comment ! Que de génies, que de courages, que d'inspirations accumulés il a fallu pour qu'une moitié de cette boule vînt à connaître l'autre moitié, pour qu'on s'assurât que cette boule était une boule, pour qu'on pût lui comparer les astres en mouvement, deviner sa marche, sa direction, et comprendre qu'on n'en saurait jamais davantage ! Les songeurs, les hommes d'action, les navigateurs intrépides jusqu'à la folie et qui périssent engloutis ou massacrés l'un après l'autre sont remis par Humboldt en place et en lumière ; Colomb ressort de toute la puissance des efforts antérieurs, il semble magnifique d'intelligence, de persistance et d'audace. Puis, alors que l'admiration paraît épuisée puisque la terre est à peu près investie, arrive, fouillant les cieux, cette pléiade de génies qu'aide le télescope comme la boussole avait aidé Colomb, et qu'on nomme Copernic, Képler, Galilée, Bacon, Tycho, Descartes, Huyghens, Fermat, Newton et Leib-

nitz, tous ou presque tous victimes de leur intelligence, se passant leurs découvertes avant de mourir et sans en profiter. Copernic, ce préparateur inspiré de Képler et de Galilée, de deux martyrs, de deux génies, offre une image sensible de la vanité et de la grandeur des efforts humains. Il travaille trente-trois ans à son grand ouvrage *des Révolutions des orbes célestes* et quand on lui en apporte le premier exemplaire imprimé, il ne sent pas, il ne sait pas même qu'il le touche ; il est paralysé de corps et d'intelligence, il agonise pour mourir deux jours après.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher de cette mort du génie la mort de l'homme en place, de l'homme riche et encensé qu'un coup de sang vient prendre à la gorge, et de me demander quelle est la plus douloureuse, la plus marquée à l'empreinte de Dieu. Toutes deux, par l'absence de satisfaction qu'elles donnent, disent assez que des trois divisions de Pascal, charnels, spirituels ou saints, c'est à la dernière seule qu'il faut appartenir lorsqu'on touche au dernier moment. La moindre action généreuse, le moindre élan vers la perfection pèsent plus alors qu'une grande découverte ou une mission politique.

Jeudi 23 juin. — *L'Histoire de Louis XVII* ou mieux de la famille royale au Temple, par M. de Beauchesne, est un récit scrupuleusement exact

et détaillé, fourni de pièces à l'appui, de plans d'appartements et même d'autographes, résultat de pieuses et patientes recherches; c'est le dernier mot de l'histoire sur le plus lamentable épisode de la Révolution.

M. de Beauchesne révèle des faits nouveaux sans nombre et d'une nature telle qu'on se croirait, en les lisant, sous l'impression d'un affreux cauchemar. A part quelques pages Gazette de France et quelques redites, l'auteur écrit avec une impartialité relative très louable et avec une saine, une forte imagination. La portée morale de l'œuvre a été, pour moi du moins, considérable et vingt fois, en voyant ses interprétations du caractère et de la conduite des acteurs de ce drame qu'on ne peut comparer à aucun drame de l'antiquité, je me suis pris à dire : Oui, c'est comme cela qu'il faut expliquer les faits, c'est ainsi que ces atrocités ont pu s'accomplir. La petitesse de cœur, l'absence de cette faculté qui consiste à « se mettre à la place », la peur surtout, sont capables de tous les crimes.

Dimanche 26 juin. — Après une nouvelle visite au couteux et insignifiant tombeau qu'on destine à l'Empereur, je suis allé voir le panorama de la bataille des Pyramides qu'on devrait mieux appeler peut-être : Vue du Nil et du Caire à six heures du soir.

Ce paysage ardent, dont l'horizon est à huit lieues de tous les côtés, est d'une beauté merveilleuse. Après quelques minutes d'ébahissement, l'illusion est complète : on est en Égypte On y est si bien qu'après une heure et demie passée sur ses jambes à regarder les dégradations infinies de la lumière dans le ciel ; les poussières, les vapeurs qui s'envolent en épais nuages ; le Nil large et lent dont le flot bleu, noir auprès des barques, vient à vous du plus loin que l'œil peut atteindre ; les palmiers solitaires brisés par le milieu ou élancés dans l'éther irisé de mille teintes et le désert immense qui, venu d'Alexandrie, court vers la Haute-Égypte, on ne peut se résoudre à partir.

L'action est bien rendue, clairement surtout. Les carrés, distants de deux portées de canon, occupent une courbe ; le soleil voilé est au-dessus de celui où est le général Bonaparte. Le spectateur est au bord du fleuve, en face du Caire, sur une maison du village d'Embabeh à peine fortifié. Les mamelucks, partis d'un point de la rive, enveloppent les carrés et sont jetés à l'eau. La flotte qu'ils tâchent de joindre saute et rougit le fleuve d'une nappe de flammes. Plus loin que le carré de Bonaparte, sous le soleil, on aperçoit un bois de palmiers d'un effet nouveau et très pittoresque. En tournant le dos au soleil et regardant l'autre rive du fleuve, on voit tous les minarets du Caire et la population accourue sur les quais pour saisir les bruits de la bataille ;

au-dessus de la ville, le ciel est bleu sombre transparent.

On explique la parfaite réussite de ce panorama par des procédés matériels découverts depuis peu. L'éloge est universel et bien mérité. C'est une nouvelle forme de l'art que le panorama ; elle est d'une exécution pénible mais d'un effet puissant.

Sous quelques jours, on va voir se dérouler pendant trois heures le cours entier du fleuve qui se jette à New-York. Ce diorama aura je ne sais combien de kilomètres de longueur. Je bats des mains à toutes ces tentatives.

La photographie, de son côté, progresse chaque jour, tous les monuments du globe couvrent les vitrines des marchands de gravures. Au 1er Juillet commence une publication à 20 francs la livraison — et il y en aura cent — de l'œuvre des peintres vivants avec leurs portraits, le tout photographié, plus huit cents pages de texte. Les tableaux se reproduisent médiocrement de cette façon, mais les portraits des peintres sont parlants.

**Mercredi 29 juin**. — Je lis, sur la Révolution de 1848, une histoire détaillée, clairement écrite et libérale sans système ; c'est celle de Daniel Stern, comtesse d'Agoult. Elle paraît conçue dans un sage esprit ; beaucoup d'étude, beau-

coup de recherches. Les caractères sont retracés à neuf et d'un ton sévère plutôt qu'admiratif. Il n'est pas aisé de reconnaître une femme dans ce juge si maître de lui, quoique favorable. Sauf en ce qui touche à l'ex-famille royale un peu maltraitée, je me range à son avis, surtout en lisant les portraits de Lamartine, de Louis Blanc, de Ledru-Rollin, de Caussidière, de Cavaignac. Le côté pittoresque de Paris, pendant et après, n'est pas non plus oublié. A la fin du premier volume, se trouvent les autographes tachés et raturés des décrets du Gouvernement Provisoire; j'ignore où l'auteur a pu se les procurer. Je n'ai pas encore lu le troisième volume qui s'ouvre avec l'Assemblée Constituante.

Je suis étonné que cette histoire, supérieure à tout ce qu'ont fait les Louis Blanc, les Élias Regnault, ne soit pas plus vantée; je l'explique par ce fait qu'on ne lit plus rien.

Jeudi 30 juin. — Paris fait peau neuve; tout ce qui est vieux et sale croule, entraînant sa tristesse et son obscurité. L'Empereur élève ses casernes monumentales; perce ses voies stratégiques; abat tous les coins de rue rendus célèbres par l'émeute; se fortifie, en un mot, de toutes les façons sous couleur de faire travailler les ouvriers et, sans le vouloir, assainit Paris.

Seulement, dans sa précipitation et dans son besoin d'être en mesure contre toute éventualité, il fait presque tout faire deux et trois fois. A peine quelques pierres sont-elles mises l'une sur l'autre qu'on les renverse pour essayer d'une autre façon ; on abaisse et on rehausse trois fois le quai; on refait quatre fois la cour du Louvre; on obtient, après des millions dépensés en études, un salon carré et des plafonds manqués; on fait, de la cour du Carrousel, six cours séparées par des casernes, des imprimeries et des ministères, adoptant en cela et du premier coup le plan le plus coûteux et le moins acceptable; on fait une orangerie en moellons sur la terrasse même des Tuileries; on défonce dix fois la cour des Tuileries, on y est encore en ce moment; on a élevé un vaste pavillon des Halles, on reconnaît qu'il est impossible, ordre de le démolir et d'en changer l'architecte.

Il paraît, d'après *le Moniteur*, que tout cela n'augmente en rien les dépenses du budget; seulement la ville de Paris doit soixante millions, rien que pour les Halles et la rue de Rivoli. Les mauvaises langues expliquent par des pots-de-vin tant d'absurdes projets mis en avant par des compagnies et aussitot acceptés, mais l'incapacité les explique suffisamment, selon moi.

**Dimanche 17 juillet.** — Durieu est venu le matin comme je copiais dans le feuilleton de Limayrac ce passage du Dante :

« Donnez-moi une voie qui ne soit pas contraire à l'honneur pour rentrer à Florence. S'il n'en est pas de semblable, jamais je n'entrerai à Florence. Partout je pourrai jouir du ciel et de la lumière et contempler les vérités sublimes et ravissantes qui éclatent sous le soleil. » Ainsi parlait le Dante autrefois, ajoute Limayrac, et ainsi parle le Dante aujourd'hui. Demandez aux échos de Jersey ! »

Ce passage m'a remué. J'ai crié tout seul : Ah ! Très bien ! comme pour prendre le silence même à témoin, le silence qui acquiesce à tout. Le fait est qu'une ligne noble me remuera toujours.

Causé avec Durieu des arts, peinture et musique ; des organisations insensibles à tel ou tel art ; de celles qui, insensibles aujourd'hui ne le seront pas demain. Moi, privé à toujours des joies de la musique ; mon oreille est pourtant si vibrante à l'harmonie des vers, à la voix humaine, aux bruits de la nature, au son de l'orgue, des cloches, du cor dans la campagne ; comment est-elle ennuyée, abasourdie par un orchestre ou un instrument ?

Causé aussi, à propos de la peinture, des faux jugements par ignorance, insensibilité — ceux-là, on en prend son parti — mais par esprit de système. Odieux esprit qui fermes le cœur à

tout élan, l'esprit à toute justice, l'âme à mille douces jouissances ; esprit de vieillard, pourquoi troubles-tu même les jeunes gens ?

**Lundi 15 août.** — De bonne heure j'ai cherché à arranger ma vie ; j'ai cru qu'il y avait, sauf les grands coups imprévus, un art d'être heureux, de vivre content de soi-même. A défaut de père et de conseiller, j'ai demandé aux livres de l'expérience ; ils en donnent à qui les prend au sérieux. J'avais en moi deux mobiles qui pouvaient servir de rames à mon bateau : le mépris de ce qui ne dure pas et le mépris de ce qui est vulgaire ou égoïste ; j'ai navigué avec cela. Ma barque a beaucoup avancé, mais non pas sans secousses, non pas sans labourer les rochers de peur des bancs de sable mous et stagnants ; une fois entre autres, à demi-ouverte, elle a failli sombrer. C'était un soir d'affreux orage.

Mais le calme est revenu au point que j'ai pu m'étendre pour lire et rêver, laissant à la Providence le soin de me conduire ; le ciel s'est de plus en plus dégagé et, tout à coup, un éclatant rayon de soleil est tombé sur mon livre ; j'ai levé les yeux ; je n'ai plus rencontré qu'une voûte bleue rayonnante, des rives enchantées, des ondes calmes et, comme une vivante réponse à ma surprise, la bonne, l'immortelle amitié assise au gouvernail et me regardant.

Voilà où j'en suis et pour moi, du moins, s'est trouvé vrai ce mot décevant de Pascal : « Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller. »

**Samedi 20 août.** — Il m'arrive quelquefois de lire à ma mère, en le nommant, ou à d'autres, sans le nommer, des fragments de lettres d'Henri Vuillemot. De l'effet produit sur moi et même sur les étrangers, il résulte qu'il a, pour ne pas dire plus, une très droite intelligence et une élévation, une émotion de pensée dont la vraie source est au cœur.

Qu'il continue ses travaux, ses méditations, ses lectures ; qu'il écrive surtout beaucoup ; qu'il rature, s'il le faut, dix lignes sur douze et il atteindra de bien près à ce but qu'on ne touche jamais, mais qu'il est si beau d'approcher, quand on est riche de fond : exprimer ce qu'on pense et ce qu'on sent, s'exprimer soi-même.

**Vendredi 2 septembre.** — L'étude des beautés est seule difficile, seule nourrissante. Il est d'ailleurs bon de s'entendre sur ce qu'on nomme des défauts.

Il y a les défauts-saillies, positifs, évidents, comme un menton trop fort, un mouvement trop

brusque, un faux pli à la robe d'une statue, une gargouille obscène au flanc d'une cathédrale, une comparaison bizarre, une hyperbole risquée dans un volume de poésies.

Il y a les défauts absence de beautés, les défauts négatifs, cachés, qui ne s'énumèrent pas. Ces derniers sont les seuls graves ; ils fourmillent, pour ne parler que littérature, dans les poètes de l'Empire qui, du reste, n'ont pas un seul faux pli, une seule métaphore aventurée. Pour les grands écrivains c'est l'inverse. Le défaut négatif est le plus grave, puisque c'est celui qu'on n'aperçoit pas au premier coup d'œil, qu'on pressent tout au plus et qu'on n'indique qu'avec difficulté, c'est celui que le vulgaire laisse passer ; le vulgaire adore les défauts évidents. Que dans un salon paraisse Pauline Bonaparte, son oreille, que dis-je ? la bordure de son oreille fera cent fois plus causer que son ravissant visage. De là s'explique pourquoi tous les grands hommes sont si repoussés, si ridiculisés, si méprisés ; ce sont eux qui, en apparence, ont le plus mauvais goût. Tous leurs défauts sont en relief et sautent aux yeux. Quant aux défauts qui se cachent, à quoi bon leur savoir gré de n'en pas avoir ? Est-ce que, pour bien des gens, un visage banal et sans caractère, mais régulier, ne vaut pas mieux qu'un visage plein de sentiment, de feu, de pensée, mais irrégulier ?

Les défauts-saillies ont cela de particulier

qu'ils sont la condition nécessaire des plus grandes beautés; c'est la loi du balancement de Geoffroy-Saint-Hilaire. Ainsi, les auteurs à profonds et vigoureux élans, les auteurs fleuves et non ruisseaux ou canaux, Luther, Cervantès, Shakespeare, Pascal, Molière, Voltaire, Rousseau, Mirabeau, Chateaubriand, Victor Hugo, entraînent forcément dans leur cours ou à la surface de leur style des sables ou des débris de roc. Leurs taches, je le répète avec l'un d'eux, font partie de leurs beautés; dans ce monde imparfait, il faut toujours payer ses avantages. Il n'est pas possible que la passion, même généreuse et éclairée, ne se trahisse pas par quelque geste que l'art pur désavoue. Je trouve peu généreux, je trouve ingrat de reprocher à l'homme qui lutte hardiment et victorieusement pour la cause de tous son manque de correction dans la tenue du vêtement, dans les traits du visage.

Ceux qu'on appelle écrivains corrects sont ceux qui ne se sont jamais mêlés au monde, qui, renfermés dans le domaine de l'art pur ou de tel art circonscrit, comme Racine, Delavigne, Boileau, ont pu régler, canaliser leur cours et conserver leur calme et leur parfaite tenue de style. Savons-nous ce qu'ils eussent fait s'ils avaient écrit une œuvre de combat ou de progrès? Ou ils fussent tombés dans les défauts-saillies ou ils n'eussent rien fait car — et voilà où se révèlent les défauts absence de beautés — ce qui

leur manque, c'est précisément la faculté de sortir de leur domaine circonscrit. Ouvriers littéraires, ils sont paralysés par cette même division du travail qui fait leur succès.

Il n'en est pas ainsi des génies à mission. Ceux-là, pleins du but, saisis d'une de ces fièvres généreuses qu'on appelle indignation, enthousiasme, amour, ne sauraient, dans le mouvement impétueux de leur esprit, dans le vaste et puissant remuement de leurs idées, se maintenir constamment dans des lignes irréprochables ; il les faut accepter ainsi. Que leur demander, en effet ? Être correct, pour eux, c'est être immobile ; à ceux qui courent, seuls, arrivent les traits contractés et les mouvements trop en saillie. Ne font-ils pas ce qu'ils peuvent, d'ailleurs ? Leur vigueur originale ne s'applique-t-elle pas sans cesse à doubler leurs forces pour mieux emporter la victoire ?

Soyons indulgents pour le génie, ineptes que nous sommes.

**Lundi 5 septembre.** — « Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri. Le sage ne s'occupe point des sentiments qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouve. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux, ce n'est pas d'être haï, mais de haïr, que ce qui est doux, noble, grand, divin, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer. »

J'adopte cette pensée de Daniel Stern. Il n'y a de vraiment héroïque, de vraiment digne de notre dernière heure que le dévouement désintéressé. Que celui qui aime n'ait pas de cesse ni de relâche qu'il n'ait étouffé en lui les derniers mouvements de l'égoïsme, cet *ultimum moriens* de notre incomplète nature. Ne demandez à votre ami que de se maintenir digne de votre estime, de votre admiration, par conséquent de ne pas s'abaisser à l'indifférence, et ceci obtenu, sûr de dépenser votre vie pour quelqu'un qui en vaut la peine, dépouillez-vous chaque jour de votre moi, comme celui qui, pour se jeter au fleuve, se dépouille de ses vêtements, déplacez entièrement votre intérêt. Tout homme a rêvé de se dévouer à son pays, à l'humanité, n'est-il pas plus facile encore, plus sûr, plus doux, de rassembler tous ses désirs généreux, toutes ses forces protectrices sur une tête connue, choisie, aimée? C'est là le premier pas dans la voie généreuse; il est immense, mais il suppose le crédit sublime de la confiance.

Ne pas croire comme Alexandre, jusqu'à la coupe, c'est manquer à la première condition de l'amitié. La seconde, c'est de conserver l'admiration dans la familiarité même. Nul n'est prophète dans son pays, soit, mais chacun doit l'être pour son ami. Qu'est-ce qu'une amitié qui n'a pas pour base cette estime exaltée qu'on nomme admiration! Qu'est-ce qu'une amitié qui ne s'applique pas à quelque rare ensemble de

sentiments généreux et éclairés! Comment arriver au mutuel perfectionnement s'il n'y a pas de part et d'autre humilité raisonnable et admiration intelligente? Et où y aura-t-il jamais admiration motivée, sûre d'elle-même, si ce n'est dans le sentiment qui seul permet à une âme d'en connaître une autre parfaitement?

Ne me dites pas qu'on ne doit admirer que les choses sublimes car je vous répondrai qu'il n'y a rien de sublime, et de rare comme un cœur dévoué ets imple, une âme hardiment tolérante, ferme devant les hommes, humble devant Dieu.

**Mercredi 14 septembre.** — Celui qui veut arriver à bien retenir, à bien comprendre, à bien penser, doit copier jusqu'à complète lassitude. Il n'y a pas un écrivain, un esprit sérieux, qui n'ait passé et qui ne passe chaque jour par ce pénible travail.

On vient de retrouver quarante cahiers énormes de simples extraits de la main du lieutenant Bonaparte; plusieurs traitent uniquement de théologie, et là est le secret de sa supériorité dans les discussions du Concordat. Victor Hugo n'est arrivé à son universelle science, à sa saisissante lucidité d'expression qu'en encombrant ses tiroirs de notes et d'extraits et en méritant par ce labeur, ingrat seulement en apparence,

la glorieuse épithète de bœuf. Quand nous entendons parler de génies éclos sans travail, je dis sans travail matériel, sans travail de copiste, n'y croyons pas; il y a toujours des papiers cachés quelque part et qui trahissent le secret de leur puissance.

Voici, d'après ma petite pratique, comment on vient en aide au défaut de mémoire et d'attention. On prend une main de papier, on la coud sans la plier, on met une date en tête et on y porte, pêle-mêle, en séparant seulement d'un trait, tout ce que l'on croit bon à prendre. On entrecoupe, sans s'inquiéter, le dépouillement d'un livre par celui d'un autre, quitte à continuer après, sans souci aucun de l'ordre des matières. Quand le cahier est rempli jusqu'au bord de ce tohu-bohu de science naturelle, d'histoire, de poésie, de philosophie, on clôt fièrement par une date comme au début et on met aux archives.

Mais ces archives, on les prend et les reprend sans cesse, on ne les laisse pas dormir un instant; on bouche de plus en plus les vides de sa cervelle avec ces pensées, ces opinions triées, choisies, appropriées. Quand il s'agit d'en rapprocher deux, une de Fénelon copiée il y a cinq ans d'une de Virgile copiée hier, rien de si facile grâce aux dates des cahiers, grâce surtout à la connaissance que vous avez de ce que contient chacun. Ainsi je sais très bien que, pour trouver ce que dit de Maistre sur Raphaël, je n'ai qu'à prendre mon cahier où se trouvent la corres-

pondance de Voltaire, les mémoires de Byron, le rapport du physique au moral de Cabanis, bien que ces œuvres aient infiniment peu de rapports entre elles. Le pêle-mêle du contenu, loin de nuire aux recherches, leur donne par la variété un grand charme, et de cette variété même, de la rencontre d'une opinion de Bonnet de Genève perdue au milieu de fragments du livre de Lauvergne sur l'agonie, peut naître une source de réflexions et de comparaisons inattendues.

Surtout, jamais de feuilles volantes.

**Jeudi 15 septembre.** — Demogeot me paraît juger avec justesse et impartialité, il a en général lu ce dont il parle. Il y a pourtant des auteurs dont il ne donne pas une idée assez favorable, par exemple Charron, Segrais, Casimir Delavigne. Dans une revue aussi abrégée, on est forcé de donner aux défauts presque autant de lignes qu'aux qualités et de là vient que la balance manque de justesse. Du reste, le professeur se montre peu et il y a de la verve dans ses éloges. Le chapitre sur Rousseau ne sent pas la rhétorique.

Gautier est très spirituel. Il est né avec une facilité surprenante pour la critique; au besoin même, il écrit de son fonds avec profondeur, témoin quelques passages remarquables de sa

détestable *Mademoiselle de Maupin* : mais le besoin de faire rire, le « démon du genre », lui a fait disperser en niaiseries ses facultés premières. Il ne restera guère de lui, probablement, que des critiques légères et d'excellentes descriptions de tableaux.

Ce qu'il faut penser de sa théorie de l'art pour l'art, on le voit dans Töppfer. Celui-ci plaît beaucoup. Ses broderies, ses zig-zags, ses charmantes digressions, sa facile manière de perdre son temps et d'établir en jouant les sérieux principes de l'art enchantent d'abord ; mais bientôt on s'aperçoit qu'il est dangereux pour la vue d'ensemble de prolonger ainsi l'attention du lecteur. Il est certain que, comme il le dit lui-même en riant, il embrouille un peu son argumentation ; le style même devient plus pesant. Mais que de remarques fines, que de gracieux tableaux dans le cours de cette promenade capricieuse !

Lundi 26 septembre. — On ne doit pas trop craindre de blâmer Balzac. *La Physiologie du Mariage* ne peut passer pour un livre sérieux, quelque charlatanisme qu'il y ait dans son échafaudage. Le ton rabelaisien m'en a souverainement déplu.

L'intérêt des trois quarts du livre est tout de paradoxe. Le sujet étant au reste très fécond en

observations, Balzac y est entré de verve mais, par malheur, avec des allures de Paul de Kock et le railleur égoïsme, la fatuité rieuse de l'homme à bonnes fortunes. Je ne nie pas que, de sa pressante argumentation, de sa façon adroite et cynique de soulever les rideaux d'alcôve on ne puisse tirer quelque profit; mais, à coup sûr, il avait un autre but que celui de réformer les mœurs, et c'est surtout celui-là qu'il a atteint.

**Mardi 27 septembre.** — Je me suis quelquefois posé cette question, en repassant dans ma tête les lettres d'Henri Vuillemot : quelle est celle qui m'a fait le plus de plaisir? et je n'ai pu y trouver de bonne réponse. Aujourd'hui, la question est tranchée, sa dernière est la meilleure de toutes ; elle m'annonce son arrivée.

Ce ne sera que pour le 1er Décembre, il est vrai. N'importe, je patienterai, le sachant dans sa famille ; j'ai bien attendu deux ans. Y a-t-il vraiment deux ans? J'en doute à regarder au bord des choses. Sauf mon travail payé, sauf son épaulette passée à gauche, notre position n'est-elle pas la même, et quoi de changé, au premier aspect, quand je lui ouvrirai joyeusement la porte? Mais à sonder l'intérieur, comme on sent que le temps a fait son œuvre! Après tant de secousses en sens divers, la tête et le

cœur sont-ils en progrès ? Pensant à moi, je l'espère ; pensant à lui, j'en suis sûr.

**Mercredi 28 septembre.** — Un de mes collègues, qui a entrevu la chaîne du Jura, l'estime presque à l'égal des Alpes. Il est passé par Lyon, Chambéry, la vallée de Chamonix, celle du Rhône supérieur, le Simplon, la Via Mala ; il a fait des crochets à droite et à gauche, une fois entre autres jusqu'aux îles Borromées. Il est revenu par les lacs de Wallenstadt, des Quatre-Cantons, de Genève. Il a rapporté de tout cela une impression bien plus favorable à la base des montagnes qu'à leur sommet ; il met les lacs au-dessus de tout.

Je suis porté à croire qu'en effet le gigantesque ne vaut pas le grand, que le sombre et le désolé ne valent pas le sévère, le riant et surtout l'animé. Je suis persuadé surtout qu'on peut trouver en France des paysages aussi émouvants qu'en aucun lieu du monde et ma première course, si j'en fais jamais une, sera tout simplement en Bretagne ou dans les Vosges. Chateaubriand, voyant à soixante-dix-huit ans repasser ses souvenirs d'Amérique, de Grèce, d'Asie au fond de sa mémoire, n'y trouve rien de comparable aux forêts, aux rochers, aux flots de son pays.

J'analyse patiemment les mémoires du poète

breton et j'en suis actuellement tout rempli. J'étudie de front les *Confidences* de Lamartine et, du contraste de ces deux existences, jaillit pour moi l'intérêt et l'enseignement. Je vois avec plaisir que je dois énormément rabattre de la colère où m'avait mis, il y a trois ans, l'apparition des mémoires de Chateaubriand. Autre chose est une lecture par feuilletons, trois-cent-soixante-cinq fois coupée et une étude lente et suivie. Les premiers mécontentements de la surprise apaisés, on juge avec plus de modération. Je ne suis pas encore très avancé dans mon analyse, mais je crois avoir déjà la clef de ce caractère enthousiaste et accablé ; dès à présent, je ne le regarde plus comme faisant exception à la belle loi de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Jeudi 29 septembre. — Je reçois à l'instant la bonne nouvelle de l'arrivée d'Henri Vuillemot. Je pousse un bravo ! et un hélas ! Bravo ! cela se comprend. Hélas ! veut dire que ma mère habite avec moi dans ce moment, pour au moins plusieurs semaines, et que je ne pourrai tenir mon ami sous clef, comme je l'aurais voulu. Je ne pourrai même le voir bien à mon aise.

C'est une grosse déception pour moi qui souvent ai maudit les lettres qui suppléent si mal la parole et qui voyais arriver avec contentement

le moment où nous pourrions prolonger à discrétion de réchauffants et fraternels entretiens ; mais je veux ne penser qu'à la joie imprévue de nous voir avant Décembre.

Septembre. — Dans un chemin creux et croquant des pommes mi-partie rouges et vertes, nous remarquons que Mme d'Agoult est vraiment bien forte, qu'elle doit précisément avoir beaucoup de dignité et de tolérance, car tout dans ses pensées tend à relever et à réconforter. Elle veut de la tenue même en conversation. Elle dit : « Nos remords ne sont pas en raison de nos fautes mais des vertus qui nous restent », parole chrétienne dans la noble acception du mot, véritable cordage jeté à ceux qui se sentent enfoncer dans la vase. Du reste, nous n'avions jamais été mieux préparés à comprendre ces maximes, surtout celle sur la maternité.

Custine a raison de parler du grand art des préparations. Le style, l'art tout entier d'écrire, ce n'est que cela. Bien peu de pensées sont neuves à proprement parler, mais c'est être neuf que de les présenter d'une manière frappante et de telle façon que tout ce qu'elles contiennent apparaisse en pleine lumière au lecteur préparé, bien placé. De même qu'il y a un point de vue unique, le plus heureux possible, pour tout paysage, de même il y a une expression

unique, la plus féconde possible, pour toute pensée.

Nous devrions écrire à Mme d'Agoult, lui faire savoir, puisque son livre est si peu répandu, qu'il y a de par le monde des gens qui en ont été charmés, améliorés et qui en causent longuement sous les pommiers.

J'applaudis à cette idée. Oui, il faut être reconnaissant envers ceux qui nous poussent à de bonnes inspirations. Écrire à Mme d'Agoult, ce serait faire preuve de gratitude, car un remercîment sérieux et intelligent à propos d'une œuvre choyée et injustement restée obscure doit causer à un auteur, surtout à un moraliste qui vise à faire le bien, une joie d'autant plus vive qu'elle est inattendue. Il y a d'ailleurs une manière de louer qui prouve qu'on loue en connaissance de cause et qu'on loue rarement.

Je me suis proposé trois fois dans ma vie de faire ainsi passer une bonne journée à l'écrivain qui m'avait plu. J'étais tenté aussi par le désir de pratiquer ma théorie, à savoir qu'on peut sans crainte dans certains cas donner sa confiance à un homme au simple examen de ses écrits ; mais l'orgueil, je ne sais quelle défiance, ont toujours arrêté dès le début l'expression de mes sentiments.

Mercredi 19 octobre. — La statue du général Bertrand est exposée devant la colonnade du

Louvre. Rude, l'auteur de la Marseillaise de pierre de l'Arc de Triomphe, l'auteur du Caton, l'auteur du souriant Pêcheur à la tortue, en un mot, l'un des grands statuaires de l'époque, a, selon moi, bien compris son sujet. Il avait à représenter un vieillard cassé, doux et simple, remettant à un autre vieillard l'épée de ce Napoléon auquel il dévoua sa vie ; il fallait de la vérité, de la ressemblance et cependant de la grandeur.

De face et de loin, la tête un peu rentrée dans les épaules, les ombres des yeux exagérées par la nouveauté du bronze, la cuisse droite trop allongée en apparence, la botte à l'écuyère se trouvant en raccourci, enfin la maigreur sénile du Maréchal que trahit l'écartement même de ses parois d'habit brodé, composent un aspect un peu inquiétant, joint à la pose naturelle des bras qui avancent l'épée enroulée d'une écharpe. Mais en approchant la vérité frappe ; l'attitude, même affaissée, est haute, le costume est bien approprié aux difficultés anatomiques, enfin le masque, le visage admirablement coulé est d'une finesse de détail, d'une dignité bienveillante, d'une réalité qui enlèvent l'approbation. Le manteau sur l'épaule gauche jette en arrière des plis qui ajoutent à l'ensemble une indispensable majesté et révèlent la main d'un maître sculpteur.

Par derrière, le col brodé et raide enfonce la tête encore davantage, et malgré le manteau,on

voit très bien, même de loin, à ce dos voûté, que la statue est celle d'un vieillard ; il est difficile de se mieux tirer de difficultés innombrables.

Rude prend chaque année des qualités calmes, peut-être trop savantes, témoin sa Jeanne d'Arc de l'année dernière, et qui déroutent un peu les amis exclusifs de sa fougueuse Marseillaise.

**Jeudi 20 octobre.** — A l'enterrement d'Arago, nous avons trouvé de la boue, de la pluie et des régiments de soldats, mais pas un visage illustre. Nous sommes rentrés tout penauds d'avoir pour si peu manqué à nos devoirs.

Heureusement qu'en fuyant la pluie sous les voûtes du Panthéon, j'ai examiné avec curiosité des copies de Raphaël et que je suis revenu avec de meilleures dispositions pour ce grand peintre, si peu goûté par Byron et par Joseph de Maistre.

**Vendredi 21 octobre.** — Je continue avec ardeur le dépouillement des mémoires de Chateaubriand. J'atteins aujourd'hui le cinquième volume ; c'est un monde. J'espère en revenir avec quelque butin ; il y a beaucoup à louer, beaucoup à apprendre.

Je voudrais faire ressortir de ce testament les profonds enseignements qui y sont enfermés, montrer que l'éternelle lamentation de cette âme à large envergure provient à la fois de la hauteur et de l'impuissance de son vol. La vue que Chateaubriand a des choses est élevée, vaste, elle n'est pas universelle. Mme Récamier le comparait très bien à un aigle en cage ; il est en effet très entravé ; il n'a pas, comme Hugo, la libre nudité du génie.

En fait de littérature, ses créations sont trempées de rêve ; leur but, qu'il parle des sauvages ou du christianisme, est une protestation poétique en faveur du passé. L'avenir ne le préoccupe qu'en seconde ligne. C'est un esprit plus fier, plus noble que généreux. Cela se retrouve dans ses sentiments ; son cœur accepte avec reconnaissance, retient avec opiniâtreté, mais ne donne pas ce qu'il reçoit. Cela se retrouve dans ses actes politiques ; il est courageux et digne, mais dévoué seulement à son propre honneur. Pas de charité répandue sur le monde, pas d'abnégation. Son plus grand acte est une démission.

Il a indiqué beaucoup de voies et n'y est pas entré. Où il a véritablement frayé une large et superbe route, c'est comme exprimeur de pensées. Toutes les qualités et tous les défauts de son caractère, rudesse bretonne, dédain aristocratique, opiniâtreté hautaine, indépendance égoïste, tendresse absorbante, amour passionné

de l'idéal, mémoire traçante et obstinée, tout cela est fondu dans une façon de dire neuve, hardie, puissante, amère, désolée, d'une précision poétique, d'une richesse abrupte, d'un abandon sauvage quoique toujours surveillé, façon de dire qui est bien œuvre de génie, car elle réunit les extrêmes. Pour la forme, Hugo tient de lui en droite ligne, et je m'applaudis d'avoir étudié cette génération.

Indépendamment du parti biographique que je compte tirer de ces aveux d'outre-tombe, j'y trouve mille renseignements historiques, mille observations de détail, mille problèmes à demi dégagés de leur gangue et que j'étiquète avec soin, pour en demander à d'autres la solution.

**Samedi 22 octobre.** — J'ai eu la bonhomie de lire les Mémoires de Véron. C'est un pot-pourri de faits équivoques mal racontés, en style d'apothicaire enrichi.

Ce riche bourgeois que la fortune est venue prendre dans son lit, que les décorations, les amitiés gourmandes ont pris au cou, s'est cru écrivain de la meilleure foi du monde, comme il s'est cru, le 4 Décembre, un des sauveurs de la civilisation. Il s'est dit : Je vais consigner dans un livre imprimé sur vélin, en caractères neufs, tout ce que j'ai remarqué comme médecin, comme directeur de l'Opéra, comme publiciste,

comme césariste, dans ma rebondissante carrière. Comme médecin, je vais dire aux hommes: Ne mangez pas de homards amaigris par une agonie lente. Comme directeur de l'Opéra, je leur dirai : Observez que le larynx est pour ainsi dire le jarret du chanteur. Comme homme d'État, je leur dirai : Sort des nations, questions morales, questions économiques, amitiés même, tout, enfin, relève d'une bonne table, bien fournie. Comme confident de César, je leur dirai : Les vicieux meurent, les vices demeurent ; espérer autre chose, c'est rêver l'utopie. Ou bien : Toute la science d'un gouvernement doit s'appliquer à égayer la nation. Alors, saisi de cette variété d'aptitudes et d'aperçus chatoyants, ébloui d'ailleurs par le luxe de ma typographie, le public, doucement émerveillé, touché même de tant et de si heureux efforts tentés pour lui plaire, me donnera la seule couronne que j'envie.

Mardi 20 décembre. — J'ai reçu de Châteauroux deux articles de Mme Clair Marsaudon : sur le socialisme et sur la peine de mort. Ma mère, pour savoir s'il fallait rendre réponse, avait rompu le cachet et avait pris sur elle de lire le feuilleton. J'aurais eu grand tort d'en être contrarié, car elle m'a dit en me le rendant ; « Qui est-ce qui a donc écrit cela ? Je n'ai jamais rien lu de plus clair et de mieux pensé sur le

socialisme. Cela m'a vraiment instruite. » Et comme je souriais, feignant de douter : « Lis d'abord et tu verras ; en tout cas, j'en suis enchantée. »

Le jugement d'une femme sur l'œuvre d'une autre est toujours précieux, surtout quand cette femme a l'âge et, je puis ajouter, le goût de ma mère. J'ai donc lu cette *Lettre à un ami* et malgré mon esprit d'opposition, je n'ai point trouvé prise pour contredire l'opinion intrépide qui défiait la mienne. J'ai fort remarqué l'enchaînement des parties, le lien qui unit la conclusion au point de départ, l'ordre et la fermeté dans la marche des preuves.

Dans le travail sur la peine de mort, où se retrouvent, mais sur une plus grande échelle, les mêmes qualités d'ensemble que dans le feuilleton, c'est-à-dire la clarté, la méthode, l'art des préparations et des incidences, la marche droite et progressive, en un mot, la faculté si rare de pénétrer dans l'intelligence du lecteur et de s'y faire accepter et retenir, j'ai regretté que les raisons de sentiment eussent été écartées avec tant de soin, attendu que, dans un pareil sujet, ma conviction est que ce sont les meilleures. Le travail de Mme Marsaudon n'en reste pas moins une œuvre relativement complète, extrêmement instructive, pleine d'observation vraie, de lecture et dont tout s'accepte, y compris les incidences comme celle sur la crudité des termes ne prouvant pas l'innocence des mœurs, thèse

dont je m'étais déjà occupé et qui m'a fait d'autant plus de plaisir que je ne m'attendais pas à la trouver là. Le ton en est extrêmement persuasif, la pensée souvent et volontiers abondante; cela se résume ou s'élance parfois dans une conclusion pleine, brève, précise et d'un tour très heureux. J'aime aussi la conclusion malheureusement écourtée sur le droit d'homicide ; là devra toujours peser le fort de l'attaque des défenseurs de la vie humaine.

En somme, j'estime que peu de femmes traiteraient deux sujets de cette importance avec l'ampleur, la netteté, la science et souvent l'originalité dont fait preuve Mme Marsaudon. Quant à la générosité des sentiments, j'étais prévenu d'avance par le choix des sujets.

Ce que Mme Marsaudon a surtout en propre, selon moi, ce qui ressort de ces quelques pages, je le répète, c'est la faculté si importante de voir de haut l'ensemble de ses richesses intellectuelles et de les répandre largement mais avec précaution, avec clairvoyance, de manière que la mémoire de l'auditeur soit comme un vase tendu par une main attentive, qui se remplit doucement jusqu'au bord et ne laisse rien échapper. Je désire plus que jamais qu'elle lise les *Esquisses morales* de Mme d'Agoult ; elle se retrouvera souvent, je l'espère, dans la partie noble et sévèrement tolérante de ce livre hardi.

**Jeudi 22 décembre.** — Vuillemot est revenu, je dîne souvent avec lui et son frère à mon petit restaurant ; Durieu se joint parfois à nous.

Nous rions beaucoup du *Mousquetaire*, journal littéraire de Dumas, que j'achète tous les soirs en sortant du bureau. C'est une verve, une inconvenance, une gaieté qui passent tout. On se propose de casser les vitres, de couper les critiques par le milieu du corps, en particulier Planche et Sainte-Beuve. En attendant, on raconte des chasses au lion. On s'écrit : « Très cher père, tu te moques de moi. » On se répond : « Très cher fils, tu vas m'envoyer un article. » On invite le lecteur à s'abonner, à faire abonner ses amis, à venir assister à un procès du rédacteur en chef contre un neveu d'Étienne ; on date tous ses articles de deux et trois heures du matin ; on nomme les gens par leur nom avec la maison et le numéro de la maison.

A travers toute cette folie, quelques bribes sérieuses, de touchantes lettres de Mme Lafarge, des critiques motivées et bienveillantes. Le journal de Raymond a là un rude concurrent.

——— Quand Balzac nous introduit, le cœur serré, dans ces sombres intérieurs de province pleins d'un si navrant ennui et qu'il cherche, comme dans *Eugénie Grandet*, à nous initier à ces existences obscures, souffrantes,

oubliées de Mme Grandet la mère, de la grande et gauche Nanon, nous forçant de nous arrêter devant tant d'êtres jugés indignes d'intérêt et pourtant si semblables à nous, aussitôt le spiritualiste se découvre ; l'observateur patient qu'aucune minutie ne lasse, le curieux qu'aucun détail salissant ne révolte, révèle alors le fond vrai de son âme. Le sentiment qui fait courir sa plume ardente, ce n'est ni le faux goût artistique du laid et de ses contrastes, ni la perspicacité ironique des esprits chagrins ou des cœurs égoïstes ; non, c'est une inspiration généreuse de charité et d'égalité humaine.

Ce savant docteur en pathologie morale a des moments de méditation profondément attendrie. Devant ces mornes, ces latentes douleurs dont son génie le rend seul témoin, une émotion sacrée s'empare de lui.

# ANNÉE 1854.

**Dimanche 1er janvier.** — J'ai déjeuné gaiement avec ma mère, mais je souffrais des yeux. Nous avions fait, jusqu'à près de minuit, dans le grand salon voûté, des projets d'avenir. Il faudrait se décider à écrire dans quelque journal, fût-ce dans *le Mousquetaire*!

——————— Je trouve tout simple que les femmes couvrent leur sensibilité de raisonnement, la sensibilité étant toujours sous-entendue chez elles et leur étant même trop souvent reprochée comme faiblesse.

Il n'en est pas ainsi de l'homme ; il a beaucoup plus besoin de prouver qu'il a du cœur que de prouver qu'il sait raisonner froidement.

Lundi 2 janvier. — Après-midi au Père-Lachaise couvert de neige, nos pieds salissaient la montagne blanche qui va aux tombeaux de Balzac et de Casimir Delavigne. Toute couronne d'immortelles était couverte d'une couronne blanche tombée des cieux.

J'ai essuyé la plaque du tombeau de Balzac à l'endroit où est gravé son nom. Les six lettres ont apparu sous la neige. J'étais venu là avec Rossignol le 14 Janvier 1853, nous avions découvert ce tombeau.

Au crépuscule, à la lueur du feu qui tremblait dans ma chambre, je me suis laissé aller à une heure de rêveries bizarres : croix d'honneur et tombereaux d'ossements.

Mardi 3 janvier. — On m'inquiète depuis quelques jours. Chacun m'avertit que ma vue paraît très fatiguée, cela me fait tomber en de dures réflexions. Je me suis surpris tout à l'heure à prendre mon mal autrement que je ne dois. C'est fini.

Samedi 21 janvier. — Henri Vuillemot, qui part pour Arc, est venu me prendre au bureau. Nous faisons route pour le restaurant, Vuillemot me disant qu'il ne voudrait pas être du pre-

mier ban envoyé à Constantinople parce que ce premier ban souffrira de l'inexpérience des généraux. Un peu plus tard il me demandait : « Que ferons-nous dans six ans? Nos carrières seront décidément engagées. Toi, Boucher, que comptes-tu faire? » Je ne répondais que vaguement ; je craignais d'être aveugle.

Le soir, je le quitte au coin de la rue La Fayette après un double embrassement et un serrement de main tellement prolongé qu'on y sentait mille arrière-pensées douloureuses. Je m'engage soucieux dans cette espèce de grande route effondrée et sans reverbères qui sera bientôt le boulevard de Strasbourg et dont l'aspect allait à mes préoccupations.

Une amertume affreuse me serrait le cœur, je murmurais :

« Voyageur ! voyageur ! Quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux ?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ? »

Après m'être demandé quels sujets d'espérance ou d'inquiétude renferme pour nous l'avenir, avoir envisagé et haï de nouveau les nécessités menteuses de l'absence, je me suis posé encore une fois le problème dont la carrière du soldat dépend absolument : Pour se dévouer aux hommes, faut-il briser ou paralyser tous les liens

du cœur? Y a-t-il incompatibilité entre l'amour du foyer et l'amour de la patrie, entre les devoirs privés et les devoirs généraux? Faut-il de toute nécessité sacrifier les uns aux autres? Non, il n'est pas nécessaire pour défendre son pays, d'avoir le cœur cuirassé d'un triple airain. L'homme digne de s'élever à la hauteur des dévouements héroïques, des élans de charité qui embrassent une nation, un monde, n'y est jamais mieux porté que quand il se sent soutenu par les vœux ardents de sa mère, de sa femme, de son ami. Moins souvent il se retrempera à cette source inépuisable de sentiments forts, plus il aura de défaillances.

Jeudi 16 février. — Quel concert que le poème des *Châtiments*! Jamais symphonie aussi vaste, aussi grandiose, aussi entraînante par son unité et sa diversité ne frappa peut-être les oreilles humaines. Les accords de sons, de sentiments et de pensées qui s'y trouvent mêlent à la fois toutes les puissances de la musique et de la poésie. De l'orgue au chapeau chinois, du hautbois au clairon, tous les instruments ont prêté leur concours à l'exécution de ce chef-d'œuvre. Quelles nuances infinies de détail et quelle vigueur d'ensemble!

Y a-t-il rien de plus matinal, de plus vaporeux, de plus frissonnant, de plus scintillant que *Stella*;

de plus chaud, de plus vert, de plus printanier que *Floréal*; de plus froid, de plus lugubre, de plus noir que la *Nuit en mer*?

**Mercredi 22 février.** — Je viens de me procurer au Ministère la composition du corps expéditionnaire de Crimée. On a pris à l'armée d'Afrique deux bataillons de chaque régiment de zouaves, le 20e et le 50e de ligne, le 7e et le 22e léger, les chasseurs d'Afrique, deux bataillons de chasseurs à pied. L'intérieur fournit les 6e, 7e et 27e de ligne, le 9e bataillon de chasseurs à pied et je ne sais combien de batteries. Henri Vuillemot part avec le 7e de ligne.

Quel dommage que cette expédition ne se fasse que dans de si mesquines proportions; ce n'est pas encore là la grande guerre d'où sortira l'auguste paix. Je crains avec Émile de Girardin, qu'ils ne restent indéfiniment en expectative, sentinelle avancée que Nicolas laissera se morfondre. Enfin, faute de mieux, répétons-nous que cette guerre est juste, du moins à son début, et une guerre juste, c'est une chance heureuse et rare dans la vie d'un militaire.

Vuillemot me parle du point de vue différent sous lequel son père et sa mère envisagent l'avenir qui se cache pour lui derrière ce départ. Il paraît que mon amitié tient des deux sentiments à la fois. J'ai le cœur un peu serré mais je l'au-

rais cent fois davantage si je ne savais mon ami fortifié de plus d'un sentiment généreux. Il y a peu de situations aussi belles que celle du militaire qui, sachant que la vie d'un honnête homme est précieuse entre toutes, donne pourtant la sienne, lorsqu'une occasion sublime se présente, non pas à tel ou tel général, à tel ou tel souverain, mais seulement à Dieu, seul juge de pareils sacrifices.

Avec quelle ardeur je vais désirer tout événement politique qui pourra élargir le terrain sur lequel il va combattre !

Lundi 27 février. — Une noble lettre de Vuillemot m'a fait pleurer à chaudes larmes ; je me suis laissé aller à ce bon mouvement en toute liberté. Il est si rare de voir une âme juste, acceptant avec transport et sans illusion l'occasion du sacrifice, entrer en souriant dans la voie douloureuse ! Il est si rare surtout de voir le dévouement, bien éclairé sur ses moyens et sa direction, tourner le dos à la nuit et recevoir la vérité en plein visage.

Mon frère Jules me rappelait encore ce matin, au sujet de l'obéissance passive et de ses suites, le dernier cri que poussa près de lui au siège de Rome un sous-lieutenant frappé d'une balle républicaine. Ce cri fut : Vive la République ! Affreux malentendu ! Il provoqua, dit-on, le sou-

rire des témoins; en tout cas ce sourire dut être abrégé par l'horreur.

**Lundi 13 mars.** — Aperçu trois hommes dans le jardin réservé des Tuileries, un très petit entre deux, longeant le château. On m'assure que le plus petit est Louis Napoléon. Quel avorton! Devant l'horloge nous l'apercevons mieux, une canne à la main donnant le bras, l'air cassé mais avec des tours de hanche. Pantalon gris et paletot court. Il est rentré sous la voûte avec fashion.

Nous causions justement d'un chapitre de Tocqueville sur la probabilité du despotisme chez les nations dont les mœurs ne sont pas démocratiques.

**Samedi 25 mars.** — Ennemi né de toute séparation, de tout brisement, je sens profondément le genre de douleur qui commence pour Henri Vuillemot.

Notre être moral s'étend en trois foyers ou cercles d'étendue de plus en plus vaste.

Le cercle intérieur, le plus resserré, c'est celui des vives affections, de tel tombeau, de telle maison adorée. Le second renferme les relations, les sympathies de toute sorte, les habi-

tudes de chaque individu. Dans le troisième sont ces mille liens cachés, ces mille habitudes nationales et non remarquées de langage, de vêtements, d'usages, de mœurs qui se brisent au passage de la frontière et vous font voir avec étonnement dans le premier venu qu'on rencontre un « étranger », mot qui rend bien l'effet pénible et tout de surprise produit par une telle vue.

La vraie, la première patrie dans l'ordre du cœur, c'est celle du petit cercle ; s'en priver, s'en éloigner temporairement, voilà la plus vive douleur. S'il ne l'emporte pas avec soi, l'exilé peut en mourir. On sort avec des déchirements moindres, mais nouveaux et renouvelés, du second milieu, celui que les militaires et les matelots entraînent à leur suite à travers le monde, celui que Byron avait si violemment rejeté, celui que Mme de Staël regrettait avec tant d'amertume. Mais passer la troisième enceinte, celle de son pays, c'est couronner le tout d'un immense malaise ; c'est, dans ce seul instant, s'éloigner mille fois du petit cercle, du groupe bien-aimé ; c'est du moins en avoir le continuel ressouvenir par l'absence glaciale des impressions que vous croyiez les moins variables, qui vous semblaient, par leur généralité, être une des conditions de la vie même, comme la langue, les souvenirs historiques communs. On sent, au frisson qui vous prend alors, que ce troisième dépouillement vous a mis à nu, qu'il est le der-

nier. Après le cercle France, la seule frontière qu'on puisse franchir est celle de la mort.

Le premier soir que mon ami passera à bord du navire, il sentira, à n'en pas douter, que la mort, ce n'est autre chose qu'un absolu changement d'impressions et d'habitudes, une expatriation sans douleur parce qu'elle est sans souvenir ou sans regret, un échange béni de la patrie souffrante, déracinable, passagère, pour une immuable et bienheureuse patrie.

**Dimanche 26 mars.** — Voulant combattre par des raisons sérieuses, désintéressées, à la hauteur même des siennes, cette ivresse de sacrifice qui peut égarer comme toute autre ivresse et qui se trahit dans les lettres d'Henri Vuillemot, je viens de lui écrire ceci :

A coup sûr, mon ami, ton langage est le plus noble qu'on puisse tenir, mais est-il le plus grand ?

Il ne s'agit pas ici de tout ce que soulève en moi l'intolérable pensée d'un départ éternel ; mon amitié peut me suggérer la prudence et tu me répondrais : « La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs. » Mais s'il est vrai que, dans cette grande lutte qui commence, tu doives fréquemment braver la mort, il est encore plus vrai que tu ne dois pas la rechercher. Sache-le bien, la vie est, de toutes les

richesses, celle dont il est le plus défendu d'être prodigue, surtout quand Dieu vous a doué du désir de l'employer à aider les hommes. Si, de gaieté de cœur, tu veux demander à une balle de te délivrer des quarante ans de patience et de dévouement qui t'attendent, tu en es le maître; mais tout le monde est, à de certaines heures, capable de ces demi-suicides-là. Brusquer sa destinée, ce n'est pas l'accomplir. Des milliers d'hommes jonchent chaque champ de bataille ; demande-toi s'il en est dix qui aient atteint ce but suprême et dernier : bien mourir.

Bien mourir, c'est avoir un désir immense de vivre et c'est, par un grand mouvement de l'âme, entraîner, malgré lui, ce désir devant la bouche des canons. C'est désirer de vivre, d'abord pour tout ce qu'on aime, puis pour cette patrie qui a si peu de dévouements vrais à son service et qui en aura tant besoin, pour ces maisons, ces familles ravagées par la guerre, pour ces soldats en retraite dont on devient le plus utile protecteur et savoir sacrifier d'un seul coup, à un signe infaillible, tout cet espoir d'un long sacrifice.

Mon noble ami, ces conseils que je te donne, du milieu de toutes les aises de la vie, m'écrasent de leur propre grandeur; mais puisque tu te sens disposé à agir en héros, laisse-moi t'en tenir le langage. Oui, pour bien mourir, il faut tenir à la vie ; on ne doit offrir à Dieu que ce qu'on a de plus cher.

Et qu'importe que tu « reviennes avec des grades, » si tu vois dans ces grades, non pas une plus grande somme de bien-être et de joies vaines, mais un pas de plus vers l'indépendance et un plus utile et plus large emploi de tes efforts ? Penses-tu bien à Dieu ? Crois-tu que, pour preuve des élans sublimes de l'âme, il soit nécessaire de lui montrer de mortelles blessures? Ce n'est pas à donner ni recevoir la mort qu'il attache la vertu, c'est à la braver, disait le capitaine Vauvenargues. Je pense comme lui. La vertu guerrière ne consiste-t-elle pas aussi à supporter la faim, la misère, le froid et ne suffit-il pas de braver les infirmités sans les désirer ?

Crois-tu qu'il n'eût pas été plus utile aux hommes que Dasnières survécût à sa blessure? Quel emploi il trouverait aujourd'hui de son enthousiame! On a dit de lui, c'est vrai : « Il est mort ! » mais qui pense à lui maintenant, qui se préoccupe de la translation de ses os, déterrés ces jours-ci ?

**Lundi 27 mars.** — C'est pitié que la vie végétante de l'homme des grandes cités ; où prendrait-il de l'âme ?

**Vendredi 7 avril.** — Il y a entre la vaillance et la férocité exactement le même rapport qu'entre l'amour et la débauche (1).

**Dimanche 23 avril.** — Les vastes expéditions ont repris leur cours. D'abord et d'un seul effort, nous avons remonté en wagon le fleuve Seine jusqu'aux embouchures de l'Orge à Athis ; et là, mettant pied à terre, nous avons remonté cet affluent inconnu sans autre guide que le contre-fil de l'eau et les aubiers du rivage. Je ne m'appesantis pas sur tous les bruits singuliers qui grossissaient les difficultés morales de cette hardie tentative. Il y avait des sifflements de vent, des clic-clac de moulins, des battements redoublés de marteaux de forge.

Nous errâmes longtemps dans les pays, nous troublâmes les lézards argentés d'un grand mur, nous fîmes envoler dans l'éblouissant sillage d'une roue à eau des canards effrontés et, de propriété privée en propriété privée, nous parvînmes, par de petit bris de clôtures et par d'innocentes trouées, à un pont fastueux qui reflète ses sept contreforts dans six pieds d'eau. Louis XV, dit l'inscription, a dompté ce fleuve et aplani ces abîmes. Le fait est que cette pente monumentale a dû hâter de plus d'un quart

(1) Cette pensée a paru dans la *Revue moderne* du 1er Octobre 1866.

d'heure l'arrivée à Fontainebleau des équipages de chasse. J'ai expliqué à un cheval en train de boire sous l'inscription que l'auge avait été restaurée en 1813 par Napoléon, en expiation des milliers de chevaux qu'il avait fait périr en Russie; le cheval m'a semblé ému, la maraîchère qui le tenait en bride a souri.

Avant Savigny, château de la maréchale Davout, d'aspect royal, nous restâmes à genoux fort longtemps près d'une petite fourmilière, découverte sous une pierre énorme. Tout surpris de sentir le frais du ciel, ces minimi, inquiets pour leurs œufs, les emportaient, en cahotant, dans leurs pinces maternelles ; rapides, silencieuses, ordonnées, leurs manœuvres nous remplirent d'admiration. Dès qu'un casernement était plein, on voyait les commis d'intendance courir au devant des plus essoufflées et leur indiquer, à travers les ruines, des souterrains réservés à tout événement.

Après avoir joui du trouble que causent toujours dans une nation le renversement de la pierre soi-disant protectrice qui l'écrase et la brusque apparition de la lumière, et avoir reconnu qu'en somme on peut à force d'énergie se tirer de la crise, nous allions nous en aller quand l'un de nous proposa de remettre le lourd bloc à sa place, disant que la colonie avait vécu peut-être dix-huit jours sous sa protection. Nous nous récriâmes à cette insidieuse proposition et à ce considérant plus insidieux encore et un autre

ayant fait observer que cette restauration ne pouvait s'effectuer sans une effroyable effusion de sang, nous abandonnâmes nos fourmis à leurs propres forces. Peut-être sont-elles allées se replacer d'elles-mêmes sous la pierre ; ce serait une consolation !

Après Savigny, l'Orge conduit jusqu'à la tour demi-écroulée de Montlhéry ; mais, tentés par de très beaux peupliers qui longent l'Yvette, nous avons remonté ce sous-affluent jusqu'à Longjumeau, dont le postillon nous a ramenés à Paris. La place est ornée d'un piédestal sur lequel s'élève et s'agite une girouette. *O tempora! o mores!*

Mercredi 3 mai. — Tous les journaux entretiennent le public d'un captif qu'aucun juge n'a condamné aux horreurs qu'il subit, annonçant sans cesse une délivrance éternellement retardée. Au fond d'un puits, près de Lyon, se trouve depuis le 14 Avril, le corps pris entre deux planches, les jambes engagées dans le sable, un jeune ouvrier nommé Giraud. Pour comble d'épouvante, le cadavre de son compagnon d'infortune, mort au bout de cinq jours, tombe incessamment sur lui et l'asphyxierait si, par un conduit de plus de quinze mètres, on ne lui faisait passer du chlore et de la poudre de charbon. On a ouvert deux boyaux pour pénétrer

jusqu'à lui ; un capitaine du génie dirige, mais on tremble d'ébranler au dernier moment la couche de sable qui se soutient on ne sait comment au-dessus de sa tête. Un caporal, devenu son ami, veille incessamment à la bouche de sondage du puits et transmet ses désirs. L'Archevêque, Castellane, le Préfet excitent les travailleurs. L'Impératrice est informée jour par jour par le télégraphe de ce qui se passe au fond du trou. Le malheureux « s'ennuie » en attendant la mort. Il paraît que Damoclès, au bout de quelques jours, se serait ennuyé.

Il faut que cet homme ait une bien grande énergie pour avoir survécu à son camarade. Sa voix toujours forte sort lamentable à cause de la distance. Il est averti de l'intérêt qu'il excite et espère à demi ; on lui a glissé une couverture contre le froid de la nuit, il est parvenu à s'en envelopper le torse.

Ce que c'est que l'agonie de l'âme ! Tout un pays s'y intéresse et dépenserait des sommes énormes pour l'abréger ; on peut dire que la France souffre avec ce pauvre ouvrier. Elle apprendra froidement l'engloutissement d'un navire, d'un millier d'hommes. Pour que l'imagination se monte au point de se mettre ainsi à la place, il faut donc qu'elle soit sollicitée par des détails plusieurs jours de suite, que le fait dont elle s'occupe soit individuel et qu'il la tienne en suspens. Nul ne songe à l'ouvrier mort ;

nul ne songera à Giraud dès qu'il sera étouffé sous le sable.

**Vendredi 12 mai.** — Au Palais Royal, je tombe sur trois volumes bleus, *Mémoires du maréchal général Soult* par son fils.

Ils ont donc enfin paru, ces récits de guerre que j'ai lus en original, dans des cahiers reliés, dans des dépêches signées de tous les noms illustres, assis à une table où sous un globe de verre reposait le chapeau de Bonaparte à Marengo, et entouré de tableaux de batailles reflétant la neige ou l'incendie.

J'ai perdu ce soir une demi-heure à repasser par mes impressions puis je me suis arrêté sottement rue Saint-Honoré à regarder tomber des plâtras et des décombres, me croyant dans une ville effondrée par le canon.

Plus loin trois voitures de cour attendaient Napoléon III pour le rouler au Vaudeville. On y joue *la Foire d'Orient*. Ce sera une joie pour l'Impératrice de voir l'Hercule du Nord essayer d'enlever Dardanelle, la fille de son voisin le marchand de dattes!

Enfin un malheureux cheval blessé, le cou penché, les naseaux tremblants, et qui se traînait en nouant ses jambes jusque chez le vétérinaire m'a fait oublier du même coup les deux czars et la lettre que je voulais écrire.

**Jeudi 25 mai, Ascension.** — Nous passons la voûte, nous enfonçons dans le ravin à gauche puis longeons la fosse commune, ignorant en quoi cette fosse révolte l'égalité. Au bout du fossé interrompu, sous une clôture, nous apercevons la dernière bière. Cela nous émeut d'abord. Bientôt arrivent deux ou trois cercueils, le premier suivi de jeunes gens. Nous montons sur la butte adossée au mur, à notre gauche le moulin de Montmartre tournait au vent ; des nuages de pluie ; nous nous découvrons, suivant de l'œil cette tranchée où Paris vient un à un et l'un contre l'autre, goûter le dernier sommeil.

L'ouvrier avait ôté les planches qui cachaient le dernier cercueil déposé là. Il prit dans ses bras robustes la nouvelle bière et la plaça doucement de champ contre sa voisine puis il éboula sans bruit un peu de terre, assez pour couvrir la pente gauche de la boîte. Cette couverture il l'avait empruntée au mort voisin. Quelques pierres plates sont ensuite disposées. Un des jeunes gens se pencha, lui tendit de l'argent et lui remit un papier : nom du défunt, mot de la boîte mystérieuse !

Il était temps, car ce qui nous oppressait le plus dans cet ensevelissement c'était l'idée qu'on ne pouvait reconnaître la place. Mais l'ouvrier fendit un tuteur, y plaça le papier et le planta à peu près à la tête du cercueil. J'étais saisi de ce qu'a de simple la mort ainsi contemplée. Cet ouvrier prenant dans ses bras la bière et la dé-

posant me faisait penser à l'enterrement du champ de bataille.

Etait-ce une femme, un vieillard, était-ce Lamennais? Que contenaient les bières déjà recouvertes? Quant à celle à venir nous ne devions pas tarder à l'apprendre : nous vîmes s'avancer le corbillard d'une femme suivi d'une foule d'ouvriers.

Quelle hâte! comme cette tranchée est vite pleine! Il me semblait que le monde entier allait s'y coucher tour à tour! C'est donc là la fin! et un seul quartier de Paris fournit autant de cadavres qu'il y a de quarts d'heure dans la journée. Quelle statistique! Hier, c'étaient autant d'agonies. Une âme expire au moins à tout moment du temps! L'autre soir en regardant Notre-Dame je pensais à la mort obscure de quelque vieux corbeau dans une des cavités de l'édifice.

Nous repassâmes le long du fossé comblé, apercevant entre les cyprès un ou deux visages de femmes en pleurs.

J'aime que l'enterrement soit simple. Être posé dans un fossé ou jeté à la mer ou brûlé, qu'importe! Là n'est pas le mystère. Le mystère a eu lieu la veille.

**Dimanche 4 juin.** — Nous rentrons de Versailles par Saint-Cloud, la montagne factice et

le lac artificiel du bois de Boulogne. C'est très magnifique !

La montagne est carrossable en tout sens, elle s'élève assez pour qu'on aperçoive juste au-dessus des arbres la ligne de coteaux qui relie le Mont Valérien au château de Saint-Cloud. A son sommet on a hissé un petit cèdre ; cela a coûté vingt mille francs parce qu'il a fallu respecter branches et racines.

Le lac a de l'eau. On navigue même à la voile et il faut près de dix minutes pour le traverser. On a, sur ses bords, disposé, dans un désordre assez naturel, des rochers de grès.

Il faut entendre les opinions des promeneurs sur la cataracte : toute la gamme de l'admiration et toute celle du mépris. J'ai cru remarquer que beaucoup la jugent au point de vue politique. Les ennemis du pouvoir disent que l'on voit les tuyaux de conduite entre les pierres et les plantes saxatiles, que l'eau jaillit par pulsations — comme si la machine de Chaillot pouvait fournir un jet uniforme — qu'elle n'a pas six pieds de haut... J'ai entendu des dames regretter la limpidité du lac et l'absence de grenouilles.

Un petit chemin de fer, qui passe derrière l'Arc de Triomphe et sous la route de Neuilly, amène à Passy et à Auteuil ceux qui veulent en juger par eux-mêmes. Pour moi, la première fois que je vis avec ma mère ces nouveaux travaux, comme un beau soleil se jouait sur le lac

entre les arbres et qu'une grande fraîcheur parcourait l'air, je me tins pour très satisfait, d'autant plus qu'un mois avant, cette partie du bois était ignoble, qu'on y arrivait dans des omnibus pleins de poussière et d'ennui. Je trouvai charmant de descendre d'un très joli chemin de fer au bord d'un très joli étang que côtoient à distance de beaux équipages.

Du reste la mare d'Auteuil subsiste, toute retentissante de coassements, et la vieille noblesse continue d'aller lire la gazette sur ses bords où pourtant se reflètent les fortifications de M. Thiers. On y vend des oublies.

**Mardi 6 juin.** — Je sors de chez M. Colson, nouveau chef du bureau de l'Infanterie. Il m'a promis qu'on maintiendrait à son régiment Vuillemot qui devait être rappelé.

Je ne loue pas mon ami de sa conduite ; je m'y conforme, cela vaut mieux. « Son rappel, dit ma mère, lui sauvait peut-être la vie. » Mais il y a le vieux mot : Fais ce que dois, advienne que pourra.

Voilà encore une feuille d'ajoutée à cette invisible et impénétrable armure qu'on se fait avec ses bonnes actions. Puisse-t-elle, en le garantissant des regrets, le garantir aussi d'épreuves plus douloureuses encore !

**Dimanche 18 Juin.** — La confiance c'est la bravoure de l'âme (1).

**Samedi 1er juillet.** — Depuis près d'un mois, la pluie tombe, pourrit les cerises du jardin de ma mère et toutes les céréales. On craint sérieusement une disette. Dans les champs, nous nous noircissons les doigts aux épis, ils sont carbonisés.

Hier, par un orage effroyable, nous sommes allés voir la dernière représentation du *Gendre de Monsieur Poirier*. C'est une lutte entre un beau-père, ex-marchand millionnaire, et son gendre, jeune marquis dissipateur ruiné. La partie qui appartient à Jules Sandeau, le fond, l'intrigue, est de beaucoup la meilleure. Émile Augier y a ajouté une foule de saillies d'un comique douteux. Voici ce qu'il y a de mieux. Le vieux Poirier, dans un calcul d'ambition, se dit : « Bah ! grâce à mon capital, je serai député vers 1846 et pair de France en 1848 ! » Sur ce mot de Lesueur, l'acteur qui dans *le Pressoir* joue le vieux paysan, la toile tombe.

**Mercredi 12 juillet.** — On remarque chez les tout jeunes poètes un choix égoïste des sujets qui

(1) Cette pensée a paru dans la *Revue Moderne* du 1er Octobre 1866.

empêche de deviner quelle portée, quelle puissance d'élan ils peuvent avoir.

Je suis probablement mauvais juge des essais, car je ne supporte en fait de vers que l'excellent ; on ne peut selon moi dire d'une pièce de poésie : Cela est bien pour un sous-officier, pour un jeune homme. Le poète n'a pas d'âge, il n'a pas de profession ; il est ou non poète.

Le Fléchois Cassaigne était poète ; au seul vu de ses vers, je les ai voulu apprendre par cœur. J'ignore si maintenant qu'il est premier aide de camp du général Pellissier, il n'a pas étouffé le feu divin, je sais seulement que chacun loue son caractère. A dix-sept ans, Victor Hugo faisait des vers qui, dans leur genre, étaient des chefs-d'œuvre, témoin *Moïse sur le Nil* et *Louis XVII*.

En un mot, il n'y a pas de plus ou de moins en pareille matière. Je ne dis pas qu'après des vers faibles ou détestables on n'en puisse écrire d'excellents, car la poésie peut se déclarer avec l'âge et sous la pression du malheur ou des passions, je dis seulement que les vers médiocres ne sont pas un degré qui conduise aux beaux vers.

**Vendredi 14 juillet.** — *Le Moniteur universel*, *le Moniteur de l'Armée* ont reproduit à milliers d'exemplaires, pour leur nouveauté et leur exactitude sans doute, les détails topographiques sur

Varna que Vuillemot nous a donnés dans ses lettres.

Je suis sûr de ce que j'avance : j'ai reconnu les phrases, mutilées il est vrai, privées de tous les détails ayant quelque cachet ou quelque couleur, mais enfin telles quelles.

Cette publication s'est un peu faite malgré nous, mais en somme elle n'a aucun inconvénient. J'avoue même que nous avons été amusés de voir comment on a soin d'élaguer dans les journaux officiels tout ce qui est intéressant. Ainsi les détails sur les rues, les cours intérieures de Varna, les trois races turque, grecque, bulgare ; la satisfaction donnée à l'alliance sur le râble des petits Turcs qui crient *Giaour !* les casernes, le nombre d'hommes, les haillons des Bachi-Bouzoucks ; l'état des troupes turques ont été jugés oiseux. Le culte pour leur reine des officiers anglais a au contraire paru satisfaire à toutes les conditions d'un article conservateur et anglo-français.

Quelle belle chose que le tact politique !

**Mardi 18 juillet.** — Je lis un article intitulé *Questions sur le beau* signé d'Eugène Delacroix. Ce sont dix excellentes pages d'un style mâle, bien nourri de pensées et d'exemples.

J'aime décidément mieux la plume que le pinceau de Delacroix ; sa critique est sans furie, elle est ferme et sûre autant qu'originale.

Vendredi 21 juillet. — Je regardais tout à l'heure sur les boulevards douze ports de la mer Noire, très bien crayonnés par un dessinateur de la flotte. J'étais frappé de leur morne aspect. La solitude de Vuillemot dans un pareil Orient me serre un peu le cœur.

Mais la guerre peut-elle avoir un gracieux théâtre? Ne couvre-t-elle pas le soleil, ne porte-t-elle pas l'ombre avec elle? Ne rend-elle pas Naples aussi lugubre qu'Eylau? Comme dans toute souffrance, on y trempe son courage, mais on apprend à la détester.

Samedi 22 juillet. — Le dôme de l'Empereur dessine en noir son profil immense. A peine si je distingue les vitraux bleu foncé. Derrière lui, le couchant est d'un rouge balayé de poussière. En haut du petit clocher, la croix, l'antique gibet des esclaves, se distingue encore, mais elle se noie de plus en plus dans les clartés mourantes, dans la sombre transparence de l'air. Les arbres m'envoient les premières fraîcheurs de la nuit, les aboiements dominent déjà le silence, ils précèdent l'apparition des étoiles. J'entends une dernière cloche de couvent, les notes lointaines d'un piano ; neuf heures sonnent.

Je n'y vois plus, fermons la fenêtre, la nuit est arrivée de Varna.

**Lundi 24 juillet.** — Hier nous sommes allés au chemin de fer de Lyon par une chaleur torride.

Les coteaux de la Marne et de la Seine rayonnaient dans l'air et paraissaient blanchir sous la puissance de l'embrasement. Au bord des rails, les blés demi-versés, les champs à surface rose, les luisantes avoines fuyaient en tournant sur eux-mêmes comme pris de vertige.

Descendus à Brunoy, que Talma remplit de son souvenir, nous nous enfuîmes dans la forêt de Senart. Nous la parcourûmes en plusieurs sens, pareils aux orgueilleux de l'Enfer du Dante, mais en vain... La pluie de feu traversait les taillis; les mares étaient devenues cuvettes; pas une âme, pas même un bourdonnement.

Nous rencontrâmes à un croisement d'allées toutes les mouches de la forêt : d'une hutte de cantonnier elles avaient fait une ruche immense; nous n'essayâmes pas d'y demander asile. Tout en parlant, pour nous rassurer et nous rafraîchir, des souffrances de l'armée d'Égypte et des caravanes du Sahara, nous avancions au milieu du flamboiement sinistre de la nature. Les lapins trompés par le silence, se croyant en plein clair de lune, zigzaguaient dans les allées désertes. Nous regardions avec un peu d'effarement ces animaux singuliers qui, dit-on, ne boivent jamais. A force de courber le dos sous les branches pour recueillir un peu d'ombre tiède, la soif s'empara de nous, elle nous poussa hors du bois.

Nous débouchâmes entre deux tas de cailloux sur la route royale de Melun; elle était éblouissante. Nous distinguâmes à plus d'une lieue la pyramide de Brunoy; à une demi-lieue derrière ce gnomon devait se trouver le plus voisin des cabarets; nous frissonnâmes. Une pie, posée à quelque distance, nous regardait en ouvrant un grand bec.

Que devenir? Nous consultions d'un œil désespéré de grands lambeaux de vapeur blanche qui fondaient immobiles dans le bleu altéré du ciel.

Réfugiés derrière un buisson sec, nous attendions, silencieux comme des Bachi-Bouzoucks à l'affût, que n'importe quoi vînt à passer. O moment solennel! Tout à coup retentit au loin un cahot de ferrailles.

Nous nous élançons. Une vieille caisse couverte d'un cerceau de toile poussait un cheval devant elle; un boiteux conduisait. Cet homme, bien qu'il se sût tout près de l'endroit où le crime Lesurque fut commis, arrêta son char en souriant. Il avait visiblement foi en nous. D'ailleurs, placé aussi sous l'oppression de ce ciel d'airain, il ne craignait comme nous qu'une seule chose: ne pas boire; entre gens qui ont soif, la familiarité s'établit. La caisse ne contenait qu'un peu de foin. Si nous montions dans sa voiture, pensions-nous; s'ils montaient dans ma voiture, pensait-il; et son imagination comme la nôtre entrevoyait, dans quelque asile plein de fraî-

cheur, comme couronnement de l'idée, une, deux, peut-être trois bouteilles noires tout humides de rosée.

Un instant après, nous avions pris place sur le lit de foin et nous trottions vers Brunoy, nous apercevant que le véhicule boitait encore plus que son maître.

« Ah ça! brave homme, vous nous rendez là un fameux service. D'où venez-vous donc avec cet excellent cheval ?

— De Melun, donc !

— Vous êtes voiturier?

— Non, je dessers la maison centrale. »

Ici, j'eus comme un redoublement d'intérêt. Melun et la maison centrale, cela n'a toujours fait qu'un dans mon esprit. Je ne songe pas même aux anguilles. Tout habitant de Melun est pour moi gendarme ou détenu.

« Ah! Et vous venez d'y porter des marchandises? Il ne vous reste que du foin.

— Je viens de conduire un cinq ans, voilà pourquoi je ne ramène rien. »

Un cinq ans ? Nous nous regardâmes d'un air ingénu. Je crus cependant sentir de l'inquiétude chez mes compagnons.

« Comment? un cinq ans?

— Eh bien! oui, un condamné à cinq ans. Il était là à votre place avec les deux gendarmes!... »

Nous ne descendîmes point; la soif ôte à l'homme toute dignité. Le village approchait

d'ailleurs. Notre boiteux nous arrêta bientôt devant la principale hôtellerie de Montgeron, au léger ébahissement des indigènes. Ne nous souvenant que du service rendu, nous lui donnâmes les plus rafraîchissantes preuves de reconnaissance. Il nous quitta enchanté et nous aussi.

L'aubergiste, soupçonnant que des gens qui sortent d'une boîte à voleurs ont les poches pleines de bénédictions, voulait nous retenir dans les filets d'or de son éloquence; nous en rompîmes les mailles. Nous avions résolu de dîner en vagabonds, sous les saules au bord de l'eau ; cela nous préoccupait. Comment réunir dans ce village les éléments d'un repas confortable épars chez le pâtissier, le fruitier, le boulanger et comment les soustraire aux regards des commères mal endormies au soleil, devant leurs portes, dans le trajet qui sépare le centre commercial de Montgeron du charmant ruisseau qui passe dans la prairie ? Voilà le problème. Nous le résolûmes à trois avec un succès de ruse inespéré.

Fuyant les hommes et causant des Girondins traqués pendant l'été radieux de 1793, nous nous glissâmes les poches très alourdies dans les petits sentiers, cherchant un refuge qui fût à souhait. Nous trouvâmes le site rêvé sur la pente d'un chemin creux solitaire, d'où nous dominions un petit mur. Adossés à des seigles dorés par le couchant, flanqués à droite et à gauche de deux buissons verts, nous avions en perspec-

tive, au-delà du chemin et du mur, d'abord une riche prairie où serpentait l'Yères scintillante avec de beaux aubiers gris gaiement éclairés et des pêcheurs attentifs aux oscillations du liège, puis, au loin, des coteaux où les arbres s'éparpillaient en mille attitudes riantes, et le ciel toujours limpide mais devenu moins ardent pour la terre. Les meules fraîchement construites répandaient leur odeur saine que la brise nous apportait.

Au charme du paysage s'ajoutaient pour nous ce que contient de promesses l'approche d'une belle soirée, ce que donnent de gaieté d'immenses précautions prises pour le plus innocent des résultats et les terreurs de lièvres surpris au gîte à propos d'un trot de cheval. Dans de tels moments, il suffit de deux jeunes filles qui passent au fond du chemin pour vous donner le fou rire. Dès qu'un de nos buissons nous avertissait d'un bruit quelque peu humain, si léger fût-il, nous étendions vers nos provisions la main protectrice de Pyrrhus ou plutôt nous prenions la pose d'*une famille surprise par le curé le Vendredi Saint*. Alors, ballottée sur son âne, passait une maraîchère, un peu inquiète de la gravité bizarre de ces trois figures prêtes à s'épanouir. Avant même que la queue de son palefroi eût disparu derrière les branches, la malheureuse, au tapage éclatant de nos rires, comprenait combien ont de sûreté les pressentiments inexplicables.

Quand nous levâmes la nappe ou le siège, notre broussaille de gauche croisant de son noir réseau l'orbe rouge du soleil incliné était pareille au buisson ardent de Moïse. Nous n'avions que faire de ce miracle ; le plus grand était d'avoir parfaitement dîné.

La soirée fut charmante, nous suivîmes près de deux lieues les bords de l'Yères froide et profonde. Un pêcheur, en fermant sa boîte de fer blanc, nous affirma que cette rivière avait cinquante pieds de fond et qu'on y prenait des brochets de la grosseur d'un veau. Nous le crûmes. De fait, il avait dans sa boîte des goujons de plusieurs pouces.

« Un cri se fit entendre, dit quelque part Arnal ; en une seconde, nous fûmes cent personnes sur le carré de l'escalier.

— Oh ! cent personnes ! Vous exagérez.

— Oui, c'est vrai, j'exagère ; mais nous étions bien huit ou dix. »

Il se pourrait que notre pêcheur ne fut autre qu'Arnal lui-même. Nous avons oublié de vérifier s'il y avait hier relâche au Vaudeville.

**Mardi 25 juillet.** — Hier matin à trois heures j'ai, pour la première fois, remarqué le lever de Stella. J'ai été ravi : je ne connaissais que le lever du soleil. Pas un cri d'oiseau ne s'éveillait encore, excepté le clair chant du coq.

M'étant par hasard réveillé à cette heure, je vis sur les bustes d'Hugo et de Delavigne une lueur causée par l'aube et que je pris pour un clair de lune. Étonné, sachant bien qu'il n'y avait pas de lune à ce jour du mois, je courus sous mes rideaux et, à la vue de Stella, je demeurai frappé d'une admiration croissante. Jamais je ne vis dans l'air tant de gaieté, de virginité, d'espérance. Une vapeur d'argent tremblait autour de la radieuse étoile.

Cette lumière produisit sur moi une sorte d'attendrissement. L'étoile du berger était si profondément lointaine et si éblouissante, qu'on la pouvait prendre, comme Murillo dans le tableau de *l'Adoration*, pour un ange encore indistinct, ou, comme Victor Hugo, pour

« ... un oiseau céleste et fait d'une étincelle ».

**Juillet.** — Je me rappelle m'être trouvé au spectacle en face du prince Jérôme et avoir été confondu de sa façon d'écouter la comédie.

On jouait une charmante pièce de Mme de Girardin, *la Joie fait peur*.

Le Prince dont la loge est une dépendance du Palais Royal, arriva au quart du drame. A peine commençait-il à sourire à l'intrigue, qu'un aide de camp entra. Tous deux sortirent.

Trois ou quatre minutes après, Jérôme revînt, s'accouda de nouveau au balcon de velours, et

prêta une grande attention, afin de rattraper le public dont l'intérêt croissait à chaque minute. Déjà il reprenait le fil tant bien que mal lorsque la duchesse, sa voisine, se leva ; quelque princesse entrait dans la loge.

Jérôme lâcha son fil, salua, engagea avec la nouvelle venue une conversation ; je supposai qu'elle roulait sur la pièce et que le frère de l'Empereur donnait son avis. De quoi, dans ce cas, pouvait-il parler, sinon du jeu de Régnier ou de celui de Mme Allan ?

Que de gens lisent comme Jérôme écoute, et ignorent l'émotion qui naît du recueillement !

**Mercredi 2 août.** — J'aime en écrivant à Vuillemot penser que dans un mois il m'en reviendra un écho. Être constamment appelé par la pensée un mois en avant, un mois en arrière à propos d'aujourd'hui, cela fait vivre trois fois, cela frappe la mémoire d'un triple souvenir.

Je suppose six mois d'océan entre nous, continuant à nous écrire tous les dix jours, et songe que cet entrecroisement où l'on verrait revenir après dix-huit questions la réponse à la première rendrait sérieuse et réfléchie la tête la plus frivole. Quelle confiance dans la gravité et l'inaltérabilité des sentiments de son ami et quelle estime de son caractère aurait celui qui

continuerait dans de telles conditions une correspondance toujours pleine d'effusion!

On dit que la jeune et affectueuse lumière des étoiles est vieille de plus de deux mille ans quand elle arrive à notre âme et la pénètre de sa douceur, et qu'il faut remonter à l'irruption des premiers hommes au bord du Danube pour retrouver l'époque où se séparèrent ces deux rayons jumeaux partis d'une même constellation dont l'un tombe au seuil de sa tente et l'autre au bord de ma fenêtre ronde. Que nos lettres flottant sur la mer, comme tremblent dans l'espace ces paisibles filets de lumière, arrivent aussi sûrement qu'eux à leur but, attestent comme eux l'immutabilité de leur point de départ, et, s'il le faut, continuent encore quelque temps de nous réjouir d'illusion alors que le souffle de Dieu aura déjà éteint leur foyer, âme ou étoile!

**Jeudi 3 août.** — Capo de Feuillide, de retour d'Algérie où il avait été transporté, écrit dans la *Presse* des articles pleins d'intérêt contre notre système de colonisation depuis la conquête.

Je sais ce qu'il en est. Mon frère Camille, dans une solitude immense où son existence est en péril et où il vit retiré avec ses quatre filles, lutte avec énergie contre une situation difficile. Je pense à lui sans cesse, car c'est un des plus braves cœurs qui soient au monde.

Un jour de chaleur étouffante, il traversait une solitude algérienne, conduisant comme saint Joseph l'âne qui portait sa femme et son enfant. La provision d'eau était épuisée, une soif dévorante les prit tous les quatre, l'âne se mit à broncher; mon frère se désespérait. Tout à coup il découvre dans je ne sais quel creux de rocher de quoi remplir une écuelle d'eau. Il faut l'entendre raconter cela. Il fit boire son enfant sans oser l'arrêter, puis sa femme. Il se trouva qu'il ne restait presque plus rien dans le vase.

« Tu étais fou, m'écriai-je la première fois que j'entendis ce récit, de n'en pas garder davantage pour toi qui conduisais à pied la caravane.

— Mais ce n'est pas moi qui en devais profiter.

— Comment ? Ce n'est pas toi, et qui donc ?

— Mais, parbleu !... l'âne !

— Oh ! C'est trop fort pour le coup de se sacrifier à un âne !

— Mais, mon cher, aurais-tu voulu que le baudet jetât ma femme par terre avec l'enfant? »

Voilà l'homme. C'est le même qui, laissant à sa femme tout l'argent dont il dispose, se met en route à pied de Marseille à Paris, perce d'un coup d'épée à Chalon un maître d'armes qui avait raillé son pauvre équipement et, exténué de fatigue, écrit de Corbeil à ma mère d'arriver à son secours, car, malgré les ovations des sous-

officiers de Chalon émerveillés de sa prouesse, il n'a su emprunter à aucun d'eux le prix d'une paire de souliers.

Je n'en finirais pas sur son compte.

**Vendredi 4 août.** — La mère d'un soldat de l'armée d'Orient prétend qu'elle a reçu de son fils une lettre dont tout était barré, sauf la signature. Cela n'est guère vraisemblable.

En tout cas, je conseille à Vuillemot, lorsqu'il me parle de ses chefs, de mettre simplement à côté du nom propre une note comme à La Flèche. Vingt voudra dire : Je suis enchanté de lui ; zéro voudra dire : Je le tiens pour un Pichegru. De zéro à vingt il y a de quoi rendre toute la gamme de la satisfaction et du mécontentement.

**Lundi 7 août.** — Il y a des hommes qu'un sentiment raffiné de délicatesse ou qu'une obsession exaltée de l'idéal éloignent seuls de la prière. Ils se forgent un Dieu abstrait et sublime et ils défendent à leur imagination d'en approcher. Relégué ainsi dans le vague infini, ce Dieu n'a plus aucune prise sur leur âme ; il tombe dans l'oubli.

Cette conception, si haute en apparence, est cependant étroitement humaine. Dieu, pour ces

gens, est, en quelque sorte, une personne, mais une personne infiniment pénétrante, à laquelle ne saurait échapper le plus petit travers de sentiment, la plus légère distraction du fidèle agenouillé. Dès lors, ils ont peur de se mettre en rapport avec une puissance si scrutatrice, si clairvoyante; pareils au fils qui tremble devant un père railleur et sévère, ils craignent de manquer d'à propos, et chez eux la gène tue l'émotion. Pour tout dire en un mot, s'ils ne prient pas c'est que Dieu les intimide!

Si, dans l'ordre de la vie, des relations humaines, il faut se défier de la fausse honte et des petites sollicitudes, de quel nom appeler de pareils sentiments dans l'ordre de l'éternité, dans nos relations avec Dieu; de quel ridicule les couvrir? Ah! que la haute idée que nous croyons avoir de Dieu est petite et basse si elle nous conduit à user de réserve envers lui comme envers je ne sais quel Napoléon sublime.

N'attendons pas, pour plier les genoux et lui parler, que nous soyons au lit d'un mourant ou qu'une terreur sacrée nous saisisse. Il n'est pas besoin de prie-Dieu, ni de temple, ni du rappel de l'heure, ni du rappel de la mort. La prière doit être facile et fréquente; pour qu'elle s'échappe, il doit suffire d'un rayon de soleil, d'un oiseau blessé, d'un serrement de main La prière, ce n'est pas seulement une demande, c'est un élan d'âme du faible vers le fort, de l'aveugle vers le voyant, du passager vers l'éter-

nel ; c'est ce qui jaillit du resserrement de notre être en présence de tous les inconnus de ce monde. Ne pas oser prier, mais c'est pis que de ne pas oser aimer, que de ne pas oser sauver la vie de son semblable ; c'est de toutes les hontes la plus risible et la plus misérable.

Oui ou non, Dieu ne nous presse-t-il pas de ses mystérieux desseins, n'est-il pas présent dans la nuit, dans l'inquiétude, dans la douleur, dans la joie? Confessons donc sa présence, parlons-lui. Demain nous serons morts ou nous serons fous, aujourd'hui préparons-nous donc au monde invisible; il convient à l'homme de prévoir. « Si la grandeur de Dieu est de rester sourd à nos prières, notre grandeur à nous c'est de le prier, » a dit Lamartine. C'est en effet le plus grand de nos privilèges. Crier quand il souffre, c'est la seule ressource de l'animal ; prier quand il souffre, c'est la ressource de l'homme.

**Jeudi 17 août.** — Je lis le *Droit* d'Émile de Girardin dont la seconde édition vient de s'écouler.

Décidément on ne peut dire que notre époque soit stérile en bons ouvrages. Je prétends que, sous ce rapport, elle est supérieure même à la Restauration.

Girardin y tient une place élevée. Cet esprit qu'on prétendait exclusivement spéculateur se

montre au contraire chaque jour plus spéculatif. Comme le prouvent ses excellentes citations, il se nourrit à l'école des grands philosophes. Son défaut est d'être plus logicien que poète et, dans son besoin de précision, de résultats, dans sa haine des rêveries, des mots sonores, de faire plus volontiers appel au raisonnement, à l'entendement qu'à l'imagination et au cœur.

Cette intelligence vive, nette, persistante dans la mobilité de ses attaques, s'est fait du tort en cherchant en public au lieu de chercher dans son cabinet; il a eu l'imprudence de chercher toujours au lieu de se donner par de longs silences les apparences du recueillement. En le voyant modifier sans cesse ses plans, on l'a pris pour un étourdi, on a ri de l'homme qui avait une idée par jour. Toujours est-il qu'aujourd'hui il est en progrès énorme. Il n'a pas son pareil, comme dit ma mère, pour faire voler les épluchures, casser le noyau et s'assurer qu'il y a une amande. Il a un style d'une clarté extrême, qui suffirait pour attirer sur lui l'attention et une grande force de résistance à tout entraînement. A l'inverse des esprits mobiles, il se souvient parfaitement de toutes les expériences non réussies; aussi veut-il du neuf avant tout et non pas du vieux neuf.

**Dimanche 27 août.** — Devant le dévouement

de l'homme à l'humanité, il n'y a pas dans la nature et dans la société un seul obstacle qui ne s'abaisse; c'est la force suprême, c'est le sceptre de l'homme. L'égoïsme le fait tremblant et esclave ; la charité, mère de la civilisation, le fait roi de l'univers.

Lundi 28 août. — Je me suis promené hier soir sous les arbres du boulevard des Invalides pour dissiper des vertiges singuliers qui venaient de me prendre; c'est le résultat de ma tension d'esprit depuis quelques jours. Me sentant chanceler, j'ai eu un peu peur sur le pont de la Concorde : j'ai craint un coup de sang. Mais le frais paysage de nuit qu'offre la Seine, la splendide multitude des étoiles, m'ont bientôt raffermi et rassuré. J'ai remercié la balustrade de son secours inutile et je me suis mis à courir sur la place.

Cette place vient de recevoir un nouvel ornement; il consiste en une belle balustrade à mollets le long des deux terrasses des Tuileries. Pour la fête du 15, on a placé sur cette balustrade des vases de forme aplatie très élégants; ils ont pour anses des têtes d'homme à cornes de bélier. Je les considérais avant-hier ; je trouvais que des cornes vont bien à une tête de satyre, mieux encore qu'un corps d'homme à une croupe de cheval. Singulière harmonie des lignes et des

souvenirs! Ces vases, provisoirement en plâtre, seront peut-être taillés en marbre.

Au bas des terrasses, il n'y a plus de jardins-fossés, mais une large route qui encadre maintenant la place sur ses quatre côtés. Les calèches peuvent en faire le tour en longeant les statues des grandes villes de France.

**Mardi 29 août.** — A cinq heures du matin, au sortir d'une épouvantable nuit.

Il faut s'attendre à tout. Hier soir, en rentrant à dix heures, mon ami, debout dans l'obscurité, me serre la main d'une façon singulière.

« Nous n'avons pas de nouvelles de Vuillemot... mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il donc?

— Durieu...

— Eh bien?

— Durieu est mort! »

Les pleurs me reprennent; je pars aux informations. Le billet mortuaire est là sur ma table; maintenant qu'il fait jour, je ne peux plus croire que c'est un rêve causé par l'inquiétude.

Ah! l'inquiétude! Qu'elle est douce à côté de la réalité!

**Mercredi 30 août.** — Gaulier et moi avons

accompagné à l'église des Batignolles et le long du chemin de la Révolte jusqu'au cimetière de Clichy Durieu mort dimanche d'une fièvre typhoïde.

La dernière fois que je le vis, au quai d'Orsay, nous parlâmes de bien douloureux événements : de la maladie d'un ami, des dangers terribles qui enveloppent Vuillemot; il me recommanda à plusieurs reprises de soigner ma santé. Hélas! pouvais-je prévoir les arrêts inconnus et lui dire de tourner vers lui-même son inquiète sollicitude ?

Le 15, je reçus de lui ce billet : « Je suis convalescent ; viens me voir si peux, tu me feras plaisir. »

Ces deux lignes, m'annonçant la guérison de je ne savais quelle courte maladie et qui me préparaient si peu à l'écrasante lettre qui devait suivre, ne me frappèrent pas assez de leur brièveté. Sollicité par quatre inquiétudes immenses, je repoussai la cinquième ; je tardai à m'enquérir de l'adresse du convalescent ; j'espérai que, réparant son oubli, il me l'enverrait. Je l'ai reçue en effet, mais dans un cadre noir. Quel châtiment de la première négligence de ma vie !

Pauvre Durieu ! devant qui je m'annonçais prêt à traverser la France pour tenter le soulagement d'un ami, qu'a-t-il pensé de mon abandon ? Il a été quinze jours malade, il m'a appelé, et je ne me suis approché de lui que...

Ah ! quel regret cela creuse en moi ! Je lui en ai demandé pardon, seul dans sa chambre et la main sur son cercueil.

Quelle année que cette année 1854 !

**Dimanche 3 septembre.** — Vuillemot me cause d'étranges angoisses : depuis le 31 Juillet, pas de nouvelles. Tous les matins, je descends en tremblant l'escalier du bureau de l'infanterie où la liste des morts doit arriver.

**Lundi 4 septembre.** — Si quelqu'un veut connaître les sens variés du mot douleur, qu'il ouvre mon armoire, véritable cimetière, et lise mes tas de lettres ; il comprendra difficilement qu'on résiste à de telles complications d'épreuves et qu'on n'en soit pas paralysé au moins pour quelque temps.

Je vais mieux cependant qu'on ne pourrait le croire. Les malheurs qui se chassent l'un l'autre dans l'esprit empêchent l'idée fixe.

**Samedi 9 septembre.** — Depuis mercredi, je couche à Bicêtre chez ma mère. Contrairement au duc de Nemours de Casimir Delavigne, j'ai

été fort mal accueilli par le chien du logis, Tom, grand épagneul noir. Il ne s'est habitué à moi que depuis ce matin.

Cette maison est très gentille, carrée, couverte en terrasse, au fond à droite d'un jardin fort bien soigné. Le mur est tout autour couvert de pêches que je vais cueillir à six heures du matin. Il y a aussi des pruniers; que dis-je? il y a des lapins et des tortues... introuvables sous les légumes. Un long berceau de vigne, d'une centaine de pas au moins, aboutit à la porte d'entrée.

Le premier soir, je suis resté longtemps à la fenêtre du second étage, à l'est, savourant les étoiles, reconnaissant celles que je vois de ma grande fenêtre solitaire. Des champs rasés que la lune éblouissante éclairait de sa belle lueur planétaire me séparaient, au delà des arbres du jardin, des grands ormes de la route de Fontainebleau, de la route d'Italie où grinçaient des charrettes attardées.

**Dimanche 10 septembre.** — Tout contribue à me mettre la tête entre les bras d'un étau : Mme Marsaudon qui m'écrit, mourante, une touchante et noble lettre; Vuillemot dont j'ignore le sort; enfin Durieu, l'éternellement regrettable, à la mort duquel je ne crois pas encore et que je m'attends chaque jour à rencontrer au détour de la rue.

Pauvre Durieu! quelle foi sa disparition m'a donnée au monde invisible. Il me semble qu'il est tout simplement allé dans un lieu dont j'ignore encore l'adresse. En passant de l'autre côté, il me semble qu'il a emporté, avec nos conversations, une partie de mon moi.

Les morts laissent dans les âmes de ceux avec qui ils ont eu de hauts, d'intimes entretiens, une partie de leur âme, ils se survivent ainsi; c'est ce que Lamartine appelle l'aurore boréale du tombeau. La réciproque est vraie : ils emportent une partie de notre âme; les deux mondes ont des liens de parenté mystérieux comme les liens de l'aïeul à l'arrière-petit-fils.

De là vient que Mme Marsaudon, se croyant près de mourir, cherchait de sa main défaillante à s'entretenir avec moi qu'elle n'a jamais vu; de là vient que Durieu, derrière le rideau que tous nous soulèverons, me rassure.

**Lundi 11 septembre.** — Je suis rassuré par les dernières nouvelles de Mme Marsaudon.

Vuillemot a enfin écrit: il est très abattu, mais il va bien. Son caporal est mort du choléra, malgré ses soins. Le 7e de ligne est décimé. Ils vont partir pour Sébastopol.

**Mardi 12 septembre.** — Pénétration n'est pas finesse. La finesse est bornée. elle grossit comme un microscope et empêche les vues d'ensemble.

A ne regarder qu'un point d'une feuille de rose, on peut arriver, avec un verre grossissant, à ne pas savoir si c'est une feuille de rose; la goutte d'eau pure est pleine de larves. De même à se demander à deux heures de l'après-midi si on aime autant qu'à huit heures du matin ou à neuf heures du soir sa mère, son fils ou son ami, on finit par s'inquiéter et douter de son cœur qu'on trouve intermittent.

C'est l'ensemble de sa vie, de soi-même qu'il faut surveiller, c'est la tenue générale et la suite de son existence morale et intellectuelle.

**Mercredi 13 septembre.** — J'ai dîné deux fois depuis un mois avec de Beurmann. Il est très bien, mieux encore qu'au collège.

Lettre intéressante écrite de Bomarsund par Poittevin dont le vaisseau a reçu cinq boulets et qui a éprouvé dans toute sa plénitude — lui qui avait pendant huit jours attendu le combat sous les canons de Cronstadt — ce plaisir extraordinaire que l'homme éprouve quand il a obtenu la mesure de son sang-froid, quand il a vu ce qu'on ne voit qu'en présence de la mort, quand il a mêlé ses propres souvenirs à ceux de

l'histoire et qu'il a une joie commune avec la patrie.

Mercredi 20 septembre. — Que cet air libre de l'océan est frais et salé ; que cette nappe d'azur et de nacre, ciel renversé, est d'une délicieuse, d'une riante jeunesse à l'arrivée de Stella ou du soleil ; comme, incertain des limites du ciel et de la terre, l'œil sur cette ligne d'horizon rejetée à une distance infinie où la mer lave les dernières étoiles, on se sent près de s'agenouiller d'admiration !

Et si l'on court sur le sable dentelé, quel plaisir de voir osciller les écailles vert-doré de la surface, de voir se gonfler à vingt pas la vague soulevée avec mystère et de sourire du puissant effort enchaîné qui mouille quelques pouces de la blanche arène. Quel plaisir d'entrer dans les flots d'un pied timide, de se sentir soulevé aux palpitations de la grande mer, de recevoir sur sa faible épaule la pluie fouettante des brisants et, se soulevant du pied par secousses inégales, de rétrécir ou d'étendre, à sa vue l'orbe du bouclier d'émeraude.

Et la ceinture de falaises noires et de dunes blanches dont le soleil parvient à égayer l'aspect aride, comme elle repousse doucement le flot qui étincelle et laisse les coquillages aveugles s'attacher à son flanc ! Ce soir, cette ceinture

sera sombre et terrible, sillonnée de lugubres reflets ; au lieu de s'y arrêter avec un léger clapotement, la mer sauvage, trempée de vapeurs froides, furieuse, râlant avec tous ses noyés, accourra des extrémités de l'horizon et se brisera, se roulera à ses pieds avec des mugissements dont tremblera toute la côte.

Ah! quand d'une jetée on voit en longues lignes régulières et à perte de vue s'avancer, sous les pleurs du soir, ces escadrons barbares venus on ne sait d'où et brisant tout sur leur passage, on a peur, on invoque Dieu tout-puissant, on comprend cette image, ce grand mot des saintes Ecritures : « Flots, vous n'irez pas plus loin ! » Quel tumulte, quelle brutalité dans ces eaux hurlantes qui battent de leur gâchis d'écume les pilotis de la jetée ! C'est ainsi que, tout un soir, l'inépuisable armée des flots vient battre les grèves de ses coups de bélier et expirer sur le sable.

Près de la mer on pense aux disparus : ses rivages font songer aux rivages éternels.

Lundi 25 septembre. — J'ai une lassitude de membres inconcevable que j'attribue au chaos d'idées douloureuses qui m'assiègent depuis plusieurs mois. C'est à peine si hier j'ai pu adresser une page à Vuillemot, quoique ayant manqué le dernier courrier, quoique le sachant aux prises avec l'ennemi.

Sa dernière lettre était sombre, désolée ; il m'a semblé recevoir un testament. Son noble cœur est sorti brisé de cette affreuse campagne au milieu du désert, de la peste, de la disparition de ses camarades.

Henri Charonnet, complètement guéri, vient le 4 Octobre passer quelques jours à Paris près de moi.

Que cela me fera de bien !

**Jeudi 28 septembre.** — On s'occupe beaucoup des élections en Espagne. Le parti du mouvement gagne du terrain. Un jeune homme à figure douce et juvénile, inconnu jusque-là, a fait un si beau discours improvisé qu'il est porté sur les listes de Madrid ; il se nomme Castelar.

Nouvelle preuve des facilités qu'offre au talent le régime de la liberté.

**Vendredi 29 septembre.** — Si nous n'avons qu'un vide Panthéon, c'est que David en a ouvert les portes et en a envoyé tous les hôtes illustrer leur pays natal.

A Rouen, placée comme Henri IV sur le terre-plein d'un pont, se dresse dans le ciel la statue de Corneille.

Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavi-

gne, assis tous deux, voient passer devant eux tout ce qui entre au Havre. Saint-Pierre, dans sa redingote à brandebourgs, se penche vers deux enfants, Paul et Virginie, qui jouent à ses pieds ; sa figure est douce et attendrie. Delavigne, la tête haute, le front inspiré, comme dans le buste que j'ai sur mon secrétaire, récite ses *Messéniennes*, la main posée sur son cœur.

A Paris, ville de bruit, David d'Angers n'a voulu peupler que la colline du Père-Lachaise. Il n'y a pas un médaillon, un buste dans ce séjour des morts qui ne soit de sa main.

**Samedi 30 septembre.** — J'ai annoncé ce matin à Vuillemot le voyage d'Henri Charonnet et la joie que j'en éprouve.

Quant à Durieu, j'ai parfois comme une tentation de l'avertir. C'est singulier, mais je ne puis pas admettre les irrévocables disparitions. Je rencontrerais tout à l'heure Durieu au coin de la rue, j'aurais à peine un saisissement de surprise. Qu'est-ce que ressusciter auprès de mourir ?

**Lundi 9 octobre.** — La lettre de Vuillemot sur la bataille de l'Alma est arrivée samedi matin.

Nous sortions de table, ma mère, Charonnet

et moi, quand nous avons entendu dans l'escalier mon brave Alsacien de concierge crier, plus essoufflé que le soldat de Marathon : « Une lettre de Sébasdobole ! » Quelle triple exclamation! et, la lecture commencée, quel frisson courant dans nos épaules! A mesure que nous approchions de ces mots bienheureux : « Pour moi, pas une atteinte, » le cœur se desserrait de plus en plus ; mais c'est seulement là que le gros soupir s'est envolé. Alors, tout à la joie de la victoire, j'ai pu lire, sans trop m'arrêter, le reste de la bataille.

Quelles émotions que celles de Vuillemot si elles ont ici de pareils contre-coups! Nous avions les yeux mouillés en songeant que nul ne peut enlever de son passé ces heures si longues, si terribles, si glorieuses. Le souvenir des grandes actions est comme le remords, il vous suit partout. Vuillemot a maintenant des états de service.

Mon voisin de bureau, M. de Bellefonds, n'est pas aussi heureux : son cousin du 1er de zouaves, qui est son intime ami, ne lui a pas écrit, malgré sa promesse. Je viens de le rassurer, n'osant trop lui dire que, si nous avons une lettre, c'est que Vuillemot sait surmonter toute difficulté, qu'il est un ami exceptionnel.

M. de Bellefonds est un grand jeune homme blond, pâle, qui est doux et a les manières du monde ; il est admirateur passionné du capitaine de zouaves, Breton modeste, qui aurait fait en

Algérie plusieurs belles actions, soit le sabre à la main, soit en se jetant à la mer. Nous sommes convenus de courir l'un chez l'autre à la moindre nouvelle.

Nous avons appris hier soir la mort de Saint-Arnaud. Quelle biographie mêlée ! Quel destin ! La mort lui laissant assez de temps, lui accordant un sursis de huit jours, que cette expiation est morale ! On dit que pendant le combat un cavalier le soutenait à bras le corps, quelle énergie ! On raconte ici mille détails sur ses dernières lettres intimes, pleines de sentiments héroïques, sérieusement religieux, et pleines aussi de plaisanteries de caserne, de moqueries équivoques. Il avait à tout prix voulu commander l'armée d'Orient.

**Mardi 10 octobre.** — M. de Bellefonds, très ému et quelque peu triomphant d'avoir à son tour des nouvelles fraîches, est venu s'asseoir près de notre poêle pour nous lire une lettre de son cousin.

Le capitaine de zouaves a été employé à diriger des tirailleurs. Après avoir débarrassé de Russes les arbres de la rivière, il l'a traversée avec de l'eau jusqu'aux cuisses et s'est mis à grimper la fameuse pente. Il paraît qu'il s'est trouvé là très engagé : il y a laissé un morceau de sa canne, de son fourreau ; son caban a été

troué. Les visages ennemis lui ont paru stupéfaits, ou, pour parler plus heureusement, désorientés.

Depuis quelque temps, je suis exténué. Les trois lettres du fatal 27 Août : lettre de la sœur de Perrodil, lettre crue la dernière de Mme Marsaudon, lettre de Vuillemot surtout, pesaient sur ma pauvre cervelle. Il faut ajouter à cela plusieurs nuits passées à Bicêtre sur un perpétuel qui-vive. La maison de ma mère est isolée, à portée de fusil de la route de Fontainebleau ; j'ai dû y tenir garnison.

Tout alla bien jusqu'à la nuit mémorable du 22 au 23 ; mais cette nuit-là, il fut impossible de penser à autre chose qu'à ceci : si deux carriers des environs escaladent le mur, comment diable le leur ferai-je repasser, n'ayant engins d'aucune sorte ? Tom, le fidèle chien de garde, s'était mis dès dix heures à aboyer avec tant de rage, s'élançant comme un désespéré à travers les dahlias et les faux ébéniers, qu'il fallut descendre au jardin et le parcourir en tout sens. Il n'y avait rien du tout, au moins en deçà du mur d'enceinte ; tout ce que je gagnai à ma glaciale promenade fut de prouver à l'intelligent animal qu'il ne perdait pas ses aboiements et que son appel serait toujours entendu.

Il en profita et tout le temps que le Chariot et Cassioppée restèrent visibles, ce fut un sabbat infernal. J'avais beau ouvrir la fenêtre, étendre jusqu'aux premiers rosiers le cercle de ma bou-

gie, appeler d'une voix vibrante, le chien devenu loup, tous ses poils hérissés, ne revenait un instant sous la maison que pour se jeter de nouveau, tout hors de lui, vers le fond le plus sombre du jardin. Je refermai les vitres en murmurant : C'est singulier, un animal qui se trompe! Je ne sus qu'au matin que l'animal ne se trompait pas. Derrière le mur auquel il montrait les dents, la brigade de gendarmerie avait arrêté vers trois heures deux vagabonds, espèces de Bertrand, qui cherchaient des fraises au milieu des champs et que le chien voyait avec son nez, tandis que j'accusais son défaut de sens.

Voilà une belle histoire à raconter comme je l'ai fait à Vuillemot qui, le même soir, campait en pays cosaque. Mon Dieu oui! Le nombre d'ennemis ne fait rien à la chose. Qu'importe à celui dont le pied tremble sur un pont fait d'une seule planche que l'abîme ait cent mètres ou mille mètres de profondeur?

Je me suis remis à ma calmante étude des étoiles. Aidé de ma carte, j'ai trouvé pour la première fois le Dragon dans le ciel; à l'heure qu'il est, par exemple, j'ignore quelle est cette étincelante étoile qui se trouve à quelque distance et un peu au-dessus de son museau. Tous ces soirs-ci, je me suis assuré qu'elle ne bougeait pas de place. Depuis mon séjour chez ma mère, j'ai toujours la tête renversée en arrière; mais c'est particulièrement au Palais-Royal et

place du Carrousel que je me casse le cou à regarder les astres. Il y a eu dernièrement temps couvert plusieurs nuits de suite, eh bien ! j'avais oublié de lever les yeux ; mais au premier soir de clarté en apercevant de la place de la Bourse au bout de la rue Vivienne, au-dessus du Perron, la planète bleue brillante qu'aime Victor Hugo, Jupiter, j'ai éprouvé la sensation d'une habitude chérie qu'il est donné de resatisfaire.

Samedi 14 octobre. — Nous attendons les restes du maréchal Saint-Arnaud. Son énergie de la fin l'a relevé dans l'opinion publique, au moins pendant quelques jours; pour nous, pleins de son passé d'Afrique qu'un témoin oculaire vient de nous raconter, nous avons beaucoup de peine à incliner notre front. Et pourtant c'est un ami qui nous parlait, un ami qui croyait faire un éloge funèbre.

Quant à son successeur, les avis sont très partagés, non pas sur sa bravoure, ni même sur son intelligence, mais sur son désintéressement. Les éloges que nous en fait Vuillemot sont pourtant d'un grand poids dans notre balance. Qui n'accuse-t-on pas de viser à la popularité, de se faire valoir, d'être ambitieux?

**Lundi 16 octobre.** — Nous arrivons à la grande porte des Invalides, sous le bas-relief de Louis XIV à cheval que cachait le blason de Saint-Arnaud. Là, nous avons vu descendre de voiture tous les invités, tous les hauts dignitaires. Puis nous avons été nous placer à l'entrée de l'église, dans la grande cour sous la statue de Napoléon, comparant ceci au retour des cendres de Sainte-Hélène. Nous étions quatre ou cinq sur les marches du péristyle; le clergé de l'église, croix en tête, attendait à côté de nous ; la cour était presque vide, sauf deux rangs d'invalides.

Peu après, le funèbre cortège apparut sous la grande porte, jusque-là voilée par la fumée des canons tonnant au dehors. Le char aux chevaux empanachés a fait le tour de la cour du côté droit et s'est arrêté à nos pieds. Nous étions tout étonnés de l'isolement de ce corbillard d'argent agitant en vain ses drapeaux. Tout le monde était dans l'église ou sur l'esplanade; il n'y avait là, à ce terrible débotté du général en chef de l'armée d'Orient, que notre petit groupe avec le clergé de la chapelle au second plan et les huit sous-officiers décorés qui devaient porter le cercueil. Le maréchal Magnan, tout essoufflé du cheval, ses sourcils d'aigle relevés, sa bouche serrée, rôdait en se brossant les cheveux autour de la bière de son compagnon d'aventures. Il s'est brossé ainsi longtemps, surveillant tout avec attention, puis il est entré à son tour dans la maison de Dieu.

Que de pensées éveille la vie de Saint-Arnaud, avec son couronnement de dévotion et d'énergie guerrière ! Il n'y a pas six mois entre son départ de Paris et son retour. Chacun disait alors : Le Maréchal n'en reviendra pas ; il n'en est pas revenu en effet. Mais quelle lutte contre le destin implacable ! Quels efforts avant de s'écrier : La Providence me refuse l'honneur de vous mener à Sébastopol ! D'où venait chez un mourant ce besoin d'aller chercher de la gloire en Orient, au lieu de rester à Paris comme le maréchal Magnan? Était-ce pour entourer ses derniers moments d'impressions nouvelles, de distractions puissantes, pour envelopper ses derniers pas d'une multitude d'hommes les regards fixés sur lui et prévenir le vide qui se fait autour du moribond ? Était-ce simple et héroïque désir de finir noblement sa vie, d'expier, de prouver à ses ennemis et détracteurs qu'on peut pousser à une hauteur sublime les qualités de ses défauts? Était-ce crainte de Dieu, persuasion d'un grand service rendu? On s'y perd.

Je pensais à cette existence pleine d'oppositions au moment où on a découvert devant moi la bière dont j'aurais pu toucher le bois de la main. Elle était d'un poids énorme étant doublée de plomb ; on a été longtemps à l'extraire de son alvéole. « Ce n'est pas lui qui pèse ainsi, a-t-on dit près de moi, car il était bien maigre ». A la suite du cercueil qu'on a recouvert de son habit et de ses décorations, j'ai vu passer les aides de camp.

Nous sommes entrés à notre tour dans la chapelle au fond de laquelle dort l'homme de Sainte-Hélène flanqué de Turenne et de Vauban. Tout était tendu de noir et d'argent, mais sans luxe extraordinaire. Des flammes vertes dans les trépieds ; au milieu, le catafalque, pyramide de cierges. Des écussons disaient : Alma, Grande-Kabylie... Les bancs derrière le catafalque étaient occupés par des officiers supérieurs, et devant, par des officiers généraux, précédés des ministres ; le corps diplomatique sur des bancs transversaux à droite. Les bas-côtés étaient vides ; c'est de là que nous avons assisté à la cérémonie. Nous avons vu dans le chœur l'Archevêque, immobile sous son dais de crêpe, et au milieu du Sénat, le vaste La Rochejaquelein attirant les regards par sa calotte de velours vert et son habit brodé s'ouvrant, comme les vantaux d'une châsse, sur un large gilet blanc.

Au moment où Monseigneur Sibour est descendu vers l'autel, la musique des Guides a fait entendre des sons d'une si pénétrante harmonie que, pour la première fois, j'ai éprouvé l'enivrement de cette poésie inarticulée. C'était à la fois tumultueux et doux, plein de désabusement, de mélancolie et d'entraînement généreux. Toute la symphonie s'élevait sous les voûtes comme une poussière de bataille. J'y inventais des paroles ; il me semblait entendre une voix d'archange attendrie, entraînante, chanter un hymne de deuil et de guerre qui voulait dire : Allons-

nous-en mourir! Tout est vain, excepté la mort du héros! Peu à peu, je me suis senti enveloppé de cet hymne, j'ai frémi du cœur aux extrémités et les larmes sont venues. Je n'ai rien éprouvé d'analogue de ma vie, même aux plus beaux opéras ; il n'y a que les vers d'Hugo qui me parlent ainsi. Je connais donc enfin l'émotion de la musique!

J'ai vu ensuite l'Archevêque, tête nue, s'avancer vers le catafalque et s'asseoir au pied du cercueil. Son front était éclairé par les cierges ; il l'a rejeté en arrière, avec ses sourcils noirs, en prolongeant d'une voix d'église très sonore, mais dont la force allait en s'éteignant, les mots suprêmes : *Requiescat in pace*. On l'a aussitôt recoiffé de sa mitre et la musique a repris, mais cette fois c'était un air de régiment très mondain et très vif sans nul rapport avec la cérémonie, si ce n'est qu'il rappelait la frivolité du Maréchal.

En sortant de l'hôtel, nous avons remarqué au bout de l'esplanade, dans le ciel gris et pareil à l'eau de la mer, le toit de cristal glauque du bâtiment de l'Exposition et, à notre droite, les deux clochers de pierre de Sainte-Clotilde qui sont presque achevés et s'élèvent à une assez grande hauteur.

**Samedi 21 octobre.** — Depuis le départ de

Charonnet et l'enterrement du Maréchal, je ne suis pas allé de l'autre côté de l'eau. Ma mère gardant presque toujours le lit, par suite d'une forte indisposition, j'ai dîné toute la semaine chez moi.

Je lui lisais hier soir la mort de Socrate quand la feuille du bivouac de Balaklava, petite feuille éhontée qui a mis vingt-deux jours à franchir la distance que les autres lettres parcourent en cent soixante-dix-neuf heures, est venue nous apprendre que Vuillemot avait bu cent pièces de muscat rive gauche du Belbek. Que le sang des grappes brisées retombe sur lui !

**Dimanche 22 octobre.** — Ce n'est pas précisément la timidité ou le soin de la forme qui m'empêche d'écrire, c'est plutôt un excès d'émotion ou d'impétuosité. Ma tête ressemble assez, dans son impuissance, à une carafe contenant de l'eau qui n'est pas trouble, mais qui sanglote si on renverse trop brusquement ; rien ne sort. Je sens parfois mon front martelé de coups intérieurs, ou bien il me prend des larmes à la ridicule idée d'user deux mois de ma vie à écrire une misérable lettre. Qu'y puis-je? il faut se soumettre.

Il y a des mutismes de tête comme il y a des mutismes de langue. Le pis, c'est que cette lettre à faire et qui ne me laisse pas de repos

arrête toutes les autres. Je suis ainsi organisé que je ne sais pas déposer là une préoccupation pour une autre à dissiper. Ne répondant pas à une personne, je n'écris pas aux autres, je ne travaille à quoi que ce soit. C'est peut-être là ce qui me fait le plus de mal.

La seule réflexion à faire, c'est que les assauts de cette année ont un peu, momentanément j'espère, affaibli, paralysé le jeu de mon intelligence ; cela se remettra. Je désire en égoïste que Vuillemot sorte de la prise de Sébastopol comme il est sorti de l'Alma, sans blessure : c'est là la première condition de mon rétablissement. S'il était permis de croire à des liens matériels entre les mondes visible et invisible, je prierais mon père, en veillant sur son ancien régiment, de veiller sur lui !

**Mardi 24 octobre.** — Je suis saisi de l'effet que doit produire, le soir d'une bataille, le souvenir de tous ces élus de la mort dont on a le matin serré la main en se disant : Sera-ce lui ? Sera-ce moi ?

**Dimanche 29 octobre.** — Un fait curieux est cité par M. de Montalivet. Il surprit un soir après minuit Louis-Philippe écrivant dans un cahier

sous la lampe des Tuileries. Il crut que le roi écrivait les souvenirs de sa vie. « Non, répondit celui-ci, ce cahier intéresse bien autrement ma conscience. J'y inscris les noms de tous les condamnés à mort auxquels je ne puis faire grâce, et j'y expose mes motifs. Puisse Dieu me pardonner les erreurs en faveur du soin que je prends ! » Ce ne sont pas les paroles — je regrette de ne pas les avoir sous la main — mais c'est le sens.

En disant cela, ce rare honnête homme était profondément ému. C'est bien le même qui, se souvenant de deux régiments de carabiniers écrasés sous ses yeux par une batterie démasquée soudain à Valmy, ne parlait de la guerre qu'avec horreur.

**Mardi 31 octobre.** — Nous avons causé avec Gaulier d'un fait de filiation aussi curieux que celui de George Sand.

Rachel a un fils reconnu du comte Walewski, ambassadeur de France en Angleterre. Or M. Walewski est lui-même fils naturel de Napoléon. L'enfant pour lequel Rachel amasse des millions est élevé à Sainte-Barbe-des-Champs, dépendance de la pension Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses.

Walewski est un ancien capitaine de cavalerie qui a quitté le service pour se jeter dans la poli-

tique et les spéculations. Il est très aventureux. Sous Louis-Philippe il avait acheté le *Messager des Chambres* et soutenait la politique de Thiers. Il est Polonais dans l'âme et s'est lié avec tous les grands noms anglais en faisant de la propagande polonaise.

Quant à Rachel, elle est d'une extraction qui vaut celle de la mère de George Sand. Elle est née en 1820 de Juifs nomades, vagabonds, dans une misérable auberge suisse. Cette petite dont on n'enregistra pas même la naissance et qui plus tard chanta à la porte des cafés, a débuté à dix-huit ans aux Français. Elle gagne depuis cette époque de cent à quatre cent mille francs par an. Dans quelques mois elle passe en Amérique où on lui promet douze cent mille francs pour un séjour de moins d'une année. Mirecourt assure effrontément qu'elle doit ses moindres gestes, ses moindres intonations à Samson, son professeur; que d'elle-même elle ne saurait rien trouver. Il n'y a pas besoin de ce mensonge pour s'écrier : O destinée !

Mais que dire de ce petit-fils de Napoléon? Réellement l'amour égalise les conditions. Est-ce que l'égalité n'aura pas d'autre origine?

**Vendredi 3 novembre.** — Hier soir, j'ai longtemps regardé rue Vivienne une grande litho-

graphie de l'Alma très belle et très claire. Les falaises, le tumulus, les lignes de coteaux sont rejetés à une distance suffisante pour qu'on puisse voir se dérouler la plaine où s'ébranlent les troupes. Ce cadre est on ne peut plus imposant; c'est vraiment une poétique bataille, on croit voir un terrain préparé pour l'émotion.

Comment ne pas être saisi de ces régiments longeant en colonnes serrées le bord de la mer calme, de la mer d'exil, ou se dirigeant sur le ruisseau pittoresque d'Alma dont les arbres donnent la mort; de ces pièces de canon roulant, joyeusement terribles, entourées de cavaliers pensifs ; de ces positions formidables qui semblent se soulever pour qu'on puisse mesurer d'un coup d'œil leurs étages de bataillons et de batteries. Quelle scène ! la mer soutenant les vaisseaux, les hauteurs deux fois superbes grandissant l'ennemi obstiné, une plaine où s'agitent, par masses ou éparpillés, des milliers d'hommes qui ne savent quelle nuit les attend !

A voir le calme de leurs manœuvres sur ce terrain, on les croirait d'abord au Champ de Mars. On va sourire de ces garnisons ennuyées de soleil, de ces panaches suffisants qui caracolent, mais on aperçoit sur la colline, amphithéâtre de l'arène, cinq, six, sept nuages, signes visibles de la mort invisible qui frappe à toute distance. Dès lors tout change pour la pensée. Cet état-major, cet aide de camp qui salue, cet officier qui derrière une batterie caracole si loin

de la rivière, ces cinquante mille hommes, chacun dans leur habituelle attitude, se trouvent aussitôt comme frappés de noblesse. Sur toute cette surface, pas un qui ne soit menacé, pas un qui ne grandisse aux yeux de l'âme.

Les batailles antiques n'avaient pas cet aspect mystérieux. Dans la mêlée tout homme lutte, tout homme a l'attitude du péril; mais ici, chacun semble loin et partant à l'abri du coup qui va le frapper. C'est là surtout que la mort est bien l'archer invisible. Pendant des heures entières, vous l'entendez passer au-dessus et à côté de vous, sans être ni plus ni moins près d'être atteint. Qu'est, près de la masse d'armes, la flèche perfide; près de la flèche, la balle conique; près de la balle, le boulet de marine? Plus nous irons, plus augmentera l'incertitude et le mystère dans les luttes des hommes, plus la mort surprendra ses élus.

De cette portée des armes à feu résulte un fait grave, c'est que la cruauté frappant de loin a l'air d'être humaine au moment où elle est plus atroce. Chacun tue en aveugle, l'imagination renonce à se frapper. L'artilleur de la première parallèle de Sébastopol ignore si sa bombe est tombée sur un noble toit, si elle a frappé sur le sein de sa mère une jeune fille épouvantée. Voltaire se demandait si, pour assurer son bonheur, il consentirait à la mort d'un vieux Chinois bien ignoré à l'autre extrémité du globe; il avouait après une heure de réflexion que cela valait la peine de réfléchir.

**Samedi 4 novembre.** — Hier soir, ma mère se sentant plus gaie et plus confiante, je lui ai lu des vers que je venais de découvrir et d'acheter. C'est la première œuvre d'un poète que je déclare véritable. Il n'était encore connu que comme peintre, c'est M. Auguste de Châtillon.

Son volume, d'un peu plus de cent pages, m'était hier encore complètement inconnu. Il m'a entièrement dégagé la tête et m'a donné des ailes, tant je suis peu habitué à ces bonnes fortunes. Ces vers sont plus purs, plus émus et non moins légers, sonores, cristallins, que ceux d'Alfred de Musset ou d'Hégésippe Moreau. La précision des coups de pinceau, le soin de la forme révèlent l'artiste au premier regard. Il y a de la gaieté, mais surtout de la grâce et une arrière-mélancolie. Il s'annonce au public sous le patronage de Théophile Gautier.

**Dimanche 12 novembre.** — Je suis allé cet après-midi chez le vieil ami intime de Girodet, qui nous a montré la main moulée du peintre, ses palettes, ses esquisses, deux cents dessins, épisodes de Virgile, compositions immenses et charmantes de grâce, saisissantes d'énergie quelquefois, enfin un portrait de Marie-Antoinette peu avant sa mort, composé de mémoire. Elle y est représentée forte, encore belle, noble, un peu amère et impérieuse avec un voile noir.

Le bon vieillard nous disait : « Non, non, vous ne me fatiguez pas, vous me fatiguez de plaisir. » Il demeure place Royale et a quatre-vingt-deux ans. Il a le culte de l'amitié comme je l'aurais si j'allais à cet âge.

**Lundi 13 novembre.** — Être fort, c'est défier le temps, c'est pouvoir dire : je ferai, j'admirerai, j'aimerai... alors qu'on est assuré que ce qu'on fait est bien, que ce qu'on aime, que ce qu'on admire est bon et grand.

Il n'y a que la durée qui puisse commander aux autres le respect de nos opinions et de nos sentiments ; l'intensité est peu de chose. On ne fait les piédestaux qu'avec du granit.

**Mardi 14 novembre.** — Premier jour de neige ; un tapis blanc étoilé sous ma fenêtre, sans une patte d'oiseau.

Je pense à l'hiver qui va commencer en Crimée, au sang dans la neige, à la *Bataille d'Eylau* de Gros, à la retraite de Moscou de Victor Hugo.

**Lundi 20 novembre.** — Jeudi dernier, je reçois

d'Algérie une lettre de mon frère Camille. Je l'ouvre ; il en tombe un petit papier plié contenant de fins cheveux d'or, avec ces mots : Léonie, décédée le 27 Octobre. Mon pauvre frère venait de perdre la plus jolie, la plus choyée de ses quatre filles.

Par un pressentiment tristement justifié, il manifesta il y a trois mois le plus vif désir de quitter son poste télégraphique d'Anchez, au milieu de la solitude du littoral d'Oran, et de rentrer en France. Il craignait, lui, l'intrépide, pour ses enfants adorés, dans la vie desquels il a mis toute sa vie. Je fis toutes les démarches possibles. L'inspecteur général me répondit que mon frère devait demander à passer dans la télégraphie électrique d'Algérie, cela le rapprochait des grandes villes et permettait de le faire passer au printemps prochain dans les lignes électriques de France.

Camille a suivi ce conseil. Il est passé à Oran le 12 Septembre, mais c'est là que sa petite Léonie a été prise par le choléra. En douze jours, Camille a vu s'éteindre l'enfant qu'il avait déjà sauvée une fois en allant à douze lieues chercher des remèdes.

Toute la journée, j'ai gardé pour moi le douloureux secret. J'ai écrit à Camille tout ce qui m'est venu à l'esprit de moins accablant, je l'ai prévenu que je n'osais affronter le chagrin de ma mère. Elle ne connaît, il est vrai, que l'aînée de ses petites-filles qu'en 1848, elle ados-

sait debout dans la niche du poêle, souriant de ses petites mains effrayées; mais le cœur des grand'mères connaît ce que leurs yeux n'ont pas vu, il méprise la distance, il s'attendrit d'autant plus que tout lui fait obstacle. Ma mère ne rêve que de ses petits-enfants, ne songe qu'à préparer les moyens de les avoir près d'elle un jour. Les quatre têtes blondes inégales lui sont aussi familières qu'elles le sont à son fils. Elle sait que l'avant-dernière, Léonie! lui ressemble; elle se répète sans cesse tout ce que Camille lui a dit sur son caractère, sur sa santé, sur ses gestes d'enfant. Dans la rue, si elle s'arrêtait le soir devant les lumières des boutiques, c'était devant les charmantes toilettes de petites filles qu'exposent les magasins de mousseline. C'est un admirable sentiment, et dont je ne me lasse pas, que la tendresse de l'aïeule. C'est une seconde maternité, encore plus désintéressée, encore plus idéale.

J'avais le cœur serré Jeudi soir en rentrant, quand je suis venu m'asseoir irrésolu près du lit de ma mère, déjà mieux portante, mais très inquiète de sa paralysie momentanée. Ce secret qui se plaçait entre moi et son sourire augmentait de proportion à chaque minute. Devais-je ébranler sa tête à peine remise? Devais-je, d'un autre côté, lui laisser ignorer que son fils avait enfin écrit, que sa position était meilleure, que le 5 Novembre il était passé, comme employé de la ligne d'Oran à Mostaganem, dans le joli port

d'Arzew, à dix lieues entre ces deux villes. Elle était précisément plus calme ce soir-là ; elle me sembla, par son émotion, par ses réflexions sur les malheurs qui accablent en ce moment l'humanité et qui menacent la patrie elle-même, mieux préparée qu'à un autre moment à accepter le mal particulier dont Dieu la frappait.

Alors je lui dis ce que j'avais dit à mon frère; je cherchai à empêcher sa pensée de se fixer en attirant sa pitié sur les milliers de pauvres innocents qui naissent ainsi pour mourir dans les tortures. Depuis longtemps, je l'ai du reste entretenue du danger de compter sur la vie d'un enfant au-dessous de trois ans. Tous ces pauvres moyens affaiblirent bien mal sa douleur muette et la pensée de mon frère et de son cœur brisé.

**Mercredi 22 novembre.**— Ma pauvre mère, guérie physiquement, est à peu près écrasée moralement par la nouvelle du second, épouvantable malheur qui frappe Camille. C'est le 10 qu'il a perdu sa pauvre petite aînée; il était arrivé le 5 à Arzew. Elle est morte en quelques heures. Il ne la croyait pas en danger quand tout à coup elle lui dit :

« Papa, je t'en prie, prends-moi dans tes bras. »

Et comme il s'y refusait, de peur de la fatiguer :

« Je t'en prie, papa, pour l'amour de Dieu !

— Eh bien ! mon enfant, pour l'amour de toi ! »

Et il l'enleva. Au même moment elle perdit connaissance.

Jamais douleur de père n'arracha des expressions d'une plus horrible poésie que les expressions de Camille dans cette lettre qu'il nous écrivit près du corps de son enfant. Et c'est cette lettre qu'on a remise brutalement hier soir à ma mère et qu'elle a ouverte avec un sourire, sentant des cheveux sous l'enveloppe !

Quelle soirée et quelle nuit !

**Lundi 4 décembre.** — Le *Nil* nous a fidèlement apporté les nouvelles feuilles du journal de Vuillemot ; il n'en a pas cédé une seule à la mer aboyeuse. Je garderai de lui un aussi bon souvenir que du *Télémaque* et du *Sinaï*.

Je suis tout plein de la mort héroïque du colonel de Camas, qui n'a pas fait assez de bruit à Paris. Un journal a pourtant raconté la perte et la reprise du drapeau du 6e de ligne, mais sans nommer les héros de ce glorieux sauvetage, sans faire surtout au jeune colonel cette place si large dans l'action que lui-même a su se faire. Rien d'idéal et d'intelligent à la fois comme le besoin de sauver le drapeau ; jamais les puissants résultats qu'on peut obtenir de ce dévouement ne se

sont montrés d'une manière plus saisissante qu'au moment de cette trouée faite dans les rangs des Russes. M. de Camas, percé de coups de baïonnettes et livrant passage à ses officiers par un vide de sept cadavres, me fait songer à Winkelried.

J'avais pensé à écrire à Combray ou à Beaugeois pour avoir des détails complets sur le rôle de chacun des officiers tués et blessés.

**Vendredi 8 décembre.** — Dans le journal de Vuillemot, je regrette la lacune des 21 et 22 Septembre, surtout du 22 Septembre à six heures du soir, car à ce moment-là, le soupçonnant dans les environs de quelque bataille, après avoir longtemps admiré des hauteurs de Bicêtre les hauteurs du Panthéon, je me tournai vers le soleil couchant et, tandis qu'il s'enfonçait rapide et sans rayons derrière un coteau très rapproché, je le saluai, encore haletant de mon escalade, du cri trois fois répété : Vuillemot!

Je me rappelle que, derrière un immense rideau de noirs peupliers, s'élevaient alors les cris d'une pension et que de l'autre côté la cloche de l'hospice, sonnant le repas du soir, ramena ma pensée vers la vieillesse.

Ce soir-là est resté très grave et très doux dans mon esprit. Pendant la demi-heure qui précéda le coucher du soleil, je passai en revue tous ceux

que j'aime, m'assurant que c'était passer en revue tous ceux sans exception que j'aimais dans le passé et je priai pour tous.

———— L'étoile, au bout du museau du Dragon, dont j'ignorais le nom, c'est la Lyre. Elle est entre le Dragon et la Croix ou le Cygne, la constellation favorite de Chateaubriand.

**Samedi 9 décembre.** — Ma mère va de mieux en mieux ; sa douleur paraît s'engourdir un peu.

Mon frère Jules, ainsi qu'il l'annonce dans un billet que je viens de trouver sur mon assiette, est parti ce matin avec son régiment pour Dreux, où des troubles assez graves ont éclaté; ordre aux officiers de n'emporter qu'une chemise et une paire de bottes. Le 63e est parti avant eux.

Toute la journée, on a causé au bureau de ce petit soulèvement. Il paraît que le vice-roi d'Eure-et-Loir a daté de sa préfecture une défense aux paysans de construire des toits en chaume et a fait empoigner les contrevenants par la gendarmerie. Aussitôt les agrestes se sont révoltés, ont formé des colonnes, sont entrés dans la ville de Dreux et ont délivré les

captifs. Voilà l'explication qui courait ce matin. Ce pauvre préfet voulait prévenir les incendies et n'a réussi qu'à tout embraser.

Mais j'entends sonner. C'est un second billet de Jules : « Encore rien de nouveau, chère mère, il est trois heures et nous ne marchons pas. La troupe est consignée. Je crois que nous en resterons là. On suppose avec raison que deux régiments envoyés de Rouen et d'Évreux ont suffi pour calmer les indigènes. Je me fais très bien à l'idée de ne pas bouger. Je t'embrasse de cœur. »

Je crois aussi que tout se terminera par le renvoi du malencontreux fonctionnaire. Il est toutefois singulier de voir comme cette simple émeute a éveillé l'attention, au milieu du calme plat où nous sommes. Comme je me levais ce matin, mon blanchisseur me l'a annoncée. J'arrive au bureau, Lachesnais accourt me dire la même chose. Ainsi de suite.

**Dimanche 10 décembre.** — Je bénis Dieu qu'il ait donné à Vuillemot, comme adoucissement de ses souffrances, le don des sublimes plaintes. Mon ami rend contagieuses toutes ses impressions, il trouble et il persuade. Son cri est toujours un avertissement. De là vient que l'enseignement ne saurait être pour nous seuls, de là vient qu'il écrit des pages pour tous, des pages impérissables.

**Dimanche 10 décembre.** — Sans le nuage qui flotte empourpré à l'horizon, saurait-on que le soleil va paraître ou qu'il n'est pas encore disparu ? Tout ce que la plume et le pinceau ne recueillent pas n'a jamais existé.

**Jeudi 14 décembre.** — Lundi, ma mère est entrée dans sa soixante-deuxième année. Elle est née en 1793, en pleine Terreur, à Saint-Germain. Son père, M. Henry, était fils d'un tapissier de Reims. Il avait fui, tout jeune homme, la maison paternelle, pour se soustraire au despotisme d'une servante maîtresse, espèce de furie à grand bonnet monté qu'on nommait la Pépin et qui mangeait à table.

Mon grand-père s'était fort instruit au milieu des livres, il était bon latiniste, faiseur de vers, voltairien quoique élevé au séminaire. Il se réfugia auprès d'une cousine, Mme Darsonval, riche maîtresse de poste aux environs de Reims, au relai de Jonchery.

Elle conseilla à mon grand-père d'aller trouver un de leurs parents, tapissier du comte d'Artois à Paris. Il paraît que mon grand-père, ainsi devenu élève tapissier, se vengeait de la destinée en rimant d'une façon grotesque son entrée à Versailles ou à Paris au milieu de la suite du Prince. Il y avait à la même époque, dans une petite rue de Saint-Germain, un autre

tapissier, dont la maison existe encore; il se nommait Truchet. Il était d'une probité et d'une bonté absurdes, puisqu'en pleine année 1792, alors que le sac de blé était hors de prix, et qu'il ne savait comment faire vivre sa famille, il recueillit dans sa pauvre maison tous les enfants de son beau-frère Boucher, garde-suisse de Courbevoie, tué au 10 Août, escalier des Tuileries, d'un coup de pique dans la poitrine. Un de ces orphelins, mon père, appelé de 1792, venait d'entrer dans la légion de Seine-et-Oise, et avait rejoint l'armée de Sambre-et-Meuse, défendant ainsi cette république qui venait de tuer son père.

L'élève tapissier Henry, tout frais arrivé de Reims, connut je ne sais comment, sans doute par relations de métier, le tapissier Truchet. Il se lia avec lui d'une amitié étroite et toute républicaine, il épousa sa fille. Tous deux, d'opinions politiques semblables, détestant tous les excès, monarchiques comme républicains, étaient de courageux orateurs dans le club de Saint-Germain. C'est le gendre, plus ferme et plus instruit, qui devait donner le ton. A l'heure des échafauds, M. Henry dénonça dans un factum assez vif, à ce qu'il paraît, la conduite de l'accusateur public du département. Il fut immédiatement arrêté avec son beau-père, enfermé à la prison des Récollets à Versailles, laissant sa jeune femme enceinte dans le plus grand effroi, et toute la famille réfugiée sans appui. Les deux captifs

restèrent plusieurs mois dans la prison de Versailles. M. Henry continuait à rimer gaiement ses propres misères.

Un jour, on les fit sortir des Récollets. C'était pour leur faire signer l'acte de naissance de ma pauvre mère.

Mme Henry était encore au lit à la suite de ses couches, quand on l'avertit que la vie de son père et de son mari dépendait peut-être d'une démarche. Elle se fit porter à Versailles, et, grâce à l'appui d'une députation d'habitants de Saint-Germain, elle obtint leur mise en liberté.

**Samedi 16 décembre.** — Lacretelle, capitaine de la légion étrangère, commandant un bureau arabe dans la province d'Oran, est passé récemment à l'armée d'Orient et vient d'être nommé chef de bataillon au 2e de zouaves. Il était à La Flèche camarade intime de mon frère Camille auquel il a rendu, cette année même, les plus grands services, de la manière la plus noble et la plus désintéressée.

Lacretelle était moniteur de gymnase avec Wolff, quand nous étions au troisième bataillon. En qualité de frère de Camille, il me rendit un service qu'il m'est d'autant plus impossible d'oublier que je ne le réclamais pas, celui de me faire passer le grand portique. Ma vocation d'équilibriste ne s'est pas développée depuis.

Ce doit être un des plus jeunes chefs de bataillon de l'armée et on s'est beaucoup réjoui, rue Monsieur, 7, de son avancement.

Nous lisons également dans le journal que M. Gérard, lieutenant-colonel au 50e de ligne, vient d'être mis en non-activité.

M. Gérard est fils d'une sœur de mon père et son père, chef d'escadrons à Marengo, y a eu trois chevaux tués sous lui et y a gagné un sabre d'honneur que ma mère a vu.

**Mardi 19 décembre.** — Nous rentrons du café Frascati, où mon frère Jules nous a entraînés. J'occupais à notre table la place de Durieu.

Ah ! Durieu ! Quand je pense à lui, aussitôt accourt la terrible ballade : « Les morts vont vite, » qu'il me récita, un an juste avant de mourir, sous les arcades de l'Odéon. Il était près de minuit. Nous nous séparâmes après cette ballade dont il était plein et qui faisait suite à une des plus graves conversations que j'aie eues avec lui.

Par une bizarrerie qui n'est peut-être qu'apparente, quand il ne me parlait pas de projets de mariage, c'était surtout de la brièveté de la vie, des surprises de la fatalité qu'il aimait à m'entretenir. Mourir, se marier, voilà les deux verbes qu'il conjuguait sans cesse. Pressentiment ou hasard, lui qui désespérait de ses deux grands

objets de légitime convoitise, un intérieur, un long avenir, il est mort chez des étrangers et à l'improviste.

Ce soir-là, devant l'Institut au cadran lumineux, il me disait : « J'adopte ta séparation des hommes en ceux qui croient et en ceux qui ne croient pas à leur étoile, en ceux qui ne se sentent pas et en ceux qui se sentent solidaires des coups frappés à côté d'eux. Je t'assure que nul plus que moi ne doute d'une longue vie et d'une heureuse destinée. »

**Mercredi 20 décembre.** — En ouvrant mon tiroir, je tombe sur une liasse de papiers qu'on m'a rendus hier soir et que je cherchais depuis plusieurs mois. Ce sont des tables biographiques des noms restés célèbres de ceux qui disparurent de dix à vingt ans, de vingt à trente ans, de trente à quarante ans.

Je n'en connais que deux qui, avant vingt ans, moururent célèbres ; se sont Châtel et Chatterton.

On se prépare, dit-on, à jouer pour la première fois le drame chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, *Chatterton*. Je ne manquerai pas d'y aller. C'est le Gymnase qui monte la pièce. Rose Chéri pourra rendre ce qu'il y a de simple, de navrant, dans cette lutte d'amour et d'avenir, dans cette agonie d'un seul acte. La vie de Chatterton

s'est arrêtée au premier acte ; il avait dix-sept ans.

Je n'en connais que vingt-trois qui aient, avant trente ans, laissé un nom. Trois femmes : Jeanne d'Arc, carbonisée à vingt et un ans ; Henriette d'Angleterre, empoisonnée à vingt-six ans ; Charlotte Corday, décapitée à vingt-cinq ans. On ne s'étonnera jamais assez de Jeanne et de Charlotte. Deux favoris assassinés : Darnley, Cinq-Mars. Deux princes d'espérance : le duc de Bourgogne, Napoléon II. Deux révolutionnaires : Barbaroux, Saint-Just. Six généraux : La Rochejaquelein, Marceau, Hoche, Joubert, Leclerc, La Bédoyère. Huit poètes ou écrivains : Lucain, Gilbert, Hégésippe Moreau, Shelley, Novalis, Koerner, Holty, Abbt.

J'ignore ce que seraient devenus les favoris, les princes, les politiques, les généraux ; mais que d'espérances on pouvait concevoir si les poètes eussent vécu ! Les poètes n'ont que faire des événements, chaque année ils tirent de leur puits intérieur des œuvres immortelles. Je regrette les femmes et les poètes.

La liste de trente à quarante ans est naturellement beaucoup plus longue ; c'est, sauf de nombreuses exceptions, la période de la vie où l'homme se fait connaître et sort d'obscurité. Cette liste n'est cependant pas démesurée : une centaine de noms au plus, dont plus de la moitié sont des noms politiques. Les peintres, les musiciens, les savants commencent à se mon-

trer. Les grands moralistes, les fondateurs de religions peuvent mourir dans cette période, avec espoir de se survivre dans leur doctrine.

**Mardi 26 décembre.** — Je viens de longer l'église Sainte-Clotilde. Il y a cinq fenêtres entre la tour et le transept. Avant-hier, on commençait à fermer d'un vitrail la fenêtre la plus voisine de la tour ; aujourd'hui, il ne reste plus à placer qu'un tout petit compartiment à ce vitrail. Je suis patiemment chaque matin les progrès du blanc édifice. Je tiens beaucoup à le voir fermé de toutes parts et à l'abri de la pluie ; je suppose qu'alors commencera la décoration de l'intérieur. Les deux clochers à jour sont très élevés ; on les aperçoit du pied de l'obélisque et à plus forte raison de la rue Royale. Ils ajoutent un nouvel ornement, un ornement moyen âge à l'incomparable place de la Concorde.

Le pont de la Concorde offre en ce moment du côté du pont des Invalides un paysage d'aspect tout maritime. La Seine démesurément accrue roule une nappe tournoyante d'eau jaune, glacée d'argent par les nuages ; elle entraîne le regard vers les deux piles de l'ancien pont des Invalides disparu. En attendant que le tablier du pont de l'Alma soit posé, ses deux piles ressemblent dans le brouillard de l'horizon aux deux jetées d'une entrée de port. Avec un peu de

bonne volonté et en s'aidant de quelques gros bateaux ronds goudronnés venus du Havre, de la mâture de la *Frégate* éternellement ancrée devant l'esplanade, on se croirait à l'embouchure de la Liane ou de l'Escaut.

Ce qui empêche surtout de se croire au pont de la Concorde, ce qui ajoute son effet bleu-gris à l'effet pâle de la rivière et de la nuée, c'est le toit de zinc de l'interminable galerie qui, partant de la place de la Concorde, couvre à perte de vue le quai des Champs-Élysées. Cette galerie au toit voûté servira d'annexe au bâtiment trop étroit de l'Exposition. Elle s'est élevée par enchantement. Au-dessus de la voûte de zinc, on aperçoit la toiture en vitres du palais de l'Industrie à peu près terminé en ce moment, espèce de vaste gare qui ne manque pas d'élégance. La porte d'entrée et la façade tout en hauteur sont encore masquées d'échafaudages.

**Vendredi 29 décembre.** — Lachesnais a craint de ma part quelque puérile défiance parce que, ignorant que je recevais le journal de Vuillemot, il ne concevait rien à certains détails dont je lui parlais sans les lui montrer, malgré leur nature peu secrète. J'ai été au-devant de cette crainte en lui expliquant tout bonnement ce qui en était.

Lachesnais est très discret, en ce sens qu'il

garde pour lui fidèlement ce qu'on lui confie, mais il est d'autre part curieux et questionneur: il aime beaucoup feuilleter les autres. Cela a beau n'être que pour son propre enseignement, comme il tient journal de tout ce qu'on lui dit et qu'il se laisse très peu feuilleter, cette intelligente passion gène quelquefois. De là vient que, pour tout ce qui touche au sentiment, au journal intime, j'élude très souvent ses questions, bien qu'il ait toute la sensibilité et la gravité nécessaires pour qu'on puisse se fier à lui. J'ai remarqué au reste que les graves événements ne le remuent pas autant que son caractère sérieux donnerait droit de l'attendre. Je lui crois plus de douceur et d'obligeance que de sensibilité. C'est un esprit qui cherche, qui aime mieux s'étendre que creuser et dont le temps se passe à poser une multitude de points d'interrogation. Tout l'arrête sans assez de choix, le vraiment profond ne s'empare pas toujours de lui.

Il serait volontiers voyageur; il projette sérieusement de quitter les bureaux : il irait observer les curiosités, les bizarreries étrangères et la nature qu'il aime beaucoup.

Gaulier, au contraire, ne comprend pas la nature ; il est vrai qu'il est myope, grande raison. Lui si peu soucieux d'étudier le caractère des autres, si peu questionneur et attentif, est fortement impressionné par les grands coups du destin. La mort récente de son protecteur qu'il a soigné et veillé durant plusieurs nuits a produit

sur lui par l'inattendu un effet profond. Gaulier a le caractère reconnaissant; son esprit est assez superstitieux en ce sens qu'il recueille les rapprochements, les singularités, les présages. Il a le culte des ruines, des antiques objets, des portraits, des débris de famille. Il associe très bien cela à ses instincts progressistes.

Samedi 30 décembre. — Le jour de Noël, nous avons porté chez M. Fellmann des extraits des dernières lettres de Vuillemot, extraits qui, quoique repeints, badigeonnés, mutilés d'une façon stupide pour paraître au *Moniteur de l'Armée*, ont été distingués par le *Journal des Débats*.

Ce matin-là, M. Fellmann était dans son cabinet de travail où il s'installe dès cinq heures sous le portrait de Napoléon, gravure présentant un relief de médaillon. Une bibliothèque au fond. Près de la fenêtre, derrière la porte, le portrait de Garnier-Pagès. Sur la cheminée, deux petits bustes bronzés du père de M. Fellmann et de M. Fellmann lui-même, exécutés par son ami Dantan aîné. Assis à son bureau, il a lu d'un ton de grande satisfaction la scène de nuit et les bruits particuliers de chaque projectile.

Mme Fellmann est venue ensuite. Je les ai fait rire en leur racontant le *Charivari* de la veille.

Cham représente un soldat français pataugeant dans la boue du plateau et s'écriant : « Eh bien! Cela me fait plaisir! Cela me rappelle le boulevard. »

——————— Je viens d'apprendre que mon frère Jules passe capitaine et reste à son régiment.

**Dimanche 31 décembre.** — Reçu d'Henri Charonnet une lettre que nous avons lue et relue en famille. Ma mère a éprouvé à l'entendre beaucoup de consolation; elle aime bien mon ami.

Je l'envie de dire aussi gracieusement et naturellement ce qu'il pense, et de ne jamais rien oublier de ce qui peut être agréable. Si j'avais cette faculté qui n'est faculté du cœur que pour les trois quarts, j'espérerais guérir de ma maladie. Plus les relations s'étendent, plus elles se resserrent, plus on a besoin enfin de la parole, et plus la parole vous manque. Un esprit trop saisi bégaie comme la bouche bégaie dans les moments d'émotion. Il y a des pensées inarticulées, comme il y a des sons inarticulés, c'est le résultat de tout sentiment vif de pitié ou d'admiration.

Nous sommes dans les petits cadeaux. J'ai donné à ma nièce de Paris qui, muette encore, montre déjà à qui les lui demande sa petite bouche, ses oreilles, ses yeux charmants en les touchant du doigt sans jamais se tromper, je lui ai donné une petite poupée, assise dans un berceau cabriolet d'osier, et qui remue la tête toute seule. J'ai trouvé ce joujou triomphant hier chez Giroux.

Au milieu de ces sourires, de cette bonne amitié, je pense à Camille dont ce jour de l'an doit ravager le cœur, à la noble malade isolée, à Vuillemot et aux six cents lieues de distance.

# ANNÉE 1855

**Lundi 1er janvier.** — Mon frère Jules est venu montrer ses épaulettes.

Il est bien ennnuyé d'aller au dépôt à Orléans.

**Mardi 2 janvier.** — Hier matin, dès neuf heures, ma belle-sœur, douce, modeste, résignée, dévouée pour mon frère Emile, tombé dix-sept fois malade depuis son mariage, nous a amené ma petite nièce Claire, habillée comme une infante d'Espagne.

Nous l'avons mise à table entre trois dossiers de chaises, devant de belles assiettées de gâteaux. Je lui ai fait des carillons avec les fourchettes et les verres. Je lui ai brisé vingt fois

devant les yeux le beau disque d'argent que fait l'eau dans la carafe. Je lui ai demandé de me montrer ses manchettes, ses brodequins, sa robe bleue barrée de noir. Elle s'est prêtée à toutes mes fantaisies, excepté quand il s'est agi de me montrer son col qu'elle ignorait parce qu'elle ne pouvait le voir, à cause de ses grosses joues. Quant à ses fins yeux noirs, au lieu de les toucher du doigt quand on les lui demande, elle les ferme dans une espèce de sourire singulièrement malin et gracieux.

Il est extraordinaire à quel point est déjà développé à 18 mois le désir de plaire. Ce beau chapeau de peluche blanche qui lui valait tant de sourires et de bons gâteaux et que j'avais posé sur l'édredon derrière elle, elle ne se lassait pas de se retourner vers lui.

En admirant tant de grâce dans cette première naissance de l'âme, je songeais aux vers d'Hugo, à l'amour paternel, au pauvre Camille abîmé de douleur. Ne pensais-je pas aussi à mon père dont j'avais sous les yeux la petite-fille et qui me vit à cet âge au moment de mourir. Je n'ai gardé de lui aucun souvenir. Il m'aimait pourtant. Ce qu'il aimait en moi, qu'était-ce ? Il n'en est plus question aujourd'hui.

L'autre soir, le fils de Chevalier, dont la mère est enceinte, me disait : « Mon frère qui est mort était le premier, moi, je suis le second, celui qui va venir sera le troisième. » Celui qui va

venir ! Celui qui est disparu ! O mystères ! Mort ! Naissance ! Mon Dieu ! Infini !

**Mercredi 3 janvier.** — Mon propriétaire, ayant réuni mon logement à celui du premier étage, m'a donné congé pour le terme d'Avril. C'est une comtesse russe, appauvrie par les exigences de la guerre, qui loue la maison. C'est sur le czar que ma colère doit retomber.

Voilà de bien vilaines étrennes. Où trouver un autre asile au moment de l'Exposition universelle ?

Je ne repasserai jamais sans émotion devant cette maison. Il faut dire adieu à mes étoiles et à tous mes souvenirs. Il y avait des traces de Durieu, des souvenirs de Vuillemot et de Charonnet. Misérable Nicolas !

**Jeudi 4 janvier.** — Je viens d'écrire à Déaddé en réponse à un récit de ses trois expéditions dans le Sahara. Il est à Lille, capitaine d'État-Major. Il a eu le baptême du feu à la prise de Laghouat.

En Janvier 1854, il a été avec le colonel Durrieu jusqu'à Ouargla, cent lieues plus au sud que Laghouat. Il demande l'Orient.

**Samedi 6 janvier.** — J'ai causé, avec le chef d'escadrons Ribourt, de Vuillemot et de ses frères. Il en connaît deux : le capitaine qui est de sa promotion et avec lequel il a fait la traversée l'année dernière, et le dragon, avec qui il a servi pendant son temps de cavalerie.

M. Ribourt a un frère, lieutenant de vaisseau sur le *Trident*, que ma mère et moi aimons beaucoup. Il était à la prise de Bomarsund et vient d'être décoré. Un troisième frère est installé depuis plusieurs années à Saint-Pétersbourg comme médecin. Il a épousé une Russe que je connais aussi. En 1848, ils étaient nos voisins rue de Babylone.

Le père de ces trois jeunes gens distingués était un bon vieillard boiteux, voûté, plein d'instruction et d'esprit. Il avait été élève de l'École polytechnique, proviseur du collège de Châteauroux et avait connu ma mère tout enfant. C'est à lui que je dois mes premières notions de physique. Ma mère et moi, placés à ses côtés, devant une immense table à manger sur laquelle était un verre d'eau, nous le chicanions sur la véritable cause de l'apparition et de la disparition de la pièce de dix sous brillante au fond du verre. Lassé parfois de mon scepticisme, il me donnait sur les doigts un bon coup sec de sa tabatière de corne.

Sa fille n'a consenti à se marier qu'après avoir reçu son dernier soupir; mais alors il était déjà tard. C'est un ami intime des trois frères, véri-

table enfant de la maison, voyageur et peintre de talent, qui, après avoir pendant près de dix ans parlé de ce mariage comme d'une plaisanterie — d'autant que lui-même a perdu une première femme — a fini par l'épouser. Ce doit être une femme accomplie.

**Lundi 8 janvier.** — Je suis monté.

J'ai distinctement aperçu malgré la brume, au delà d'un champ de blanchisseur, le petit mur de l'enclos, les rangées de pierres blanches neuves encore et la croix de pierre grise du monument principal, tombe d'un ingénieur qui a enrichi le pays d'usines à gaz. Le fait est que ce point de la banlieue a l'aspect d'un pays de manufactures, d'un pays belge. Ce ne sont que hauts-fourneaux soufflant de la flamme ou de la fumée dans le ciel gris. Le chemin de fer de ceinture, qui longe en dedans les fortifications, joint sa vapeur à toutes ces fumées.

Je reconnus bientôt l'endroit où nous vînmes, Gaulier et moi, par un soleil ardent, accompagner notre ami. J'entrai entre les tombes du mois d'Août, ce mois de la Dobroutcha ! Où donc est celle du 27 ? pensais-je. Je me retournai. Une colonne avec le nom que je cherchais frappa ma vue. Ce nom était gravé en noir sur la pierre neuve :

DURIEU DE MAISONNEUVE
né à Bertrec-Burée (Dordogne),
mort le 27 Août 1854,
à 24 ans.

Après le premier saisissement, je fus touché de la convenance de ce tombeau. Je sais qu'une tombe est laissée souvent au goût du marbrier, sauf l'inscription et la limite du prix ; mais quelque ressemblant qu'un tombeau soit à un autre tombeau, on se dit : Comment sera le mien ? Celui de ma mère ? Celui de chacun des miens ? après cette autre question : Où sera-t-il ?

Malgré le froid je restai là très longtemps, demandant à Dieu un peu plus « de foi, d'espérance et d'amour ». Quand je suis à un de ces points de la terre que marque une tombe, ce que je sens sous mes pieds, ce n'est pas la tombe, c'est le globe tout entier qui vit et qui roule. Et j'interroge autour de moi.

Deux vieilles, cassées et pleurantes, qui sont venues dire : « Pauvre petite femme ! » à une pierre voisine et se sont en allées dans le brouillard en marmottant : « Elle ne s'attendait guère... » m'ont rappelé tout ce que le mois d'Août a jeté de destinées dans tous les cimetières. J'en jugeais par le sol où j'étais et par les fosses des bivouacs de Dobroutcha. A côté de Durieu, à sa droite, est un vieil employé ; à sa gauche, une femme, une mère.

Mes yeux arrêtés au delà sur l'herbe des talus ont amené mon âme à se dire : la mission de l'homme vis-à-vis du globe, de la terre, de la nature morte est sans mérite. En prison ou dans une île déserte, l'homme est sans valeur. Il peut jardiner, édifier, tout cela est nul. Sa mission commence dès qu'il se trouve avec ses semblables. L'homme est visiblement sur la terre pour plaire à l'homme, pour l'aimer, pour l'aider. L'ambition, l'égoïsme ôtent à la vie son explication.

Qu'un ambitieux meure à vingt-quatre ans, on se perd en conjectures ; mais qu'un Durieu meure à cet âge, on comprend aussitôt. Il n'est pas besoin qu'il ait mené à fin un long ouvrage, couronné un plan, médité dix années. Il a rempli une mission de bonté, d'obligeance. Il a contribué au bonheur de sa mère, de son frère ; sa seule complaisance a fait passer une bonne année aux deux jeunes gens qu'il se faisait un devoir d'arracher toutes les semaines au collège, bien qu'il se privât ainsi lui-même des seuls jours que l'amitié lui pouvait accorder. Il a fait enfin connaître à quelqu'un les devoirs, les joies de l'amitié. Amitié ! effort parfois martyrisant vers l'accord idéal, il a accompli en conscience ta mission généreuse.

Brave cœur ! qui sait la vraie cause de cette mort, la cause qui a amené la cause physique ? Deux heures avant de mourir, après avoir dit : « Ce soir, je serai dans la tombe sombre, » il

demanda : « Eh bien ! Comment as-tu passé tes examens ? Tu vas partir. Ah ! moi, je resterai ici ! » Ce sont à peu près ses dernières paroles, elles sont d'une affreuse amertume.

**Jeudi 11 janvier.** — Depuis Lundi, un bandeau que je mets en travers du visage ne me laisse de disponible que l'œil gauche ; l'autre s'est irrité. Comme je suis absolument myope de l'œil gauche, je fais des réflexions et des expériences.

Plus d'un trait du caractère de Gaulier m'est expliqué par le seul fait d'être myope. Il n'en faut pas plus pour être privé du sentiment des paysages et de la nature ; pour se méprendre à l'esprit d'une figure ; pour paraître impoli, indifférent, hésitant, taciturne ; pour prendre une autre démarche, une autre attitude, tout un ensemble de gestes et de physionomie différent.

Je me recueille aussi beaucoup sous ce bandeau.

———— Dans les *Châtiments,* Victor Hugo a pris une allure de vers plus courante, plus négligée, acceptant le mot rude et le mot propre, passant d'un élan de poésie à l'autre par les premiers vers énergiques venus et, grâce à ce sacri-

fice, atteignant à une hauteur plus grande et à des effets plus puissants.

**Dimanche 14 janvier.** — Lamartine a sans doute montré une rare sagacité et une rare persévérance dans sa résistance de toute la vie aux entraînements napoléoniens. L'événement prouve que ses défiances politiques étaient justes.

Mais au-dessus des intérêts toujours douteux de la politique, intérêts passagers en tout cas, n'y a-t-il pas le grand intérêt de l'humanité, intérêt éternel qui lui ordonne de louer, d'exalter ses grands hommes? Au point de vue de la France à constituer République, Napoléon peut être un souvenir à écarter ; mais au point de vue de la terre à civiliser, on ne saurait trop grandir cette mémoire.

Il est du reste donné à bien peu d'hommes de ne pas juger tout d'une pièce. Lamartine, qui réunit tant de qualités contraires, n'a pourtant pas la faculté de mêler l'admiration au blâme. Sa morale absolue rejette Mirabeau comme Napoléon : Mirabeau parce qu'il reçut de l'argent de la cour, Napoléon parce qu'il fit plier la nature à ses plans. De même, en littérature, il rejette La Fontaine à cause de la morale un peu scabreuse, il est vrai, de la plupart de ses fables. Mais, remarque singulière et dont les esprits absolus offrent plus d'un exemple, il sait être tolérant en

parlant des plus farouches massacreurs d'hommes, des sultans, des Bajazet et des Mahomet II; il refuse à Napoléon ce qu'il accorde à Timour-Leng. Arrange qui pourra ces désordres de jugement.

Il est étonnant au reste combien Lamartine, si serein, si impartial, si élevé dans les questions de philosophie, de morale et même de politique, se fourvoie, manque de tact et de mesure dans les questions de personnes. Ses sympathies et ses antipathies me déçoivent continuellement. Il aime Murat et déteste Napoléon; il aime M. de Villèle; il parle de Fouché avec quelque indulgence; il méprise Mirabeau; il a presque flatté Robespierre et Louis XVIII; il hait Richelieu; il trouve que l'accent de Voltaire est trempé de larmes, que Mme de Sévigné est une mère pleine de sensibilité vraie; il goûte peu Bossuet et ne peut souffrir La Fontaine. J'avoue que le fil conducteur m'échappe.

On dit qu'en 1848 il a eu des conversations secrètes avec tous les chefs de partis et qu'il savait parler à chacun sa langue, traitant avec la même finesse et la même convenance l'ambassadeur d'Angleterre et le chef de club. Comment expliquer cette pénétration, ce tact, quand on le voit prendre Véron pour un Atticus, avant la publication des mémoires, bien entendu. Pourquoi donc n'est-on jamais sûr, quand on ouvre une de ses biographies nouvelles, de se trouver d'accord avec lui? Lamartine est certainement

un esprit raide et paradoxal. Victor Hugo est bien plus près que lui de l'opinion universelle, du consentement humain sur les renommées de l'Histoire.

Je suis d'avis que le peuple et l'homme de génie, l'enfant et le poète doivent souvent se rencontrer dans leurs sympathies et leurs antipathies. Tous sont naturels et désintéressés. L'extrême ignorance et l'extrême science se touchent. L'ignorant diffère du savant en ce qu'il se laisse persuader que ce qu'il désire n'est pas possible; le savant, je veux dire l'homme de génie, le poète qui a les mêmes désirs, sait mieux à quoi s'en tenir sur les impossibilités prétendues et il éclaire l'ignorant. J'appelle science vraie la connaissance du possible. Lamartine pousse très loin cette connaissance du possible, pas si loin pourtant que Victor Hugo. Il est aussi plus loin du peuple, du fond de l'humanité. Si Victor Hugo écrit, comme le fait Lamartine, des romans, des biographies pour le peuple, il le remuera bien davantage.

J'ai entendu, dans les lectures publiques de 1849, Émile Souvestre lire du Lamartine et du Victor Hugo. L'impression sur l'auditoire était toute différente et pourtant Victor Hugo n'était guère populaire alors; il lui manquait ce qui est les trois quarts de l'éloquence, la confiance de l'auditoire. Je ne doute pas que, se trouvant dans les mêmes conditions que Lamartine en Février

sur le balcon de l'Hôtel de Ville, il n'eût obtenu des résultats encore plus extraordinaires.

Mais pourquoi vais-je rabaisser par ce contraste le noble, le grand, le dévoué tribun de 1848 ? Que veux-je dire si ce n'est que, de même que Victor Hugo embrasse dans l'envergure de ses ailes une plus grande étendue, de même sa vue est plus perçante et atteint à l'infiniment petit, à l'infiniment nuancé. Toute la différence est peut-être dans une ou deux facultés de moins chez l'un que chez l'autre; dans tout ce qui n'est pas du ressort de ces facultés, il y a accord entre eux. Nous savons au reste quelle estime ces deux grands caractères ont l'un pour l'autre. Je crois pourtant que Victor Hugo doit plus admirer Lamartine que Lamartine ne l'admire. Au fait, il n'y a qu'à se reporter aux vers qu'ils se sont adressés. La fréquence et l'accent sont du côté de Victor Hugo; je ne me trompais donc pas. Celui qui admire le plus l'autre est le plus grand.

De même pour Delavigne. Il était l'adversaire littéraire d'Hugo. J'ai retrouvé dans le déménagement de ma mère le discours où Victor Hugo, président de l'Académie, reçoit Sainte-Beuve, remplaçant de Casimir Delavigne. Dans ce discours, il fait de Delavigne l'éloge le plus intelligent et le mieux senti que j'aie encore lu. J'ai frémi de contentement.

Mardi 16 janvier. — J'ai trouvé hier Larouvière chez Chevalier où j'allais dîner par le plus grand des hasards. Il m'attendait là, devant une compote de poires, après un an de silence et d'événements de toute sorte, avec cette certitude et cette confiance qu'inspirent mes immuables habitudes. Il arrivait de La Flèche et retournait à Rouen, sa garnison. Il est lieutenant depuis Juillet et va passer de première classe. Il a pris Bomarsund !

Il est parti sur un grand navire anglais de quatre-vingt-dix canons. Il a couché d'abord sur un sac de farine; mais dès le lendemain, il goûtait dans toute sa plénitude le confortable de la vie anglaise à bord, il échangeait des toasts, des *hip ! hip ! hourra !* avec les officiers et leur expliquait comment se nomme en français « la dame d'un chien ». Temps superbe pendant toute la traversée.

Arrivée à l'île d'Aland, la division a été débarquée sur-le-champ. Les rochers ont permis d'arriver sur la place à peu près à l'abri des projectiles. Cependant il y a eu là aussi quelques nuits de tranchée. Tandis que les hommes attendaient sur quatre rangs, assis sur leurs sacs, que le jour se levât pour éclairer les bois de sapins, le moindre bruit de branches les mettait sur le qui-vive. On avait ôté leurs capsules aux sentinelles comme à Sébastopol. Au clair de lune, leurs capotes grises blanchissantes les faisaient parfois prendre pour des Russes. Le ser-

gent, le sergent-major, incessamment trompés, venaient prendre Larouvière et lui montraient du doigt dans la nuit un groupe d'arbres secoués par le vent, un reflet mobile accompagné de craquement. « Mon lieutenant, il y a là, je crois, quelque Russe qui remue.

— Mais non, vous vous trompez encore. Voyons, faut il y aller avec vous ? »

Et, convaincu à demi, il s'avançait vers le reflet ou le craquement d'un air de confiance inébranlable.

Après que les trois tours eurent été occupées et ruinées, on bivouaqua dans les forêts résineuses auprès de feux ardents. Il faisait froid. Il y eut huit jours seulement de choléra, mais il fut terrible; il n'y avait pas assez de médicaments. Les malades des ambulances périrent; on sauva bon nombre de ceux qui restèrent à leur compagnie avec de l'eau de riz.

Enfin arriva l'ordre de retour : on dit adieu aux pêcheurs enduits de graisse. Larouvière monta avec quatre cents hommes sur un bateau marchand qui les rançonna et les nourrit mal. Il sortit de la Baltique par le Sund, il y était entré par le Grand-Belt.

O leçons de géographie ! O docte monsieur Légé ! Croyait-on si tôt appliquer, utiliser vos enseignements ? Détail insipide, nom barbare inutile à connaître, a dit plus d'un en parlant du lieu où il devait mourir !

**Vendredi 19 janvier.** — L'année s'ouvre par l'envoi en Crimée de Pélissier et de Niel. Pélissier paraît remplacer Forey. S'il est aussi dur, il est plus capable.

Mes frères m'en ont lassé les oreilles; tous trois ont été sous ses ordres. Émile me contait l'autre jour comment, de la terrasse de son beau palais de gouverneur, il fit donner la chasse par une mer bleue superbe à une barque qui fuyait vers l'Espagne, emportant un individu qu'il voulait punir. Il avait prescrit de tirer un coup de canon dès qu'on aurait atteint le fugitif. Furieux, tremblant que sa proie ne lui échappât, il allait de long en large sur sa terrasse, sans presque quitter des yeux les deux points noirs dont il mesurait mal la distance. Enfin, une fumée blanche, une détonation affaiblie vinrent lui apprendre le triomphe de son autorité. Un éclair de joie brilla dans son regard.

Je ne sais si son prédécesseur, le bey d'Oran, eût en pareille circonstance montré une ardeur plus sauvage, un besoin de domination plus étendu.

**Samedi 20 janvier.** — Larouvière, qui me donne de ses nouvelles tous les deux ou trois ans, n'a pas manqué de me demander si par hasard j'en avais de Vuillemot.

Je l'ai fait rougir en lui expliquant comme

quoi nous nous croirions déshonorés, étant à huit cents lieues l'un de l'autre, de ne pas nous écrire au moins tous les quatre jours.

Dimanche 21 janvier. — Le *Moniteur de l'Armée* va publier deux articles de Vuillemot, un sur l'état des tranchées que j'ai défendu pied à pied contre la censure, un autre sur une expédition de nuit de Benner. Ce dernier est, je crois, un petit chef-d'œuvre.

Jamais notre ami n'est plus heureux, plus vif, plus entraînant que lorsqu'il exalte l'intrépidité d'un camarade. Il y met tout son cœur épris d'un amour désintéressé de la gloire.

Mardi 23 janvier. — Je suis allé deux fois entendre une musicienne qu'on croit pouvoir devenir une célébrité. Depuis lors j'ai cessé d'être sourd, il ne me manquait plus que d'aimer la musique ! Me voilà à lire les biographies de Meyerbeer et de Rossini.

Le père est un peintre de portraits des plus remarquables. J'ai vu chez lui toute la collection des grandes dames et des hommes célèbres de l'Angleterre.

**Samedi 27 janvier.** — Le journal d'hier nous apprend que l'Impératrice daigne aller poser chez Winterhalter. Une grande toile qui paraîtra à l'Exposition universelle la représentera entourée de ses dames d'honneur, au milieu d'un bosquet.

Winterhalter a exposé en 1853 les *Femmes du Décaméron autour d'un ruisseau*. Il a un pinceau charmant.

**Mardi 30 janvier.** — J'ai rencontré Iratsoqui hier soir, devant le tumulte de l'entrée du Vaudeville, et dès ce matin nous étions attablés chez Chevalier.

Iratsoqui est parti en Avril avec le 39e ; il a été à Gallipoli et à Varna. Lors de l'incendie, il était au camp à une lieue de la ville. Il est passé en Crimée sur l'*Albatros*. A l'Alma il donnait vigoureusement pour appuyer la division de Vuillemot. A la Belbek, il n'a point bu de muscat. A travers la forêt, il a croqué des pommes et était tout surpris que je le susse. Mais arrivé au plateau de Sébastopol, le choléra l'a saisi et le désespoir de s'être aventuré à pareille expédition par simple fantaisie et curiosité lui a fait jurer d'attendre une autre fois qu'il y soit appelé par son service.

Il m'a peint de verve les relations aigres, égoïstes, ennuyées, où on se dispute jusqu'au

vinaigre, où on se querelle pour un mulet fatigué. Maintenant qu'il est de retour, à part une jolie campagne à travers les plus belles villes d'Autriche ou de Bavière, il ne rêve plus batailles le moins du monde ; et encore, cette belle campagne, ne voudrait-il la faire qu'avec tout le confort d'un membre de l'intendance.

———— Gérard de Nerval a été trouvé pendu rue de la Vieille-Lanterne. On l'enterre aujourd'hui. Regrets universels !

**Mercredi 31 janvier.** — Le récit dans la *Presse* de l'enterrement de Gérard de Nerval m'a ôté mon regret de n'y avoir pas assisté. J'y aurais pourtant vu les Dumas père et fils.

Dans cette hérédité de talent, de facile activité d'esprit, de rapide invention, chez les Dumas et les Vernet, je trouve encore un point de rapprochement.

**Mardi 6 février.** — Hier soir, j'ai lu à ma mère et tout d'une haleine le *Tailleur de pierres de Saint-Point* de Lamartine. Cet ouvrage surpasse encore *Geneviève* par la hauteur et la sim-

plicité du plan. Après nous avoir ravis pendant plusieurs heures, il a fini par nous attendrir et nous faire sangloter. Je suis cependant parvenu à arrêter mes larmes et à finir la lecture séance tenante. Nous nous sommes couchés à onze heures, souhaitant à Lamartine cent mille fois mille lecteurs.

[ Ce que je remarque le plus dans le *Tailleur de pierres*, ce n'est pas la ravissante description du Mâconnais qui sert d'ouverture, ce n'est pas même l'histoire du tailleur qui tient la seconde moitié du livre et qui nous a si profondément émus, c'est l'évangile ou le dialogue sur Dieu entre l'ouvrier et Lamartine. Ce dialogue est au dialogue si beau du *Vicaire Savoyard* ce que Lamartine est à Jean-Jacques Rousseau, ce que le dix-neuvième siècle, la poésie, est au dix-huitième, la logique. Quelle riche simplicité, quelle naturelle élévation que celle de Lamartine ! Que de foi et que de tristesse ! Voilà un livre éminemment bon pour le peuple et civilisateur. Toute la simplicité est au fond ; quant à la forme, elle est aussi fière que possible.

Lamartine a fait des progrès géants. Jamais il n'eût écrit ce dialogue ni le reste du volume au temps de ses premiers vers. Tout à peu près, tout vague a disparu. La clarté est dans son cœur. Le mot précis et sublime s'en échappe.

Il a le culte de son pays natal ; c'est là que devra être sa statue. Ses paysages ont aujourd'hui, avec autant de poésie qu'autrefois, plus

d'étendue et de lumière. Sa manière est large comme la nature même. La grande géographie physique, les montagnes et les vallées, voilà les grands traits de ses tableaux, voilà son guide. Il répand ensuite dans les plaines et sur les pentes tout ce qui montre l'aspect original du pays ou est en harmonie avec le lieu, l'heure, la saison. Puis il projette sur l'ensemble de grandes échappées de ciel. Il y répand surtout sa tendresse et sa noble mélancolie. Il a le génie de Claude Lorrain.

Jeudi 8 février. — J'ai lu hier dans le *Figaro* un trait plaisant. Je ne puis me rappeler ce trait. Ma mémoire en a conservé pourtant l'impression d'une manière si nette qu'elle ne se confond avec nulle autre. Je ne saurais accepter en échange du mot que je cherche aucun autre mot plaisant du même article ; on ne pourrait me faire croire que c'est à celui-ci que je dois la rapporter.

Cette mémoire si nuancée, si nette d'une impression dont la cause est oubliée est extrêmement frappante. Elle prouve que la mémoire est un retour, un réveil d'ébranlement d'ensemble.

Ayez une cause de préoccupation, de chagrin ; oubliez-la, la tristesse demeure. Vous recherchez la cause entre mille. N'est-ce pas celle-ci ? N'est-ce pas celle-là ? L'impression répond non,

la cause présumée ne s'y adapte pas. Il n'y a que la cause vraie qui s'ajusterait parfaitement.

Lisez un long ouvrage. Après quelques jours, tous les détails principaux vous en échapperont, et bientôt il ne vous restera que l'impression générale d'admiration ou de satire. Vous vous dites : J'ai perdu mon temps ; je ne me rappelle rien de ce livre, pas même l'objet dont il traite. Vous vous trompez. Il vous reste une impression admirablement précise dans toutes les parties de sa complexité. Vous pouvez dire après dix ans : Je ne sais plus quel est le sujet de *Rosa et Gertrude* de Toppfer, mais je me souviens qu'il était d'une ténuité d'intérêt telle que j'ai à peine pu aller jusqu'au bout. L'impression de la faiblesse d'intérêt demeure donc. Auriez-vous oublié le titre du livre et le nom de l'auteur, cette impression a laissé en vous une empreinte qui vous dispenserait de le relire dès que vous en parcourriez de nouveau les pages.

**Dimanche 11 février.** — Une lettre de Vuillemot m'annonce qu'il est très mal rétabli d'une jaunisse qui a duré trois semaines et qui lui avait donné beaucoup de marasme.

Je demeurerai à partir du 1er Avril rue Vaneau à cent trente pas de l'hôtel Vaneau. Cela me rapproche de quatre cent vingt pas du centre de

Paris ; c'est quelque chose ! Je serai juste à deux mille cinq cents pas du Palais-Royal.

**Mercredi 14 février.** — Dans la *Presse*, dépêche de Menschikoff annonçant une sortie la nuit du 31 Janvier et la prise de trois officiers.

Pressentiment.

**Jeudi 15 février.** — A dix heures, rue d'Assas, je prie pour Vuillemot.

Je reviens avec assez d'assurance ; puis l'inquiétude me prend et augmente.

Faut-il écrire ?

**Samedi 24 février.** — Nous avons appris, Dieu sait avec quel mélange d'orgueil et de douleur ! l'héroïque conduite de Vuillemot dans la nuit du 31 Janvier. Nous savons que, voulant tenter un coup hardi, il s'est jeté dans la mêlée où il a disparu avec le lieutenant Wagner et douze soldats. Depuis nous n'avons pu rien apprendre. Nous ignorons même s'il a survécu à cette nuit terrible.

Nous sommes désespérés mais fermes. Nous nous inspirons de ses admirables lettres ; elles

nous aident déjà à consoler tous les siens, à adoucir leurs plus cruelles angoisses.

On parle d'un projet d'échange ; c'est notre plus solide espoir pour sa mise en liberté.

Quoi qu'il arrive, nous sommes les gardiens de sa mémoire et, s'il succombe, les étrangers même pleureront sur lui !

**Mardi 27 février.** — Le malheur des grandes âmes, c'est d'exciter plutôt l'admiration que la tendresse.

**Mercredi 28 février.** — Le père d'Henri Vuillemot m'écrit qu'on assure avoir vu dans le *Courrier de Lyon* que son fils a reçu cinq blessures : un coup de baïonnette à la cuisse, trois coups de feu et un coup de pierre à la tête.

**Jeudi 1er mars.** — Un officier russe parlementaire a annoncé que l'intrépide Vuillemot, malgré ses cinq blessures, va aussi bien que possible et qu'on croit pouvoir répondre de sa guérison !

**Vendredi 2 mars.** — Le père de mes camarades, le commandant Charonnet, est nommé lieutenant-colonel, mieux encore commandant en chef des équipages de l'armée d'Orient. C'est un nouveau titre et un nouveau service ; il suppose une grande responsabilité et de grandes fatigues.

Aussi je me réjouirais de lui voir confier un pareil poste, si je ne pensais qu'Henri va se trouver ainsi encore plus complètement séparé de son père.

**Jeudi 8 mars.** — Au jardin des Plantes, ciel bleu.

Observé les cigognes s'écartant et se rapprochant du bassin, démarche ponctuelle. Etudié leurs poses ; leurs bizarres caprices de direction ; leur attitude, la patte repliée en l'air et oubliant de se reporter en avant ; leur cou retourné en arrière et leur long bec pointu s'enfonçant dans le pli de leur aile et cherchant dans les plumes ; leur façon de voleter les deux pattes pendantes, les grandes ailes à demi brisées.

Ours blanc roulant les os de ses épaules dans son épaisse fourrure nuancée d'ombre, balançant et jetant à droite et à gauche sa lourde tête prise de délire et mouchetant le sol d'écume. Son cou énorme et charmant. Pourquoi ces secousses forcenées de la tête ? Pourquoi choisir une place et y revenir ? Je l'ai vu s'aplatir en gre-

nouille devant des enfants stupéfaits d'une pose qu'ils ne prévoyaient pas, provoquée en lui jetant du pain. Singulière disposition éducative de l'ours ; elle aboutit dans toutes les espèces à imaginer une pose risible pour mendier. Chaque individu imagine la sienne ; le noir a celle-ci, le blanc a celle-là. Le blanc a été le plus long à se mettre dans la tête une pose quêteuse, il n'a pas été très heureusement inspiré.

Lion du Sennaar usant le bois alternativement de chaque patte. Va, lion, tu perds ton temps. Relis le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

**Vendredi 9 mars.** — A midi dix minutes, j'entre au cours de Sainte-Beuve. J'étais d'une tristesse qui me soulevait la poitrine. Je retenais mes larmes à grand'peine. La tête meurtrie de Vuillemot, son corps percé de coups, m'apparaissaient. Je sentais son ombre près de moi. Je voulais contempler d'un œil indigné l'ingrat ami d'Hugo, le renégat de la poésie ; je voulais l'entendre, après avoir dénigré les plus illustres contemporains, Béranger, Lamartine, Victor Hugo, essayer de louer Virgile et l'épopée et dire : Je serai à quelque degré le prêtre de Virgile. J'espérais vaguement que quelqu'un allait protester.

A midi et demi, au milieu d'un tumulte déjà assez fort — une porte rembourrée avait été

enlevée de ses gonds — Sainte-Beuve s'est présenté. Sa figure très colorée, ses joues grasses, ses lunettes, son front si fuyant que la lumière glissait dessus, son attitude satisfaite, sa physionomie pleine d'une assurance pouvant tourner à l'aigreur, son habit de ville tout neuf, ses gants frais, son rouleau de papier, tout en lui m'a déplu.

Il a été tout de suite ridicule. Tenu un quart d'heure sur la sellette par des cris dérisoires demandant le grand amphithéâtre, il a commencé par les prendre au sérieux, par remercier, puis, s'apercevant de son erreur, il a donné du bec, s'agitant comme un gros perroquet sur son perchoir. Ce Sainte-Bévue a maladroitement débuté par louer l'illustre ministre auquel il devait sa chaire ; puis il a honteusement poursuivi en disant que l'histoire mâle et sobre louerait le prince, grand par les négociations comme par l'épée qui... On l'a hué. Il a riposté d'une voix aigre et perçante : « Vous déshonorez la jeunesse française. » On lui a crié : « Elle respecte les vaincus. Vous, vous déshonorez la poésie. Vous n'êtes qu'un historiographe du *Moniteur*. » Alors il a fait un geste désespéré au-dessus de sa tête, et une vingtaine de sergents de ville ont fait irruption dans la salle qui s'est vidée d'un bon tiers. Il a lu alors paisiblement son manuscrit, dont l'*Enéide* faisait tous les frais.

Les auditeurs des premiers bancs l'avaient

assez vivement soutenu, surtout un grand jeune homme chauve à lunettes qui désignait à la vindicte publique mon voisin de droite, étudiant hostile en effet, qui sous les cris de : « Celui-là ! Celui-là ! » se bornait à croiser les bras d'un air impassible.

Mon voisin de gauche, maigre, les yeux ardents, le profil accentué, le teint pâli par l'émotion, était un des chefs du mouvement. On m'a dit qu'il se nommait Lefort. Il a aidé, en prêtant son épaule voûtée, à passer la porte rembourrée de banc en banc jusque sur l'estrade du malencontreux Sainte-Beuve. Une espèce de maître de pension placé devant nous lui a fait une sorte d'admonestation à la Prud'homme. « Jeune homme, respectez au moins la liberté de parole !

— La respecte-t-il ? » s'est-il fait répondre.

Quand les sergents de ville sont entrés, le même personnage a cru devoir s'indigner encore en sens inverse, toujours au nom de la liberté !

**Dimanche 11 mars.** — Ce qui fera l'éternité de nos regrets, c'est ce que Vuillemot a été depuis un an, c'est sa mort, c'est ce qu'il aurait pu être. Simple lieutenant, il faisait déjà penser au général Desaix. Il avait raison en cherchant à être grand ; cela fait occuper une immense place au cœur des amis. Tout est par-

fait, tout est complet en lui. Il résume mille espérances brisées. C'est par là qu'il vivra.

A propos de tout événement nous nous disons : Si Vuillemot était là ! Il s'indignerait, il se jetterait avec nous de ce côté, il admirerait ; il eût été, au coin de notre cheminée, le témoin, l'auditeur, le conseiller dont on s'honore ; il eût rempli de poésie et d'élévation nos heures stériles. Oh ! oui, on regrette le grand cœur !

Le souvenir de sa figure, de ses gestes, la représentation dans notre imagination de son corps mutilé pourra s'effacer dans dix années, car c'est une chose singulière comme les larmes n'accourent brûlantes que devant un souvenir physique, devant une main, un geste, un accent ; mais l'âme, l'être abstrait ne s'évanouira jamais.

**Mardi 13 mars.** — Onze heures sonnaient quand je suis rentré dans la cour. Arrivé sur le perron, je me suis retourné, j'ai quelque temps fixé les étoiles.

Je cherchais à me mettre dans la situation d'âme où était Vuillemot au moment où, un pied sur le gradin, son œil fouillant la nuit, il entendait s'avancer les seize cents Russes. Le clairon qui appelait à l'aide le bataillon de soutien venait de se taire. Les pas sourds, précipités de l'ennemi, un bruit de fer mal étouffé, puis tout à coup une détonation violente, audacieuse, déchi-

rant tous les voiles, ceux de la ruse et ceux de la nuit.

A ce moment terrible quelle préoccupation assiégeait ce grand cœur? Une seule, celle d'être à la hauteur de cette entreprise hasardeuse; de faire, avec ses soixante-dix baïonnettes françaises, passer l'effroi dans cette troupe immense; l'espoir de se tirer de là et de sauver ses voltigeurs ou de mourir avec eux. Derrière la présence d'esprit, le sang-froid qu'il faut à l'exécution inquiétante d'un tel drame, la pensée de la gloire nationale, d'une triomphale aurore, le souvenir des amis, les morts à venger, le mot qui résume mille résolutions : Voilà l'heure! la confuse pensée des blessures possibles, de la chute des corps autour de soi, enfin au moment même de la trouée en pleine mêlée, la prévision d'une balle au cœur et du passage éternel!

Oh! celle-là doit dominer toute autre. Dans un instant je suis devant Dieu! Que de mystères à la fois! Moi si faible devant Dieu, me voilà puissant devant les hommes. Oh! mes soldats, mes vaillants, quelle force vous me donnez. Dans ce moment je puis, terrible, joncher la terre de ces barbares dont le tumulte s'avance. Soldats, au nom du pays, de la France, en avant! Dans un quart d'heure ce sera fait : l'honneur ou le ciel! Au cœur de la mêlée on trouve toujours une couronne! Au milieu des plus affreux périls, tout à coup, on est sauvé ou on est mort... O œuvre aventureuse!

Abattre l'ennemi comme des pans de murs sous une première décharge; recharger les armes en regardant s'il plie; éclairer d'une seconde détonation la fumée de la première; faire passer son cœur dans une parole à sa poignée d'hommes agités; puis sauter d'un pied ferme par-dessus le gradin humide, sans même regarder à côté de soi si l'on est seul; courir sur la chaussée dans la nuit au devant des visages effrayants, au devant du monde invisible! A quel incroyable mélange de ressources physiques et de ressources morales il faut que l'homme fasse appel en de pareils moments!

**Vendredi 16 mars.** — J'avais fait de Vuillemot une pensée. Une pensée ne meurt pas! Je prie Dieu que la douleur qui l'a fait si grand nous approche de lui chaque jour davantage.

Les mille pages où, pendant cette dernière année, il a noté ses douleurs, ses défaillances, ses élans vers le Ciel, sont heureusement entre mes mains. Jamais mort plus horrible ne couronna tortures d'âme plus longues et plus variées. Une seule souffrance lui a été épargnée, c'est le doute de la tendresse des siens, c'est la trahison. Encore a-t-il ignoré s'il serait jugé un jour digne de servir d'exemple, s'il laisserait une mémoire!

Le lendemain de l'Alma, en soulevant la toile qui couvrait le corps du commandant Troyon,

il lui enviait cette balle au cœur ! Une main, même une main ennemie, a-t-elle soulevé aussi la toile de la civière pour admirer son glorieux cadavre, sa tête meurtrie, son corps quatre fois percé ? Où sont ses pauvres ossements ? Cette croix, qu'il souffrait tant de ne pas voir sur la tombe des officiers dans le cimetière de la tranchée, est-elle plantée sur la sienne ?

Et sa mère qui à ce moment ignore tout, et qu'il craignait tant de faire mourir !

**Mercredi 28 mars.** — Trois lettres m'annoncent la mort de Vuillemot, deux la démentent. Tantôt je me rattache à l'espérance, tantôt je me perds dans le désespoir, selon que je songe uniquement aux bonnes ou aux mauvaises nouvelles.

Mais le fond de mon âme, là où gît la mémoire des impressions, ne se laisse exclusivement occuper ni par la joie ni par l'abattement ; il reste dans un état morne, permanent, pondéré avec une admirable justesse, à la fois et non pas successivement.

Aussi pas de soubresauts, pas de bascule cruelle, de bouleversement inattendu au fond de moi ; mais un lac sombre, une mer qui s'élève ou s'abaisse à la fois selon qu'une nouvelle pluie y tombe ou qu'un rayon de soleil en évapore quelques gouttes.

**Mars.** — Chaque animal a sa pose humaine. Est-ce un hasard du squelette? Le chat-huant a la tête penchée comme un homme qui s'inquiète de ne comprendre rien à une question compliquée.

Chacun a sa couleur, son poil ou sa plume qui vaut la fleur. Qui est plus beau du magnolier en fleur ou du paon; du coignassier, buisson rougi, ou du canard de la Chine; du cèdre ou du lion?

Chacun a son regard; chaque regard dit une âme. C'est un jour ouvert sur ces mystères intellectuels.

On dirait que chaque cerveau de bête contient un lambeau des facultés de l'homme, un de ses vices. Cela donne indulgence.

**Mardi 17 avril.** — On vient de me remettre une lettre de Leperche, attaché au général Vergé. Cettre lettre annonce aussi la mort de Vuillemot. Le désespoir commence à me reprendre.

J'attends ce soir un courrier, *le Carmel*.

——————— Violent mal de tête et d'yeux. Je rentre. J'y vois à peine, le front douloureux. En bas, dans la cour, deux jeunes époux précédés d'un petit enfant tournent autour des plates-bandes. Ils habitent mon ancienne chambre.

Je pense malgré moi à Vuillemot en regardant ce souriant coucher de soleil, en sentant cette douce brise. Ne plus le revoir me serre le cœur, moins pourtant que penser à ce qu'a pu être sa dernière heure. Il a dû murmurer : Pauvres amis, qui vouliez mon retour ! Toute la nuit dernière son cadavre m'est apparu saisissant, terrible. Le drame ne m'avait pas encore semblé si profond.

Après dîner, je suis accablé. Je me couche la fenêtre ouverte, en vue des étoiles.

**Mercredi 18 avril.** — Ni le général Canrobert, ni l'ambassadeur de Saxe qui a fait jouer le télégraphe n'ont pu rien apprendre sur Vuillemot ni sur le lieutenant Wagner qu'il a voulu sauver.

Tous les témoignages s'accordent. Wagner a crié : « Au secours ! A l'aide ! On me tue. » Vuillemot s'est élancé, suivi de quatre soldats dévoués. Tous les cinq ont disparu. Le surlendemain, un parlementaire russe annonçait ses cinq blessures et promettait sa guérison. Depuis, un absolu silence.

La sœur de M. Wagner demeure à Paris ; elle est dans la même ignorance que nous.

**Mardi 24 avril.** — Je suis très sensible à la part que Molard prend à notre admiration et à notre

deuil. Il était, en effet, à la Flèche, on ne peut mieux avec Vuillemot. Je me rappelle qu'à l'étude de seconde il venait, pour mieux causer avec nous, s'asseoir sur le banc où j'étais entre Vuillemot et Dasnières !

J'ai revu Molard à l'école de tir. Il était toujours aimable et entraînant.

**Lundi 30 avril.** — J'arrive d'une double consultation. J'ai été chez un médecin, puis chez un oculiste.

L'oculiste m'a rassuré sur les craintes de paralysie ou de cataracte. J'ai seulement les yeux très fatigués, et il faut du repos.

Le médecin m'a dit que je marchais vers une congestion cérébrale aux dépens, qui plus est, du reste de mon corps épuisé. Il m'a prescrit absence de travail avant tout, puis quinquina et aloès.

Déaddé est passé ici cette semaine ; il est resté une matinée avec moi. Il va rejoindre à Constantinople l'armée de réserve et le général Marguenat. J'ai été content de sa visite. Il a une grosse moustache blonde et le front large que je lui connaissais.

Les *Contemplations* sont annoncées dans la *Revue de Paris* du 15 Avril. Encore un motif de fièvre !

J'ai vu l'Empereur sortir des Tuileries comme

il allait vers son assassin le 28 à cinq heures et demie. J'étais avec ma mère le long de l'eau. L'Empereur serrait de son cheval le rang de spectateurs opposé et les regardait fixement un à un d'un air défiant qui nous a frappés. Nous en avons causé toute la soirée. Le lendemain nous avons appris l'événement dont certaines gens doutent, disant que c'est une répétition de la machine infernale de Marseille. Nous verrons bien si on nomme le meurtrier et si on le condamne.

La dépêche de Canrobert du 7 dit : Il est de notoriété dans l'armée que Wagner et Vuillemot ont succombé à leurs blessures, mais je n'ai de certitude à cet égard que pour Wagner.

**Samedi 12 mai.** — Une dépêche de Martimprey du 22 Avril rend compte que, d'après un avis officiel émanant de l'état-major russe, Wagner et Vuillemot sont morts des suites de leurs blessures. Pas d'autres renseignements.

Jeudi soir en rentrant, j'ai trouvé assis dans l'ombre, au coin de la cheminée de ma mère, un jeune maréchal-des-logis de dragons. Il m'a tendu la main ; c'était le plus jeune frère de Vuillemot. Martial.

Il a vingt-trois ans. Il est au 11e dragons, dans le même régiment que son frère aîné, Joseph, le

capitaine-trésorier. Il m'a beaucoup rappelé Vuillemot, surtout par le son de voix et les gestes. Il ne se doutait pas que le sort de son frère fût désespéré. Il n'a pas vu Henri depuis trois ans. Il est effrayé du coup que la fatale nouvelle portera à ses sœurs et à ses parents.

**Dimanche 13 mai.** — Hier, je suis allé au fort de Vanves. Couvelet était au mont Valérien, à l'autre bout de l'horizon. J'ai tourné la Seine à pied par les villages de Vanves, Issy, Bas-Meudon. J'ai traversé le parc de Saint-Cloud. J'ai demandé à une marguerite si Vuillemot était mort avec quelque torture d'âme; elle m'a répondu : Pas du tout !

J'ai trouvé Couvelet causant avec le commandant. Il est venu avec moi dîner chez Chevalier où Gaulier et Jolinière attendaient.

Je vais mieux depuis la nouvelle de mort, parce que je puis pleurer. La promenade d'hier m'a donné une fatigue salutaire.

**Jeudi 17 mai.** — On espère d'autant plus qu'on voit de plus haut et plus loin. Tous les grands hommes espèrent, par la même raison que tous admirent. Le vulgaire ne sait ce qu'il peut espérer.

La foi ira en augmentant avec les découvertes ; je parle aussi bien de l'espoir en ce monde-ci que de l'espoir dans le monde invisible. Combien le rapprochement des distances, c'est-à-dire des hommes et des choses, aide la foi ! Que ne ferait pas la découverte des ballons ? Dieu la permettra-t-il à l'homme ? La fausse idée de fatalité, d'impossibilité, vient de l'ignorance des lois. L'ignorance est un plus grand isolant que la distance ; celle-ci n'est qu'une de ses causes.

**Samedi 26 mai.** — Je viens de perdre encore un ami. Rossignol, avocat à Cahors, venait de m'écrire la plus touchante lettre de compassion au sujet de Vuillemot, quand un rhumatisme aigu l'a forcé de se mettre au lit, le 5 Mai. En quinze jours une fluxion de poitrine combinée de fièvre ataxique l'a emporté au milieu de souffrances cruelles. Son frère aîné me l'écrit. C'est pour moi le second coup de foudre en huit jours !

Je suis tombé à genoux, écrasé de douleur, au pied du lit où la mort de Vuillemot me retient malade. Je suis sans courage contre de pareilles épreuves. Je ne croyais pas, étant d'une santé si faible, me voir ainsi précédé de tous mes amis.

Je conserverai à Rossignol un souvenir cons-

tant et éternel, un souvenir d'ami profond. Je ne veux plus vivre qu'entouré des ombres de ceux que j'ai perdus. Où rencontrer, mon Dieu ! des cœurs plus haut placés, plus indulgents, plus fidèles ? J'ai vécu trois ans avec Rossignol dans une liaison intime et qui n'a pas cessé un seul jour d'être affectueuse. Il emporte une part de mon âme.

Je pense avec une ombre de consolation que lui du moins, qui plaignait tant Vuillemot de sa captivité à huit cents lieues de sa mère, n'a pas été privé de sa famille à l'heure terrible où on tend les bras vers elle.

Ce nouveau coup me pousse à vivre. Je vais tout faire pour ne pas me laisser enlever si tôt à ceux que j'aime. Je n'ai d'ailleurs pas suffisamment mérité de mourir.

**Lundi 4 juin.** — Perrodil est arrivé Mercredi matin. Il a sonné comme j'allais sortir ; ma mère et moi, nous nous le sommes arraché.

J'ai été frappé tout d'abord de l'heureux changement de sa physionomie. Sa figure est aussi pleine et ronde qu'elle était maigre et hâve. Son regard moins noir, moins jaillissant, a toujours de l'éclat. Son corps a pris presque de l'embonpoint. Cela le rend méconnaissable à distance.

A cette première visite, il m'avait semblé moins vif et surtout moins expansif qu'autrefois ; il pa-

raissait surtout doux et circonspect. Une respiration courte qu'il a gardée lui donne l'apparence d'un peu de gêne. Mais il n'en est rien. J'ai dîné avec de Vérigny et lui Samedi. Il a été vif et gai comme autrefois.

Nous sommes revenus par la Madeleine, nous rappelant nos causeries d'il y a trois ans aux Tuileries. Rentrés, nous avons regardé, par la fenêtre ouverte sur les Invalides, le lever de Stella; j'ai peu passé de soirées aussi paisibles. Il y a une quinzaine de jours Stella était placée au-dessus du croissant de la lune, celle-ci figurant un plateau d'or suspendu. Nous l'avions remarqué avec ma mère; il paraît que Perrodil et son père faisaient à Mâcon la même remarque.

Gaulier est arrivé tout haletant. La conversation, une fois la fenêtre fermée, a roulé sur tous les genres de fruits du Midi et du Nord. Cette causerie gourmande a été interminable; nous avons tout passé en revue. de l'olive à la banane, en passant par la nèfle et le coing.

Le lendemain, Perrodil se retrouvait sur notre canapé à neuf heures du matin. Après déjeuner, il a fouillé ma chambre, feuilleté seul et avec une vive curiosité les *Châtiments*. Puis il a donné le bras à ma mère et nous voilà partis pour l'Exposition des beaux-arts. Il n'avait pas encore vu la *Prise de la Smala*.

Je lui ai emprunté sa lorgnette pour mieux voir le lieutenant Bellot, grand portrait en pied de Jobbé Duval, un regard ferme, clair et doux

éclairant une figure maigre et forte. Pauvre Bellot !

L'énorme lion de bronze de Jacquemart, flairant sous le sable les pieds d'un cadavre, a fait ouvrir de grands yeux à Perrodil ; il a admiré.

**Mardi 5 juin.** — Les rôles se renversent ; ce sont mes amis qui m'exhortent aujourd'hui ; c'est moi qui faiblis et qui, ne pouvant plus exprimer ce qui est en moi, même la douleur, me prends à partager sur moi-même le doute des autres.

Ah ! Quel supplice que l'entrave cachée, physique, aux résolutions morales ! Personne n'y croit. L'autre soir, ma mère m'a vu briser, presque sans cause, un verre sur le marbre de la table où j'écrivais ; les mille morceaux de ce verre ont volé par la chambre. Ma mère a été deux jours à me le pardonner. Il ne m'a servi à rien de lui dire que la seule cause était ma maladie. Quelle maladie ? Je suis sur mes deux pieds, je marche, je cause, je ris comme tout le monde.

Ma maladie, c'est que je ne puis écrire ; elle n'est pas autre. C'est une maladie immense. Ne pas écrire, même des billets, c'est, dans de certaines circonstances, donner prise à mille accusations, à mille justes reproches ; c'est se donner les torts de cœur les plus irréparables. Tout ce que j'ai fait de bien depuis que je suis au monde, c'est par écrit ; n'écrivant plus, je suis

un être nul, stérile aux autres, presque à moi-même. De là mes irritations, mes violences, conséquences d'un chagrin qui me ronge.

Quant à mes pauvres amis perdus, depuis la mort de Rossignol la consolation m'est venue : elle m'est venue comme une inspiration. Je vois maintenant la mort et l'autre vie sous un aspect qui n'a plus rien de douloureux. Mon âme ne fait plus d'efforts pour concevoir, elle conçoit enfin que rien n'est simple comme de passer d'un monde à l'autre. Si je pouvais écrire, je serais guéri n'ayant plus d'autre cause de souffrance.

**Mercredi 6 juin.** — Le beau-frère de la fille morte d'Hugo, Vacquerie, qui habite Jersey, vient de publier une pièce de vers autorisée à Paris. Elle est très profonde et a fait sur moi grande impression.

Ce sont deux charpentiers qui causent : l'un fait un vaisseau, l'autre fait un cercueil.

**Lundi 18 juin.** — Mon frère Jules, qui va au camp du Nord, est ici depuis quelques jours. Sa gaieté nous distrait.

Samedi soir, Mlle Wagner nous a abordés dans la rue de Bellechasse ; elle nous a effrayés de sa persistante espérance. Elle nous a appris

l'arrivée à Paris du prisonnier Martin du 42e. J'ai couru chez lui ce matin.

Il est petit, le visage brun, une barbe noire en pointe. Il se soulève sur une béquille. Il part demain pour Bourges.

Les Russes l'ont d'abord emmené en Bessarabie; il a été échangé à Odessa. Il a entendu dire au lieutenant de vaisseau Béruloff qui commandait la sortie du 1er Février que Vuillemot et Wagner avaient succombé le jour même. Il n'a du reste pas d'autre preuve.

Cette visite m'a fait impression.

J'ai reçu de Déaddé une lettre de seize pages. Le général Marguenat, atteint du choléra, revient en France; Déaddé reste.

Entre les nuits du 23 et du 24 Mai, c'est-à-dire tout le 24, les blessés sont restés sur le champ de bataille. Les Russes, saisis de pitié, ont élevé trois fois le drapeau blanc; Pélissier, qui est prêt à tout tenter, a refusé. On voyait les officiers et les soldats, les membres brisés, demander à boire sous les balles.

On suppose qu'aujourd'hui, anniversaire de Waterloo, aura lieu une bataille décisive.

**Mardi 3 juillet.** — Depuis Jeudi, jour où, ouvrant un livre qui venait de paraître, *Trois mois devant Sébastopol* par M. de Bazancourt, j'y ai trouvé à la page 16 les derniers adieux de Vuil-

lemot, j'ai presque constamment gardé le lit. Ma faiblesse est telle que je dois fuir toute émotion. Je voudrais sortir, car j'étouffe et le couchant est beau, mais je n'ai pas de jambes.

J'ai pris un congé d'un mois à dater de demain. Je ne sais si j'irai quelques jours à Gaillon. Pourrions-nous, Charonnet et moi, être consolation, diversion l'un à l'autre? Je ne le pense pas. Ah! je ne savais pas que l'égoïsme pût jamais être conseillé comme remède!

Lundi 9 juillet. — Je voudrais retrouver ce que j'ai pensé depuis trois jours sur les causes de la tristesse et ses remèdes.

La foudre, les coups de soleil, plongent dans une détresse extrême, on se sent abandonné. De même la disparition d'un ami de tous les jours. Vuillemot, que j'aimais tant par la pensée, l'assombrit et l'exalte d'une tout autre façon. Tout me paraît vain, hormis aimer et écrire des pensées saines, neuves, amusantes, élevées, instructives.

Je tombe dans la minutie, amour de trop faibles brins de création, de fleurs, d'objets de l'Exposition, curiosité de noms, science de détails nets où je perds mon temps. Et avec cela, la haine passionnée de l'érudition poudreuse. La place des grandes étoiles; celle des villes connues; les noms, les lieux d'origine des fleurs, des animaux

rares ou curieux, des tableaux, des statues ; les dates qui encadrent la vie des hommes célèbres; les notices où sont relatés les faits littéraires, les faits philosophiques avec leurs détails pittoresques; voilà mon genre de science; voilà où je me noie. Le besoin de précision, ne fût-ce que dans les choses utiles ou attrayantes, mène loin. Je cherche l'attrait de tout. Je me répétais ce matin : Il n'y a de vrai que ce qu'on nomme illusion.

J'ai eu avec Jules Lavalette une conversation importante là-dessus.

Mardi 10 juillet. — Je me mets au lit à sept heures, ciel rouge, après m'être raffermi les genoux d'eau-de-vie camphrée et la tête de quinquina et de fer. On sonne. C'est Lacombe. Causé jusqu'à dix heures et demie dans l'obscurité noire.

Effets du moral sur le physique; mauvaise humeur : il faut l'excuser quelquefois, la détester cependant. Du cerveau fatigué sur un seul sujet, de l'idée fixe. Je lui recommande l'expression, sa recherche, comme un remède à l'excès de mysticisme, comme un lest au vol éperdu de la pensée, comme une mesure, et surtout comme un acte de non-égoïsme. La poésie en cela l'emporte sur la musique, puissante un instant — elle excite à mourir — mais dont l'influence ne se

continue pas. Pas d'expression pour rendre les bruits et les odeurs; ne faudrait-il pas les emprunter à un autre sens par analogie? son écarlate de la trompette; musique acide; la rose a une odeur fraîche.

Des fleurs; ce qu'il faut penser des fleurs sans parfum. Son mépris, sa défiance des fleurs éclatantes sans odeur. La violette est pour lui la sœur de charité.

Parmi les oiseaux, sa tendresse pour l'alouette, l'oiseau matinal, l'oiseau d'espérance, celui qui, sur les plaines brunes, sous les nuages, chante jusqu'à en expirer son frais, son clair tire-lire. Les Gaulois aimaient l'alouette.

Du nom des étoiles. Lacombe m'interrompt, il cherche le nom de Stella; elle est pour lui la préférée, elle résume toutes les pensées de la voûte étoilée; elle semble remplir le ciel. Dans un bois, devant un lion, il se tournerait vers Stella. Je lui dis ce qu'elle était pour Vuillemot.

Lacombe croit aux symboles, aux analogies; cela lui donne des convictions plus fortes que le raisonnement. L'amour de ces analogies est tel qu'il a passé des nuits, qu'il en passerait encore pour étudier, interpréter le bruit des bois, le chant du rossignol.

Sa sincérité et ce côté de poésie originale m'intéressent.

**Mardi 24 juillet.** — Rien d'amusant comme les ruses de ma mère pour me détourner du travail. Tout à l'heure c'était au sujet des Aztèques, crétins à front plat ; une autre fois, c'est la planche de cuisine qui s'est voûtée par l'humidité ; ou c'est un arc-en-ciel ; ou c'est l'eau de pompe qui ne dissout pas le savon.

Je lui dis : A finaud, finaud et demi. Je la fais asseoir en riant pour qu'elle puisse mieux me développer ce qu'elle a à me dire, et je continue.

Mon irritation d'yeux aime à s'entretenir elle-même. C'est une rage. Quelqu'un qui irrite une démangeaison, voilà mon cas. A la fin, quand je lève la tête, j'ai un triangle de douleur au centre du front et au fond des yeux.

**Gaillon, lundi 30 juillet.** — Les petits bois sont charmants pour qui vient des plaines. Des bouffées tièdes y montent du sol dans les sentiers mouillés, envahis par les jeunes chênes. C'est Gaillon

Parfois de ces champs d'herbe chaude s'élance un lièvre au poil rude.

Au-dessus des carrés jaune-vert, sous le soleil ardent, le vent semble entraîner de lourdes vapeurs blanches mais avec une lenteur qui, s'il n'y avait une direction, échapperait au regard.

Entre blé et colza l'on cause. Les épis se

disent doucement en parlant du vent : Il faut lui concéder cela.

**Mardi 31 juillet.** — L'entrée du promontoire assez aride fuit à ma gauche vers Château-Gaillard, visible juste au-dessus de ce promontoire coupé par le fil de fer qui retient le poteau où je suis adossé.

En bas de moi la Seine, la pointe de l'île en forme de larme, et une immense presqu'île qui va de Château-Gaillard au delà du barrage, peut-être au Goulet. Cette presqu'île est plate, en damier ourlé de quelques saules; je n'y vois pas la route qui continue le pont et où courait notre carriole le 29 Juillet. Un grand bois qui couvre l'horizon descend au centre de la presqu'île; il est en ce moment taché d'ombre par les lambeaux de ouate du ciel. Deux gorges marquées à gauche, puis de l'aridité jusqu'à Château-Gaillard.

Du côté du Goulet, le serpent de la Seine disparaît dans le bleu des collines. L'ouverture est fourrée à gauche, nue à droite. Au bas de la colline nue, le bois de la Garenne ; le cercle des coteaux enceint la plaine demi-boisée de Gaillon.

A ma droite, comme pendant à Château-Gaillard et juste à l'extrême limite, la pointe aiguë de Saint-Aubin. Au-dessous, un diamant tremble : c'est le toit du cachot !

La presqu'île a la forme des petits sacs de voyage.

**Dimanche 5 août.** — Je suis allé à Rouen en bateau ; la nuit nous a pris à Pont-de-l'Arche, dont l'église a l'air d'un éléphant, dont le pont est immense ; avec la nuit, la pluie et la tristesse amère. Je suis resté seul sur le pont, à l'avant, frissonnant, pleurant Vuillemot. Le drapeau rouge du navire, souffleté par le vent, s'agitait dans le ciel blanc, à côté des cornes de hanneton des branches de la cloche. La Seine semblait une mer, toujours des îles sombres s'avançant menaçantes. Le bateau, qui tape et retape et défonce, allait tout droit sans guide à travers les flots maintenant agités et noirs ; tout à l'heure pourtant, devant Château-Gaillard, la surface de l'eau, glace légèrement martelée, reflétait le bleu et la dorure du ciel.

Après Pont-de-l'Arche, je suis descendu, chassé par le froid. A onze heures seulement, et par une pluie battante, après avoir failli heurter la terre, nous avons touché le quai de Rouen. Un quart d'heure après, je me couchais, triste, dans un lit de bois vermoulu encadré de papier sale.

Le lendemain, seul en haut d'une tour dont un horloger m'avait prêté la clef, j'ai à deux genoux, caché derrière les trèfles de la balustrade et

tourné vers Saint-Ouen, prié pour nous et nos familles.

J'ai vu tous les édifices de Rouen avec une admiration croissante. La cathédrale m'a plus frappé encore que Saint-Ouen. Devant sa monstrueuse façade blanchie de vieillesse, je suis resté longtemps, embaumé par les fleurs, les fruits du marché qu'éclairait un riant soleil. Saint-Maclou est, par dehors, une autre merveille. De même qu'il y a des fleurs doubles, il y a des églises doubles; Saint-Maclou, c'est un Saint-Germain-l'Auxerrois double.

Au palais de justice, j'ai vu pour la première fois de ma vie un président d'assises, vêtu de rouge, le front tout en sueur, montrer du doigt un homme en suppliant les jurés de faire tomber sa tête. Je me suis cru au club des Cordeliers. L'homme, un ex-détenu de Gaillon, un assassin de grande route, avait soigné sa coiffure, espérant ainsi que sa tête lui serait laissée. J'ignore la décision du jury.

Comme employé du Ministère de la Guerre, je me suis fait ouvrir le musée d'histoire naturelle. On a pour moi levé les rideaux des fenêtres. Les armoires sont admirablement tenues et très riches, surtout en oiseaux de mer et en petits mammifères mal connus, chauves-souris, hermines, taupes, gloutons, mangoustes, fourmiliers.

J'ai vu là une ravissante collection de nids d'oiseaux; l'oiseau est perché sur une branche ou au bord du nid. Il y a un nid de bruant jaune

avec une couronne de houx vert; un nid de fauvette avec une guirlande de feuilles rouillées; un nid de pie, effrayante broussaille; il y a enfin des nids d'oiseaux-mouches, nids blancs, cotonneux, épais d'un pouce, couverts de coupelles de mousse et de la profondeur d'une noisette, et le nid de la fauvette de roseaux! Chateaubriand a oublié d'en parler dans son chapitre du *Génie du Christianisme*.

Il y a aussi une collection d'oiseaux naissants. J'ai remarqué le petit de l'hirondelle de mer dite épouvantail, comme étant la plus ébouriffante boule de poils rouges et blancs qu'on puisse voir; de cette boule sort la tête velue de l'oiseau, avec une mine de mauvais garçon. Je plaçais cela dans le creux d'un rocher moussu, au lever de Stella en mer. Ah! Que tout cela est doux à voir quand on sort de la cour d'assises.

Je suis retombé dans mes idées tristes en voyant les plâtres après la mort de Napoléon, de Talma, de Pitt, de Fox, de Laplace, d'Élisa Mercœur. Oh! quels affreux ravages! Sont-ce là ces figures qu'animait le génie? Élisa Mercœur, vue jusqu'aux épaules, est plus effrayante que la momie péruvienne du Museum; la petite figure de Laplace est aussi laide; Fox, face large, gourmée, nez pincé; Pitt, face bornée, étroite; Napoléon, Talma, nez pointus, méconnaissables. Dumont d'Urville est le seul qui ne serre pas l'âme: il a été pris sur le vif. Ces faces illustres d'orateurs, de savants sont là seulement pour

qu'on fasse attention à leurs crânes; mais je m'obstinais à oublier Gall et à ne regarder que les figures.

En redescendant vers le port, je me disais qu'il n'est pas bon de soulever le voile des morts aimés.

**Mardi 7 août.** — La sente qui descend de Saint-Aubin conduit à ce moulin dont j'avais déjà aperçu la grande roue de la route d'Evreux, ou plutôt à ces moulins, car il y en a deux l'un au-dessous de l'autre; une rigole-aqueduc mène l'eau de l'un au-dessus de la roue de l'autre; un étang les domine tous deux. Des oseraies en fleurs bordent la roue du plus petit moulin; des guimauves reçoivent la pluie de l'autre. Après les avoir visités, nous nous sommes assis près du petit étang. Le meunier, un brave homme aux favoris enfarinés et aux yeux bleus, est venu voir si l'étang n'était pas bientôt à sec. En ce temps-ci, il n'y a d'eau que pour deux heures.

De l'étang, nous avons remonté encore la pente; de notre main creusée en pelle nous faisions se courroucer en flots d'argent l'eau glacée d'une rigole. Nous sommes entrés dans les bois. Nous avons trouvé des halliers ombre et soleil; un nuage noir nous est venu troubler.

Nous avons essayé de passer sur le dos de la colline. Nous avons trouvé des champs de sain-

foin fleuri, des bouquets sombres de noisetiers, puis un chemin gâté de pieds de chèvres, enfin une route en pente rapide au milieu d'une mer de blé. Cette descente au milieu des épis dorés était interminable et charmante. Le nuage prêt à crever éclairait de reflets pâles la croupe de Gaillon et les bâtiments neufs; à l'horizon, il se résolvait en pluie sur les coteaux de la Seine, mais il laissait dans la lumière Château-Gaillard dont le château de Gaillon ne masquait pas entièrement les murs écroulés.

En rentrant, nous avons montré à ma mère la maison brûlée; elle est dans une cité où vingt métiers habitent. Je ne la reconnus pas la nuit de l'incendie. Mais il faut que je raconte cette nuit-là puisque ma mère endormie, le visage sous son châle noir, m'en laisse le temps.

A trois heures du matin, je sors brusquement de je ne sais quel rêve et me trouve sur mon séant. Henri, réveillé en sursaut, me disait : « J'entends crier au feu ! » Au même moment, des voix isolées, sinistres poussent le cri lamentable, et dans la rue demi-éclairée, solitaire comme une grande route, nous voyons, au-dessus des maisons, en face de nous, une immense fumée rouge. Henri qui, je crois, eût volontiers sauté par la fenêtre, ne voulait pas allumer croyant aller plus vite; quand je parvins à saisir la boite d'allumettes, il était déjà sur l'escalier.

Une fois habillé, je descends à mon tour. Mme Pecquerel, juchée sur les hautes marches

de l'escalier comme une poule sur son perchoir, avec je ne sais quelle autre commère, m'explique qu'elle croit devoir rester au logis.

Me voilà dehors ; la rue était toujours déserte. Quelques toits reflétaient la flamme. Un tambour commençait à frapper à tour de bras son exigeant appel et s'interrompait pour crier de minute en minute : « A la cité ! »

Je cours à la fontaine où déjà on apportait quelques seaux et arrosoirs. Je ne saurais rendre le mélange de calme et d'anxiété qu'on éprouve en de pareils moments. J'étais rassuré de voir le lieu du sinistre aussi favorablement placé, j'étais inquiet de la lenteur des secours. Dans la ruelle éclairée par Stella, peut-être par l'aube, je courais seul avec mon seau.

Une grande porte de ferme était ouverte et éclairait tout ; j'entre dans la cour. Une maison à cinq portes brûlait tout entière ; la flamme sortait par trois portes et par vingt issues du toit couvert de mousse. Quelques charpentiers se hâtaient de l'isoler a droite, à grands coups de serpe. Une pompe venait de s'installer ; mon seau est versé. Peu à peu la cour se remplit, on forme une chaîne. Étant des premiers, je touchais à la pompe. La flamme jaillissait à chaque instant par quelque ouverture ; on l'entendait pétiller. A ce bruit se joignaient les coups précipités des charpentiers. Ignorant la disposition des lieux, je tremblais pour les maisons voisines ; je m'attristais de voir les dix ou douze mêmes seaux

repasser par mes mains à intervalles éloignés. Je cherchai un moment à m'entendre avec Henri qui organisait la chaîne, mais il était si fort à son affaire qu'il ne me reconnut pas. Enfin l'eau arriva en abondance, la chaîne de la rue se trouvant terminée.

J'étais entre un jeune ouvrier poli qui craignait de mouiller mon pantalon, et un gros petit vieux voûté qui me faisait toujours languir parce qu'il pensait à autre chose. En face, des femmes piaillaient, se plaignant de n'avoir que les seaux vides à faire passer. Un malheureux gendarme voulut faire changer ; ce fut un tolle. Tous les dévouements se déclarèrent paralysés, si on ne leur donnait des seaux pleins à faire passer. Le gendarme fut accusé d'être arrivé des derniers sur les lieux, en vain il protestait de son innocence. Henri arriva sur ces entrefaites, le gendarme eut gain de cause : je devins seau vide.

Autre phénomène moral. La chaîne était visiblement trop serrée, on perdait du temps. On voulut l'allonger. Les derniers de la cour, qui voyaient l'incendie, ne voulurent pas aller dans la rue où on ne voyait rien ; de là une résistance passive incroyable.

Lassé de mon inutilité, je fis rapprocher mes deux voisins et je m'approchai de la pompe que six bras vigoureux faisaient jouer. Le feu diminuait. Des hommes enlevaient les portes de bois, les poutres demi-flambantes et les déposaient au centre de la cour. « Vous formez là un foyer

d'incendie, » criait le capitaine. Enfin, je vis la fumée succéder à la flamme ; les yeux me brûlaient, je tombais de sommeil. Je sortis de la cour où personne n'avait droit d'entrer, je gagnai la rue par la ruelle déserte. La chaîne fonctionnait toujours aussi éperdue ; je la coupai deux fois, et bravant quelques cris de femmes indignées mais hésitantes, car j'étais en sueur et l'on craignait d'outrager un héros, je cognai à la porte de la maison.

Mme Pecquerel s'épatait toujours sur son juchoir, toute frissonnante.

« Eh bien ?

— Eh bien ! le feu est éteint. Les Gaillonnais persistent à être sublimes.

— Est-ce que le linge est brûlé ?

— Quel linge ?

— Celui de la blanchisseuse... pas la vôtre, pas celle à qui j'ai remis vos faux-cols, soyez tranquille.

— Oh ! Madame Pecquerel ! Croyez... »

**Mercredi 8 août.** — Quand nous passerons à Vernon, je mènerai ma mère au parc de Bizy. Ce parc désert, sauvage, monte la colline par une série de talus plus beaux que ceux de Saint-Cloud. Les arbres sont taillés comme à Versailles. Il y a à diverses hauteurs des demi-lunes formées d'arbres rares, de pins de Norvège à

tronc rouge, par exemple, tout semblables à ceux de Montaigu. Leur feuillage a le vert bleu de l'œillet, on dirait des vieillards.

Les allées qui montent et d'où on voit Vernon et ses collines rocheuses sont coupées d'autres allées qui montent elles-mêmes. Tous ces sentiers, les grands comme les petits, sont tapissés d'orchis, de fraisiers et surtout de champignons d'espèces vraiment étranges. Les uns ressemblent à des tortues ; les autres sont en dessus couverts d'une peau de pomme de terre rouge, en dessous on dirait une pomme de terre jaune fraîchement coupée. Du côté de Gaillon, le bord du saut de loup offre une vue superbe sur les prairies de la Seine et les coteaux de Saint-Just.

Le fossé enceint, outre le parc immense, des prairies aux odeurs de foin coupé et un charmant château, style Condé, avec des chevaux au fronton, et des cascades. Nous placions à la naissance des jets d'eau une branche de clématite fleurie et nous avions le plaisir de la voir s'élancer avec la gerbe et retomber au milieu de mille diamants. Dans nos bouquets couverts de perles nous rafraîchissions nos visages. Quelle fraîcheur et quel parfum ! Devant le château, un jardin anglais à l'entrée duquel se trouvent les deux plus beaux saules pleureurs que j'aie vus. Nous sommes passés à travers leur chevelure.

Le parc de Bizy est ouvert à tous, il touche

aux jolies maisons de la partie neuve de Vernon. Eh bien ! personne ne s'y promène. Casimir Delavigne n'y eût rien compris.

**Vendredi 10 août.** — Sténographie. Dame Mouche, midi :

« Il faut, pour cesser, qu'il ait la tête en feu, qu'il soit rouge comme un coquelicot. C'est terrible !

« Dans quelle pièce y en a t-il un qui plaide par la lucarne des greniers ? Eh bien ! lui, c'est la même chose : il faut qu'il écrive ! Ce n'est pas chez lui de l'intelligence, c'est de l'instinct ; c'est comme le castor qui construit et qui tape.

« Baissez-lui donc la jalousie, Monsieur Charonnet, il ne verra plus clair ! »

——————— Bourdonnement d'une mouche près de moi. Cris de corbeau dans le bois. Petits bruits d'oiseaux sur l'ourlet de la rivière. Coq lointain vers le village. Aboiements d'ennui. Voici qu'on vient laver du linge en bas près du chemin de fer.

Un beau ciel blanc bleu s'étend sur ce cirque jaune et vert au serpent d'ardoise et de métal. Ces blés n'ont pas toujours doré une terre mise à nu par la civilisation. Cette forêt qui descend,

c'est un haillon déchiqueté de la Gaule sauvage, un lambeau de sa peau d'ours respecté par l'Histoire.

Voici qu'un vapeur remonte la rivière, traînant trois navires après lui. L'eau des roues ruisselle sur le pont et en découle. Il y a quinze ans, Napoléon remontait ce fleuve; son ombre souriait peut-être avec l'ombre de Richard Cœur-de-Lion. Tous deux causaient dans ce ciel bleu que je voudrais abaisser.

Toute cette terre paisible, autrefois bouleversée, annonce que la guerre est en fuite. Oh ! je sens qu'elle cessera. Ce chemin de fer le dit, comme ce coq qui chante, comme ce ciel où vogueront des aérostats, comme ces débris féodaux, comme cette rivière où le corps de l'Empereur marcha paisible vers Paris. Dieu n'impose pas l'action sanglante; il impose l'éducation, l'amour. Voici le ciel où Vuillemot s'est évanoui; voici la terre où l'Évangile commande de donner un rapide, un généreux coup de main, et de passer après.

Nature souriante, je me défie des excessives espérances que ton calme pourrait faire concevoir. Je sais que de haut tout est charmant : le briquetier qui coupe comme un gâteau la colline rouge, le farinier qui recueille en un miroir les gouttes d'eau. Je sais qu'il suffit de descendre pour voir les douleurs que renferme ce doux ensemble.

Infiniment petit, infiniment grand, azur, voilà

nos limites. L'homme est placé au foyer d'une lentille faite pour lui.

**Samedi 11 août.** — En soulevant le rideau, je vois sortir le matin de la ferme aux hirondelles les quatre vaches, la brune, la pie, la tachetée et la rouge. Au-dessus des écuries-casemates, le chemin des Charmettes oblique sur le coteau, entre les blés qu'on fauche depuis hier.

Voici maintenant le déjeuner fini; il est dix heures. Le meunier aux yeux bleus et aux moustaches enfarinées vient de détacher son cheval de la porte de l'auberge. Celui-ci soulevait avec un gros soupir deux chauds et pesants sacs de blé. Ma mère tremblait que le meunier ne montât sur les deux sacs; je l'ai rassurée.

Le père Pecquerel est bien le plus drôle de Normand que l'on puisse questionner; il n'y a pas de ravin ou de sommet qu'il ne connaisse à dix lieues à la ronde. Quand il veut désigner un très beau point de vue, il dit : « Ah ! c'est que c'est ça ! » Et, montrant des dents de gastronome, plissant les yeux d'un air conquérant, il arrondit le bras en ramenant son poing fermé à la hauteur de l'épaule gauche. On jurerait à quatre pas qu'il fait quelque conte égrillard. Pas du tout, il exalte la vue que l'on a de la côte de Villers, ou bien il s'extasie devant la multitude d'ouvriers qui fourmille vers deux heures dans

les rues de Louviers et d'Elbœuf. « Où tout ça peut-il coucher? que je me demandais la première fois. »

C'est lui qui m'a conseillé ma promenade d'hier. J'ai longé par Aubevoie le coteau qui supporte la prison, dont j'ai dessiné le développement, les bâtiments neufs, les potagers en pente. J'ai grimpé sur le dos de la colline à Villers, là où le chemin de fer entre dans le souterrain, là où l'on voit le tronçon de rivière qui va de Château-Gaillard au Goulet. Je suis resté trois quarts d'heure assis, à contempler ce magnifique tableau. Puis j'ai gagné l'autre pente; j'ai vu la Seine de Poses à Château-Gaillard. Ce second tronçon est peut-être plus vaste, mais il est moins saisissant que le premier. Je suis revenu vers Gaillon par Fontaine-Bellenger.

Là j'ai rencontré, sortant de prendre le cidre avec le maire, un honnête gendarme qui m'a servi de compagnon de route et qui est de la brigade de Gaillon. Il m'a dit de Charonnet : « Ce petit lieutenant-là était joliment dégourdi, la nuit de l'incendie! Est-ce que c'est sa mère, cette jeune dame en noir?

— Non, c'est la mienne; mais malheureusement, elle n'est pas si jeune que vous croyez.

— Bah? On lui donnerait de trente-six à quarante ans. »

Quand j'ai rejoint ma mère, je lui ai conté cette galante observation.

**Dimanche 12 août.** — Sous ma fenêtre, un laurier-rose, un jasmin, de l'héliotrope.

Groupe en face le boucher. Les deux officiers reluisants d'or ; le maire, toque de velours, cravate et chemise blanches ; l'adjoint, chapeau de paille, pantalon bleu, paletot léger, appuyé sur sa canne basse, un cahier dans sa main gauche ; un autre, cravaté de blanc, grave, les favoris noirs, tourne autour des lapins, les mains derrière le dos.

Henri salue du shako. Le lieutenant parle à un sergent à trois chevrons. L'adjoint dit du cortège serpentant dans les rues tournantes pour aller de la mairie à l'église : « On ne savait jamais quel animal c'était. On voyait sa tête quand on ne voyait pas sa queue et sa queue quand on ne voyait plus sa tête. » Le maire pérore en agitant les bras.

Une charrette dérange le groupe doré.

Carottes rouges, choux et chicorées à cœur jaune des deux côtés de la rue. Plus près, les paysannes, assises sur des bancs. Un coq noir veut s'échapper de dessous un foulard bleu. On tire des paniers un lapin qui gigote sous la main qui le serre et la griffe pendant qu'elle le marchande ; il ne veut pas remettre ses pattes de derrière dans le panier. Un autre lapin pendu par les oreilles, les deux petites pattes blanches de devant réunies, le corps balancé, sans souffler mot. Mme Pecquerel rentre avec un pain de beurre sur des feuilles de poirée.

Caquetages. La cloche carillonne. Au loin, un petit aliboron attend.

Paris, vendredi 24 août. — Jules Lavalette s'est mis dans la tête d'aller passer ses vacances non pas dans la jolie propriété qu'il a dans l'Aisne, mais dans quelque coin ignoré où il pût, loin de sa famille, faire de l'indépendance et soi-disant étudier son droit. Il s'est décidé pour la chambre haute de la maison Pecquerel. Charonnet aura là un gentil voisinage, et ce voisinage devant durer deux mois, ils seront forcés de se lier tous deux, ce que je désire beaucoup.

Jules est doux, vif, spirituel et de la plus agréable compagnie. Il cherche quelquefois à prendre le petit ton Lauzun, dégagé et leste ; mais en réalité, il est sans prétentions et n'est dissipé en quoi que ce soit. Seulement, comme tous les jeunes gens élevés dans la famille et qui ont quelque aisance, il veut battre des ailes, s'habituer à vivre un peu tout seul. Il a du rapport avec Perrodil et de Vérigny, qu'il a vus chez moi et qui lui ont plu.

Il va aux Français voir les comédies spirituelles ; il a passé au Louvre plus de cinquante dimanches et se connaît bien en tableaux. Il aime extrêmement les choses d'art et de luxe. Il lit peu ; il s'est épris de Saint-Simon, de Topffer et des *Métamorphoses* d'Ovide. Il ne prend

aucun intérêt à la politique ; il est tenté de sourire de tout ce qui est passion sérieuse, passion guerrière ou politique. Il se reprochait d'être épicurien et égoïste sans le savoir, après avoir vu jouer *Mademoiselle de la Seiglière*.

Dans le fait, il est bon ami, cordial, serviable, sensible même. Il est plus attiré, séduit que saisi, enflammé. Il préfère le spirituel au grand, le bien exécuté, le réussi au sublime qui échoue. Je l'ai vu avoir les larmes aux yeux, par une sorte de surprise des nerfs, quand on lui entame quelque récit intéressant.

**Gaillon, mardi 4 septembre.** — Mon esprit se refuse à conserver les empreintes ; je n'ose plus regarder les paysages de façon à ce que leur image se grave en moi et reste inaltérable pour la mémoire. Je n'ose de même m'impressionner fortement d'un témoignage, d'une amitié ou d'une infortune ; toute impression forte me causant une douleur physique intolérable.

De tous les spectacles extérieurs, le plus douloureux pour moi après la flamme, c'est celui des caractères d'imprimerie ou d'écriture. Ma vue s'est tellement épuisée sur eux qu'il semble que ces petits caractères aient laissé sur ma rétine des traces douloureuses qui se ravivent à un nouveau contact. Une gravure, des monuments, de grands objets ou des objets éloignés me font

peu de mal. Je me demandais ce matin si le seul souvenir de la flamme ou de l'écriture ne réveille pas la douleur au fond de mon cerveau. Si cela était, j'aurais la preuve singulière que le siège de la douleur est plutôt au lien du nerf optique et de l'âme qu'au point de réunion du nerf optique et de l'œil.

Du reste, il est certain que le mal d'yeux est à l'origine le résultat d'un trop grand exercice de l'organe. Le mal ne venait pas du cerveau. La cause de la douleur du cerveau est purement morale. Elle vient de ce que, pour exalter mon imagination, j'ai par la volonté trop fortement impressionné mon âme de tous les grands spectacles moraux; de ce que j'ai creusé toute douleur; de ce que je me suis épuisé d'analyse et de pourquoi. J'ai ainsi vingt fois touché les limites de mon âme. J'ai senti qu'elle se brisait aux barreaux de la cage. La correspondance assidue, qui a été pour une si grande part dans ma fatigue, n'est que la suite de ces efforts d'impression.

**Mardi 18 septembre.** — Une lettre m'apprend la mort de Cassaigne. A cet assaut qui lui ouvrait l'avenir, peut-être la puissance, ce Vuillemot n'a cherché que la mort. Comment est-il tombé ? Est-ce en frère désespéré, en militaire héroïque, en homme qui sait que le boulet est

la plus prompte façon de s'ouvrir le ciel, ou est-ce en poète qui immole passé et avenir à la joie d'un dévouement obscur?

Je le faisais remarquer à Jules Lavalette, saisi de mon saisissement, il n'y a donc pas d'exception à cette loi : L'écrit, c'est l'homme. Voilà un jeune homme dont, sur quelques vers appris furtivement au collège, j'ai suivi avec tendresse la destinée ; chaque fois que je me suis informé de lui, je l'ai entendu porter aux nues. Chacun le plaçait si haut que nul n'enviait son grade. Lui, voyait sans hâte ses égaux le dépasser. Le moment de les rejoindre arrive ; il n'y songe pas. L'occasion de passer général ou ministre, c'est pour lui l'occasion de mourir.

**Vendredi 21 septembre.** — Hier je suis allé à Evreux. D'Autheuil à l'Iton, c'est la répétition de Gaillon à l'Eure, mais la plaine est interminable et les pentes sont dénudées. J'ai failli tomber de chaleur.

L'Iton est un charmant ruisseau ; j'ai suivi sa vallée depuis Caër, site très pittoresque.

Evreux est un grand village mortellement ennuyeux. Je suis content d'y être allé seul.

**Mercredi 26 septembre.** — La vie, le train

bourgeois de la vie ne semble pas être une œuvre assez digne de Dieu, une œuvre suffisante; la mort vient et la dignifie de son éclair, la mort mystère qui, comme tous les mystères mais bien plus que tous, élève la nature humaine, l'homme, qui à tout moment peut être appelé et qui ignore en quel lieu et pourquoi. Il y a dans cet avenir de chacun de nous une grandeur mystérieuse et divine. Nous sommes évidemment des êtres surprenants, nous devons nous attendre à tout.

Si pourtant la vie contient en germe la vie d'outre-tombe, c'est lorsqu'elle est élevée. Je tiens surtout à la vie pour les grands spectacles moraux qu'elle offre, pour les grands hommes placés dans de grandes situations; les merveilles naturelles me ravissent encore moins.

Oui, Dieu a donné à la vie des attraits suffisants pour qu'on attende la mort sans hâte, la mort où les merveilles morales et naturelles seront centuplées, où la foi, l'espérance et la charité prendront un développement immense par la délivrance du corps et des organes imparfaits.

Paris, octobre. — Il faut se rappeler soigneusement ce que l'on a fait de bien. Si on l'oublie, on n'en conserve pas moins l'orgueil; seulement cet orgueil, devenu instinctif et ne voyant plus sur quoi il se fonde, tourne en vanité. Oui, il

faut toujours se justifier à soi-même ce que l'on est.

Il est faux de dire qu'on n'oublie jamais ses qualités. On les oublie au contraire très aisément.

**Mardi 13 novembre.** — Retour de mes lettres de Crimée... La carte des batailles couverte de sang...

A genoux sur le fauteuil, je rentre les larmes. C'est lutter contre Dieu que d'avoir ces désirs immenses de revoir les disparus.

Pauvres lettres jaunies !

**Vendredi 23 novembre.** — Ce qui dominait dans l'expression du visage de Saint-Arnaud, dans les trois rides de sa joue, dans sa bouche fermée, dans son regard, dans son attitude, c'est la vivacité nerveuse, la dureté froide, le défi, la légèreté souriante, presque frivole, l'élégance maniérée. Mais en dehors de ses prétentions, de ses avidités, de ses haines, il avait de la cordialité et pas trop d'envie. Sa frivolité tournait en un grand besoin de nouveau et d'originalité; ses prétentions élégantes, en un grand désir d'être aimable. Sa dureté pour ses ennemis avait pour pendant une grande énergie.

Comme capacité de général, il laisse une réputation douteuse. Il se montait beaucoup la tête. Il était très actif, mais brouillon.

Dans sa mobilité, il changeait de plans, comme à Varna, et se trouvait à vide. Il comprenait la nécessité de veiller sur la vie, sur la santé de ses soldats. Mais, pour faire sa fortune, il provoquait des expéditions inutiles. De plus, toutes ses bonnes intentions étaient stérilisées par son imprévoyance.

La capacité manquant, tout manque. Que faisait au soldat mourant sans laudanum à Mangalia que Saint-Arnaud se dit son père?

Il voulait être administrateur à Orléansville et à Constantine. L'a-t-il été?

**Samedi 1er décembre.** — Citons, citons toujours des exemples; la preuve est là.

Ah! précision! secret des vrais grands maîtres! Comme, de la meilleure foi du monde, on te redoute et on t'évite. On a si peur en posant une loi, si on précise, si on fournit des exemples, de rencontrer quelque exception, au moins apparente.

Comptez les livres appuyés d'exemples, les critiques, les thèses, les affirmations. La clarté est tout; le mystère même doit être prouvé. Tout écrivain obscur, fatigant, compliqué, doit être rejeté avec haine.

**Dimanche 2 décembre.** — Dans l'allée de marronniers du Jardin des Plantes, je disais :

Dès qu'un homme a fait sur l'art ou le métier qu'il exerce huit ou dix bonnes observations, dès qu'il a découvert huit ou dix bons procédés, il se hâte, sans vouloir chercher davantage, de formuler une théorie ou un système ; il se hâte de construire son monument sur cette base étroite. C'est ce qu'a fait Delacroix, par exemple, et Courbet à un degré moins excusable encore.

Tu me dis que Courbet a exposé quatre ou cinq bons tableaux. Je le crois. Dans tout système, il y a à rechercher, et presque toujours à admirer le nombre, petit ou grand, des observations justes et des ingénieux procédés sur lesquels le système a été fondé. Je le disais tout à l'heure à propos de Gall et d'Alletz : dans les auteurs systématiques il arrive souvent que tout est bon, excepté la conclusion, c'est-à-dire, hélas ! excepté le système. En un mot, presque toutes les découvertes des théoriciens sont à recueillir, seulement ces découvertes ont été trop vite réunies et entassées l'une sur l'autre pour la généralisation. L'homme se presse toujours trop de bâtir l'édifice éternel. C'est comme pour cette massive galerie de minéralogie que tu vois là : aujourd'hui on ne peut plus rien y admettre.

Tu parles d'Etex, sculpteur excellent dans certains sujets, qui, attribuant sa réussite à trois ou quatre procédés justes mais à coup sûr insuffisants, refuse d'admirer tout chef-d'œuvre où il

ne rencontre pas l'application de sa théorie. Il en est ainsi de tous ceux qui se sont hâtés d'élever leur galerie de minéralogie : ils n'ont plus de place pour l'hospitalité, ils rejettent ce qui élargirait leur base et les forcerait de rebâtir en entier l'édifice. C'est l'histoire de Vertot; leur siège est fait. Oh ! Il n'y aurait que demi-mal à faire un système si cela ne rendait intolérant. Mais là est le malheur et le châtiment. Vos bonnes remarques, vos bonnes découvertes tournent contre vous; au lieu de vous engager plus avant dans la voie des recherches, votre amour-propre vous barre le passage.

Pour Dieu ! ne nous hâtons jamais de systématiser. Laissons notre porte toujours ouverte; ne la fermons pas à la vérité, sous prétexte que nous la possédons.

Tu ris de M. Lenormant, l'architecte, et tu as raison, car il repousse tout ce qui est Renaissance par ce seul mot : C'est de la Renaissance. Sans doute il faut avoir des préférences, mais que dire de pareilles exclusions! N'est-ce pas se priver volontairement de mille joies, sans compter celle que donne le sentiment de la bienveillance et de l'équité? N'est-ce pas violer cette loi divine : extrayez le beau de partout ?

Vois les plus grands esprits; ils sont les plus hospitaliers et les moins exclusifs, tout en ayant des goûts très prononcés. Sans doute Victor Hugo aime aussi passionnément le genre gothique que M. Lenormant aime le genre classique et Ju-

mièges que le Parthénon; mais repousse-t-il le château de Chambord? Jules Janin ne dit-il pas que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* réjouit sa vue de toute beauté et qu'il aime jusqu'au genre rococo, jusqu'au genre Pompadour? C'est une grande marque en faveur d'un esprit que d'être ouvert et non fermé.

Il est singulier du reste comme on aime faire des lois. Thiers, après quarante ans de pratique d'historien, après avoir écrit vingt volumes sans songer à y mettre de préface, finit par se lasser de tant de sagesse. Il n'y tient plus et il se donne la joie d'exposer, lui aussi, sa théorie et de faire connaître ses procédés. A quoi a-t-il abouti? On s'attendait sans doute, de la part d'un si fameux praticien, à une véritable révélation sur l'art historique. Pas du tout; c'est une suite de règles sages qui n'ont rien de précis et dont lui-même s'est fréquemment écarté. Par exemple, il dit: Allez, allez toujours... et lui s'est arrêté. Mais enfin, grâce au ciel, M. Thiers ne donne sa constitution qu'après qu'elle ne peut plus lui servir. Son œuvre est finie. Mais vois quel danger pour lui-même si — en lui supposant au début la même expérience — il eût conclu et eût observé sa propre théorie.

Et, remarque-le, Thiers est en histoire d'une tolérance extrême pour les différents genres. Que n'en est-il ainsi sur le terrain des beaux-arts! En poésie, par exemple, où il n'a pas fait cette masse d'observations qu'il a faites en histoire, il

est d'un déplorable exclusivisme. S'il donnait une définition du poète, on serait confondu de tout ce qu'elle laisserait échapper, que dis-je? de tout ce qu'elle refuserait d'admettre!

Mais nous voici au cabinet d'histoire naturelle. C'est ici que l'esprit de système prend ses développements les plus énormes.

**Mardi 11 décembre.** — L'amiral Bruat, foudroyé par le choléra en vue de Messine, est enterré.

A la cérémonie des Invalides, à quelques pas en avant du cénotaphe aux trépieds de flamme verte et faisant par sa tenue un singulier contraste avec le simple et grave amiral Tréhouart, imposant vieillard chauve à couronne de cheveux blancs, le petit général Canrobert, de retour de son inutile ambassade à ovations de Stockholm et Christiania, tout joyeux sans doute de son prochain mariage, étouffait de rire dans son chapeau à plumes, en causant avec le général Lawœstine, et provoquait, par ses attitudes excentriques, ce mot d'un de ses admirateurs : « C'est un bien noble cœur, mais il y a toujours eu en lui un peu du paillasse. » A ce mot, un ancien soldat d'Afrique répondait : « Il a toujours eu l'air d'être saoûl. »

Le fait est que le Général, complètement oublieux du cercueil de son frère d'armes et du

voisinage officiel des ministres et des ambassadeurs, n'interrompait sa pétillante causerie que pour regarder la voûte en soufflant dans ses joues, en balançant violemment ses hanches de droite et de gauche, en arrondissant le bras droit comme pour réaliser les poses les plus bizarres, ou bien s'asseyait de travers en débordant impatiemment le dossier de son prie-Dieu de toute la longueur de ce même bras droit agitant le chapeau. Pauvre chapeau à panaches ! Que n'en a-t-il pas fait ? Je l'ai vu le prendre par une corne et le planter par l'autre corne dans son côté.

Sa sortie de l'église a été celle d'un arlequin. Il a descendu les marches au galop, seul, devançant Lawœstine, se cambrant en arrière dans sa petite taille, le bras arrondi horizontalement, riant, sautant, courant entre les deux rangs d'invalides dont plusieurs, par parenthèse, sont invalides de son chef.

Longtemps après, le cercueil est ressorti de la chapelle ; on a replacé à grand'peine la lourde bière vernie dans le char argenté aux drapeaux tricolores.

Le maréchal Vaillant, à la bouche dédaigneuse, à la parole froide, au visage bouffi et blême, aux yeux demi-fermés et rouges dans le blanc, paraissait affecté mais moins cependant que l'amiral Parseval-Deschênes, visage maigre dont la mâchoire supérieure avance avec une expression un peu niaise, et surtout qu'un autre amiral, belle tête à cheveux blancs, figure de chirurgien grave

quoique colorée, regard ferme et triste. Le maréchal Magnan est venu causer avec ce dernier.

Magnan est le pendant curieux du Ministre. Aussi gros mais plus grand, plus fort et plus alerte; son œil est moins petit et hautain, mais plus roué et gouailleur. L'un est plus diplomate, l'autre est plus soldat. Tous deux ont l'air dur, mais on retrouve dans chacun les habitudes de corps que leur passé et leur arme différente doivent leur donner.

Tous quatre formaient groupe sous les pieds de la statue de Napoléon.

Il y a un an, une scène analogue se passait à cette place. On descellait d'un char semblable la lourde bière d'un autre cholérique, d'un autre chef d'armée, le maréchal Saint-Arnaud. A l'entrée de l'hôtel des Invalides, les mêmes valets aidaient à descendre des mêmes voitures les mêmes généraux, les mêmes magistrats costumés, les mêmes Fould, les mêmes Baroche, les mêmes Morny, à gilets blancs brodés traversés du grand cordon rouge. Tous pourtant avaient vieilli d'une année, comme l'Empire, comme le monde. Entre les deux cérémonies, des milliers d'hommes avaient expiré sans secours, loin de leur patrie, dans les entreponts des navires encombrés, ou la nuit, sur un horrible champ de bataille. Inkermann, les tranchées, le Mamelon-Vert, Malakoff, Traktir, l'assaut, avaient eu le temps de s'accomplir. Vuillemot et Cassaigne étaient morts, grandes victimes!

Je pensais à cela dans l'église, au moment où, les tambours battant aux champs, mon regard douloureux, presque amer, s'était arrêté sur le front brusquement penché du général Canrobert qu'interrompait en pleine gaieté ce bruit solennel, lui dont la part de responsabilité est si grande dans ce lamentable passé qui n'est plus.

Hélas ! la moindre des erreurs du général Canrobert, si joyeux à l'enterrement de l'amiral Bruat, la moindre de ses erreurs, dis-je, celle qu'il a dû abandonner presque aussitôt que conçue, sa création des Eclaireurs d'élite ou des Enfants perdus, a coûté la vie au plus noble soldat de l'armée française !

**Mercredi 19 décembre.** — Comment un La Rochefoucauld, un Pascal, un Lesage ne créent-ils pas un Harpagon, un Figaro, un Louis XI ? Comment ne placent-ils pas en scène leurs créations ? Qu'est-ce donc que cette mise en scène où échouent même les Balzac, même les Victor Hugo ?

En vérité, il faut que ce soit un art bien difficile, bien mytérieux, exigeant un génie inné particulier ou une inspiration subite.

Même ceux qui y excellent, ont-ils produit la millième partie de ce que font espérer des imaginations comme celles de nos romanciers et de nos poètes ? Voyez cette liste qu'Alexandre

Dumas donne des vrais chefs-d'
ou tragiques des théâtres de t
qu'elle est courte après quatre
de sujets ont été oubliés ! Et
dramatiques, les plus satirique
geurs.

On rêve une pièce qui desce
rieur d'une famille, qui vous m
le vice ou le crime s'ignorant pe
aux échecs avec la vertu ; un
tombant au milieu de ce calme
illuminant le passé de chacun
la famille et frappant certains
blême clarté. Oh ! oui, le théât
Quelle force une leçon de moral
drait de sa publicité ! Ah ! qu'
saisissable, l'invisible, l'inaperç
toucher du doigt par la foule
tante ; que chacun s'interroge
devant l'œuvre du poète profon
hardis osent à peine, devant un
un tel inattendu, ébaucher l'i

*temps de Luther.* Je veux, avec les e
mon temps, toutes ses déplorables erre
sées une à une en public dans autant
à la portée de tous, de scènes bien s
bien théâtrales; je veux des conversati
bles au fond et souriantes à la surface
chose comme ce que dit Mme de Gira
sa préface de l'*École des journalistes.*

Pas de drame jaillissant du hasard, d
contre peu probable, d'une substituti
méprise, d'une parenté qui se découvr

Il faut quelque chose, il est vrai, q
sard découvre; mais que ce hasard s
table et pour ainsi dire le premier ver
que le coup porte; que le coupable d
tremble, s'il se sait coupable, ou le s
l'ignore.

Tartufe! Est-ce là le seul défaut dor
à faire rougir, à faire frémir le specta
en a-t-il pas d'autres et de plus grands?
immortel où nous vivons, où des livre
reux, effrayants pour le crime, ont p
faut plus qu'une chose : forcer d'ouvri

Le théâtre peut aussi redresser le goût, soutenir des réputations par un mot, éveiller l'attention sur une question incidente.

Dans une pièce d'Alexandre Dumas fils, on entend : « Ah ! vous avez été en Algérie, ce beau pays dont on dit tant de mal ? » Cela est très remarqué et, chose bizarre, fait réfléchir, appelle l'attention de plus de gens que ne ferait un traité dans ce but.

Quelle influence jusque dans les détails, par la voie des jeunes filles, des femmes qui ne lisent guère ! Quelqu'un m'a dit : « Il est question du maréchal Davout dans *Mademoiselle de la Seiglière.* »

**Mardi 25 décembre, Noël.** — Tout à l'heure, assis près de la fenêtre, regardant vaguement le grand dôme des Invalides et les taillis rouges des allées qui l'encadrent, en proie à une émotion de plus en plus douce, attendrie, envahissante, je pleurais. Un frisson inaccoutumé parcourait mes épaules; mes pensées, délivrées d'inquiétude, tournoyaient sur elles-mêmes, émues et charmées, comme des feuilles jaunies, quand le vent s'apaise, tournent encore un instant sous un rayon de soleil. Un livre était ouvert sur mes genoux, à une de ses dernières pages.

Qui pourrait deviner au fond de l'âme la source d'où ont jailli les larmes ? Comme Alfred de

Musset pleurant la fille de M. Régnier sans la connaître, j'interroge l'abîme et je m'écrie : Une larme coule et ne se trompe pas.

Avant-hier, Dimanche, je relisais, pour la première fois depuis sa mort, l'admirable lettre que m'écrivit à trois reprises, de sa main presque mourante, la sainte amie que je n'ai pas connue. Cette lettre, qui est une explication de ses souffrances d'âme, une sorte de révélation douloureuse d'enthousiasmes qu'elle a dû refouler, contient en même temps, à l'endroit de Victor Hugo, la trace de préventions invétérées. Hélas ! la femme de bien qui mourait par excès d'abnégation méconnaissait le plus grand des hommes de bien.

En vain je lui avais écrit : Quoi ! Madame, vous souriez des poètes, vous qui êtes l'éducation même sous des traits de femme ! Quoi ! vous vous révoltez jusqu'à l'ironie contre leur doux ascendant ! Elle avait persisté doucement, loyalement, dans sa désolante injustice.

Ne pouvant me résigner à laisser durer l'erreur dans une âme sereine, j'avais cherché, coûte que coûte, la preuve la plus prompte, la plus saisissante. Je lui avais écrit brutalement : Cet homme que vous méprisez, c'est peut-être en invoquant son nom que Vuillemot a reçu la mort en Crimée. Or mon ami était devenu tellement le sien qu'on n'avait encore osé lui apprendre sa fin, si sublime qu'elle fût !

Je ne réussis d'abord qu'à l'affliger, qu'à la

blesser profondément, une première réponse me le prouva; mais peu après elle revint à la vérité, c'est-à-dire à la tendre indulgence pour le génie.

Combien il eût été cruel pour moi de me dire : Elle nous laisse une erreur de cœur à déplorer, cette femme héroïque qui souriait à ses souffrances; qui, dans le délire, priait pour les hommes et qui mourut en invoquant la paix le matin du jour où on allait prendre Sébastopol, précédant seulement de quelques heures dans le monde invisible la belle âme de Cassaigne escortée de milliers d'autres.

Dans la maison où j'allais avant-hier, je rencontrai deux soldats de la Garde arrivant de Crimée. Ils racontaient grossièrement leurs héroïques souffrances et leur horrible gloire. Je me demande si les sentiments mêlés que soulevait en moi la contemplation de ces âmes énergiques mais habitées par la haine, l'ignorance et le soupçon, ont influé sur mes pleurs de ce matin.

Ce que je dois noter, c'est qu'hier soir, rue Saint-Antoine, j'ouvris la *Presse* et, à la lueur d'une boutique, je lus, de mes yeux brûlants, d'admirables vers datés de Noël, une touchante, navrante prière à la Vierge d'une femme sans enfants, de Mme de Girardin.

J'enfonçai ces vers au fond de mon cœur ; je songeai d'abord à ce sentiment de la maternité qui ne trouve pas toujours à s'épandre ; je compris et je plaignis mon vieux professeur dont

j'ai connu le fond de l'âme à cet endroit douloureux ; je remerciai la poésie de m'avoir révélé ce que la Bible et Sara m'avaient mal fait comprendre, et je me remis à penser à la bonté des femmes, par Mme Marsaudon sans enfants.

Je vis, place de l'Arsenal, mon frère Emile qui veillait ses deux filles endormies. Il me dit ses tristes souvenirs d'Algérie, ses efforts, ses luttes, ses déboires. Je pensai à notre digne père dont la sévère conscience nous a fait cette destinée et je passai dans une autre maison.

Là, j'entendis louer et je louai plus haut que tous le grand Empereur. Je parlai de son genre spécial de bonté. Je racontai ses tendresses de jeune homme, ses déchirements de séparation quand son frère Louis le quittait. J'expliquai l'entrave qu'apporte à la libre expansion des sentiments, au développement de la douleur, l'inquiétude incessante qui sort des affaires du monde.

Chez Napoléon. les préoccupations innombrables et instantes n'amortissaient pas le regret ; elles l'écartaient, elles le laissaient en réserve. Il suffit pour en juger de lire ses lettres à la mort du fils d'Hortense, lettres concises mais où la douleur se trahit par l'effort même de la sérénité, où la profondeur du génie se découvre sous la placidité des expressions. Jamais il ne put accorder aux crises de son cœur le temps de se dénouer. Une joie, une douleur chassait l'autre avec la rapidité de l'éclair. La plus lon-

gue marque d'accablement d'amitié qu'il put donner, ce fut cette journée entière qui suivit la mort de Duroc et où il resta sans rien faire, le front sur le dossier de sa chaise.

Quelle vie précipitée ! Toujours au centre des événements qu'il subissait, il les voyait, comme un éventail magique, s'ouvrir et se fermer sans cesse devant lui. A peine avait-il le temps d'en embrasser l'ensemble et, après avoir de son regard sûr et rapide interrogé tant d'horizons gros d'orages, d'ordonner à la lueur de l'éclair le changement de manœuvres qui devait sauver le navire ! Quelles dévorantes années ! On peut dire qu'il tomba haletant sur l'île du recueillement et du repos éternel. C'est à peine s'il se débrouillait dans les dates et s'il pouvait se replacer par la pensée aux diverses périodes de sa vie. Jamais il ne les avait contemplées ainsi.

Quelle clarté d'expérience et quelle raison généreuse dans ses conseils à son fils tels qu'il les dicte à Montholon ! Ah ! qu'il dut souffrir ! Les nuages tumultueux de Sainte-Hélène, entassant leurs noires et changeantes montagnes, préparant les gommiers desséchés au rafraichissement en les torturant de leurs rafales, voilà l'image des événements de l'Empire. Pauvre Empereur, il ne devait pas présider à la pluie bienfaisante ! Il souffrait dans son île ardente, il brûlait en dehors et en dedans. La main sur le foyer qui rongeait sa poitrine, perdu dans ses regrets, il regardait le ciel et la mer sans les voir.

Au collège, on le notait caractère reconnaissant. Il s'est montré tel toute sa vie. Comment ne l'eût-il pas été, n'était-il pas orgueilleux? Voyez ses derniers jours, fait de biographie unique peut-être chez les maîtres du monde, à quoi les emploie-t-il ? Est-ce à défendre par de nouveaux écrits, par de nouvelles paroles, sa mémoire insultée ? Non ; il rouvrira bien un jour ce testament dont il s'occupe, pour secouer l'ombre d'un remords, pour repousser hardiment l'accusation d'inique cruauté, mais ce n'est qu'après qu'il aura résumé dans ce testament tous les souvenirs reconnaissants de sa vie.

Le voyez-vous recherchant, sur son lit de tortures, seul dans sa chambre où l'air étroit s'échauffe et le couvre de sueur, dans sa chambre au delà de laquelle est le monde plein de son nom, le voyez-vous recherchant des noms inconnus, revoyant la montagne de Corse et le berger qui lui vint en aide, et sa vieille nourrice, pensant à eux comme à son fils!

Et ses soldats! Il semble que sa reconnaissance pour eux s'exalte de sa responsabilité. Il pense à eux, lui qui va mourir ; il y pense avec des pleurs. Il y a là les plus belles larmes de génie repentant qui aient été versées. Ces soldats mutilés, ces vieillards de Fontainebleau, ce sont les débris de sa fortune, les derniers restes opiniâtres des armées innombrables qui crurent en lui.

En revenant, attendri par les regards appro-

batifs que j'avais vus fixés sur moi pendant que je parlais, je me prenais à dire : Que de femmes aux âmes fières ou charmantes ! Mme Clair Marsaudon, sa fille adoptive, la sœur dévouée de Perrodil, Mme de Girardin, Mme d'Agoult : j'allais tomber sur le livre de Mme Lesguillon. J'y trouvai une rare franchise, l'aveu hardi des troubles du cœur, de beaux instincts d'indépendance, des élans vers d'illustres amis ; j'y trouvai la souffrance idéale de ne pouvoir s'exprimer.

Parmi les poètes qui devaient occuper la pensée de cette femme sincère, je me demandais si j'allais rencontrer le nom de Victor Hugo cité avec blâme ou avec reconnaissance, je tremblais d'une erreur semblable à celle de Mme Marsaudon. Mon cœur était agité. Je tombai enfin sur quelque chose de significatif :

« La politique a son martyre !
On regrette et l'on ne peut dire
Qu'il est de chers noms qu'on admire
Et qu'on se plaît à répéter... »

Je lus ensuite :

« Vous allez nous quitter pour suivre sur la côte
L'illustre Alighieri que l'exil fait son hôte. »

L'émotion douce s'empara de moi, m'envahit rapidement, et, quand j'achevai la pièce, les larmes étaient venues, dégonflement du cœur, inexprimable apaisement !

C'est qu'aussi, je le vois par ce qui a précédé, nul lecteur n'était mieux préparé que moi ; nul n'avait si durement ressenti le malaise des malentendus, surtout avec les femmes, la souffrance des dissidences d'opinions, le martyre de la politique. A coup sûr, à cette heure du siècle, et pour moi seul peut-être, cette femme de sens et de cœur, cet écrivain modeste se trouve être un consolateur, un poète inspiré.

Mais j'admire aussi comme la source des larmes est sanctifiée et lointaine et comme elle se dérobe dans les profondeurs de l'être humain !

**Mercredi 26 décembre.** — Mon ami Gaulier ne peut admettre qu'on lise le *Mémorial de Sainte-Hélène* avec l'espérance d'y puiser des enseignements moralisateurs.

Il dit : « Napoléon est un homme funeste. Il n'a laissé que de mauvais exemples. Il est pareil à César, à Attila. Il est au-dessous d'Annibal. Guillaume III est plus grand que lui et que son maître Cromwell. Je ne reconnais de grands que les Charlemagne et les Washington. »

En un mot, Gaulier compare des situations politiques qu'il peut croire suffisamment analogues.

En dehors du point de vue politique, et au-dessus de lui, n'y a-t-il pas le point de vue éternel, moral, philosophique ?

L'intérêt public commande d'étudier chaque grand caractère, pour en tirer non pas seulement des exemples politiques, mais des exemples.

Il peut se faire que louer Napoléon entraîne des dangers pour la génération présente prise en masse, pour l'intérêt politique du moment ; mais cela entraîne les plus grands avantages pour les générations futures, prises individu par individu.

Un grand homme a mille traits de caractère auxquels un merveilleux concours de circonstances a permis de s'épanouir. Ce sont ces traits de caractère qu'il importe à tout homme d'étudier.

Napoléon politique peut être imité par un ambitieux qui se trouvera dans une de ses situations et qui voudra tenter quelque 18 Brumaire. Mais cet homme ne l'imitera en rien dans les situations suivantes. Et d'ailleurs cette situation, n'étant ni précédée ni suivie des mêmes événements, ne sera-t-elle pas semblable.

Nul n'est coupable de ses imitateurs. Napoléon n'a à répondre ni de l'empereur Soulouque ni du docteur Francia.

Mais en dehors de la politique, Napoléon peut être imité par le dernier des mendiants, et c'est là ce qui importe. Il y a tel trait de son caractère qui doit entrer dans la composition du nôtre. Cela peut étonner. On ne conçoit pas qu'on cherche si haut ses exemples de conduite ; souvent on ne conçoit pas même qu'il faille chercher des exemples. L'homme est partout un homme.

Sa haute situation ne fait que mettre l'âme en lumière, et la diversité de ses actes ne fait que séparer les éléments de son caractère.

Jamais les hommes n'ont été mis en lumière comme aujourd'hui.

Un homme qui a peu agi, qui a peu exprimé, est une nature ébauchée, d'autant moins grande qu'elle est moins multiple, diverse, épanouie. La parole et l'action sont deux genres d'épanouissement. Le second est le dédoublement du premier.

**Vendredi 28 décembre.** — Il faut presque toujours croire le mal qu'un homme dit de lui-même (1).

**Lundi 31 décembre.** — J'ai toujours des genoux qui fléchissent et des yeux qui défaillent à la moindre tension douloureuse de l'esprit. Je vais cependant mieux et j'ai pu reprendre mon service assez à temps pour ne pas perdre le fruit de deux ans de travail. J'apprends que je passe à un emploi de deux mille cent francs. Je dois ce petit avancement, qui réjouira surtout ma mère, à la bienveillance de M. Fellmann.

(1) Cette pensée a paru dans la *Revue Moderne*, du 1er Octobre 1866.

Personnellement, je suis heureux. Je le suis, pourvu que j'oublie les cadavres couchés derrière ma porte, dans cette chambre où le travail m'absorbe et où ma mère essaie de me distraire en m'embrassant. Est-ce que je ne demeure pas entouré des plus tendres, des plus charmantes affections? Est-ce que je n'ai pas vu revenir à moi, plus fortes que jamais, celles que j'avais cru voir s'éloigner? Est-ce que depuis deux ans je n'habite pas de nouveau avec mon excellente mère? Est-ce qu'à chaque deuil qui frappait en elle la grand'mère, en moi le frère ou l'ami, nous n'avons pas mêlé nos larmes?

Oh! oui, je bénis Dieu qui m'a rendu toutes mes croyances et qui chaque jour entr'ouvre mon esprit à des clartés nouvelles; je sens que mes meilleurs jours s'écoulent en ce moment, et pourtant ils s'écoulent dans la maladie et dans le saisissement affreux de la pitié pour les martyres inexorables. Pourquoi Dieu m'a-t-il fait l'écho de tant de cris pareils au cri du Jardin des Oliviers, lui qui seul est assez fort pour les entendre? Je l'ignore... J'ai succombé d'admiration et de pitié.

# ANNÉE 1856

**Mercredi 2 janvier.** — Ce soir, 35, rue Vaneau, accoudé à une fenêtre du haut de la maison, en vue du parc Galliéra, je pensais :

Dans ce sévère paysage où les lumières scintillent au vent, où le souffle doux de la nuit court sous les nuages, en frôlant le toit qui abritait en 1848 les derniers jours de Chateaubriand, je cherche un peu d'apaisement.

Au delà de ces noires touffes de verdure, dans la direction de ce couvent, blanc dans les ténèbres, tout là-bas, il y a, je le sais, un homme de génie qui agonise. Je me demande quelles pensées généreuses ont rempli de jour en jour cette vie de grand homme, et de grand homme de bien.

Que de nobles passions animaient cette âme solitaire, contemplative, ardente, aux jours de la jeunesse et de la lutte. Et voilà la fin !

Assez de statues écloses, assez de statues rêvées. Déjà il ne peut plus contempler l'œuvre qu'admireront ceux qui n'ont pas encore de regards.

Quitter la vie! cet escalier au haut duquel je suis en est l'image. Elle croule sous nos pas. Effarés, nous tombons tous, avant ou après les êtres chéris. Du moins, quand l'heure suprême nous atteint brusquement, la transition douloureuse est sauvée. O sombre attente de la mort, pourquoi te prolonges-tu parfois ainsi?

La vie est si grande avec ses splendeurs morales, avec ses cœurs dévoués, avec ses grands sculpteurs et ses grands poètes, avec ses privilégiés de l'âme. Qu'il doit être dur pour David de la quitter! Oh! séparation inévitable d'avec les aimés.

Mme David a vu le vieux lion résigné s'affaiblir de plus en plus sous le découragement; elle l'a vu ramené de la Grèce, patrie de son talent, dans la patrie de son cœur; rentré dans sa maison, elle l'y a défendu contre la paralysie envahissante. Quand je l'ai connu, les jambes déjà étaient prises. Il les montrait, refusant à quelqu'un, devant moi, de travailler encore.

Aujourd'hui, il ne pourrait plus s'écrier : « Pauvre Hugo, je l'aime! » ou bien encore : « Dites à votre ami de ma part que je prévois qu'il sera un jour utile à sa patrie; il faut qu'il se réserve pour elle! »

Est-ce que toutes les statues du Père-Lachai-

se, de Rouen, du Havre, de Philadelphie n'ont pas l'aspect plus lugubre ce soir où leur créateur va mourir ?

**Jeudi 3 Janvier.** — Un grand malheur, un malheur immense pour le pays et qui a dans mon cœur un profond retentissement, c'est celui qui, tous les matins, me conduit rue d'Assas : David d'Angers est à l'agonie depuis le 1er Janvier.

Le 16 Octobre dernier, on l'entendit se lever en sursaut et tomber ; on le releva paralysé de la moitié du corps. Peu à peu, on parvint à le remettre de cette première attaque. Les fonctions digestives reprenaient quand, le 1er Janvier dans l'après-midi — la loi de mort connaît-elle nos divisions d'années ? — un second coup de foudre l'a frappé et n'a plus guère fait qu'un cadavre de ce grand homme de bien.

Depuis ce jour il est étendu paralysé jusqu'à la langue, ne pouvant exprimer ce qu'il souffre, à ce point qu'on en doutait d'abord, et c'est à peine si, de loin en loin, il reconnaît sa femme. Ce matin il était à la dernière extrémité.

Une vieille bonne qu'il a depuis vingt-quatre ans est, avec sa femme, la seule personne dont il paraisse vouloir accepter les soins. C'est la fille de cette bonne que j'interroge tous les matins et que je quitte toujours le cœur plus serré que la veille.

Hier soir, j'ai acheté le portrait de David par Achille Devéria. Il est d'une admirable ressemblance ; mais quel changement depuis cette époque pourtant si récente, depuis 1849 ! Alors, il avait l'air jeune et la tête haute, le regard généreux et hardi. Mais bientôt le coup d'Etat, la proscription en Grèce ont fait plier ces épaules et désolé ce regard ferme, clair, rempli de bonté, où je crus reconnaître, la première fois que je le rencontrai, le regard même de Vuillemot.

Mme David me l'avait bien dit : « Depuis le 2 Décembre, mon mari n'est plus que l'ombre de lui-même ! »

Quand je pense que David n'a que soixante-deux ans, l'âge de ma mère, ma douleur se complique d'effroi.

Qui fera la statue du grand statuaire ? Qui l'éternisera, lui qui a éternisé les autres ?

Vendredi 4 janvier. — Il ne pleuvait pas comme hier ; la terre était sèche. Du soleil dans la cour. La jeune domestique me dit : « Ah ! monsieur, si c'est possible, il va plus mal encore.

— Au moins souffre-t-il ?

— Oui, monsieur, il souffre et beaucoup ; on le voit maintenant.

— A quoi donc ?

— Il cherche à parler; en se penchant, on entend presque.

— L'expression de la figure marque-t-elle la souffrance ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Est-il maigri ?

— Non, monsieur, sa figure est enflée au contraire comme le reste du corps. Ce matin, quand je suis entrée, je le croyais mort.

— C'est toujours votre mère qui le soigne ?

— Oui, monsieur, depuis vingt-quatre ans elle le choie, elle le dorlote.

— C'est très beau cela. Et son médecin ? Qui est-ce ?

— C'est M. Gubler, un jeune homme.

— M. David a pleine confiance en lui ?

— Oui, monsieur.

— Où donc est sa chambre ?

— Sur le derrière de la maison, la même fenêtre que celle-ci. » Elle me montre celle de Madame.

Je reviens les larmes aux yeux, regrettant amèrement que Victor Hugo ne soit pas là pour le glorifier au bord de la tombe comme il l'a fait pour Delavigne, Frédéric Soulié et Balzac.

Lundi 7 janvier. — Discours projeté pour l'enterrement et que j'ai eu le bon esprit de garder pour moi.

Messieurs, David d'Angers peut se définir d'un mot : c'est Plutarque un ciseau à la main.

Son génie d'artiste, les plus grands contemplateurs du beau l'ont exalté ; il y a plus de vingt ans que les critiques et les poètes ont salué en lui un autre Puget, un autre Michel-Ange, mais ce qui resplendit surtout dans son œuvre, c'est son génie civilisateur.

David a droit à un double éloge. En même temps qu'il perfectionnait son art, il lui désignait un but sublime. Il appliquait la statuaire à l'éducation publique.

Là est son originalité la plus haute devant les hommes et, disons-le aussi, puisque nous sommes au bord d'une tombe, c'est son principal mérite devant Dieu. A cette heure suprême, que pourraient pour lui ses statues si elles n'étaient des pensées, des actions !

Selon la distinction fameuse de Pascal, il n'a pas seulement voulu être parmi les spirituels, il a voulu être parmi les saints.

Civiliser le peuple par les grands exemples, par l'apothéose des grands hommes, cette pensée profonde autant que simple s'était emparée de son cœur dès la jeunesse, dès les premiers pas dans la carrière. Non seulement elle lui a inspiré le grand bas-relief triangulaire qu'on aperçoit du haut de cette colline à l'autre extrémité de Paris, mais elle l'a poussé à faire du lieu sacré où nous sommes un second Panthéon,

un Panthéon à l'air libre, plus vaste que le premier et plus solennel encore.

Il a transfiguré ce grand parc funèbre; grâce à lui, grâce à l'impulsion donnée à ses émules, on verra, on voit déjà, au détour de toutes les allées, nos hommes illustres se dresser, surgissant de leurs tombeaux; ils ressuscitent en quelque sorte et les générations futures pourront admirer l'éternelle vie que l'art donne, à l'endroit même où la nature réduit les ossements en poussière.

Combien de nos glorieux contemporains s'étaient dit en secret comme Gœthe, comme Casimir Delavigne, comme Victor Hugo :

« Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David ! mon corps fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes,
Renaîtrait pour ne plus mourir ! »

Il les a entendus, il a rempli nos villes de leurs « colosses radieux ». Mais quelle clairvoyance et quelle impartialité il fallait pour devancer sans erreur le jugement de la postérité et mêler sans confusion les gloires modernes aux gloires antiques. David a entendu la voix qui lui disait :

« Garde la dignité de ton ciseau sublime, »

et il a demandé la vraie lumière à sa conscience.

Seulement, comment s'expliquer l'humilité

d'un tel homme, sa douleur de n'avoir point fait assez, ses doutes sur la portée de son œuvre ?

« Les poètes peuvent plus que nous, murmurait-il un jour devant moi. Ils s'expliquent davantage. »

Ah ! quelle plainte touchante ! Comme elle révèle la plus généreuse ambition d'être utile ! Ce Michel-Ange aurait voulu, lui aussi, être Dante.

Il ne se contentait pas d'être doté de la plus puissante expression de l'art, il les eût voulues toutes. Aucune n'eût effrayé sa responsabilité.

Rassure-toi, David, et Béranger est là pour te l'affirmer, l'art dans chacune de ses formes parvient à tout faire entendre. Quand c'est une âme comme la tienne qui le dirige, peu importe l'instrument.

Comment te plaindrais-tu de bégayer, de mal éclairer les âmes, de les faiblement entraîner aux exemples héroïques, toi qui projetais sur chaque grande figure ta flamme intérieure, toi qui tant de fois a fait lever les yeux attendris de la foule, toi qui lui apparaissais :

« Prêtre autant que sculpteur, juge autant que poète,
O pétrisseur de bronze ! O mouleur de pensées ! »

Mais non, là n'était pas la véritable source de cette mélancolie, de cette tristesse adoucie de lointaine espérance qui avait mis dans ces der-

nières années sur son visage une si touchante empreinte.

Elle venait, cette tristesse, de ce qu'il savait que les pensées des hommes de génie ne pénètrent presque jamais de leur temps jusqu'au cœur des foules inattentives et qu'ils sont « le mépris du temps qui les voit naître » s'ils deviennent la « religion de l'avenir ».

Cette pensée douloureuse le poursuivait partout, jusqu'aux ruines d'Athènes, jusque dans cette tribune solitaire du Pnyx où il aimait à méditer. Heureusement il pouvait juger là que les grands conseillers des nations laissent un souvenir impérissable, survivant même aux sociétés qu'ils n'ont pu sauver. Il n'avait pas de désespoir, seulement son espoir haletait après la justice, après le progrès, après la lumière si lente à poindre dans l'ombre des multitudes !

Il souffrait de cette trop longue attente, elle le consumait. Pour le ranimer il suffisait de lui montrer qu'il y avait encore des jeunes gens épris de vertu, de lui citer, par exemple, des lettres de tel obscur lieutenant de l'armée de Crimée qui faisaient déjà présager un nouveau général Foy.

De telles consolations ne se sont pas assez souvent offertes à son esprit. L'anxiété patriotique a abrégé ses jours. Il n'est plus !

En nous séparant de ce noble cercueil, n'y arrêtons pas notre pensée avec trop d'amertume. Disons à sa digne veuve, à son fils désolé, à

tous ceux qui le chérissaient, qui en étaient chéris : Oubliez sa fin cruelle. Dieu cache de la miséricorde jusque sous l'horreur.

L'œuvre qui nous paraît si impitoyablement interrompue était suffisamment accomplie. David avait assez souffert et travaillé pour le service des hommes, il avait assez fait.

Le corps, instrument de son génie, est tombé sur la brèche comme tombe le corps du héros. C'est en vain que ce corps nous semblait un serviteur docile, c'était une entrave. Après l'avoir brisé, l'âme a pris son véritable essor. Réunie maintenant aux âmes qui lui servaient de modèles, elle goûte dans toute sa plénitude ce qui est notre aspiration, notre espérance suprême, la liberté croissante, le progrès indéfini dans l'amour.

**Mardi 8 janvier.** — Dans le salon de David, le jour de l'enterrement, je me suis trouvé pêle-mêle avec Béranger, Cavaignac, Villemain, Marie, Carnot.

Béranger est encore très vert. C'est lui qui a obtenu, à l'insu de David, le passeport qui a permis à celui-ci de rentrer d'exil et de mourir dans sa maison. Il languissait à Nice après avoir été languir à Athènes.

**Lundi 14 janvier.** — Le vieux Dumas rajeunit, il compte un nouveau succès et dans une imitation grecque, presque classique ! Quel étonnement pour l'Académie ! Le directeur du *Mousquetaire* ! le père d'un Alexandre Dumas fils !

Cela lui fera quelque bien ; cela rappellera un peu au respect de cet esprit fécond, ardent, multiple, impressionnable, habile, de cet Horace Vernet de la littérature.

Quel instinct heureux, quel génie d'assimilation ! Il ne manquait à ce propagateur qui fait comprendre tout en altérant tout, et qui sait tout sans rien retenir fidèlement, il ne lui manquait que de s'assimiler Eschyle et Victor Hugo et de tâcher de les fondre. Il a amalgamé l'antique et le moderne avec l'adresse la plus aventureuse, et il en a fait une œuvre de sentiment, d'action et d'éclat. Il met en scène avec le bonheur de l'expérience, il s'inspire pour une scène, la boucle de cheveux d'Oreste, de Pope, de Victor Hugo ; il les refait avec goût, il les déborde un peu. C'est cela avec quelque chose de trop, de cru. Il s'inspire pour une autre des représentations de l'hippodrome, des courses du Champ de Mars. Il s'anime peu à peu dans un début technique et atteint à une chaleur, à une poésie hippique qui fait oublier Racine et rappelle Géricault. C'est de l'éclat moderne, du réalisme appliqué dans une forme brillante et pure à une passion essentiellement antique.

Dumas a au plus haut degré, et il l'a dit, la

poésie du mouvement, de l'action, la poésie du cheval qui se cabre et du vol de l'aigle. Par là encore c'est un Horace Vernet. Mais il a aussi la chaleur rapide, le battement de cœur qui lui fait exprimer la douleur de Marie Dorval, et c'est là que gît sa force dramatique..

**Jeudi 24 janvier.** — Il y a des facultés cachées, c'est-à-dire privées du don de l'expression. Elles sont comme si elles n'étaient pas. Elles sont privées d'expression parce que l'instrument ou même l'art qui leur permettrait de se révéler n'existe pas encore. Otez à Colomb sa boussole et vous lui ôtez son Amérique. Otez à Paul Véronèse ses vessies de peinture à l'huile et vous lui ôtez la révélation de sa faculté de coloriste. Otez à Shakespeare le théâtre, la scène, la rampe, et il ignorera aussi bien que Dante sa puissance dramatique. Otez à la peinture historique la date de 1789, ôtez à un acteur ses deux ou trois meilleurs rôles; ôtez au poète, affranchi de toute nécessité spéciale de mise en œuvre, ôtez à Victor Hugo son instrument, la langue française, ôtez-lui la rime, ôtez en outre à ce créateur les siècles sur lesquels il s'appuie, ôtez-lui la Bible et les Prophètes, la Grèce et les Tragiques, et vous verrez de combien de facultés sublimes vous lui ravirez la saisissante, l'éclatante expression.

Pour aboutir à une œuvre de génie, c'est-à-

dire à une invention morale ou mécanique, il faut un merveilleux concours de circonstances, une nouvelle révélation du vrai éternel.

**Mercredi des Cendres 6 février**. — J'ai reçu ce matin une lettre-avis, signée de Lamartine, m'invitant à m'abonner au *Cours familier de Littérature* comme je me suis abonné au *Civilisateur*. Cette signature autographe m'a causé un attendrissement profond. En la donnant ainsi encore une fois, Lamartine brave honorablement et courageusement l'indifférence publique. Il me rappelle Walter Scott usant ses dernières années à faire honneur à ses affaires. Je relisais justement dans la poésie généreusement donnée en 1831 par Lamartine au libraire Lavocat, ruiné lui aussi, des pensées attendries, inspirées par la retraite du poète anglais.

On s'étonne que de semblables hommes ne conservent pas leur fortune. On refuse de les secourir, on dit : « Pourquoi a-t-il été en Orient ? Pourquoi a-t-il donné des soirées politiques ? Pourquoi manque-t-il d'ordre ? » Ne voilà-t-il pas en effet une façon bien honteuse de s'appauvrir ? Lamartine né pauvre est redevenu pauvre. Le pouvoir ne lui a rien rapporté et il l'a ruiné : Soyons sans pitié pour lui. Comme si ces soirées politiques, ces dépenses d'avant 1848, n'avaient pas été utiles à la France ?

Aujourd'hui qu'il est rentré dans l'oubli et la gêne, vous croyez peut-être qu'on va lui venir en aide ou du moins qu'on va l'approuver de tâcher d'en sortir et de remplir ses engagements par le plus opiniâtre et le plus pur des labeurs, le labeur qui éclaire et qui civilise ? Oh ! que non ! On le raillera, on sous-entendra : réclame avide ; on rappellera éternellement son désordre passé.

Le mieux intentionné dira : Cela fait peine de voir Lamartine donner dans la réclame. Un poète faire de la librairie ! Réclamer vingt francs d'abonnement !

Quoi de plus beau pourtant, de plus touchant aux yeux de l'homme réfléchi que l'auteur de la *Mort de Socrate* et de *Jocelyn* se tirant des exigences de ses créanciers par des expédients comme la création du *Tailleur de pierres*, les *Vies des grands hommes*, les *Notes sur ses lectures*, le *Cours familier de Littérature* ! Et vous direz de cet Aristide, dont chaque œuvre est une œuvre de civilisation : Ce que tu fais est honteux, je te conseille de ne pas faire ainsi.

Oh ! moi, rien ne me touche plus que le gentilhomme royaliste, le jeune ami des plus orgueilleux noms de l'aristocratie, devenu vieux, après avoir parlé à l'Europe monarchique d'un ton superbe, écrivant de sa main à l'étudiant qui l'admire : « J'ai fait telle œuvre, ami, je t'en avertis. Si tu as vingt francs, un peu d'or, tu me le donneras en échange. Aide ton professeur

à sauver l'honneur de son nom. » Et les académiciens, professeurs de Sorbonne ou faiseurs de pièces ou feuilletonistes de *Moniteur*, la poche garnie d'un argent non mérité, s'affligeront du peu de dignité du grand poète ! Il mendie, diront-ils. Oui, il mendie comme Homère.

Honte pour nous qu'il faut accoster pour décider au bien, au devoir. Quel temps que le nôtre ! Qui se croit reconnaissant envers les maîtres ? Qui lit leurs livres ? Qui s'informe s'ils souffrent et même où ils sont ?

**Jeudi 7 février.** — On se sent malgré soi lié aux grandes âmes. On devient partie intéressée dans leur cause. On ne les connaît pas, il est vrai, mais on sent que c'est le hasard seul qui vous a empêché d'être leur ami, en les faisant naître avant vous ou en vous détournant de leur passage.

On a raison de dire : Vous n'êtes pas bon juge de ce poète, vous l'aimez. Il y a, en effet, un lien de tendresse, un engagement ferme, profond, mystérieux qui vous unit à travers les siècles, du jour où une de ses pensées s'est reconnue la sœur d'une des plus intimes convictions de votre âme.

Oh ! qu'importent les siècles et la distance ! Qu'importe le corps, et le visage, et la rencontre des visages ! Il n'y a qu'un lien impossible à

dénouer, qu'une rencontre impossible à détourner c'est le lien, c'est la rencontre des âmes immortelles.

——— Ma mère me lit l'avis de Goethe sur les dissentiments de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. J'y remarque des aperçus justes, mais non assez clairs et développés, sur les deux types d'intelligence représentés par ces penseurs.

Que l'analyse est difficile! Les plus grands pèchent par là. J'y suis apte, mais, hélas! la névralgie tend les cordes douloureuses de mon cerveau.

**Samedi 9 février.** — Je reprends l'*Almanach des longitudes* déjà consulté.

Avant dîner, il m'avait dit : 800.000 Français sont nés avec toi, mais aujourd'hui vous n'êtes plus que 558.000. Que la statistique est parfois éloquente et profonde! Je ne sais pas si la *Mort de Socrate* de Lamartine me ferait plus de bien que ce chiffre saisissant. Rien ne rassure sur ce que cache la mort comme la constatation de pareilles lois. Que la mort est peu de chose en elle-même! Nous ne sommes pas des vivants, nous sommes des survivants ; nous ne quitterons

pas, nous irons retrouver. La mort n'est pas un rapt de Dieu, c'est un fait. Sur 40.000 enfants, 10.000 ont des organisations qui ne comportent pas trois ans de vie. Le cœur est un ressort de montre, le mien était d'une durée de vingt-six ans au moins. Tant qu'il battra je tâcherai d'être bon, de suivre la loi que mon intelligence me montre. Il y a des cœurs qui battent cent ans, c'est le bout de la chaîne, comme dirait Chateaubriand, lui qui compare le cœur de Mme de Beaumont expirante à une chaîne qui se dévide.

Nous avons peur de la mort, nous la prenons pour un châtiment parce que nous ignorons la loi. Depuis que j'ai passé l'âge de dix-huit ans j'ai vu, dès les premiers cadavres tombés autour de moi, que la mort ne choisissait pas. Cela a été dur à m'entrer dans le cerveau, mais en quatre ou cinq coups de coin mon intelligence s'est douloureusement ouverte et résignée. Dasnières, Durieu, Rossignol et Vuillemot, votre disparition ne m'avertissait-elle pas de ce que cet almanach m'affirme : vous ne devez plus être que 558.000 ?

En repassant le soir, j'ai demandé à la table de mortalité combien il restait en France de personnes de l'âge de ma mère, c'est-à-dire d'enfants de la génération de 1793. J'ai lu avec consolation : Il y en a encore 245.000.

**Mardi 12 février.** — Le docteur Auzoux est un type de bonhomie vive, laborieuse, spirituelle.

A première vue, son aspect paraît lourd. Sa figure large, vraiment normande, a une singulière expression de malice jouant la niaiserie. Son visage s'épanouit par moments avec distraction, mais toujours il s'épanouit quand l'objet dont il parle mérite d'émerveiller l'auditoire.

Il semble que sa manière de parler soit la première venue ; les mots tardent parfois à venir, mais jamais l'idée, jamais la suite et l'ordre des explications. La mémoire la plus sûre.

Les gestes sont brusques et prompts, d'une simplicité marquée. Il touche du coude en arrière le cheval dont l'exemple se présente à lui au milieu d'une phrase. S'il compare le polype à un gant, il tire sur-le-champ le gant de sa poche pour le tenir droit dans sa main, puis pour le retourner.

« Ce n'est pas plus malin que cela » dit-il en riant.

Il se prend le menton jusqu'aux joues, le caresse en écartant la bouche et les yeux dans un sourire. Sa lèvre supérieure, qui dépasse des coins comme du milieu, est un peu retroussée, de sorte que ses dents se montrent quand il rit.

Sa mimique éclaircit tout. Il tord ses bras, les coudes en avant, pour imiter les jambes des

poules qu'une nourriture exclusive de pommes de terre rend torses. Il fronce les sourcils, le front d'un air pénible pour imiter les peines qu'a le jockey à se maigrir, et pour mieux frapper par l'image, il dit : « Le jockey devient enfin transparent comme une lanterne. »

Il s'essuie le front et le sourcil gauche de la main gauche en appuyant avec une sorte de fatigue intellectuelle.

Sa volontaire simplicité de langage me frappa dès le premier jour, quand il dit à l'enfant qui lui sert d'aide : « Va moi chercher ma bête à quatre pattes. » Dimanche, il lui disait : « Va-moi chercher mes cœurs, » et le petit rentrait péniblement par la porte que la foule empêche de s'ouvrir, portant dans ses bras des cœurs de lézard, de crocodile, de poisson.

Cette bête à quatre pattes qu'il faisait venir le premier jour, c'est un squelette de quadrupède.

« J'ai craint qu'un squelette d'homme n'effrayât quelques personnes, je parle des dames. »

L'idée me parut comique, car nous étions en présence d'écorchés ; mais, après réflexions sur les associations d'idées, je compris qu'il pouvait avoir raison. Du reste, c'est ici le lieu d'admirer combien la matière dont sont faites ses pièces anatomiques éloigne toute répugnance, toute pensée d'amphithéâtre, et cependant fait en quelque sorte toucher des yeux la nature. C'est le triomphe de l'inventeur.

**Dimanche 2 mars.** — J'ai vu l'entrée à Paris des intrépides bandes de Crimée. J'étais sur le boulevard, en face du café de Paris où des filles, grisées par des dandys, agitaient des deux mains leur mouchoir, inutile parodie perdue dans l'agitation et l'enthousiasme de Paris.

On peut imaginer si je pensais à Vuillemot. Quand les têtes de colonne ont paru de loin, avec leurs képis, leurs faces maigres et noires, leurs porte-manteaux de toile bise, en un mot dans toute la sainte misère des braves, précédées de Canrobert et de Forey qui affrontaient hardiment les applaudissements et les cris d'admiration, j'ai serré mon mouchoir sur ma bouche, car je me sentais débordé par la douleur. J'ai cru que je serais forcé de quitter la place. J'ai tenu bon pourtant.

J'ai vu défiler un à un, les pleurs me reprenant à chaque reprise de bravos, les colonels caressant leurs chevaux, les pelotons de blessés se hâtant de précéder les colonnes et les drapeaux déchirés saluant la foule.

La garde, habillée à neuf, a défilé ensuite; mais la lassitude et l'absence de cette tenue de campagne qui avait frappé l'imagination de tous ont donné à cette fin du défilé, si solennel jusque-là, l'apparence d'une simple revue. Pauvre et brave Garde du reste! Sous ses uniformes neufs, elle cachait plus d'un soldat blessé, maigri, épuisé.

J'ai revu là les deux soldats que j'avais inter-

rogés. Il fallait entendre leurs récits! Ils adorent Canrobert autant et aussi aveuglément qu'ils détestent Forey ; et ces deux généraux unis rentrent à leur tête !

**Lundi 3 mars.** — Nous continuons d'aller tous les dimanches au cours du docteur Auzoux. Lachesnais et ma mère demeurent comme moi auditeurs fanatiques ; Lavalette seul a reculé.

L'autre Dimanche, il s'agissait de la moelle épinière et de la répartition des nerfs dans tout le corps ; hier, de la structure du palais, des fosses nasales, de l'œil et de l'oreille. Nous radotons encore de tout ce qui nous a émerveillés, surtout dans la structure de l'appareil de l'ouïe, le plus ignoré de tous.

Mais j'entends, par mes deux grottes de l'ouïe, vibrer le canon des Invalides. Faut-il répéter :

« Quelqu'un de grand va naître! »

Non, c'est tout simplement la réunion des Chambres qui fait bondir et hurler d'aise ces pauvres canons.

——————— La Chambre est aux Tuileries. L'Empereur déçoit son espoir, en ne lui disant rien des Conférences. Son discours est une récapitulation de l'année 1855, où le voyage de la reine

Victoria et l'Exposition universelle sont encore une fois rappelés. Il fait dire à la France que « la guerre de Crimée n'est qu'un épisode — quel mot ! — qu'elle ne se détourne pas pour si peu des arts de la paix, mais qu'il ne faudrait pas la forcer à jeter toutes ses forces sur les champs de bataille ». Cette prosopopée a pour but sans doute de faire sentir aux États russe et germaniques quel service on leur a rendu en ne faisant qu'une guerre épisodique, et par là de les presser un peu. Le discours de clôture de l'Exposition avait le même sens équivoque. Tout l'art de ce genre d'éloquence consiste à avoir l'air d'être clair sans l'être le moins du monde. C'est une harangue pacifico-guerrière. Il y en a pour tous les goûts.

Le soir, vers cinq heures, un drowski léger roulait sur le quai des Invalides, devant les somptueux et modernes hôtels du président de l'Assemblée et du ministre des Affaires étrangères. Le temps était brumeux, froid. Ce quai, ces hôtels, cette galerie de l'Exposition qu'on démolit, rappelaient Saint-Pétersbourg. Le drowski, après plusieurs voltes gracieuses, entra dans le premier des hôtels. C'était M. de Morny qui rentrait de présenter sa Chambre à l'Empereur, M. de Morny, qui a balayé l'autre Assemblée et qui nous a fait ce que nous sommes. L'hôtel contigu est celui du comte Walewski, celui des Conférences. Les deux fils naturels habitent côte à côte, et continuent leur vie agitée dans les

deux plus beaux palais, dans les deux plus hautes positions de l'État. L'un tient la soupape de la représentation nationale, l'autre tient celle de la révolution européenne. L'Empereur sait ce qu'il fait.

M. de Morny était seul, tenait lui-même les guides. Je me suis approché, pour voir ce personnage élégant. Son chapeau couvrait son front, il avait l'air préoccupé. Je n'ai pas reconnu sa moustache.

**Dimanche 9 mars.** — Le cours d'Auzoux a été fort intéressant; il roulait sur le grand sympathique, le nerf qui fait agir, sans que nous le sentions ni le voulions estomac, foie, rate, intestin.

Le docteur s'est plaint à nous de ce qu'on l'avait autrefois surnommé « grand sympathique » parce que, avec Bichat, il accordait un trop grand rôle à ce système de nerfs.

**Lundi 10 mars.** — Un poète, ami de Maxime du Camp, plus jeune et plus fort, Laurent Pichat, vient de publier un gros et riche volume de chroniques rimées.

Ce sont d'abord les légendes à sens profond du temps de Charlemagne et des Croisades ; puis viennent des récits en vers, très naturels, très fermes de ton, très touchants, où la vie

actuelle du paysan et de sa femme est racontée avec une énergie contenue, mais pénétrante. J'ai lu hier à ma mère la vie de la femme de Jacques Bonhomme, vie de dévouement obscur et ingrat qui s'ignore lui-même et que tout éprouve : le mariage, la conscription, la vieillesse aussi bien que le moment fugitif de l'enfance et de la première beauté.

La préface est extrêmement remarquable. Elle est remplie entièrement par l'examen du rôle que le poète et le peuple jouent dans les sociétés modernes.

Ces deux grands acteurs sont entrés en scène en même temps. Le peuple est un monstre, une mer à marées effrayantes. Le poète seul est de force à dompter et à diriger le peuple ; lui seul peut inspirer confiance à la foule, cohue généreuse, mais ignorante et par là terrible ; il est l'ange appelé à sauver les sociétés modernes. Pichat cite pour exemples Byron, Lamartine, Victor Hugo, qu'il loue de s'être mêlés à la vie publique.

Maxime du Camp avait dit cela aussi, mais dans un style plus fatigant et plus embarrassé. Sa préface aux *Chants modernes* parlait de trop de choses à la fois ; une question secondaire, l'industrie à chanter, le préoccupait démesurément. Du Camp n'a du poète que la franchise, l'indignation et quelques autres facultés ; il est neuf fois pénible et systématique pour une fois vigoureux et naturel.

Pichat est continuellement ce qu'il est. Il a beaucoup de clarté, de fermeté et de facilité. Il a de l'élévation dans l'esprit et de la liberté dans la parole. Il ne cherche pas à dire plus qu'il ne peut. Son programme est très bien rempli.

Du Camp est riche, Pichat l'est aussi ; il est bon de le remarquer, il y a si peu de riches indépendants. Est-ce donc aux pauvres à l'être?

**Mardi 11 mars.** — Une lettre d'Henri Charonnet m'a fait un bien extrême ; j'ai besoin d'être rassuré sur ce que je puis faire de bien.

Rien ne m'est plus sensible que de voir qu'on me lit avec attention et qu'on ne s'en repent pas J'aime surtout qu'on me cite les passages marquants ; on ne saurait trop me préciser la page, la ligne, le mot qu'on a trouvés justes.

Je sais d'ensemble que je n'ai pas écrit en vain. Je le sais par le redoublement d'amitié, par les progrès même des amis de choix ; mais cela ne suffit pas. Il me faut apprendre quel passage a le plus rempli son but et dans quelle disposition on était quand on a blâmé, quand on a loué. Les éloges ou les blâmes ne me touchent que si on les accompagne de ces explications ; mais alors ils m'instruisent beaucoup, ils me corrigent.

Je n'ai de guide que moi-même ; je suis sevré de conseils ; je ne montre à personne ce que je

fais. Aux indifférents, il n'est pas temps encore : je suis trop faible pour leur inspirer confiance, pour les persuader sans d'interminables développements.

Quant aux amis, il est si rare qu'ils vous cherchent dans vos papiers, ayant vos paroles, votre visage. C'est bon pour après la mort. Oh ! alors, ils sont stupéfaits de n'avoir pas été plus curieux, de n'avoir pas mieux compris.

Jeudi 13 mars. — M. de Loménie a publié en deux forts volumes une *Vie de Beaumarchais* dont le succès est très grand en ce moment.

C'est un homme bienveillant, plein de mesure et de bon sens, mais trop homme d'esprit pour bien comprendre les hommes extraordinaires. J'ai dîné à table d'hôte avec lui. Il était de la société de Chateaubriand et de Mme Récamier. Il a le tort d'en sourire un peu. Il sourit de Mirabeau, il souriait de Victor Hugo en 1842. Il a compris Beaumarchais d'une manière remarquable.

Celui-ci a laissé des papiers qui remplissaient une chambre entière ; Loménie a été autorisé par la famille à les dépouiller devant le public et en toute indépendance. Dans la chambre qui n'avait pas été ouverte depuis la mort, les araignées couraient partout à l'abri des scellés, mais tout était classé et étiqueté avec minutie. On a

retrouvé jusqu'au ressort de montre à échappement que Beaumarchais avait inventé étant apprenti horloger ; il l'avait gardé au fond d'une malle avec le manuscrit de *Figaro*. Voilà deux œuvres d'invention qui, rapprochées, donnent à réfléchir.

**Dimanche des Rameaux, 16 mars.** — L'Impératrice accouche, à trois heures du matin. A six heures, le canon réveille les Parisiens.

Le dernier cours d'Auzoux, sur la reproduction et les accouchements commençait à une heure ; Michelet y assistait. Eclat de rire quand Auzoux a confié n'importe à qui l'enfant en carton. Faute de Grande Gouvernante, il l'a jeté sur les planches.

**Dimanche 30 mars.** — La paix a été signée avec une plume d'aigle et une écritoire style premier Empire de onze mille francs.

**Lundi 31 mars.** — Le *Pacific*, parti le 23 Janvier de Liverpool avec cinq cents passagers, n'est pas arrivé aux Etats-Unis. La mer l'a retenu à tout jamais. Est-ce un écueil sous-marin, un

iceberg, une étincelle? Que faut-il pour qu'une coque de navire s'ouvre et que l'eau remplisse la coque et les cinq cents bouches suffoquées?

Les yeux mouillés au départ interrogent maintenant le silence des journaux. Les cœurs qui battaient d'attente en Amérique se serrent à leur tour. Dans les deux mondes, des chaînes d'amour sont brisées. Les veuves « se lasseront d'attendre »!

Ah! l'homme brave la mer, la mer se venge! Elle perdrait sa réputation sans cela. Ses horizons le soir n'auraient plus d'horreur. C'est comme la vapeur que l'homme prend à son service, le coursier se cabre; qu'il traîne une personne ou mille, peu lui importe.

Plus la civilisation marchera et plus les morts arriveront simultanées; plus que jamais on devra être prêt à la mort subite, à la mort effrayante, à la mort tous ensemble.

Mars. — Au moment où les *Contemplations* vont paraître, il semble que les écrivains se hâtent de donner le jour à leurs œuvres, redoutant la grande distraction qui va s'emparer des âmes.

Lamartine commence son *Cours familier de Littérature*. Pelletan presse ses articles de polémique académique diplomatique ou religieuse, Michelet donne ses guerres de religion et son livre spiritualiste de l'*Oiseau*, Eugène Sue voit

interdire au troisième feuilleton sa *Femme de lettres* où l'attaque contre le clergé pour être historique n'est pas moins crue et directe, Laurent Pichat publie ses *Chroniques rimées* où il est parlé aussi de Jacques Bonhomme.

**Mardi 1er avril.** — Grande revue pour fêter la paix de Dimanche. Soleil. Foule place de la Concorde tournant les yeux vers les piliers de la grille du jardin. Les aigles d'or qui surmontent ces piliers se détachent sur les premières feuilles des marronniers du 20 Mars. L'obélisque, échauffé par le soleil ardent, se dresse dans le ciel bleu. Il marque la place où la messe des Russes a été dite en Avril 1814 et la place où le cortège de l'Empereur — le comte Orloff en fait partie — devra se détourner pour se diriger vers le Champ de Mars, autre champ de fédération. Dans la foule, je distingue Léouzon-Leduc dont les livres contre le czar ont, pendant la guerre, alimenté la curiosité publique.

Le cortège apparaît à la grille. Il occupe une largeur immense. Après la ligne des cavaliers, la ligne des écuyers verts brodés d'or; la ligne des colonels et généraux officiers d'ordonnance; l'Empereur en avant, blême et demi penché, saluant à chaque soubresaut du cheval; derrière lui, le prince Napoléon longeant la haie de droite et ne tournant pas la tête. Tout l'état-major sui-

vait. Le cavalier le plus à gauche, Canrobert, rouge, les bras en l'air pour élever les rênes, les cheveux noirs et gras tombant sur le collet d'or, le nez court, cherchait à causer avec son voisin, le comte Orloff. C'est bien toujours le même caractère : le voilà désireux de plaire aux Russes, lui, le général français de Sébastopol. Il a tressailli en entendant par hasard son nom dans la foule. Il vibre au moindre souffle moqueur de popularité.

Le comte Orloff a l'aspect du czar Nicolas. Il est grand, gros, profil correct et sévère ; il reste tranquille sous le casque à pointe d'acier. Il regarde devant lui sans froideur et sans sourire.

Arrivé dans l'allée qui longe les débris de l'annexe et la Seine, l'Empereur, dont la foule est un peu plus rapprochée, ralentit le pas, montre des gamins au prince Napoléon, puis fait un signe au maréchal Vaillant qui se détache d'à côté du général Schramm et l'écoute respectueusement, courtisan dédaigneux. Je vois de face l'Empereur, tourné à gauche, parler à Vaillant. J'observe pour la première fois sa figure dans l'épanouissement. Ses yeux étaient nageants et remplis d'une sorte de satisfaction romanesque. Ce qui donnait à ce sourire presque arabe un aspect singulier, c'est que le blanc des yeux ne se détachait pas du blanc blême des joues qui semblaient grises de poussière. Il parlait au Maréchal avec une bonne humeur vraie et familière. Les crispations de la joue restaient, mais les muscles adoucis par le

sourire laissaient deviner moins un reste de contrainte que de manière et d'élégance. Toute cette physionomie me fit comprendre l'homme qui s'enivre d'illusions, de panache, l'homme à tendresses passagères, le bon compagnon, presque le voluptueux. Du reste toute sa tenue, chevelure et moustaches cirées comprises, est celle de l'homme à prétentions. Il n'y a dans ce visage souriant aucune bonté profonde, aucune mélancolie, mais, je le répète, beaucoup de romanesque, de romanesque allemand.

Du reste, bien qu'il ait en public un visage mort, fatigué, flegmatique, ce visage blanc comme s'il sortait de la chambre m'a presque toujours paru exprimer en-dessous quelque chose d'intime et trahir tantôt de la gêne, tantôt de la timidité, tantôt de la défiance. Louis-Napoléon commande à son visage, mais, pour un œil exercé, son visage n'obéit pas absolument. Ce doit être un homme à la fois avide et défiant, ramené à la bonne opinion de lui-même par ses succès, mais se rappelant ses échecs; entraîné un instant par la passion, mais à l'ordinaire timide et incertain. En toutes passions son physique a dû le gêner beaucoup. En dehors d'un succès qui se continue, son aplomb doit être factice. Sa douceur lui est commandée par son physique. S'il avait eu un fier visage, il eût été moins doux. Je voudrais entendre sa voix.

Le prince Napoléon semblait avoir pris parti de son obscurité. Il ne tournait pas la tête, sauf

un moment où il l'a fait très vivement. Il filait en silence, le chapeau à cornes assez enfoncé, le ventre assez proéminent, le profil assez pur, sans saluer, ne se sentant vu par personne, très soigné du reste de tenue. N'ayant pas la chance, il n'avait pas la bonne humeur de son cousin.

Un cheik arabe décoré, noir comme un Maure, fermait le cortège, fier dans son burnous blanc, sans s'inquiéter des trente mille hommes qu'on va jeter en Kabylie pour égorger ses frères. Il représentait, dans ce groupe européen, la colonie algérienne; à côté de la grande guerre finie, la petite guerre persistante. Il représentait aussi l'humiliation et la honte de son pays.

**Samedi 5 avril.** — On ne considère pas assez l'écrivain d'après ses sujets, on ne lui fait pas un mérite de s'être consacré à ceci et pas à cela. On passe jugement sur le sujet, on n'examine que la manière dont il a été traité. Cela paraît singulier quand on réfléchit à tous les livres inédits de Victor Hugo et à ceux qu'il produira, qu'on ne se demande pas avec anxiété ou avec intérêt : Quel sujet adoptera-t-il ? Sur quel terrain luttera-t-il ? sous quelle forme ? dans quel sens ? Pour Napoléon ne doit-on pas se demander à chaque instant de sa carrière quels seront les sujets d'application de son génie, si c'est Rome ou Madrid

qui attirera son attention, Londres ou Saint-Pétersbourg ?

Pour moi, j'aime considérer, méditer le catalogue d'un écrivain et, dans chacun des livres de ce catalogue, la table des matières. C'est une indication sans prix à mes yeux de savoir que Victor Hugo a fait un roman sur ce sujet, *les Misérables*, que ce roman a trois volumes ; qu'il a fait de *Petites Epopées*, essais de légendes historiques ; qu'il n'a pas seulement essayé d'aborder l'histoire épique, qu'il se reprend à essayer la comédie, *Mazarin*, et qu'il continue ses poésies détachées, son plus grand titre à la gloire. Combien je voudrais connaître les objets de ses *Contemplations* !

**Mardi 8 avril**. — Ardent soleil de printemps.

On creuse sous une tente la fosse de Paul Delaroche.

Deux ouvriers, vieux et jeune, sont étendus sur l'herbe.

Le vieux me dit : « Il sera entre deux couches de béton. Il peut y avoir des révolutions à Paris, on ne le dérangera pas de là. »

Le jeune me montre, en bas de la colline, la pierre énorme qui y est arrêtée. « C'est une des plus légères. Encore trois semaines de travail. » Il m'indique derrière le cœur du maréchal Lannes

la tombe de Mme Delaroche, la fille d'Horace Vernet.

Sous les arcatures de la pierre, en se baissant, on aperçoit le portrait peint de la jeune femme. C'est dans ces trous que Delaroche plaçait des branches de fleurs.

**Jeudi 17 avril.** — J'ai vu passer le vieux maestro Rossini, marchant au soleil boulevard de la Madeleine, s'abritant de la main, traînant son corps infirme, remarquable seulement par sa décrépitude. Comment le revêtir d'un peu de poésie ?

De tous ceux qui, comme Courbet, étaient assis au seuil des cafés, pas un ne devinait l'âme du musicien ailé dans cette lourde chrysalide.

Et pourtant, Rossini est l'homme qui doit être le plus universellement admiré de ce temps-ci; admiré du vulgaire qui sent la musique, admiré des hommes de toute opinion, de tout principe, parce qu'il n'est que musicien, parce qu'il est un pur artiste; et comme maestro, particulièrement admiré, parce qu'il est le plus limpide, le plus vif, le plus expressif, le plus enjoué, le plus entraînant de passion artistique, amoureuse.

Je suivais ce vieillard en me disant : Est-ce bien lui ? Sa laideur est plus grande encore que celle de Béranger. Cette peau transparente, tachetée, grise et ridée, cet œil à demi brillant, cela sent

la vie de soirées, de théâtre, la vie mondaine. Voyons donc s'il marchera longtemps sans être reconnu. Ah ! voici un personnage jeune au visage lie de vin qui l'aborde ! Ils marchent ensemble. Rossini a un peu le profil de Louis-Philippe.

A l'angle de la rue du Luxembourg, l'inconnu lui dit adieu et lui fait une invitation ; il répond gaiement de ses dents blanches dont une seule est gâtée. Son regard pivotant lance de petits éclats vers nous, avec la préoccupation d'être examiné. De l'autre côté de la rue, un jeune homme à barbe le montre à un enfant de dix ans et semble peser dans sa main, par un geste énergique, tout le poids de ce génie.

Tous nous nous séparons. Le jeune homme achève d'expliquer à l'enfant ce qui est caché sous cette décrépitude. Le vieillard continue sa route, sa cravate trop haut montée, sa canne dressée en arrière. Nous revenons et trouvons l'interlocuteur, déjà au bras d'un autre, en abordant un troisième et lui disant : « Je viens de rencontrer Rossini, je me suis promené quelques instants avec lui. »

Voilà les derniers remous du passage de ce grand compositeur : une satisfaction d'amour-propre de l'avoir rencontré, la contemplation d'un jeune homme qui comprend mal peut-être son génie et l'étonnement d'un enfant qui ignorait son nom. C'est encore quelque chose.

Quant à Courbet, le peintre discuté, assis

sous un auvent de café, de sa figure franche, claire, hardie, un peu satisfaite, il regardait les passants, sans se douter qu'il s'y mêlât un maestro.

**Lundi 21 avril.** — A cinq heures, devant le magasin de Michel Lévy, il y avait deux piles de volumes dans une charrette à bras. On refuse de nous en vendre. En repassant à huit heures, il y avait un camion avec un fort cheval. Un commissionnaire y entassait des ballots allongés. Je tournai autour, je lus les adresses : A M. Bronivet, libraire à Bruxelles, trois, quatre ballots; à M... libraire à Marseille...

Les *Contemplations* sous forme de ballots, de colis !

« Les ballots qu'en dormant le marchand vit en rêve. »

Ce joyeux libraire va faire de l'or avec cela. Que ne donnerait pas le proscrit pour être rue Vivienne en ce moment ! Cette œuvre d'exilé, ces sourires, ces consolations enveloppées de toile grise qui vont partir pour toutes les capitales ! Demain, en province, tous les libraires étaleront ces arrivées de Paris; ces *Contemplations* s'assoieront entre le frère et le frère, entre l'ami et l'ami. J'allais caresser l'heureux cheval. Mais il ne les porte que jusqu'au chemin de fer; ce sont les effrayants hippogriffes qui, cette nuit, rouleront ces ballots à

travers les campagnes du Rhône et de l'Escaut.

O Virgile ! tes manuscrits ne prenaient pas cette forme et ce chemin, ils n'avaient pas cette puissance : imprimerie, écriture, chemin de fer.

Je dédoublais cette marchandise, ce colis. Je déchirais la toile. Je voyais l'exemplaire inconnu reproduit à satiété.

**Jeudi 24 avril.** — Au Jardin des Plantes, magnolier immense, éblouissant, de larges fleurs blanches à pétales creux rosés. Dans le bleu du ciel, plus encore que sur le vert des arbres, c'est radieux. Cela a l'air de jaillir des branches à l'instant, c'est la magnificence dans toute son explosion. Pas une feuille, rien que des fleurs ! De longs bourdons bleus luisants frémissent au milieu de ce vaste bouquet. A la moindre brise les pétales tombent à terre, déjà jaunis sur les bords. Féerie d'un instant, rareté charmante !

Tout à côté de l'arbre à fleurs géant, une haie, un bosquet moucheté de rouge, un coignassier du Japon. Le feuillage est jaune et touffu, les petites fleurs sont pourpres. Quel contraste ! Au pied de l'arbuste une pluie rouge ; à côté une pluie blanche. Entre les branches fleuries de frais petits asiles où les reflets pourpres et le vert transparent se croisent sur l'aile des mouches. Cage riante et d'où l'on sort !

O printemps! Quelle merveille! A côté des arbres d'Avril, les arbres de Mai attendent : leur heure n'est pas sonnée. Le bois reste noir et l'arbuste aux longs serpents laisse encore pendre ses barbes d'hiver. Végétation, prodige éternel!

Je donne mes fleurs de magnolia à un jeune bouc. Il refuse le pain touché par une petite fille, il accepte ma fleur. Cela fera du poil de chèvre! J'avais failli en faire du poil de lama.

Dans la cour, un squelette de baleine. La tête est un toit, un toit oblique à deux pans de chaume ou de crin abondant qui flotte au vent. Un homme y tiendrait debout. La bête est immense : les deux mains battoirs sont à ses côtés. L'arête du toit est un vrai bec, c'est l'os du crâne allongé. Au-dessous des parois de fanons velus, deux os circulaires indiquent la mâchoire inférieure.

Deux jeunes gens causaient : « Tu en as vu, disait l'un.

— Ah! certainement! Mais comme on voit ces animaux en mer, au jet d'eau qu'ils font. »

J'écoutais, l'œil sur le squelette aux côtes énormes, à l'épine dorsale sans fin de cette vache marine démesurée. Cet homme par sa simple phrase m'avait fait voir ces animaux en mer, dans une des plaines du Pacifique. Qui les connaît? On ne les voit qu'à leurs évents.

Je pensai aux grands hommes qu'on connaît de la même façon, par tout ce qu'ils lancent

au-dessus de leur tête, perdus dans leur élément où nul qu'eux ne plonge.

Vendredi 25 avril. — Le feu flamboie. Prends garde, dit la mère à sa petite fille, cela brûle.

Je ne sais quel pétillement sinistre avertit les serpents; ils fuient. Les lions fuient aussi, tête basse, devant la forêt qui marche, embrasée. Du doux foyer domestique, le chien approche, il se couche délicieusement auprès, mais il ne touche jamais de sa patte le bout des tisons; le chat non plus, même en jouant.

Le feu trouble soudain des savanes ou des meules que le soleil embrase ; le feu, destruction et rajeunissement, mort et vie, transformation.

Le feu, terreur du présent pour les premiers hommes, joie de l'avenir, mystère ! Il lèche, il s'enroule : tout tombe en cendre, en cendre purifiée, en cendre génératrice, en cendre jeune comme au jour de la création, en cendre pleine de vie. Le feu, révélation soudaine du mystère chaleur, caché au fond de la branche de bois mort et de la froide lame du couteau.

Le feu ! Du sein de la nature, il jaillit, effrayant comme la mort même, agent, comme elle, des volontés de Dieu ! « Tourbillon éblouissant, si beau et si destructeur de la beauté ! » Il avance! la vie, la forme, le présent fondent devant lui. Toute

la métairie, meubles, animaux, habitants s'est évanouie. L'air reprend la fumée et la terre la cendre. Dieu reprend l'éternel !

**Dimanche 27 avril.** — Il y a loin de Rousseau se souvenant du banc de pierre de Lyon et de la Saône rougie par le couchant, de Rousseau cherchant à intéresser le lecteur au doux mystère de ce souvenir ; il y a loin de ces premiers balbutiements de la poésie contemplative aux *Contemplations* de Victor Hugo. Il y a l'intervalle de l'enfance qui s'ignore à la maturité qui se sait. Non seulement Victor Hugo subit des impressions, mais il les interroge. Non seulement il éprouve, mais il en a conscience. Bien plus, il veut en avoir la science.

Constituer la science, faire la lumière, c'est sa mission en philosophie, en religion, en poésie, en politique et en grammaire.

**Mardi 29 avril.** — Lamartine compare l'eau qui se retient aux rochers de la chute de Terni à des titans qui s'accrochent ; il compare le mot uni à l'idée au corps uni à l'âme. Tous les poètes ont fait ainsi. Saisir des ressemblances au passage, s'y arrêter, c'est la poésie, sorte de faculté intuitive.

Faut-il se contenter de ce rapport saisi entre la tristesse et la nuit, entre la lumière physique et le *fiat lux* moral, entre le mot et l'idée? Faut-il n'en tirer aucun parti, si ce n'est un parti littéraire, n'y voir qu'un ornement? Victor Hugo ne paraît pas le penser.

Il y voit la clef d'une découverte ; il suppose que la comparaison doit mener à une raison ; il croit que l'on doit plus insister sur de telles facultés divinatoires, qu'on doit s'arrêter davantage devant le mystère de l'analogie, de la comparaison, de l'image.

Il a retrempé le mot, le langage poétique. Il l'a plus concentré, plus trempé d'harmonie musicale et d'harmonie réelle ; il l'a approprié à l'élément mystère où il doit s'enfoncer. Il a créé le mot à hélice, l'argument progressif, à spirale. Il a fait dans la langue ce qu'on a fait en industrie, de véritables découvertes, des instruments nouveaux de navigation et de transport.

Il entend tirer parti de ces instruments ; il veut que ce progrès de sa langue soit l'expression, la révélation, la réplique d'un progrès de sa pensée. En tout, Victor Hugo est de tous les poètes le plus accusé, le plus pressant, le plus clair, le plus profond, le plus énergique.

**Mercredi 7 mai.** — Je vais salle d'Apollon. Je regarde les quais.

Que pensent les jeunes princes de cette foule? Comment peuvent-ils se faire l'idée du genre de vie, des besoins, des idées de cet ouvrier en blouse qui passe sur le pont, de cette femme avec son enfant, de ces paletots qui se croisent et qui vont? Quelque homme sage, quelque Dupin aîné, si ce n'est quelque maréchal Villeroi, s'approchant du jeune prince pensif dans l'embrasure dorée, lui explique qu'il faut bien prendre garde de donner des espérances à tous ces hommes-là, qu'il faut se contenter de quelques bonnes institutions de prévoyance et de fermes moyens de répression. Il semble en effet que des fenêtres royales de cette galerie, la foule apparaisse comme un amas d'étrangers et d'ennemis. Tout passant est un mystère, mais, vu d'ici, c'est un mystère et une menace.

Pauvre jeune prince! Comment se persuader que ces hommes sont peut-être plus importants que lui? Que ce poète, cet architecte, ce mécanicien, cet historien qui passent font l'Histoire qui a fait ces maisons et ces quais tels qu'ils s'étendent en perspective.

Toute vie a sa source hors de ce palais, tout fait sort d'une âme de cette foule. Et vous croyez être l'âme, le *mens agitat molem* de la France! Vous ordonnez, mais avez-vous ordonné ces âmes, ces talents, ces existences? Ne vous sentez-vous pas l'une des moindres, pauvre Louis XVII, pauvre duc de Bordeaux?

Comment le sentiriez-vous ? Avez-vous l'imagination de vous mettre à la place de cet homme qui passe, de rêver ses rêves, d'envier ce qu'il désire ?

C'est à peine si le duc d'Orléans, élevé au collège, pouvait se le figurer. Oh ! le milieu, l'éducation ! Le roi est le plus mal élevé de tous, le plus séquestré, le plus opprimé d'idées fausses. Allez donc avertir le comte de Paris de ne pas écouter les fusionnistes, de ne pas croire à Guizot, Thiers ou Salvandy. Essayez donc par une phrase, un écrit saisissant d'ébranler tout à coup sa foi en eux. Vous ébranleriez plutôt de votre seule main la pierre de ce parapet.

Galeries françaises, on peint. J'aime le coloris d'un tableau à son début ; j'aime comparer copies et original.

Admiré encore la Vierge de Murillo et le jeune penseur de Francia. Que cette vierge paraît jeune, animée, heureuse, innocente ! Puis tout à coup ses beaux traits se sont un peu altérés par l'émotion de la révélation qu'elle entrevoit, reconnaissance candide qui ne se prosterne pas.

Et ce jeune homme, quelle profondeur de regard ! Ce regard prouve l'âme humaine. Quelle finesse et quel mystère dans les petits plis de de ces paupières sombres !

**Vendredi 9 mai.** — Le passé est aussi curieux que l'avenir.

Jeanne d'Arc ! Encore une femme éclairée d'en haut ! encore une qui réunit en son âme tous les rayons du beau moral, l'enthousiasme, le dévouement, la piété directe, la clairvoyance, la pénétration vis-à-vis de la fausseté et du crime, et le mépris sublime. Naïveté et finesse ; exaltation et bon sens.

**Vendredi 23 mai.** — On dit toujours : l'homme de génie est effrayant, il provoque les révolutions en voulant tout améliorer. On a tort. L'homme de génie ne fait pas les révolutions, il les pressent, il cherche à amortir le coup, il se jette au vrai frein de la machine.

Quand vous voyez l'animal se tourmenter par un ciel pur, se préparer un abri, l'accusez-vous de provoquer l'orage ? Tel est l'instinct du génie.

Vous le voyez aller et venir, donner des ordres, déranger tout le monde. Vous dites : Cet homme est bien tourmentant. Puis tout à coup le feu se déclare. Vous trouvez à la fenêtre un escalier par où vous descendez dans la rue. Il avait senti la fumée.

Il faut que cet homme soit fou ou méchant, disiez-vous, puisqu'il interrompt ainsi notre tranquillité. Sommes-nous sur un vaisseau prêt

à sombrer ? La cabane est solide, on vient de la reconstruire tout en bois, en forts madriers. Ce « tout en bois » ne rassurait pas votre homme dont le flair sentait la fumée. Une maison croûle de bien des façons. Plus elle a d'appartements et d'étages, plus il y a de causes d'incendie.

Plus tard, si vous vous rappelez l'avoir vu donner ses ordres une chandelle à la main, et chercher le foyer menaçant, vous le calomnierez encore. Vous direz : C'est lui qui a mis le feu : rappelez-vous sa chandelle. C'est son excès de prudence qui nous a perdus. Il n'y a que nous qui ayons des lampes de Davy.

**Jeudi 29 mai.** — Hier soir, nous avons commencé à lire les *Contemplations* avec quelques amis.

L'un d'eux s'est inquiété, en partant, de ce que Victor Hugo se découvrant et se défendant lui-même, rien ne reste plus à faire. Il est resté le dernier au haut de l'escalier, me disant cela.

Oh ! l'ami de la maison qui s'arrache et ne s'en va pas !

**Samedi 31 mai.** — C'est une étude intéressante que celle de la violence des mots et des images.

Ce mot « violent » dit assez qu'ils violent l'âme du lecteur. Ils la froissent d'une image désagréable ou ils la forcent à réfléchir, à être saisie. Dans les deux cas ils pèchent par manque de ménagement soit pour la délicatesse d'impression, la pudeur, soit pour l'apathie indifférente de l'esprit qui n'a encore ni appris ni réfléchi.

Voilà comment le génie passe pour manquer de goût. Tout au plus pourrait-on dire qu'il manque d'une espèce de goût très particulière, le discernement de ce qui violentera par trop le public. Le public tolère difficilement qu'on l'éclaire, qu'on l'instruise, qu'on le saisisse. Il crie, au premier mot, qu'on veut le blesser, qu'on veut l'éblouir, qu'il n'a pas l'habitude, qu'on veut toucher à son ignorance, sanctuaire sacré. Le génie manque de tact. Il suppose toujours un peu de génie au public, il ne se figure jamais assez son ignorance. Quelle tâche que d'entretenir quelqu'un qui ne vous pardonnera ni de l'ennuyer ni de l'émouvoir, de le faire frémir ou de le faire éclater de rire, qui veut être intéressé sans vouloir rien apprendre et sans être secoué !

Les mots bagne, forçat sont de la catégorie des mots violents, et, s'ils sont employés comme comparaison, de la catégorie des comparaisons violentes.

La foule a peu réfléchi sur les situations exceptionnelles, en particulier sur la situation du forçat. La masse n'a jamais vu ni de bagne ni

de galérien, elle n'a pas médité sur les peines comme Bentham ou Beccaria. Elle se fait du séjour au bagne une idée insuffisante, de ses habitants une idée monstrueuse. Le mot bagne ne la frappe pas, le mot forçat, galérien, la frappe trop. Les consonnances force, gale, galère lui épouvantent l'oreille au moins autant que l'imagination. Elle se figure tout de suite un homme hideux, un assassin atroce, coiffé d'un bonnet vert. Voilà l'image éveillée dans l'esprit d'un paysan et surtout de son député par le mot forçat. Jamais vous ne pourrez faire avec ce mot une comparaison qu'on accueille.

Précisément le génie est tenté d'employer ce mot et cette image. Le génie voit le bagne comme institution, il voit le forçat comme situation d'une manière sinon abstraite, au moins moins instinctive et répulsive que la foule. Il la contrarie ainsi sans cesse, elle l'accuse de mauvais goût, d'inconvenantes comparaisons, de défaut de jugement, d'images théâtrales C'est un malentendu.

Il serait curieux de savoir à quel moment de sa vie Victor Hugo a vu un bagne, des forçats et d'où date cette impression profonde mais éclairée, réfléchie, qui lui en est restée.

A dater de ce moment, ce mot reparaît sans cesse dans son œuvre, de *Lucrèce Borgia* aux *Contemplations*, et chaque fois il blesse le public au lieu de le saisir.

Vuillemot, au bagne de Toulon, a senti ses impressions se modifier.

Samedi 7 juin. — Dans les *Contemplations*, je ne relis pas le livre *Au bord de l'Infini*. C'est la première fois que je me refuse à suivre Victor Hugo, mais je m'y refuse absolument.

Jamais les *Contemplations*, surtout le second volume, ne seront une lecture à conseiller. On disait : Oh ! quand Victor Hugo parlera de la mort de sa fille, quelles belles pièces il y aura ! Ce sera magnifique. Nul ne prévoyait ce que le bon sens aurait dû dire, c'est que la douleur n'arrache pas à une pareille âme deux ou trois symphonies poétiques qu'on lit avec des bravos dans un salon. Elle produit, secousse par secousse, un livre étrange, tiraillé, décousu, désolé, plutôt noir que sombre, plein de raisonnements sublimes et de ratiocinations compliquées et fatigantes, un livre qui étonne, qui épuise, qui assombrit le lecteur troublé et mal à l'aise, un livre qui peut aider un père en deuil à devenir fou un peu plus vite, aussi bien qu'il peut l'aider à fondre en larmes et le sauver.

Voilà encore une œuvre de Victor Hugo qui ne ressemble à rien de connu, et que la critique doit contempler sans mot dire.

Lundi 16 juin. — L'effet de la lumière est la plus universelle et la plus profonde des impressions. C'est le plus extraordinaire peut-être des moyens d'abordage, la prise la plus pénétrante

que Dieu ou la nature extérieure ait sur l'âme.

Quand Dieu change le fanal, quand il ôte le soleil et qu'il met à la place la lune, ce simple changement suffit pour que tout change d'aspect au dehors et en nous. Je me souviendrai toujours de l'effet de cette lueur sidérale sur les plaines, les bois, les vallons que traverse le chemin de fer de Fontainebleau. Il me semblait être mort. Qu'est devenu le gai compagnon à qui je montrais l'aspect étrange qu'avait pris la terre? Mon étonnement l'étonnait un peu et pourtant il est où il n'y a ni soleil ni lune.

L'autre nuit encore, j'admirais l'effet du clair de lune sur les cimes d'arbres silencieuses, et sur la limpide région des étoiles où brillaient, où ruisselaient, dans cette lueur qui les rend diamantées, le zigzag de Cassiopée et la croix du Cygne. Ces figures inconnues du ciel répondaient bien par leur mystérieux sourire à la mélancolie de cette brume planétaire et de ces touffes dormantes de verdure. Des oiseaux sans cris dormaient dans ces arbres. Il y avait peut-être des fleurs invisibles dans ces étoiles, filets de lumière tout tremblants. Une rangée de peupliers placée à quelque distance rappelait la solitude des campagnes et des grandes routes.

Je pensais à Vuillemot, contemplateur prêt à mourir de ces nuits mystérieuses et je rêvais au monde bien autrement mystérieux où il est passé! Je me disais : Quoi ! l'étonnement est sur nous sans effet durable ! Entre deux sommeils, nous

regardons avec stupéfaction le clair de lune, nous entrevoyons un avertissement d'une autre vie dans l'impression de cet aspect extraordinaire de toute la nature, et, au réveil, trouvant « l'alouette qui chante, le pavot qui s'ouvre, Mai tout mouillé qui rit dans les champs », nous oublions, comme on oublie le rêve, le souvenir des impressions de la nuit. L'inhabituel, pourtant, est la seule chose qui puisse faire réfléchir l'homme et lui attester que le mystère l'entoure. L'homme s'habitue à mettre le plus proprement possible les cadavres dans leurs bières et il les mène administrativement au cimetière. Il ne se demande plus où vont les âmes. L'homme s'habitue à tout, à l'œuf du rossignol, au mystère de l'étoile, au gland du chêne, à la toile d'araignée. Rien ne le frappe ; il cesse de se croire un être mystérieux et par conséquent réservé à des mystères d'outre-tombe. Il trouve la vie banale, mesquine, dérisoire ; ses cris de joie, ses larmes sont des surprises d'un instant. Il ne lui est accordé que des secondes de révélation ; à peine a-t-il entrevu qu'il redevient aveugle.

**Jeudi 19 juin.** — Le Sénat s'est enfin opposé à une loi ! Il ne veut pas qu'on mette d'impôt sur ses voitures. Encore si c'était sur les charrettes !

Afin d'adoucir sa résistance au pouvoir, afin de bien prouver que l'intérêt seul de ses voitures

était son véhicule, il a émis le vœu d'élever une colonne à l'Empereur. Cette colonne a tout sauvé !

**Mardi 8 juillet.** — L'âme est un kaléidoscope. Sous l'influence de ce qu'on appelle colère, en un instant, tous les souvenirs sont bouleversés en elle ; les uns tombent la tête en bas, les autres montent pour les remplacer ; il en est qui fuient dans les profondeurs ; il en est qui, des profondeurs, s'avancent, livides, jusqu'au visage.

Qu'est-ce que la colère ? C'est un remuement du kaléidoscope qui a pour effet d'attirer à la surface, au visage et de jeter dans les gestes et dans les mots tout ce que l'âme cache au fond d'elle-même de remarques mauvaises et de pensées hostiles. L'éclair de cette passion soudaine est affreux. C'est une décharge électrique. En une minute tout ce que les bas-fonds du souvenir recèlent est entrevu et soutiré. Le poison ne coule pas plus rapide le long de la dent d'une vipère.

Il n'y a pas d'ami, il n'y a pas d'amant qui n'ait remarqué quelque imperfection dans ceux qu'il aime. Mais, au milieu de l'impression immense et continue d'admiration qu'il éprouve, c'est à peine si cette impression petite et fugitive a été ressentie au moment où elle s'est glissée dans l'âme. Honteuse, elle est allée se loger au plus

profond, au plus sombre recoin de la mémoire. Rien ne pourra l'en tirer, tant que l'amour fera dominer dans l'âme l'ordre équitable, généreux, bienveillant qui y règne. Jamais le défaut secondaire, la légère imperfection ne préoccupera sérieusement celui que mille qualités rares, mille conformités et mille diversités merveilleuses de caractères, tiennent attentif et charmé. Ce n'est point passion aveugle, c'est passion clairvoyante.

La passion aveugle, c'est la colère. C'est elle qui met le désordre, qui bouleverse toute harmonie, toute proportion, toute équité, qui déplace les souvenirs et, comme une émeute, essaie pour un moment de faire monter la lie bourbeuse et trouble au-dessus du vin limpide et généreux. A son appel tous les impurs atomes sortent de leur obscurité, de leur honte et s'affirment pour un instant à la lumière.

La colère, comme tous les débordements, n'a qu'une heure pour triompher : le bon sens, le bon ordre se remettent vite dans les souvenirs : mais de celui qui a vu la colère et de celui qui l'a éprouvée, un seul est sûr que l'ordre est rétabli.

Voyez ces deux amis qui se querellent. Chacun semble sourd à la voix de l'autre, occupé seulement en apparence de ce qu'il dit lui-même. On croirait entendre deux auteurs se lisant leurs ouvrages. Quand ils se seront quittés, chacun oubliera au contraire ses propres paroles et ne pensera qu'à celles de l'autre.

Sans songer que l'ordre, que la justice est rétablie en lui, il s'écriera : Ah ! c'est là ce qu'il pense de moi ! Ah ! c'est ainsi qu'il me juge ! Ah ! c'est là l'ordre, la justice, la loyauté, la clairvoyance qui règnent en lui ! Comme il me trompait ! Comment ai-je pu croire qu'il m'aimait, qu'il m'estimait, qu'il m'admirait ? Tout à l'heure il ne m'a donné que des raisons de ne pas m'aimer, de ne pas m'estimer, de ne pas m'admirer. Donc il n'en a pas d'une autre espèce. La colère, comme l'ivresse, c'est la franchise ; il n'est franc que lorsqu'il est en colère, il ne l'est pas quand il est calme.

Voilà comment chacun raisonne. On ne se dit pas que la colère est au contraire un mensonge, car c'est une fièvre, une disproportion de souvenirs, que c'est pour un moment la contre-épreuve de l'amitié, que, sous l'influence de cette passion, préoccupé d'un seul but, on cache avec soin la plus énorme réserve de souvenirs, de motifs d'affection, qu'on a intérêt à la dissimuler et qu'on met en avant, et qu'on grossit par les mots le peu de souvenirs mécontents dont on dispose. C'est une poche à fiel, un petit abcès qui crève. La guérison suit.

**Samedi 19 juillet.** — Ce matin, à ma porte, je rencontre Gaulier qui veut m'engager à dîner à Montmartre avec Raymond. De là nous irions

au cénacle et nous y verrions peut-être Châtillon.

Étant trop épuisé, je refuse ; et pourtant depuis deux ans qu'ont paru les poésies de ce dernier, nous sommes trois amis à sa recherche.

Un jour, en pleine place du Carrousel, nous avons failli aborder Théophile Gautier pour le prier de nous mettre sur la trace de l'écrivain qu'il a présenté au public et lui demander quelle nature d'homme ce peut bien être.

Je ne saurais rendre avec quel contentement j'ai appris que Gautier avait montré à Châtillon mes lettres à Vuillemot dans lesquelles, dès l'apparition du petit volume de vers, je me hâtai de placer son auteur entre Hégésippe Moreau et Alfred de Musset ; avec quelle émotion j'ai su que le poète voulait soumettre à mon appréciation sa pièce la plus récente, *Alain, charretier de grains* ; avec quelle sorte d'ivresse j'ai pensé qu'enfin nous allions être réunis à dîner dans une auberge au pied du Moulin de la Galette, sur cette butte Montmartre célébrée en maint endroit du livre.

Je me suis déjà, il est vrai, trouvé en rapport avec un artiste autrement célèbre, avec David d'Angers ; mais cela a été dans des circonstances tellement graves et douloureuses que je n'ai pas cru pouvoir en faire le point de départ d'aucune intimité. Ici, au contraire, tout semble s'annoncer comme devant être familier, facile, riant. Je vais me rencontrer pour la première fois avec

un poète, un vrai poète, que son obscurité relative met à ma portée et à qui mes éloges ont été d'autant plus agréables. Je vais étudier à l'aise une imagination très originale d'écrivain et d'artiste assez vive et variée pour passer soit du sourire aux larmes, soit d'une certaine complaisance pour les idées aristocratiques à une compréhension admirative des types populaires. Je rêve de l'entretenir du héros dont nous portons le deuil, d'obtenir peut-être pour lui quelques vers ; je veux surtout le questionner avidement sur le grand exilé à la vie duquel la sienne a été mêlée.

C'est en 1852 que le nom d'Auguste de Châtillon a pour la première fois attiré mon attention. J'étais dans le salon lumineux que Victor Hugo avait habité rue de Latour-d'Auvergne et qui, formant l'aile avancée de la maison, avait vue sur le faubourg Montmartre et Notre-Dame de Lorette dont il était séparé par un terrain vague en pente d'une certaine étendue.

Il y avait à cette vente peu de visiteurs ; on parcourait librement les quatre ou cinq pièces livrées au public. Je ne cherchais à examiner personne, bien qu'il pût y avoir là plus d'un habitué intéressant de la maison ; j'étais tout à mes impressions.

Dès l'entrée, en suivant un corridor au fond et à droite duquel était un cabinet de travail, j'avais été frappé d'un bruit métallique assez lugubre rappelant celui du tam-tam ; il était pro-

duit par les médaillons de David d'Angers dont la collection était amoncelée sur une table et qu'on laissait retomber l'un sur l'autre après les avoir examinés. Au-dessus, au mur, dans un encadrement de bois, il y avait un choix d'une quinzaine de ces médaillons, sans doute ceux offerts par le sculpteur ; là j'observai pour la première fois le profil d'Alfred de Vigny.

Je ne me rappelle plus guère avoir vu, dans cette pièce assez vide, qu'une façon de lutrin moyen âge en forme de roue tournante, grinçante, pouvant supporter une dizaine de volumes ouverts et, comme dessus de porte, trois têtes de vieilles édentées, grimaçantes, que j'ai su depuis, de la bouche même de M. Alexandre Colin, être les exacts portraits de trois sorcières qu'il avait rencontrées près du pont du Gard. Il en avait fait présent à Victor Hugo.

En quittant cette pièce et tournant le dos aux fenêtres qui donnaient sur la cour d'entrée, on trouvait de l'autre côté du corridor une vaste et longue salle à manger aux tentures somptueuses dans le prolongement de laquelle s'ouvrait le salon.

On apercevait tout de suite, au fond entre les fenêtres, le superbe buste du maître couronné de lauriers par le ciseau prophétique de David d'Angers et taillé dans un marbre dur ; peut-être trop scintillants, les chenêts gigantesques de quelque burg du Rhin remplissaient la cheminée à droite ; en face, le tableau dramatique

donné par le duc d'Orléans représentant Pierre le justicier forçant les seigneurs à baiser la main du cadavre d'Inès de Castro replacé sur son trône. A côté le portrait du maître de la maison assis, tenant familièrement son fils en blouse d'écolier contre sa jambe gauche ; cette toile était signée Auguste de Châtillon.

Bien que très affaibli par une rougeole récente, je n'avais eu garde de laisser échapper l'occasion de visiter l'intérieur d'Hugo, de pénétrer ses habitudes intimes et ses goûts d'artiste. Je ne me doutais pas que le nom d'Auguste de Châtillon allait attirer mon attention en même temps que ceux du peintre Alexandre Colin et de David d'Angers, qui devaient, dans l'avenir, m'entretenir avec des sentiments divers de mon poète de prédilection.

**Mercredi 23 juillet.** — *Chant et Poésie* d'Auguste de Châtillon a paru en 1854, au beau milieu de la guerre de Crimée. Je me souviens encore du jour et du lieu où j'en fis la découverte, car j'ai eu rarement surprise littéraire aussi vive.

C'était le 3 Novembre, vers onze heures du soir, sur l'emplacement des galeries de bois du Palais-Royal. Je m'étais approché de la devanture illuminée du libraire Garnier, avec le très vague espoir d'y rencontrer un livre nouveau

dont l'apparition fût une fête pour un de mes amis.

Mes regards s'arrêtèrent sur un petit volume très mince sur la couverture jaune duquel on lisait *Chant et poésie*, avec préface par Théophile Gautier. Par une singularité de modestie assez rare, le véritable auteur n'avait mis son nom qu'à la seconde page.

C'est hier que Gautier m'a fait dîner avec lui. Sous la tonnelle, il nous dit :

« Oh ! moi, voyez-vous, d'abord les fleurs me pénètrent surtout par leur parfum ; il n'y a rien de mystérieux comme cela. C'est tout un monde de souvenirs qu'éveille le plus léger parfum, de souvenirs d'enfance. Il n'y a rien qui agisse autant sur les fibres les plus ténues du souvenir ; c'est l'association d'idées la plus subtile qui soit.

« Théophile Gautier aime autant les arbres en peinture que dans la réalité.

« Voyez-vous, il y a des gens qui éprouvent un instant certaines émotions de nature, mais qui ne s'y arrêtent pas, ils n'ont pas le temps ou le moyen ; il y en a d'autres qui font de ces jouissances-là leur vie, leur métier pour ainsi dire, qui sont chargés de rappeler aux autres ce qu'ils ont éprouvé en passant. Chacun a son lot en ce monde.

« Moi, j'aime les arbres. Dès que je suis au milieu de la verdure, à Montmorency par exemple, je me sens tout autre. Vous savez, il

vous revient, sous forme d'impressions, toutes sortes de souvenirs. Ce n'est pas gai, ce n'est pas triste non plus, c'est entre les deux... une sorte de pénombre, tout un monde sauvage et singulier. On est dans un état dont on ne voudrait pas sortir : il y aurait une fête, on n'irait pas. Et puis tout à coup, au milieu de ces petites impressions vagues qui passent, voilà que, sans savoir pourquoi, vous vous sentez plus léger, plus content. Tiens ! voilà la bonne humeur qui est venue ! Il faut que j'allume une cigarette ! Et vous ne vous rendez même pas compte comment cela vous est arrivé.

« Oh ! j'ai une pauvre idée de ceux qui n'aiment pas la nature. Il faut qu'ils soient bossus quelque part.

« Le fait est que par le raisonnement on ne voit pas le lien, mais il existe entre le cœur et le sentiment de la nature. La nature, d'abord, c'est tout ce qui est ; est-ce qu'il ne faut pas aimer ce qui est ?... »

Châtillon déteste les regards bleus ; rien de si dur, les hommes du Nord. Au contraire, il aime les yeux noirs du Midi, les gazelles.

Nous avons parlé de Vuillemot, de Mme Marsaudon, de Victor Hugo et de ses amis, de Liszt, le favori des cours qui, dans une promenade à ânes, était « comme une croûte de pain derrière une malle ».

Aux ténèbres, j'ai récité *Pierrot* et *Berceuse*.

Dans la rue, Châtillon me dit : « Ceux à qui

j'ai montré vos lettres m'ont dit que ce n'était pas d'un jeune homme ordinaire, que c'était en dehors des gens de lettres. Parbleu ! si c'étaient des gens ordinaires qui me louent sans rien comprendre, je serais très flatté ; mais c'est justement parce que vous jugez et que vous distinguez très bien, que vous donnez des raisons de tout, que je suis si heureux. »

Nous descendons par le chemin tournant, ayant sous les yeux un ruban de Paris illuminé qui répond aux étoiles.

**Lundi 28 juillet.** — Visite à l'atelier de Châtillon.

Toutes les rapines dont il a été victime ; le bénitier aux deux anges, son tableau d'Amérique...

Il va chercher *Artillerie* copié pour moi et le lit avec force.

**Mercredi 30 juillet.** — Il y a un mot charmant de Voltaire sur La Fontaine. Vauvenargues avait un peu exalté le génie du conteur et du fabuliste.

« Le caractère de ce bonhomme était si simple, lui écrit Voltaire, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des ani-

maux qu'il faisait parler; mais comme poète, il avait un instinct divin, d'autant plus instinct qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là, l'abeille n'est qu'une mouche. »

Ce mot s'applique avec une parfaite justesse à Auguste de Châtillon. Lui aussi a un instinct divin; lui aussi est admirable, mais seulement dans sa ruche. Hors de là ce n'est qu'une mouche. La demi-déception de notre première entrevue m'en avertit assez.

Il est singulier du reste comme Châtillon provoque ce parallèle avec La Fontaine, d'abord et surtout par le contraste de sa conversation et de son talent, mais aussi par son talent lui-même, bien qu'il atteigne trop rarement la perfection que La Fontaine atteint presque toujours.

Évidemment, et bien que Châtillon ait sur La Fontaine l'avantage d'être artiste en trois arts différents, il n'a aucune chance d'être égalé à lui par la postérité, parce qu'il n'a pas créé un genre où il se soit renfermé, mais il est curieux de noter chez les contemporains ce besoin de rapprochement.

**Août.** — Je lis une œuvre de Mme Wetherell, Américaine comme Mme Stowe et bien digne d'être sa compatriote.

Le titre est *le Monde, le vaste monde*, c'est-à-dire épreuves qui attendent une enfant sans mère dans le monde, le vaste monde.

——————— Nous avons assisté à la séance de l'Institut. Quel pêle-mêle de récompenses !

C'est Gilbert, le répétiteur de La Flèche, qui a eu le premier prix pour l'Éloge de Vauvenargues. Il était là avec sa jeune femme qui jouissait de son triomphe mérité. Je l'ai félicité à la sortie. Il m'a dit que Fay était dans l'assistance.

Un autre prix de mille francs a été remporté par Reine Garde, simple ouvrière d'Aix. C'est, sans aucun doute, celle à qui Lamartine dédie *Geneviève* ; comment Villemain n'y a-t-il fait aucune allusion ?

Caro a aussi été récompensé. Villemain en a fait un grand éloge, sans doute parce que Caro appartient au parti dont Ozanam, couronné également quoique mort, était le chef.

Les académiciens étaient peu nombreux. Sainte-Beuve était isolé sur un banc du haut. Son mouchoir pendait de sa main droite avec laquelle il a essuyé tout le temps ses lunettes, s'interrompant pour regarder si les verres étaient enfin éclaircis. Son interminable front fuyant était couronné comme d'une coupole, d'une calotte de velours noir. Sa figure ronde et pleine

rappelle Victor Hugo, comme Châtillon le remarquait le soir, mais Victor Hugo en laid. La grimace de sa figure et de ses sourcils a été, tout le temps de la séance, celle d'un chat vivement contrarié. On louait pourtant Vauvenargues qu'il a pris pour bouclier dans tant d'articles.

Villemain, qui lui a lancé quelques regards de côté assez malveillants, est encore plus effrayant qu'autrefois et plus blême avec sa tête rasée d'idiot. Il lit avec force et en accentuant de la manière la plus intelligente et la plus spirituelle. A côté de lui présidait Barante, pauvre vieux à voix chevrotante. C'est Legouvé, secrétaire, qui a lu les fragments excellents du discours de Gilbert. Il l'a fait avec beaucoup d'habileté, mais pas tout à fait avec assez de sérieux.

Au-dessous de nous, il y avait Alfred de Vigny, le seul qui fût en costume. Franck, l'israélite, mon inspecteur d'Angers pour la philosophie et les lettres, n'a cessé de lui faire la cour; Hase, l'helléniste, vieil intrigant, je crois, vieux bavard en tout cas, a cherché aussi à l'attirer à lui. Alfred de Vigny est encore celui de l'assemblée qui représentait le mieux; si son regard était moins en vrille, il aurait tout à fait un air d'écrivain de premier ordre.

Pas de Lamartine, pas de Guizot, pas de Thiers, pas d'Alfred de Musset, enfin personne : des bancs dégarnis.

J'ai pourtant remarqué encore à côté du botaniste Decaisne et de Patin, M. Ampère, l'en-

thousiaste élève de Chateaubriand, le voyageur en Bretagne et en Amérique, l'auteur de vers charmants. Mon compagnon a remarqué que, depuis quelques années, son visage maigre, allongé, coloré, orné d'une moustache, a beaucoup vieilli.

——— Le frère de Battioni, lieutenant au 27e, m'est venu voir comme je partais pour l'Institut. Il n'a pas plus été blessé que son frère, quoiqu'il ait appartenu comme lui aux éclaireurs d'élite.

Il m'a dit que Vuillemot avait, la nuit de sa mort, la calotte rouge et la capote d'officier à galons.

**Dimanche 28 septembre.** — Rapides sont les progrès qu'a faits, parmi les gens réfléchis, l'idée qu'un homme peut être partiellement coupable ou criminel; et que tout n'est pas perdu pour une erreur, une faute, même pour un crime.

Gall est venu, et il a jeté dans le monde le grand argument de tolérance qui ressort de la séparation des entraînements ou des facultés. En rompant l'unité classique de l'âme, il a brisé l'intolérance absolue, le mépris tout d'une pièce.

Toutes les œuvres de ce siècle sont pénétrées

de cette vérité généreuse. Je l'ai retrouvée dans les romans d'Eugène Sue, *les Sept péchés capitaux*, comme dans les drames de Victor Hugo.

Les biographies dont chaque jour s'empare la foule avide achèvent ou continuent la grande œuvre d'éclaircissement. Rousseau comme Byron, Mirabeau comme Napoléon achèvent de prouver ce que Gall cherchait dans la vie des fous et des criminels. Les idées d'éducation marchent dans le même sens.

**Vendredi 3 octobre.** — Gorget le hâbleur a une mémoire tournante, excitée, semblable à un accès de maladie nerveuse, qui ne suit aucun sujet, qui passe d'un souvenir à un autre avec la mobilité de l'onde, sans choix, sans autre lien que celui qu'y voit sa vanité de briller et de tout connaître, hommes et choses.

Il passe en revue, dans une course plus folle et plus vertigineuse que celle de Pécopin, une foule d'hommes qu'il dit être toujours pendus après lui ou le tutoyer. C'est, de beaucoup chargé et démesurément allongé, le discours que Louis Desnoyers met dans la bouche de l'homme aux quinze cents idées.

Cette revue est divertissante par sa variété inépuisable, par le détail plaisant donné en passant sur chaque individu, par la bizarre ténuité d'à propos de chaque apparition.

Gorget a retenu de chaque chose ce qu'il appelle le suc, c'est-à-dire moins que rien, le côté singulier, la saillie de chaque chose et de chacun, le pittoresque, au hasard du premier aperçu superficiel. Sa prétention est de connaître le plus fort en fait d'escrime, de traduction d'hindou, de dandysme, de pastiche...

Tous les phénomènes, quels qu'ils soient, l'intéressent s'ils sont bizarres et à condition qu'ils n'auront aucun intérêt philosophique réel.

Il connaît tous les diagnostics de toutes les maladies. Velpeau lui a dit : « Pourquoi alors m'avez-vous appelé? » Il a tout son musée Dupuytren dans la tête. Dans de telles revues, sa conversation a quelque chose de cruel et de cynique ; il ne veut que surprendre et faire frissonner : c'est l'esprit de curiosité dans tout ce qu'il a de stérile, de froid, d'égoïste, d'inhumain. Il arrache ce mot à un témoin assez dur lui-même : « L'humanité est vraiment condamnée ! »

Rien de ce qu'il a remarqué n'étant philosophiquement et raisonnablement remarquable, il affirme que si. Il déclare avoir le plus profond mépris du public en masse, des majorités.

Lui dédaigne les peintures de Delaroche, de Gros, les livres de Victor Hugo et de Lamartine ; il aperçoit le fin et le surfin dans un pissenlit desséché transporté sur toile, dans la Jument sonnante de M. de Caylus, dans le Chat botté de Perrault ou dans le Lézard aux pièces d'or de Nodier.

Il tombe d'admiration devant le premier caustique d'estaminet venu ou devant celui dont on lui dit : Il est le premier au billard, le premier en chinois... Il fond en éclats de rire devant un non sens comme : « Vous n'êtes que des perruquiers pour dettes ! » « Vous concevez, dit-il, c'est très drôle ; on cherche le sens et il n'y en a pas ! »

Il ergote sur une question d'orthographe étant homme de style, artiste et galliste, et ayant ciselé des articles de *Moniteur*. Dans les lois, il ergote en faveur de la lettre. Il ergote de même sur une question de convenance, de cravate ou de politesse. Il vous enseigne gravement, car il suppose toujours que vous ne savez pas, qu'on ne salue pas un domestique dans la rue, mais qu'on le salue en entrant dans l'antichambre.

Il connaît le fin de chaque chose, le fin du fin ; il saisit partout des nuances. Il voit une nuance entre le blanc et le noir. Le mot nuance est celui qu'il a le plus fréquemment à la bouche.

Tremblant qu'on ne le prenne en défaut de finesse, il ne manque pas une occasion de montrer qu'il vous a deviné. « Oui, oui, je vois bien où vous voulez en venir. C'est contre moi que vous dites cela. »

Par exemple, quoique très avancé, il est pour la peine de mort parce qu'il est radical et qu'il est en tout pour ce qui est « tranché ». Or faire des prisons d'où on ne se sauve pas exige des dépenses, et puis ce serait une population à

nourrir. On lui objecte qu'il n'y a que soixante décapités par an.

Du reste, il est doux et tourne adroitement, spirituellement quelquefois : « Vous m'accorderez bien un petit chemin de ronde. »

Il a saisi le côté plaisant de certaines situations administratives, gendarme, génie militaire appliqué aux prisons...

——————— Gorget ne peut souffrir qu'on écrive : le 1er Février dernier. Premier et dernier lui semblent contradictoires, au moins en apparence.

Chef-d'œuvre de nuance :

« Je donne ma parole d'honneur que je la donnerais presque... et même je la donne. »

**Dimanche 26 octobre.** — Au sortir du collège, le jeune homme émancipé qui va être juré, être critique, être mari, être père, qui va sans cesse, dans toute conversation, faire montre de son instruction, de ses observations, de ses principes, commence à s'apercevoir qu'on ne lui a rien appris de tout ce qui pouvait lui former un jugement, une expérience, un caractère.

Son éducation l'a-t-elle au moins préparé à se choisir des guides ? Non. Elle a trop de fois

déçu ses facultés d'admiration, de curiosité, de découverte, d'étonnement, pour que ces facultés ne soient pas émoussées et remplacées par l'indifférence pour les grands livres et les grands guides, et pour qu'il puisse discerner ses libérateurs.

Il n'a aucun indice, aucun signe pour les reconnaître. Il va demander au hasard des rencontres, des parentés, des habitudes ce qu'il doit faire. Il sera officier comme son père ou son cousin, il croira à l'esclavage comme son oncle des colonies, il sera persuadé comme ses camarades que le génie ce n'est pas la vertu.

Comment serait-il tenté de demander conseil aux testaments des grands écrivains ? Comment le pourrait-il ? A quel signe reconnaîtrait-il les bons livres, les grands hommes ?

Il lira alors les articles de critique, il consultera ce qu'on appelle les critiques de profession, ceux qui n'écrivent pas eux-mêmes, surtout les railleurs.

**Lundi 8 décembre.** — Pourquoi Dieu m'a-t-il fait connaître tant d'êtres sublimes qui m'ont lentement consumé d'admiration et de pitié?

Quand on creuse la vie, quand on donne son âme à la contemplation, on aboutit toujours à cette double alternative, frayeur et extase.

Lamartine et Victor Hugo ne connaissent

plus d'état moyen entre l'effroi et le ravissement qui tour à tour les remplit. Ce sont les deux verres du télescope. D'où vient cela ? D'une seule cause, de l'étonnement que leur donne l'œuvre mystérieuse de Dieu.

Développez votre puissance d'étonnement, et selon le jour ou la nuit vous verrez des spectacles qui vous donneront l'épouvante ou l'extase.

**Mercredi 17 décembre.** — Ni le tableau, ni la statue, ni la découverte scientifique, ni la bataille gagnée n'attestent avec autant de sûreté et de fermeté que l'expression parlée ou écrite la supériorité des pensées, des émotions et du caractère.

La découverte ? la bataille gagnée ? l'opération politique ou chirurgicale réussie ? Qui peut dire ce qu'il entre dans chacune d'elles de facultés dignes d'être admirées ? Qui peut savoir si le hasard, la dextérité, l'érudition, la mémoire, que sais-je, vingt autres causes subalternes n'en ont pas le principal honneur ? C'est à peine si la répétition, la fréquence du succès peuvent donner confiance à notre critique infirme.

L'artiste lui-même peut-il nous convaincre aisément de ce qu'il a concentré de passions, de pensées, d'aspirations dans sa toile, dans sa statue à demi muettes ?

**Décembre.** — Sache aimer ceux que tu ne connais pas. N'aime pas que tes amis. Regarde derrière eux. Tes amis ne sont que le premier rang du cercle humanité qui t'entoure. Leurs vertus, leurs élans vers l'amélioration te révèlent les vertus, les élans des inconnus. Si c'est toi qui provoques ces élans, poète, espère en provoquer de pareils chez les étrangers. Parmi les inconnus, il y en a d'inférieurs à tes amis, mais il y en a de supérieurs, il y en a qui te comprendront mieux encore. Instruis, aime l'humanité.

Aime tes amis, comme tes aïeux, selon ce qu'ils produisent de bonté, de dévouement, de lumière, et non selon qu'ils sont tes amis, tes parents, tes aïeux grâce au hasard du titre et de la rencontre.

Aime le poète que tu n'as pas vu, mais qui t'enseigne et qui te rend meilleur. Si tu l'avais vu, si tu étais né son frère ou son voisin, vous vous seriez aimés. Aime Jeanne d'Arc, aime Vauvenargues, aime Corday. Aime dans le passé, le présent et l'avenir. Aime à tous les degrés, aime pour ce qu'on a fait, aime pour ce qu'on est capable de faire. Aime davantage la vertu chez un étranger que le vice aimable chez ton aïeul ou ton parent. C'est dans ce sens que le Christ a parlé de division et de rupture au sein des familles. Romps le moins possible. Épuise tous les moyens de persuader l'amour du vrai, du clair, du beau qui est le seul milieu où l'union dure. Attire dans ce cercle tout ce que tu con-

nais, mais ne suis pas celui qui s'en éloigne, fût-il ton père : c'est là ce qu'a dit le Christ. Seulement cache ton visage dans tes mains et pleure. Pleure de regret, parce que celui qui t'a fait du bien ne permet pas que tu lui en fasses : pleure de honte et d'impuissance, puisque ni par tes actes, ni par tes paroles, ni par ton sourire, ni par tes encouragements tu n'as su ni convaincre qu'il y a un chemin qui sort du gouffre ni susciter un élan qui en tire.

Quand je te dis : Aime l'étranger, je te donne un motif de plus d'aimer l'étranger, sans te donner un motif de moins d'aimer les tiens. Va au-devant de tout ce qui fait naître et alimente « les délicieuses bienveillances », fais appel au hasard même. Oui, traite le hasard de la rencontre comme si c'était une intention divine, un avis providentiel. Mets ta dignité à remarquer, à pénétrer tout ce que le hasard place sur ton passage, enfants ou vieillards, hommes ou choses, vertus ou fautes. Influe, fais qu'on gagne à te rencontrer.

Pour cela sois constant, sois immuable. Souviens-toi. Sois comme le soldat sûr de lui qui, dans la déroute, s'arrête : les fuyards se rallient. Le monde semble entraîné dans une course absurde, dans un fol oubli ; il ne demande qu'à s'arrêter. Il adore l'immuable, comme il adore la foi. Il n'est inconstant et incrédule que par imitation. Le premier qui s'arrête, le premier qui est convaincu, voit, à sa vive surprise.

qu'autour de lui tout s'est arrêté. Il reconnaît les autres, il est aussitôt reconnu d'eux.

Voici deux hommes qui se voyaient sans cesse. Deux ans, dix ans passent ; ces deux hommes se rencontrent. Ils se voient et ils ne s'abordent pas, et ils ne se saluent pas. L'un d'eux, chacun d'eux peut-être pense avec pitié : Nous sommes des ombres. Tous deux se trompent : que l'un marche vers l'autre, il le verra sourire, se confondre en excuses. C'est l'image de ce qui attend ici-bas l'homme immuable, l'homme qui se souvient.

# ANNÉE 1857

**Jeudi 8 janvier.** — Je demandais à un enfant de six ans, croyant l'embarrasser : « Qu'est-ce que le hasard ? »

Il leva sur moi les yeux, avec l'étonnement d'une question si facile. « Le hasard, c'est comme ça se trouve. »

Philosophes, éludez mieux la difficulté ; faiseurs de dictionnaires, trouvez une plus exacte, une plus brève définition.

Ce même enfant apprenait le système de Newton et parlait de la terre et des étoiles. Je lui dis : « Comment te figures-tu la terre ?

— Comme une grosse, grosse boule.

— Crois-tu qu'elle soit aussi grande que d'ici à la boutique du coiffeur, là-bas ?

— Oh ! non. »

Il n'en comprenait pas moins, de la théorie de

Newton, ce qu'un enfant peut comprendre. Que de Le Verrier mathématiciens sont comme cet enfant !

Le même, dans la fable *Le Corbeau et le Renard*, ainsi que Rousseau l'eût prévu, ne connaissait ni le renard, ni le corbeau, tout au plus le fromage ; mais cela ne le gênait en rien.

L'enfant laisse de côté, remet à plus tard ce qu'il ne peut savoir tout de suite et passe outre sans se laisser troubler pour si peu.

Jeudi 22 janvier. — Devant la Roquette, où je sais Verger enfermé, je murmurais :

Crime étrange ! Au moment où il vous paraît le plus atroce, surgissent quelques réflexions qui peu à peu vous le font trouver presque justifiable ; et au moment où vous le trouvez ainsi, surgissent deux ou trois raisons qui vous le rendent de nouveau intolérable. Fluctuation bizarre, qui a dû être celle de l'accusé lui-même.

Ce crime prouve que, par le temps le plus calme, la foudre tombe. Les institutions emprisonnent une multitude d'êtres qui ploient ; mais il arrive un jour qu'un des membres sent dans sa tête s'éveiller ou se croiser les étonnements, les complications, les embarras. Il cherche dans son esprit à demi faussé, malgré lui, sans qu'il le sache, le remède. Si c'est une de ces natures à la Claude Gueux, peut-être, hélas ! à la Karl

Sand, qui généralisent et suppriment l'idée de l'individu, dans leur fureur abstraite, qui prennent pour victime, aussi bien qu'un Marat, un Napoléon, un Henri IV, un Monseigneur Sibour, on se récrie devant tant de férocité, de cruauté systématique et froide.

O destinée ! C'est le prélat le plus circonspect, le plus prudent, le plus souple, le plus ménager, qui tombe victime.

Tout homme dont on ferme la bouche, pense Verger, a le droit de se faire entendre, fût-ce à l'aide du couteau ; et il l'a dit à l'audience à peu près en ces termes, comme il l'avait dit au Préfet de police.

Ainsi le prélat est victime, malgré ses précautions, son désir de tout concilier, le feu et l'eau, Verger et Rome, les républicains et l'Empereur ; que dis-je, malgré ? c'est à cause même de cela qu'il est choisi.

On se fût expliqué un scandale public ; mais le crime n'est pas le scandale, c'est le crime, c'est le coup de massue de la brute implacable. Assassiner, c'est donner le plus exécrable exemple, pour faire un exemple ; c'est appliquer, de son propre chef, la peine de mort dans les plus iniques conditions. Charlotte Corday a pu tuer pour sauver de nombreuses existences, parce que Marat passait avec raison pour un pourvoyeur d'échafauds ; mais on ne tue pas pour une idée et on n'est pas justifié parce qu'on risque sa propre tête.

**Dimanche 1er février.** — Vers inspirés par Henri Vuillemot :

Quand il était blessé, sanglant et demi-nu,
D'un bras désespéré tu l'aurais soutenu ;
Puisqu'il te reste encore à défendre sa gloire,
Maintiens-le, sans faiblir, debout dans ta mémoire.

**Mardi 3 février.** — La rime n'est pas seulement un rappel de sons, une harmonie d'oreille, une symétrie ; c'est aussi un rappel d'impressions, un réveil de souvenirs, une association confuse, mais certaine, de mots ayant la même assonance et d'idées représentées par ces mots.

Je crois que quelquefois la rime d'un vers amène l'autre vers, et je vois là une heureuse occasion d'originalité, de profondeur même, entre les mains d'un grand poète qui peut retourner de mille manières sa pensée sans la mutiler. C'est une sorte de cri poussé par une voix invisible et sur lequel il faut se raccorder.

La monotonie est le plus grand des défauts chez un écrivain. Toutes se tiennent : monotonie de rimes, de mots, d'images, de pensées, de découvertes. Être saisissant, être neuf d'expressions, d'images, de mots, c'est la même qualité que d'être peintre ou penseur original, c'est créer.

**Mercredi des Cendres, 25 février.** — Pauvre mémoire humaine! Elle laisse fuir le souvenir intraduisible des joies du cœur: c'est tout au plus si la vue de quelques objets retrouvés la réveille à peu près comme un cadre vide rappelle qu'il y avait là un tableau. Dans une dispute, la mémoire ne laisse que le souvenir du mot cruel et point son excuse. Partout le fait, l'acte triomphe de ses motifs dans la mémoire des hommes, l'acte brut et stupide; toujours la tunique tachée du sang de César déployée par Marc-Antoine! Ah! qu'est sublime l'effort de mémoire qui maintient vivantes dans l'âme ou qui ressuscite les causes des actions.

Cela est si fatigant de se souvenir, de se représenter, de se mettre à la place, de songer aux amis morts et aux jours disparus du bonheur!

Sans mémoire pourtant pas de bonté, pas de foi, pas d'honneur, pas de justice, pas d'esprit de conduite, pas de doux lit de mort.

Le faux soupçon des personnes âgées, c'est la mémoire affaiblie qui laisse fuir les sentiments et ne retient que les ruptures, fausse expérience qui ne se souvient plus des pourquoi.

L'amertume et l'incrédulité ne viennent le plus souvent que de l'oubli.

**Jeudi 26 février.** — Saint-Marc-Girardin, devant ces cascades de têtes nues qui descendent de

degrés en degrés par les deux portes latérales, a loué, à propos de du Bartas et du cantique d'action de grâces de la bataille d'Ivry, la France de rebondir après tout aplatissement, avec Jeanne d'Arc, avec Henri IV.

Jamais l'allusion n'a été poussée plus loin sans le moindre danger. Le monarchiste s'en donnait à cœur joie.

Saint-Marc passe la moitié de son cours à contrarier, à atténuer la seconde moitié.

**Jeudi 5 mars.** — Un incessant coup de pied remue la fourmilière humaine. Que notre prévoyance paraît peu de chose ! Elle est bonne pour réparer les éboulements dans l'intervalle de deux secousses, pour en éviter même une sur deux, mais voilà tout.

Nous ne dépendons pas seulement de notre prévoyance, nous dépendons de celle des autres, de celle de notre nourrice, de celle de notre architecte, de celle du maître qui nous a élevé, de celle du mécanicien qui dirige notre locomotive, de celle du souverain qui nous gouverne. Mais notre naissance elle-même, notre arrivée sur terre, de quelles prévoyances ne dépend-elle pas, et que de hasards à la traverse !

Des perroquets qui passent détournent du nord au sud le vaisseau de Colomb et préservent de la

conquête espagnole le territoire futur des États-Unis !

Malgré cet enchevêtrement des événements où la fatalité semble se jouer de toutes les prévisions, il faut croire au triomphe de la sagesse humaine, il faut détester l'imprévoyance. Je nomme ainsi tout ce qui expose l'homme au soufflet des lois physiques ou morales, tout oubli, tout vice, tout crime. Les imprévoyances qui tournent bien peuvent n'être que des bonheurs apparents, relatifs. La moindre des imprévoyances qui a amené Napoléon au terme de la Révolution française, si elle n'eût pas été, eût peut-être amené un plus grand homme encore.

Après tout, les lois étant certaines et ancrées au cœur de l'immense multitude humaine, leur violation ne peut être qu'un mal et leur observation qu'un bien. Qu'importent les prévoyances généreuses qui tournent mal, et qu'en savons-nous ? Louis-Philippe a-t-il été naïf de ne pas faire décapiter Louis-Napoléon et le tribunal révolutionnaire a-t-il été prévoyant quand il a envoyé à l'échafaud le père de l'un, le grand-père de l'autre ? Si le général Beauharnais eût vécu, pas d'impératrice Joséphine et pas d'empereur Napoléon III.

Il est sûr que, par l'observation des lois morales et physiques, on met de son côté le plus de chances sans les mettre jamais toutes. La fatalité joue dans la vie de l'homme un rôle considérable, mais il dépend de l'homme de réduire

ce rôle. Il peut lutter contre elle avec autant de succès que le navire contre les vents. Ce qu'on appelle le possible, c'est précisément la mesure dans laquelle l'homme peut lutter.

Dans la vie de chaque homme comme dans la vie des sociétés, bonne chance non pas aux audacieux, mais aux généreux prévoyants. Ils sont en nombre, ils triompheront.

Voyez comme les libérateurs, les grands hommes, deviennent de plus en plus fréquents, soit que Dieu intervienne pour les faire naître, soit que l'effet des lois providentielles soit arrivé à ce moment où il est possible que les grands hommes se développent et ne meurent pas tous comprimés. Après la création des antédiluviens et des monstres, la température s'abaissant, les éléments se séparant, l'homme a pu naître. De même l'atmosphère morale, intellectuelle, le degré de confiance physique, de foi morale, augmentant avec les lumières de la science, avec l'épreuve des événements et des réussites, le grand homme peut se mesurer avec la fatalité et la réduire encore.

**Mardi 10 mars.** — Victor Hugo et Balzac n'ont-ils rien de commun ?

Balzac a vanté Hugo vivant et prophétisé sur lui. Hugo a vanté Balzac mort.

La vie de Napoléon racontée par un vieux soldat, récit si profond, si philosophique, si épique même sous sa forme plaisante, originale, vraiment populaire, a mille rencontres avec des passages d'Hugo.

Tous deux admiraient Napoléon. Cela prouve entre eux plus d'une opinion et plus d'une intention communes dans ces sortes de sujets.

Rien de commun en apparence dans leur style; il y a pourtant de commun les chapelles latérales, point important.

Balzac rabelaisien outré, Balzac spéculateur, Balzac mystique, Balzac attendri sur la pauvre Nanon, charge Hugo dans les points où il lui ressemble. Il fait ressortir par son exubérance, sa volubilité, ses bretelles rompues, son peu d'ordre, sa crédulité d'espérance, ses mille projets subalternes, son peu de dégoût et de poésie, l'absence de ces défauts chez Victor Hugo. Les *Parents pauvres*, les *Paysans* sont des œuvres de lutte, des œuvres noires dont le ton outré ne semble pas destiné à réformer quelque chose, comme y sont destinées les œuvres d'Hugo.

Balzac semble avoir plus de bon sens qu'Hugo parce qu'il a moins d'espoir, d'enthousiasme, parce qu'il ne croit ni aux paysans ni à la république, parce qu'il adore Catherine de Médicis et Napoléon; mais au fond il est systématique, contradictoire, sans suite, fantaisiste, artiste plus que convaincu, très sagace mais peu réfléchi, malhabile à généraliser, approfondir et con-

clure, cent mille fois plus rempli d'illusions.

Dans la visite d'Hugo à Balzac, le plus enfant des deux, celui qui faisait sourire l'autre, c'est Balzac. La tenue, la dignité extérieure chez un homme bouillant au visage coloré, sera toujours un indice de grande destinée. Cela manquait à Balzac qui, de sa vie, n'a fait un acte public sérieux.

**Mercredi 11 mars.** — Loménie dit : « La poésie lyrique exige de l'entrain, de l'enthousiasme. » Je trouve le rapprochement injurieux.

Ce conférencier croit-il que l'enthousiasme soit de l'entrain à la deuxième puissance ? Il peut bien le croire, lui qui se bat les flancs, à la lettre, pour donner de la chaleur à sa parole et qui, refusant son enthousiasme à Mirabeau, à Victor Hugo, le garde pour Descartes, Malherbe, Bossuet et Augustin Thierry, lui qui lit avec entrain et vénération — rapprochement naturel — l'éloge de la chasteté de Louis XIII, les vers de Racan sur la retraite auxquels il ne trouve à comparer que du Lamartine.

Il n'a aucun sentiment de l'harmonie du vers. Il n'a cité de Segrais que : « Un vieux faune riait... » et il l'a cité comme étant le trait qui l'a sauvé de l'oubli.

Quant à la poésie lyrique, il en trouve l'expression dans le jeune homme de Goethe qui

crie : « Toujours plus haut ! » et dans l'allégorie du poète américain qui gravit le mont Blanc, répondant à tous ceux qui l'arrêtent : *Excelsior !* Seulement Loménie a bien soin de dire, tant il a peur d'avoir trop d'enthousiasme, qu'il ne faut pas voir dans cette devise la domination de la terre, de la matière ni des astres, mais celle de soi-même. Cette chute lui a retiré la moitié des applaudissements, à la grande désapprobation d'une dame assise sur deux bancs à la fois, des notes sur ses jambes, et qui disait : « Aujourd'hui au moins il sait quelque chose et on ne l'applaudit pas ! »

M. de Loménie est bien léger, bien étourdi. Il prend toutes les poses que la fatuité imagine quand la distraction s'y ajoute. Il prononce les *r* et les finales *eur* avec le ton moqueur des salons. Il cite des vers chargés comme ceux de Racan sur Judith ou des sermons chargés comme ceux contre Ravaillac. Il pense amuser les dames par ces citations risquées.

Il craint toujours de faire sourire à ses dépens. S'il dit le mot « pédantesque », il ajoute : « Passez-moi le mot », ce qui le rend lui-même précieux ou pédantesque. Il éprouve un embarras et une gêne extrêmes quand une image qu'il a annoncée comme superbe : « L'Univers ne sait où tomber », fait rire l'auditoire. Il balbutie : « Oui, oui, certainement ; mais cependant, enfin, on peut y voir quelque majesté. »

Il a aventuré aussi comme grande une pensée

de Racan des plus banales et l'a détachée : « Quand vous serez au ciel, grand héros, vous verrez les armées humaines comme des fourmis. » Je lui ai fait une moue significative.

**Dimanche 12 avril.** — Un cabinet de lecture est pour moi un lieu de débauche.

Quel supplice de Tantale ! Recevoir de Dieu une boîte de compas et ne pouvoir que regarder ces instruments de vérité ; ne pas être paralysé ; pouvoir secouer à demi sa paralysie, juste assez pour donner dans le piège de l'espérance et de la douleur ! A Sainte-Hélène, Napoléon pouvait faire quelques pas avant de rencontrer les sentinelles et de s'entendre dire : Halte-là !

Quelle tentation que celle de l'âme ne se sentant ni prisonnière ni malade, faisant quelques mouvements, éprouvant ses ressorts, les sentant bons, croyant pouvoir se confier enfin à eux, et tout à coup frappée par derrière et ramenée en prison. Lèse-majesté humaine !

Rien, absolument rien n'indique l'outrage ni à moi ni aux autres. On me questionne comme je me questionne, sans se douter que faire une question à mon âme, c'est la supposer libre de s'expliquer avec clarté, sans rapide épuisement. Questionner l'esprit, lui dire : Explique-moi, c'est dire au papillon traversé d'une épingle : Bats des ailes ! c'est dire à mes yeux qui brûlent : Lisez !

**Lundi 4 mai.** — C'est aujourd'hui que le service funèbre d'Alfred de Musset a été célébré à Saint-Roch. La matinée était douce et menaçait d'être pluvieuse.

Vers dix heures du matin, quand je franchis le portail, déjà les tréteaux attendaient; l'un d'eux s'abattit avec un bruit sinistre aux pieds d'un des assistants, le blond, l'élégant Arsène Houssaye. Il était à peine relevé que le tambour se fit entendre au dehors, et le cercueil entra suivi tout d'abord par Paul de Musset et la députation académique, Vitet, Empis, Vigny, Sainte-Beuve et Augier. La station fut longue autour des tréteaux.

J'avais en face de moi Villemain qui, en sa qualité de secrétaire perpétuel, a présidé tant de cérémonies de ce genre. Le jour blafard rendait encore son teint plus blême; il faisait ressortir les rides singulières qui sillonnaient, balafraient sa physionomie très expressive malgré les yeux demi-fermés. Par besoin de signaler les manquements au cérémonial, il sortait avec humeur de son immobilité.

A ses côtés se tenait Alfred de Vigny, l'autre Alfred, au rose et placide visage, à l'attitude surveillée rappelant toujours, sous l'habit aux palmes vertes, l'officier de la garde royale.

Dans le groupe qui les enveloppait, je ne connaissais de vue que Diaz, Chenavard et Félix Mornand.

Mai. — Musset cherchait le génie, puisqu'il s'écriait un soir en rentrant chez lui :

« Tu te frappais le front en lisant Lamartine,
Édouard, tu pâlissais comme un joueur maudit :
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour... »

Hélas ! Il ne suffit pas d'avoir de la sensibilité pour avoir du génie. Il faut y joindre la force intellectuelle.

Or tout trahit la faiblesse de Musset non seulement comme penseur, mais aussi comme écrivain, comme artiste. La forme lui manque au même degré que le fond.

Le caprice moqueur de ses poèmes sans queue ni tête, au ton leste, dégagé, spirituel, ne le sauve pas de la monotonie parce qu'il n'y a aucune conception forte, aucune richesse d'invention. En vain il adopte la forme si facile du récit, il ne peut mener ce récit jusqu'au bout et rien ne répond moins à la pompe du début que la fin ; il ne le soutient qu'en y enchâssant péniblement quelques morceaux composés à part, quelques hors-d'œuvre brillants, entre autres de longues comparaisons, tirées des animaux.

Je préfère de beaucoup à ces beautés artificielles sa comparaison, dans la *Lettre à Lamartine*, entre l'amant trahi et le laboureur ruiné par le feu. Il y a là, surtout dans la première partie, de l'émotion, de la vigueur dans la fonte

et un amalgame heureux de divers souvenirs poétiques.

**Juillet.** — A propos de l'enterrement de Béranger.

Que de soldats à ton convoi !
Ah ! Béranger, quelle aventure !
On croirait qu'on enterre un roi.
Que de soldats à ton convoi !
Le peuple seul est loin de toi.
La fanfare éteint son murmure.
Que de soldats à ton convoi !
Ah ! Béranger, quelle aventure !

**Saint-Valery-sur-Somme, août.** — Cette immense étendue de sable de trois lieues de profondeur et d'une largeur telle que ses deux rives boisées se distinguent à peine comme à l'entrée d'un fleuve d'Amérique, est d'un aspect étrange, inaccoutumé. On se demande pourquoi ce désert où s'aventurent de petites caravanes, ce désert sillonné de cours d'eau et bordé de verdure. Que de terrain perdu !

Si vous voulez avoir le mot de cette plaine, regardez à l'horizon une barre bleue de quelques lignes de hauteur qui ressemble à la pierre d'une bague ou à la lame d'eau qui déborde le verre. Cette goutte qui tremble fait ce désert,

cette désolation. Plaine pareille à celle que sillonne le boulet entre deux armées, à la route déserte où court le wagon terrible, cette plaine, la mort l'occupe deux fois par jour. L'Océan vient deux fois par jour s'opposer à ce que l'homme en dispose. Nulle part le phénomène de la marée n'est plus extraordinaire à voir ; le soulèvement, le simple soupir de l'Océan étend les flots à trois et quatre lieues.

Voilà, voilà l'inondation ! Caravanes, rejoignez vite... Mais la catastrophe est attendue, elle est réglée. « Vous n'irez pas plus loin. »

Déjà le chenal remonte, rapide, les gros vaisseaux attendant au loin, légers comme des plumes ; les flots mugissent, courent tous à la fois et viennent battre inexorablement la rive de leur secousse alternative qui attaque toujours par quelque endroit ; les ondulations de l'eau noient les ondulations du sable ; les crabes, les soles retrouvent la liberté ; l'écume fouette le visage des baigneurs et la proue du passager.

---

Sur cette route de Dieppe à Eu, que suivit en automne le conquérant d'Azincourt commençant l'invasion de la France, passa quinze ans après, en Décembre, et dans la direction opposée, une jeune paysanne que des Anglais traînaient à Rouen.

C'était Jeanne d'Arc, livrée au Crotoy. Elle

était perdue. La France était sauvée. Jeanne avait rayé tout ce qui s'était passé depuis quinze ans, depuis qu'elle existait.

**Paris, mercredi 9 septembre.** — Hier soir, comme on se levait de table, ma nièce d'Algérie, Blanche, voyant les deux amis, si souriants d'ordinaire, se quereller « pour de vrai », a tout à coup senti du resserrement dans sa poitrine. Au choc de ces paroles dures, à l'aspect de ces visages subitement glacials, l'insoucieuse enfant de sept ans a repensé tout à la fois au pays lointain qu'elle vient de quitter, à son père, à sa mère qui pleure le soir — la dernière lettre le dit — à ses sœurs vivantes, surtout à ses sœurs mortes. « Je voudrais qu'elles viennent, qu'elles descendent par une porte du ciel ! » Et elle s'est mise à sangloter.

Les arbres du parc massés devant la fenêtre et que le soleil couchant livrait au sinistre envahissement de l'ombre ont certainement aussi contribué à faire couler ses larmes. Impression révélatrice ! Ni les dangers de la traversée, ni les nouveaux visages, ni les quinze jours écoulés depuis son arrivée à Paris, n'avaient produit sur elle ce qu'ont produit cette dispute et ces arbres, ce froid moral uni à ce froid de la nature.

En vain, pendant le repas, j'avais, comme à plaisir, provoqué les mêmes regrets de la patrie

et de la famille, je n'étais parvenu qu'à lui faire dire : « Non, je n'y pense jamais. » Et l'instant d'après, la voilà qui s'écrie en pleurant : « Moi, j'y pense toujours, à mes sœurs ! »

L'autre jour, du reste, il lui était échappé de dire, entre deux accès d'enfantillage : « Est-ce que la fin du monde va venir ? J'ai peur ! » Tristesse fugitive et inattendue, délicatesse nerveuse et profondeur de rêverie qui surprennent !

Les enfants ne s'analysent pas. Un gisement de douleur peut exister au fond de leur âme. Ils l'ignorent. Ils n'en ont conscience que lorsque les idées tristes se rencontrent, se placent l'une derrière l'autre avec précision comme les sondes d'un puits artésien et, doublant, triplant leur portée, pénètrent ainsi jusqu'à la nappe d'où jaillissent les pleurs.

Voilà comment ce fonds de mélancolie causé par la mort, puis par la séparation ; comment ce fonds de sensibilité délicate s'est montré tout-à-coup dans cette âme enfantine, dans cette gracieuse nature ordinairement si rieuse et si distraite.

Octobre. — Les types intéressants pour le public sont ceux des hommes bavards qui se développent devant vous ayant l'air de vous dire : « Prenez des notes ! », des hommes frottés d'art ou de littérature et offrant par là des reliefs ;

des hommes enfin que l'on peut observer souvent et dont l'absence de cœur et l'esprit de dénigrement autorisent un froid examen.

**Mercredi 18 novembre.** — Le Hâbleur a du ventre, le teint fleuri, l'air joyeux. Son œil bleu clair, à fleur de tête et qui, de profil, se laisse traverser par la lumière, exprime le contentement et joue à s'y méprendre l'émerveillement. Il a des breloques et s'habille à la façon des financiers dont il recherche la compagnie; mais, comme il est passé maître en avarice, il a de ses vêtements un soin extraordinaire et fait adroitement alterner leur petit nombre.

Après quelques minutes d'attention et de condescendance, dès qu'il a vu à quel genre d'homme il a affaire, il prend le dessus et s'empare de la conversation. Alors, si vous êtes artiste, il vous apprend qu'il a d'importantes fonctions administratives; et si vous êtes administrateur, il vous entretient de ses études et même de ses missions artistiques.

Car la preuve officielle est celle qu'il préconise et avec laquelle il tue en germe votre incrédulité naissante. C'est ainsi qu'il s'est spécialement occupé de vitraux, qu'il a tout créé dans ce genre, jusqu'aux moufles dont il a dû se servir, et qu'il a été chargé par le gouvernement d'accompagner des préfets en tournée pour étudier les vitraux

des vieilles églises. Il s'est occupé également d'aquarelle et a apporté toutes sortes de perfectionnements matériels, a été admis aux expositions. Du reste, il a une merveilleuse faculté de coloriste, comme vous pouvez le vérifier à la corne de son sourcil, discerne les nuances et les contre-nuances, saisit et rend l'effet des ombres dans l'ombre même...

Il a aussi une faculté mécanique, une science des procédés qui lui est propre. En toute chose, il a étudié ce que les autres négligent, il sait tout ce qu'on ne sait pas. De là mille services inattendus qu'il peut rendre en société. Étant un peu de tous les états, il vient au secours d'une dame qui a taché sa robe à la campagne en s'asseyant sur l'herbe : un teinturier n'en saurait pas plus long. Il aide la cuisinière à sauver une sauce compromise. Il indique au maître de la maison la provenance et la valeur vraie de ses tableaux ou de ses meubles ; il s'offre à lui faire faire des échanges, il a lui-même une modeste collection.

Oh ! les échanges ! C'est sur eux que roule toute l'économie de ses pas et démarches, de ses relations, de ses paroles en apparence les plus étourdies. Vanter son goût, vanter sa collection, vanter certains marchands, certains artistes, c'est là pour lui battre monnaie. Sa bouche est une trompette.

**Jeudi 19 novembre.** — A propos d'une affaire Peaudecerf, Gorget cite les enfilades de noms qu'on a faites sous la Constituante :

« Vous les trouverez dans les mémoires de Mme de Créqui. On a imité cela en 1848. Ledru-Rollin, Levet, Laissac, Crémieux, Leydet... Descendez à la Cavaignac du vin... Il ne faut pas vous Béranger, nous avons de Lamennais dans notre Pagnerre. » Il rit surtout à cette dernière citation.

Un de ses amis, Puvis de Chavannes, vient d'enfiler tous les noms des peintres : Il attache son chien avec un Rubens... On a servi des Troyon de choux et des Géricault rouges... L'histoire se termine par Vélasquez — voilà ce que c'est —... C'est trop fort !

« Ce Puvis de Chavannes est un de mes amis ; il est beau, riche et noble. Il ne rêve que d'être peintre mais sa peinture est une chose très agressive, en dehors ; c'est presque inadmissible. Je doute que, s'il ne change pas de peau, le public puisse jamais le supporter.

— Dessine-t-il ?

— Oui, mais c'est le côté mélancolique, rêveur qui le préoccupe ; ça a l'air d'être fait par un individu détraqué. Il a fait une Vierge à la grotte avec un coup de lumière par la figure et un Saint Sébastien dont le principal personnage tient son arc derrière la tête comme l'ours Martin son bâton. Il est original, c'est inconcevable ! Il a des manières de dire et de faire extraordinaires. »

## ANNÉE 1858

**Mardi 12 janvier.** — Quelle admirable pièce de vers que celle qui a pour titre *À vous qui êtes là!* Comme Hugo sait faire comprendre et partager ses souffrances! Oh! oui, la famille ne peut faire oublier l'exil, la famille qu'on voit souffrir autour de soi et pour soi.

Son exil, il est vrai, est aux frontières mêmes de France, il n'est pas séparé de la patrie par deux mois d'Océan, mais si cette pensée est adoucissante à un point de vue, qui peut dire combien, d'un autre côté, elle est excitante et amère. Se savoir à deux heures de la patrie et se dire : Je n'y puis rentrer, je n'y rentrerai peut-être jamais! Napoléon, à Sainte-Hélène, n'était pas plus loin de la France. Il s'en est fallu de neuf ans qu'il n'y rentrât. Pour Victor Hugo, le problème est pareil. « Qui de nous deux mourra le premier? » voilà la

question qu'il pose sans cesse à l'Empereur et dont Dieu lui-même ne veut peut-être pas savoir la solution. Que de nobles cœurs attendent derrière ce grand cœur que la mort leur ouvre les portes de la patrie terrestre ou de l'éternelle patrie ! Quelle pression contre la porte de la France! Oh ! quelle imprudence de la part de Napoléon III d'avoir mis contre soi tant de vœux, tant de cœurs, d'avoir forcé de grands citoyens et de grands poètes de vivre dans l'attente de sa mort. Sa situation est aussi implacable que la leur, sauf le cas impossible du repentir.

Vous dites : Il n'aurait dû exiler personne. Ce n'est pas ainsi qu'il faut juger la situation. Ce n'est pas son décret de proscription, c'est son action qui a exilé. Son repentir ne serait pas un rappel, ce serait une abdication et c'est bien là ce qui fait de cette lutte une lutte extraordinaire, une lutte à mort ; c'est précisément ce qui me fait admirer autrement que la foule la proscription de Victor Hugo que je regarde comme naturelle et volontaire.

Quand un homme s'empare sans droit des destinées de tous et prétend empêcher les hommes mille fois plus dévoués et plus éclairés que lui de sauver les hommes présents et à venir, il voudrait bien que nul ne souffrît, que nul ne se plaignît, il ne demanderait pas mieux que de tout diriger mieux que personne, que de rendre juste son injustice et innocent son crime. Cela ne dépend pas de lui et son premier châti-

ment est de voir la souffrance régner autour de lui, d'entendre s'élever des gémissements. L'effusion du sang, il peut l'éviter, mais l'effusion de l'indignation et des intelligentes, des héroïques vertus, cela lui est impossible. Il voit s'enfuir de sa cour l'honneur et de son empire, la poésie, l'histoire, le génie. Oh! restez, historiens, publicistes, généraux; poètes, restez! Toi surtout, Victor Hugo, reste, je t'en supplie. Non, non! Et la même fatalité de justice qui fait crier cela à Napoléon III, fait murmurer à Victor Hugo sa prière aux ruisseaux, aux oiseaux, aux arbres de son pays.

Oui, c'est là le propre d'un crime public, c'est là sa marque, c'est même là son degré de forcer à la protestation une plus ou moins grande quantité, une plus ou moins grande qualité d'âmes.

Un crime public sans protestation. ce serait comme un incendie sans objet qui le reflétât : il accomplirait impunément ses ravages. Ton crime ne se reflète sur aucun des grands fronts de ton pays : tu n'as pas commis de crime. La foule ignorante se résigne ou s'habitue, elle ne voit le danger que s'il est reflété quelque part. Quand une commotion publique a lieu, elle regarde ses tribuns, ses écrivains, ses guides. Si elle n'en voit aucun pâlir, aucun froncer le sourcil, elle se persuade qu'elle a tort et, souffrît-elle, elle attribue à la fatalité sa souffrance. Or les vrais moniteurs d'une nation ce sont ses vastes, ses généreuses intelligences, ce sont ses honnêtes grands

hommes, ce sont surtout ses poètes. Tant pis pour la nation qui n'en a pas, c'est comme si elle n'avait pas d'yeux. Je dis que le crime ne devient crime que par la protestation, la protestation des hommes de franchise et d'inattaquable dévouement; je dis aussi que cette protestation porte avec elle sa garantie de sincérité, cette garantie c'est la souffrance acceptée, c'est le sacrifice. Le crime se mesure à la protestation, la protestation au sacrifice. La postérité jugera toujours le 18 Brumaire et le 2 Décembre d'après l'éclat relatif des protestations, c'est-à-dire des souffrances qu'ils ont provoquées, fût-ce malgré eux.

Tout est complexe dans les événements humains surtout à distance mais la postérité a des signes certains pour les bénir ou les maudire. Pour juger de l'étendue d'un désastre elle sait mieux que la foule quels sont les témoins qu'elle doit interroger. Elle regarde André Chénier pour savoir ce qu'elle doit penser de Robespierre, elle regardera Victor Hugo pour savoir ce qu'elle doit penser de Napoléon III, et c'est pour l'éclairer que ces hommes courageux se dévouent. On peut dire qu'ils souffrent pour des millions d'hommes.

Victor Hugo a compris qu'il fallait un témoin en regard de ce grand crime pour que la postérité n'eût aucun doute et que, puisqu'il était le plus grand homme d'honneur de ce temps, il lui fallait porter jusqu'à sa mort le deuil de l'honneur. Il

savait bien que la postérité le regarderait. Ne l'eût-il pas su, c'eût été plus fort que lui, il aurait agi de même.

Les poètes souffrent et crient pour leur siècle dont ils sont les voix, dont ils sont les âmes. Ils obéissent à la loi indiquée par Pascal. Jamais les saints ne se sont tu. C'est pourquoi Lamartine s'est privé de beaucoup de grandeur en se résignant au mutisme et en ne s'exilant pas.

**Mercredi 13 janvier.** — Je suis entré ce matin à Saint-Sulpice pour voir l'endroit où, Vendredi, un calorifère a fait explosion et tué quatre personnes.

Comme cet événement a eu lieu le matin même de la mort de Mme Séguret, c'est à elle que je pensais en priant.

**Jeudi 14 janvier.** — Déaddé nous fait des visites fréquentes. Je lui ai donné à lire *le Rhin* dont il s'amuse beaucoup; en échange, il nous a forcés d'avaler *Madame Bovary*, le plus exécrable roman qui soit.

« Pour trouver cela beau, disait un de mes amis, il faudrait admettre que le beau varie. »

Je ne conçois pas que Sainte-Beuve ait pensé, fût-ce même par contraste, à Mme Marsaudon à propos de cette plate et ignoble production.

Vendredi 15 janvier. — Gorget est charmé d'une revue où il y a : « prendre l'Helvétie pour des lanternes ». Il trouve bien supérieur le calembour par à peu près au calembour vrai, qu'il appelle « de la Restauration et de l'Empire ». On objecte que le premier est bien plus facile, qu'il est naturel aux illettrés ; n'importe !

Il cite pourtant de Dantan jeune, un jeu de mots plaisant : « Les Arabes sèment des pois, les enfants des douars en écossent ». Dame ! cela ne vaut pas : La carpe sent toujours le hareng, auquel il préfère : Le Temps est un grand maigre, ou encore : Courir comme un tambour de basque.

Il a donné à une dame un album de mots écorchés sortis de lui et en cite trois :

« Deux habits valent mieux qu'un. »

« Abondance de riens ne nuit pas. »

« Il est posé comme un oiseau sur la hanche. »

Il rappelle les calembours par inversion de lettres :

Une femme à genoux : « Un mou de veau, et je suis sauvée ! »

La différence entre une glace et un étourdi : « il parle sans réfléchir, elle réfléchit sans parler », lui semble d'un genre trop recherché.

Si on lui cite le monsieur qui, dans un café, s'endort sur *le Constitutionnel* et refuse de le céder, disant : « C'est la preuve que je le lis ! » il oppose un autre personnage s'écriant : « Je ne lui donnerai jamais ma fille.

— Vous n'en avez pas.
— A plus forte raison. »

**Samedi 16 janvier.** — Le Hâbleur voyait chez des amis la Malibran, enfant rieuse. Elle serrait sa robe avec ses mains autour de ses chevilles et faisait la culbute sur le tapis.

Lui cherchait à lui être agréable en se mettant sur le dos et ramenant ses jambes de manière à frapper le sol de la pointe de ses souliers de chaque côté de sa tête. Malheureusement, il ne pouvait faire complètement la culbute en arrière, comme il savait la faire dans l'eau.

Oh ! dans l'eau, il mettait ses genoux contre ses joues et faisait de suite à la renverse neuf culbutes ; jamais il n'a pu dépasser ce nombre. Mais ce n'était pas même pour cela qu'il était connu ; son plus fort c'était la coupe selon les règles. Tout le monde sortait de l'eau pour le voir y entrer. C'était un nageur d'école.

Ses seuls rivaux étaient Nieuwerkerke, Antonin et Alexis de Noailles, Tilmant, le chef d'orchestre.

**Vendredi 12 février.** — L'esprit indiscret et curieux qui désire savoir de quel ton un écrivain parle, dans le tête à tête, à la femme qu'il

aime et de quelle manière il ressent et exprime l'amour, n'a pas besoin de le suivre furtivement d'arbre en arbre ou de se placer aux écoutes derrière une porte, il n'a qu'à ouvrir son théâtre. Qui, plus que *Gabrielle* ou que *la Jeunesse*, pourrait montrer M. Emile Augier dans l'intimité de l'amour et dénoncerait mieux jusqu'à ses moindres caresses de mots, jusqu'à ses appellations favorites : « Chère femme ! »

Que l'on ouvre de même *Angelo* et *Ruy Blas* si l'on veut pénétrer dans les secrets de l'âme de Victor Hugo : « Mon lion ! » et *Toussaint Louverture* pour Lamartine.

Byron, Schiller. Victor Hugo ont bien raison de le dire, ils saignent le sang qui sort de leurs drames ; ces drames renferment de rougissantes ou de douloureuses confessions.

Comment voulez-vous qu'on prête à son héros sur la scène plus que son idéal ou moins que lui ? Un homme distingué, un peu maniéré en amour, comme Augier, peut-il créer une scène d'amour exempte de distinction et de manière ? Alexandre Dumas peut-il ne pas être cru et passionné !

En fait d'indiscrétions, le théâtre a le pas sur les autres formes littéraires, parce qu'il donne le dialogue de la passion et non sa seule peinture, sa seule analyse comme le font les poésies fugitives. Mais celles-ci sont encore des indiscrètes. Qui veut connaître l'amour de Casimir Delavigne doit les consulter comme il consulte

celles de Victor Hugo, de Lamartine ou de Béranger.

Le roman se place à côté.

Février. — Cours de Saint-Marc-Girardin : trois mille auditeurs ou plutôt spectateurs, car c'est bien un spectacle; quatre issues débordantes de monde. Michelet, Villemain ou Guizot n'en avaient pas plus.

Malgré soi, et bien qu'on connaisse Saint-Marc-Girardin, on s'attend à quelque grande parole. Tant de monde ne se rassemble pas autour d'une chaire sans avoir besoin de pensée ou d'éloquence; une simple allusion contre le gouvernement ne doit pas suffire. Saint-Marc-Girardin a là une responsabilité, il doit la comprendre, il se risquera évidemment. Espérons.

Saint-Marc-Girardin est le même qu'il y a cinq ans : tout habillé de noir, gilet fermé, cravate blanche sans nœud; même abord, l'air décidé, la tête insolemment rejetée en arrière, front incliné, cheveux noirs plats huileux et collés sur les tempes, lèvres hardies et éclaboussantes, yeux noirs moqueurs, nez gros, voix prétentieuse et criarde.

Il a les mêmes gestes qu'autrefois. Il se retourne à droite, à gauche, avec une impartialité exemplaire; il entoure familièrement son fauteuil du bras droit, puis du bras gauche; il

s'étend en appuyant son coude sur son dossier et laissant pendre nonchalamment la main; il tombe les bras croisés sur son pupitre, faisant l'arc avec la tête et les reins; il secoue le menton.

Toute cette pantomime doit faire passer ce qu'il y a d'insignifiant dans ce qu'il dit. Il vous paie de gestes comme à la foire. Plus la trame est faible, plus il se sent à l'abri. Avec son public, il semble un Harpagon; il ne demande qu'une chose, qu'on croie qu'il a l'escarcelle remplie et qu'on prenne ses liards pour des écus sonnants. A cet effet, il n'épargne rien, aucune modulation de voix, aucun cri, aucun mouvement. Ce pauvre mendiant de public est vraiment de bonne composition car il se laisse prendre. Il ne s'agit que d'accommoder les choses.

Saint-Marc-Girardin est assez bel esprit pour y réussir. Outre sa pantomime, il a un goût décidé pour l'antithèse qui met en relief les points de vue.

Vendredi 12 mars. — Quel est cet homme qu'on rudoie et qu'on attache pour le faire entrer dans cette voiture? Où va-t-il? C'est un homme qui a assassiné il y a trois mois, on l'emmène au bagne, il y restera toute sa vie.

Toute sa vie! Rien pourtant ne se soulève en moi. J'ai de la pitié pour cet homme mais

cette pitié ne me torture pas. Je me dis : La longueur même, la perpétuité de cette peine laisse place à l'espérance. Dans ces longues années, que d'occasions peut-être s'offriront à cet homme de prouver qu'il n'est pas un monstre, de laisser voir les restes d'homme qui sont en lui ! Que d'améliorations pourront être apportées à son sort dans la captivité même, que de consolations, s'il s'attendrit, ne trouvera-t-il pas dans les marques les plus légères de confiance ou d'estime qu'à la longue il pourra mériter ! C'est une peine intelligente, rationnelle que celle qui s'étire en longueur, qui répand son poids également sur une quantité de jours, qui laisse entrevoir la possibilité de l'abréviation ou de l'adoucissement, qui réserve enfin l'avenir et ses chances de toute espèce.

Mais il n'en est pas ainsi de la peine qui, ouvrant devant le criminel un gouffre où s'enfonce l'imagination, concentre tout son poids en une seconde effroyable et qui place cette seconde à deux mois de distance pour qu'il marche vers elle avec une terreur accrue de jour en jour. Celle-là c'est la peine sans pitié, sans intelligence et sans foi qui se rit, comme une barbare, de ce que pourrait réserver l'avenir du coupable, la preuve de monomanie ou de repentir, qui n'en tient aucun compte, qui traite l'homme comme une bête ou comme un damné. C'est la peine qui ne se connaît pas elle-même, la peine sans imagination et sans clarté qui frappe à dix

ans comme à dix jours du crime, qui frappe l'homme ayant encore soixante ans à vivre comme celui qui n'en a plus que six, celui qui monte à l'échafaud d'un pas ferme, ou qui s'y laisse porter comme Verger. C'est la peine qui tue quelquefois l'assistant, qui fait évanouir le prêtre qui assistait Laforcade. La peine est si peu mesurée, si peu connue, si mystérieuse, qu'elle provoque des effets extraordinaires.

Le condamné, si coupable qu'il soit, est stupéfait en apprenant que l'heure de la peine est arrivée. Les assistants ne peuvent s'expliquer cet étonnement du condamné. Comment ! Il ne s'y attendait pas, il ne peut y croire, mais d'où sort-il donc ? Je me l'explique, moi ! Ce qui arrache au criminel ce cri : C'est impossible ! c'est que lui seul sait le rapport qu'il y a entre le crime et le châtiment, et que ce rapport lui semble absurde et monstrueux. Instinctivement, il ne peut admettre une peine qui foudroie son imagination même.

En second lieu, le condamné excite une sorte de respect dans la foule rangée sur son passage. Elle verra sans sourciller brutaliser le condamné au bagne, mais si elle s'aperçoit que le valet du bourreau donne des coups de pied dans les jambes du condamné à mort pour le tirer de sa prostration et le faire descendre, elle frémit et s'indigne.

D'où cela vient-il ? c'est que l'échafaud qui se dresse dans le ciel lui semble annuler et de reste

tous les crimes du malheureux. Grand Dieu! voir égorger devant tous un homme plein de santé accable assez l'imagination; si on le brutalise, cela la soulève. Respect au malheur! murmure quelqu'un. C'est un malheureux, en effet, et deux fois marqué par la fatalité. N'est-il pas l'homme qui a tué et qu'on va tuer, l'homme dans lequel on juge témérairement qu'il n'y a plus rien de l'homme. Il est presque sacré, car on sent qu'il est démesurément puni. Sait-on bien d'ailleurs à quelle cause imputer sa férocité passée, son hypocrisie, sa noirceur? Et puis a-t-il bien la même âme qu'à l'heure où il a assassiné, cet homme qui est courbé sous trois mois d'enseignements, d'angoisses et de terreurs sous la sensation du couteau, sous la vision effrayée de ce qui est au delà! Si c'est toujours le monstre de la nuit du crime, que signifient ces égards, ces attentions de tous les employés de la prison, directeur en tête, pour le condamné à mort? N'est-ce pas un être dix fois plus méprisable que les condamnés au bagne enfermés dans les bâtiments voisins et pour lesquels on ne montre qu'une dure et hautaine sévérité. Pourquoi donc cette pitié profonde, pourquoi cette sollicitude, que dis-je, ce respect involontaire? Comment expliquer la contradiction étrange, presque dérisoire de ces hommes honorables qui se découvrent devant le scélérat dont ils surveillent la dernière heure et qui lui serrent la main avant de l'entraîner à l'échafaud? Une

si monstrueuse inconséquence ne vient-elle pas de ce que chacun se dit en pensant au condamné : C'est un misérable, il est vrai, mais il est bien à plaindre ; cela prouve qu'au fond de sa conscience, chacun, craignant que la peine ne surpasse le crime, a besoin de réagir par un peu de pitié contre la rigueur d'une loi qui fait du coupable un malheureux, qui en fait peut-être une victime.

Oui, une victime ! Je soutiens que la peine de mort n'est pas une peine ; la mort n'est pas la dernière limite des peines, elle est au delà de cette limite, comme elle est au delà de la vie même. Ce n'est pas une peine puisqu'on ne sait pas ce que c'est. La peine capitale, c'est une opération de chirurgie terrible qui a pour but de placer le condamné dans un état tout à fait inconnu. La moitié de la peine, que dis-je ? le résultat de la peine est dans l'ombre. Quant à l'opération de chirurgie on s'ingénie à l'adoucir par un contre-sens inexcusable. On finira sans doute par chloroformer le patient.

Ce n'est pas pour vous délivrer du coupable que vous le condamnez car vous ne voulez pas qu'il se brise la tête contre la muraille, c'est pour le punir par la peur. Vous le condamnez à l'attente de la mort, à l'effroi du couteau et de l'éternité, vous le condamnez à une peine d'imagination dont vous n'avez pas la mesure, vous l'exposez avant l'échafaud à l'épilepsie ou à l'aliénation mentale. Est-il nécessaire d'opposer

Mme Roland à Mme Du Barry, Orsini à Verger, La Pommeraye à Troppmann ? Quelle peine inégale que celle qui a frappé ces divers degrés d'imagination !

**Lundi 12 avril.** — Je m'occupe d'insectes et de botanique peut-être à cause du printemps.

Je suis très amusé dans mes promenades par la floraison des arbres, chênes, hêtres, ormes, à laquelle j'étais resté jusqu'ici affreusement indifférent.

Je trouve absurde que les huit grandes divisions de la classe des insectes se terminent toutes en *ptère*. Cette monotonie de rime est précisément ce qui dégoûte la mémoire qui a des secrets que les faiseurs de divisions ne connaissent pas.

Faites donc des mots tranchés comme les divisions, et qu'est-ce qui tranche le plus, si ce n'est les deux dernières syllabes, la fin du mot ?

**Jeudi 15 avril.** — Ma santé recommence à m'inquiéter. J'ai eu deux mieux marqués, du 1er au 6 Janvier et du 1er Février au 15 Mars ; j'attends le troisième, en attendant, je retombe.

Il n'est pas de semaine que je ne prenne un ou deux jours de congé, et le reste du temps je ne travaille guère que pour la forme.

Vendredi 16 avril. — J'ai trouvé pour quarante sous une superbe édition reliée en deux volumes des lettres de Marc Aurèle à son précepteur Fronton. Lachesnais me jalouse.

Ces lettres, pleines de charmante tendresse et de détails qui semblent tout modernes, ont été retrouvées sur de vieux parchemins. C'est une découverte de ce siècle. Il faut la mettre à côté de celle de la Vénus de Milo.

Je commence à raffoler des Anciens, surtout des Grecs; je m'y prends un peu tard, comme Alfieri. J'ai rêvé l'autre jour des heures entières sur deux histoires qui nous viennent des Grecs et dont le sens est d'une étonnante profondeur, tandis que la forme est d'une saisissante originalité. Je parle de l'histoire de Cléobis et Biton et de celle de l'anneau de Polycrate.

Il y a un génie anonyme à qui on doit rapporter chaque fiction profonde. La Bible a-t-elle mieux fait sentir que la légende de Polycrate, par une fiction plus profonde, plus originale, plus dramatique, ce que la destinée cache de perfidie sous le voile d'une prospérité constante, surtout quand elle est imméritée?

Y a-t-il dans Shakespeare une imagination plus sombre et plus extraordinaire, que ce renvoi de l'anneau par la mer, que ce refus de la destinée mystérieuse d'accepter la vaine compensation qui lui est offerte, que cet avertissement par l'excès même du bienfait arrivant en pleine orgie, dans le ventre ouvert d'un poisson,

menace que Polycrate seul ne comprend pas?

Ah! qu'il était bien inspiré, ce roi d'Égypte qui lui avait conseillé de conjurer tant de bonheur! La trahison et le crucifiement se cachaient derrière.

Et cette admirable fable de Cléobis et Biton, véritable diamant monté, forme saisissante, ingénieuse, magique, donnée aux espérances immortelles. Ce temple qui s'ouvre, ces deux jeunes gens qu'on trouve morts, produisent d'abord sur l'âme un effet brusque tout de surprise et de stupeur. Puis, on rêve longtemps à cette conclusion inattendue et sublime. Quelle consolation pour qui survit aux jeunes! Quelle récompense en effet qui ne soit éphémère à côté de celle-là!

**Jeudi 27 mai.** — Quand, en exil, le général Lamarque s'aperçut qu'il était écrivain, il sentit que ses premiers combats sous la Tour d'Auvergne, aux Pyrénées, que la prise de Caprée, que ses quatre chevaux tués dans la plaine de Wagram, que ses services en Espagne et sa pacification de la Vendée en 1815, que toute sa vie enfin allait s'éclairer d'un nouveau jour.

Montrer que l'on a de la chaleur, de la clarté dans l'âme, que l'on obéit à des idées généreuses, intelligentes, c'est la plus haute justification, c'est la joie suprême. Celui qui a une plume à la disposition de son cœur fait indirectement des-

cendre sur tous les actes de sa vie une explication qui les grandit et les transfigure. L'action la plus éclatante se voile en effet peu à peu si la conscience, si la raison de celui qui l'a faite hésitent à l'avouer, à la reconnaître.

Aussi la secrète inquiétude de tous les hommes d'action est-elle de prouver leur intelligence, de s'exprimer par la parole. De là le battement de cœur de Napoléon quand une louange de Joseph Chénier, parlant au nom de l'Institut, lui fit espérer que ses discours grandiraient ses actes devant la postérité. Il s'écria, la main sur la poitrine : « Vous me comblez, Messieurs ! » Il avouait ainsi que l'expression par la parole lui semblait la seule probante.

Qu'on ne vienne donc pas dire que la parole trahit l'homme. Elle le sauve au contraire. Sans elle qu'adviendrait-il des Staps et des Charlotte Corday, voire même des Jeanne d'Arc et des Garibaldi ?

**Lundi 31 mai.** — A ma grande et continuelle préoccupation du degré de foi qu'il faut avoir dans la parole des écrivains, pivot de toutes mes études, je m'aperçois que, depuis quelques mois, depuis un an peut-être, est venue s'annexer une préoccupation accessoire qui en doit être distinguée.

C'est une recherche passionnée de tout ce qui

peut me conduire à la tolérance politique et religieuse, un besoin généreux d'écarter comme secondaires toutes ces dénominations de partis ou de sectes qui m'empêcheraient d'aimer ou de mépriser dans un homme tout ce qu'il y a en lui de bon ou de mauvais, un désir ardent de rejeter les faux signes de l'incapacité et du vice et de les faire rejeter par les âmes avides de paix et d'équité.

Certes la haine des fausses catégories était déjà forte chez moi à vingt ans et elle se montre assez dans ma recherche des signes auxquels on reconnaît les grands livres et les grands hommes ; mais c'est le point de vue particulier des séparations religieuses et politiques auquel j'accorde une nouvelle importance. Je veux en arriver à mépriser les fanatiques des deux ordres, sans cesser de doubler mes convictions par l'intelligence des convictions de mes adversaires. Il y a une tolérance qui ajoute aux convictions, que ce soit la mienne.

Dumas disait hier : « N'en déplaise aux puritains, je m'engage à baiser toute main qui viendra de sauver la vie d'un homme. » Ce mot m'a attendri. J'ai, moi aussi, horreur du puritanisme et de la raideur, moi si convaincu et si réservé. J'ai achevé, Samedi, la quatrième partie de la Vie de Cromwell, de Lamartine ; j'y ai médité le républicanisme de libre examen. J'ai pleuré l'autre jour encore sur : *Une famille au temps de Luther.*

Ce sont là des marques auxquelles je recon-

nais un sentiment d'une nature nouvelle, la conscience des dangers de l'intolérance en matière religieuse et politique et l'espoir de trouver les moyens de prévenir tout cet ordre de malentendus.

Je veux me démontrer et démontrer aux autres qu'il peut y avoir au moins un légitimiste de bonne foi et même de génie ; je veux aimer par-dessus tout, admirer par-dessus tout les hommes qui savent aimer et admirer, jusque dans les rangs ennemis, les esprits sans exclusif orgueil qui pressentent une vérité supérieure, qui songent qu'il y a un ciel au-dessus de la bataille.

**Mardi 1er juin.** — Cela mérite réflexion que beaucoup d'hommes célèbres aient déjà eu des hommes célèbres parmi leurs ascendants, surtout si l'on songe combien de membres de leur famille ont été prématurément frappés de mort ou ne sont pas même nés par le fait des circonstances, de ceux qui auraient pu jeter de la célébrité sur le nom ; si l'on songe à tous ceux qui n'ont pas eu à leur portée l'instrument qui répondait à leur faculté principale.

Le nombre de familles deux fois illustrées est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit généralement.

Deux raisons ont empêché que l'on s'en aper-

çût. La première c'est que les deux célébrités dans la même famille n'ont souvent aucune autre analogie que celle, pourtant si grande, de la célébrité. La seconde c'est que les deux célébrités peuvent appartenir à deux branches collatérales et, bien que du même sang, ne descendent pas toujours en ligne directe l'une de l'autre et ne portent pas le même nom.

Certainement rien n'est plus frappant que de voir deux parents avoir le même genre de célébrité et ne pas se ressembler seulement par le don de facultés extraordinaires, mais encore par l'application de ces facultés à des actions du même ordre, à des œuvres de même forme tels les deux Corneille, les deux Racine, les deux Dumas, les trois Vernet, les deux Pitt, les deux Mirabeau, Mlle Mars et Monvel. Toutefois cette ressemblance est trop apparente pour être au fond bien réelle ; elle frappe doublement ici parce qu'il s'agit de parents très rapprochés et en quelque sorte de même état, mais que de différences de natures sous ce rapprochement né des circonstances ! Il n'y a de commun ici entre le père et son enfant que le don de facultés exceptionnelles pouvant amener la célébrité mais l'application de ces facultés n'est la même que par l'effet de l'éducation. Ne voyons pas là une tranfusion héréditaire des mêmes facultés exactement combinées de la même manière, une transfusion d'âme.

Non, tout nous prouve, les fils qui ne sont pas une fois sur mille dignes de leur père aussi bien

que les fils célèbres dans un ordre tout opposé, que les facultés ne se transmettent pas héréditairement en un seul faisceau mais quelques exemples saisissants semblent indiquer que, du moment où des facultés extraordinaires se sont révélées dans une famille — la célébrité en est l'indice — elles y reparaissent peu après ou longtemps plus tard combinées d'une tout autre manière, réduites ou augmentées et par conséquent sous une tout autre apparence.

C'est cette diversité qui est le point le plus curieux du phénomène général que nous constatons ; elle prouve bien que l'âme n'est pas de toute pièce et qu'il faudrait connaître les facultés mères pour expliquer comment Charlotte Corday descend de Corneille ; Hugo, de Volney ; Thiers et André Chénier de la même aïeule ; pour deviner quel sera le genre de célébrité des descendants de Lamartine ou de Napoléon.

On ne saurait admettre, en effet, que ce soit par le fait d'un pur hasard que, dans l'arbre généalogique du peintre David, on trouve en remontant le rameau du peintre Boucher, son contraire ; que dans l'arbre de l'illustre Beccaria, cette fois sur la même branche, se trouve le poète Manzoni.

— On n'est pas assez saisi de ce qu'il faut d'efforts, de facultés et de chances miracu-

leuses pour se rendre célèbre, pour soustraire à l'oubli sa personnalité.

Quand deux hommes arrivent à l'immortalité dans une même famille, c'est un prodige. C'est comme si deux enfants trouvés arrivaient au trône dans deux pays différents et reconnaissaient alors qu'ils sont frères.

**Dimanche 27 juin.** — Quand le moulin des idées décevantes se met à tourner, les pleurs jaillissent sans relâche et cela peut durer plusieurs jours. Tous les doux souvenirs viennent successivement se placer en regard de l'idée funèbre et prendre leur nouveau visage.

Longue, lugubre procession !

**Juin.** — C'était en Septembre 1857, le jour de l'enterrement de Daniel Manin ; la messe funèbre était terminée ; nous sortions de la chapelle provisoire de la Trinité, rue de Clichy, quand passa devant moi, fendant la foule, un homme d'assez haute taille, au teint blanc, aux cheveux gris, fins et touffus, dont les traits avaient un si grand air de distinction et de naturel commandement qu'on aurait pu le prendre pour un général homme du monde. C'était Ary Scheffer, le peintre des femmes souliotes, des Marguerites,

de sainte Monique, de Françoise de Rimini.

Il semblait dominer un grand malaise. Il dit d'une voix vibrante à quelqu'un qui essayait de le retenir : « Non, non, je veux être là ! »

Et d'une marche rapide, il longea le trottoir en quête d'un fiacre où il se jeta.

Une voiture passait, j'y montai et parvins à le devancer au cimetière. Je l'attendis à ce carrefour où est étendue, la main posée sur une plume et sur une épée, la rigide statue de Godefroy Cavaignac, sous laquelle repose selon son vœu d'effacement fraternel l'intègre général qui fut le vainqueur attristé de la formidable insurrection de Juin.

Scheffer traversa cette place sous un ardent soleil, boîtant d'une façon pénible à voir, mais allant vite en homme qui est le familier du lieu. Les fossoyeurs, du reste, le connaissaient car ils dirent à quelques hommes du peuple qui les interrogeaient : « Suivez ce Monsieur qui va là-bas. » Je courais entre les tombes, n'osant le suivre dans l'allée où nous étions seuls. Enfin, il tourna à droite, là où le terrain s'élève et forme un long escarpement. Aussitôt après le tombeau de Nourrit, il s'arrêta devant un petit monument portant au fronton les initiales : A. S.

Je compris alors pourquoi il tenait tant à être présent à l'inhumation ; c'était son propre tombeau qu'il allait ouvrir, comme asile provisoire, au glorieux proscrit dont Venise devait tôt ou tard redemander les restes.

Une ou deux personnes l'avaient rejoint. J'osai alors m'approcher. La porte de bronze venait de s'ouvrir ; des pliants en avaient été retirés et placés derrière le tombeau voisin, à droite. Ce tombeau, encadré par des chaînes, était celui de Mme d'Abrantès. Je m'y tenais appuyé. Quelqu'un, peut-être était-ce son frère Henri, le peintre si expressif de Jeanne d'Arc et de Charlotte Corday, le pressa de s'asseoir. Je fis le mouvement d'avancer un pliant. Il refusa du geste, et d'une voix impatiente, dont le timbre distingué, un peu féminin, me frappa, il ajouta : « C'est inutile, je n'en veux pas. » Appuyant alors au tronc d'un tilleul son épaule gauche et crispant sa main droite autour de la pomme de sa canne, il attendit, debout et concentré.

La chaleur était grande sous la voûte de feuillage. De son pur et large front perlait la sueur.

On entendait les roues du corbillard se rapprocher et grincer sur le sable. Enfin, elles s'arrêtèrent.

La foule qui suivait nous enserra de son croissant. Il y avait là des historiens, des poètes, des hommes d'action et de pensée, tous ceux enfin que touchaient le passé et l'avenir de l'Italie.

J'oubliai un moment Scheffer ; je me recueillis pour ne plus songer qu'à Venise, à son sage, modeste, intrépide défenseur dont j'étais encore loin de connaître tout le mérite et toute la vertu.

C'était un site doux et en harmonie avec les sentiments de tous que cette allée ombragée,

tranquille dont la pente légère accentue de plus en plus l'espèce de précipice qu'elle longe et que dérobe une ligne de tombes illustres.

Le cercueil, penché sur le caveau, refusa quelques moments d'y pénétrer. Je regardais Scheffer, j'eus le temps d'admirer cette belle figure où la plus exquise sensibilité se faisait jour à travers la fermeté et la noblesse des traits. A peine si un léger tremblement de la lèvre inférieure contractait cette sérénité douloureuse. A un moment, je vis ses yeux bleus se lever grands ouverts vers le cintre où étaient gravées ses initiales, avec un sentiment de mélancolique espérance, digne en tout du créateur de tant de figures idéales.

Mon cœur a retenu l'expression que son pinceau lui-même n'aurait peut-être su rendre ! Bien vite se termina cette scène où le silence était imposé, mais bien des appels muets à l'avenir étaient au fond des cœurs.

On frappa de la pioche, on cimenta, on balaya avec des rameaux de cyprès, puis les deux vantaux de bronze se rejoignirent.

Scheffer, vivement, retira la petite clef et, la glissant dans la poche de son gilet, s'éloigna en y appuyant sa main blanche, amaigrie, nerveuse. Ce geste-là aussi avait sa signification. Il voulait dire : « Maintenant je suis tranquille, j'ai fait mon devoir. Manin est à l'abri. J'ai la clef. A bientôt mon tour ! »

A bientôt, en effet ! Le temps seulement d'aller

en Angleterre donner un dernier témoignage de culte chevaleresque à la duchesse d'Orléans, à cette poétique et méditative princesse qu'il avait au jour du danger, le 24 Février 1848, accompagnée à la Chambre, et il revenait mourir à sa propriété d'Argenteuil dans le cercle d'horizon de son tombeau.

**Samedi 10 juillet.** — Je suis tout absorbé en ce moment par de longues copies du journal de Vuillemot pour faire à Victor Hugo un second envoi.

J'ai eu de grandes tristesses, de longs abattements. Je me suis raffermi en relisant mes douleurs d'autrefois dans mon journal et dans mes correspondances.

Ma mère est installée à Fleury avec ma nièce Blanche. J'y vais le dimanche.

**Mardi 13 juillet.** — Je viens d'acheter pour cinquante centimes une brochure très bien faite qui tâche de réduire au silence les insulteurs de Béranger et en même temps ceux de Lamartine et de Victor Hugo, de Lamennais et de Chateaubriand. Elle demande où on veut en venir en dénigrant ainsi toutes les gloires littéraires de la France.

Elle est d'un jeune homme sorti de l'École normale et qui est, je crois, orléaniste, Paul Boiteau. Elle a pour titre *Erreurs des Critiques de Béranger*.

Dimanche 18 juillet. — Dîner sous un toit de chaume à Villebon.

Retour le soir. On descend le plateau jusqu'à Meudon ; têtes de bouleaux clairsemées dans le ciel pur. La caravane s'allonge, s'égrène le long des taillis qui exhalent la fraîcheur. On regarde se coucher le soleil sanglant. Mélancolie aux deux bouts de l'horizon.

Vendredi 27 août. — Lachesnais est de retour. Il a rapporté pour un ami un morceau d'une vieille poutre de la maison de Jeanne d'Arc. Il est encore dans l'enthousiasme de son pèlerinage à Domrémy.

Il a causé avec les deux sœurs qui, depuis la Restauration, gardent la maison et présentent le livre aux voyageurs. Le duc d'Orléans, Mme Victor Hugo y sont inscrits. Il a causé aussi avec le curé qui connaît à fond tout ce qui regarde l'héroïne. La vieille poutre est de l'époque ; on l'a retirée pour consolider l'édifice. Le Préfet qui est le frère de la Guéronnière, a eu le sans-

gêne d'en prendre la bonne part pour se faire faire un petit meuble. Il a laissé le reste aux sœurs qui en distribuent au bénéfice de leurs pauvres.

**Lundi 30 août.** — Tout est miracle et tout est miracle incomplet. Tout frappe d'un double étonnement, l'étonnement que le Créateur ait été jusque là, et l'étonnement qu'il n'ait pas été plus loin.

Un jour, au bain, je regardais un homme assis dont les genoux étaient serrés à la poitrine, dont les bras entouraient les jambes. Je considérais avec étonnement cet animal pâle, pareil à moi, et son crâne, coupole de la pensée, que couvre, on ne sait pourquoi, un dernier reste de la fourrure des bêtes, et ses larges épaules et son corps d'une si vaste étendue. Je comparais ce corps avec la tête qui le surmonte et dont il entretient la vie. Je murmurais : Quelle disproportion ! Quoi ! il faut cet immense soufflet de la poitrine, cet énorme amas d'intestins, ces bras et ces jambes de deux et trois pieds de longueur, pour alimenter et faire vivre ce cerveau gros comme mes deux poings ! Quel miracle que ce cerveau ! Mais à quoi bon cet autre miracle qui lui vient en aide, à quoi bon ce corps? Ne puis-je concevoir ce que tous les peintres ont conçu, une tête et deux ailes?

Aussitôt, je réfléchis que ce corps est dans la proportion qui convient sans doute avec les corps de tous les animaux, et qu'il est la défense de l'homme, s'il est sa vulnérabilité. Je me surpris même à le souhaiter plus haut et plus fort. L'homme n'est qu'un animal supérieur. Dieu n'en a pas voulu sur terre de supérieur à lui. Il doit vivre de zéro à cent ans et, si son corps diminuait ou grandissait, cela ne se pourrait plus. Est-il rien de frappant comme la vulnérabilité? C'est le cerveau qui sauve le corps ou du moins qui prolonge un peu sa durée. Pourquoi l'homme ne serait-il pas cuirassé comme un gros crabe?

Août. — David d'Angers, Paul Delaroche, Ary Scheffer! Trois majestés! Les voilà descendus l'un après l'autre dans le tombeau. Leur vie s'inspirait de ces cimetières et de ce ciel où ils se sont enfin évanouis pour jamais. Leur œuvre était pleine d'immortalité. Sublimes solitaires, ils répandaient dans le marbre et sur la toile toute la souffrance, toute la dignité de leur âme. Le public étonné, pris à l'improviste par leur génie, avait un moment mis la gloire à leurs pieds, mais il s'était bientôt lassé de leur désintéressement, de leur gravité, de leur poésie, et il était allé porter ailleurs son banal engouement. David, Delaroche, Scheffer étaient trop méditatifs pour que la foule, ivre de distractions, se

plût longtemps à les acclamer. Ils étaient trop visiblement préoccupés de l'avenir pour que le présent consentît à s'occuper d'eux. Quand, à l'Exposition universelle, un jury se chargea de distribuer des couronnes, tous trois étaient absents, et personne ne parut s'apercevoir de leur absence. Personne alors ne fit remarquer à la nation, au monde, que trois maîtres de la sculpture et de la peinture modernes, que trois des grands poètes muets de notre époque avaient négligé de réclamer leur part de cette gloire officiellement distribuée.

Ils étaient oubliés ! A la mélancolie de leurs œuvres on les supposait déjà de l'autre côté de la tombe. Ni bourgeoisie, ni peuple ne songeaient à s'informer d'eux. Hélas ! comment s'en étonner? L'homme du peuple français a-t-il seulement dans la mémoire un seul vers de Lamartine et de Victor Hugo, ces deux bouches retentissantes de l'humanité ?

On dit qu'à Venise, à Florence, à Rome, de leur vivant même, on montrait de loin au voyageur ébloui, comme on montre des hommes de victoire, ces passants taciturnes, dévorés de tendresse et d'extase intérieures qu'on nommait alors Michel Ange ou Dante Alighieri. Mais à Paris, qui donc éprouve de tels mouvements de curiosité, de tels tressaillements de reconnaissance et d'orgueil ? Qui sait reconnaître, à des signes certains, les vrais hommes de génie, les inspirés d'en haut, ceux enfin qui découvrent

quelque chose dans l'ordre de l'impression, du cœur et de la pensée.

Bien peu connaissent leur visage et leur maison; pas un ne connaît leur âme. David, Delaroche, Scheffer, comme Lamartine, Victor Hugo, peuvent passer perdus dans la foule.

C'est seulement au cimetière qu'ils risquent d'être devinés. Les fossoyeurs seuls savent les désigner du doigt. Oui, les ouvriers de la tombe sont habitués à les voir, j'en ai eu la preuve pour Scheffer, et c'est là précisément l'un des traits les plus saisissants, l'un des points communs les plus caractéristiques de la vie de ces trois grands artistes, comme au reste de tous les génies des temps modernes.

Leur nature poétique et pensive les attirait naturellement au lieu funèbre; mais leur cœur brisé les y sollicitait encore plus. C'est là surtout que l'inspiration descendait dans ces âmes souffrantes.

Artiste amateur, tu peux peindre de chic des Hamlet méditant sur des crânes, sans grand effort d'imagination au milieu du bruit et des rires de l'atelier, mais, si tu n'as pas de profondeur, si tu n'as pas de vraies tristesses dans l'âme, essaie donc de braver l'ennui, d'affronter le silence du champ des morts! Autant vaudrait dire à un conscrit dont rien ne soutient le courage : « Marche à l'ennemi! »

**Samedi 4 septembre.** — Il semble que l'âme tombe du ciel au milieu de ses facultés, de ses penchants, comme un serrurier au milieu de ses outils, comme don César de Bazan au milieu du logis de Ruy-Blas. Elle est autre que ces facultés, que ces penchants, car elle s'en étonne, car elle les examine avec curiosité et y réfléchit.

Ces facultés, ces penchants, c'est son cerveau, ce n'est pas elle. Elle les subit, elle s'en réjouit ou s'en attriste. Le sort lui a dit : Tire-toi de là comme tu pourras. Aie du mérite ou du démérite dans ces conditions-ci. Voilà tes instruments, voilà ton partage. Tu as tiré ce billet à la loterie de la destinée. Te voilà avec un cerveau étroit dans un corps superbe, lequel est revêtu de haillons. Marche avec cela.

**Samedi 18 septembre.** — Miss Billing, qui avait emporté les fragments copiés du journal de Vuillemot, écrit de Londres : « J'apprends que Victor Hugo est dangereusement malade. »

Voilà la peur qui me prend. Je cherche dans ma tête à qui je vais m'adresser à Paris pour avoir des nouvelles et des éclaircissements. Je cours d'abord chez Châtillon mais je n'ose me fier à ses promesses d'écrire tout de suite. Je me décide enfin à aller trouver à Passy, dans

son chalet, un des plus fidèles amis d'Hugo, un homme indépendant et dont chacun vante l'aimable caractère, Jules Janin.

J'ai été accueilli avec la même bonté que par David d'Angers mais avec encore plus de facilité. Je n'ai pas même eu à me nommer, tout de suite Jules Janin m'a rassuré. La nouvelle était vraie : Victor Hugo venait d'échapper à une maladie de reins très grave mais il était hors d'affaire. Janin, tout réjoui d'avoir à me parler de l'ami à qui il a consacré tant de pages, m'a communiqué ses lettres, m'a montré les précieuses photographies qu'il possède et où la maison de Victor Hugo se voit de la cave au grenier, avec tous ses habitants. J'ai été saturé de renseignements. Jamais je ne m'étais trouvé à pareille fête.

Nous étions penchés sur le même livre, Jules Janin et moi, comme deux camarades de collège; son favori me chatouillait la joue. Il m'expliquait chaque photographie avec une patience et une amabilité dont j'étais confus.

Il m'a pressé à plusieurs reprises de le revenir voir et il a voulu absolument, malgré son gros ventre, me reconduire hors de son chalet et de son jardin jusqu'à la porte de la rue.

« Je veux vous accompagner jusque-là pour votre première visite », m'a-t-il dit comme je le priais de ne pas aller plus loin que le seuil de la maison. Et, circonstance aggravante, il y avait plus de dix minutes qu'on lui avait annoncé le déjeuner.

Je me demande maintenant ce qui m'empêche d'aller déranger tous les hommes ou femmes célèbres que je désire voir. Que Mme d'Agoult se tienne bien sur ses gardes!

**Jeudi 14 octobre.** — J'ai été à la découverte des tombeaux au Père Lachaise.

J'ai vu Deburau, Alfred de Musset au petit front, les deux frères Cuvier et devant eux comme dans une promenade, Mme Cuvier et sa fille. Tout près est le monument des Chénier. Les noms des quatre frères sont sur les quatre faces d'un petit cube ; le père et la mère sont étendus au pied du cube.

Autour du général Foy, j'ai trouvé les deux Dupaty et en face Girodet, tout humide. Le fameux saule des Lameth part de la tombe d'un ami de Desaix, le colonel Rattier. Derrière Béranger, le général Barbanègre que ma mère a connu ; près de Barbanègre une pierre oubliée, perdue, proscrite. dont une éponge vient de laver le nom, c'est la tombe de celui qui a fait la fortune de Napoléon, celle de Barras.

J'ai arraché à David une branche de marguerites, je l'ai jetée sur la pierre du général Hugo.

Je me suis assis, fatigué, sur une pierre aussi effacée que celle de Barras. J'y ai lu ceci : « La fièvre jaune vient de la traite des noirs. Au-

douard. » Pas un mot de plus! J'ai rêvé sur la ténacité et l'obstination de ce mort qui fait parler la pierre qui l'étouffe et lui fait dire ce qui fut sans doute son idée fixe. Je me suis intéressé à lui. J'ai gratté avec un caillou tranchant son bizarre avertissement, je l'ai fait s'articuler davantage.

Je me suis demandé ce que je ferais dire à la pierre de mon tombeau. Sera-ce : Lisez les poésies de Victor Hugo. H. Boucher; ou bien, comme le colonel Rattier : « Fut honoré de l'amitié de Desaix. »

**Vendredi 15 octobre.** — J'ai acheté vingt-cinq centimes un portrait de Tieck, singulière tête; j'ai acheté vingt-cinq centimes l'article de Nettement, singulier article !

**Samedi 16 octobre.** — A quelques pas des tombeaux enthousiastes élevés par les libéraux de la Restauration à Manuel et au général Foy, dort depuis bientôt trente ans, dans une sorte de clairière qu'aucun sentier n'indique, un homme dont Napoléon a été le protégé, le lieutenant, l'ami avant d'être comme son glorieux successeur; cet homme, c'est Barras.

La pierre qui le couvre est dans un endroit

tellement écarté et la lèpre noire des tombeaux l'a tellement envahie que nul passant ne songerait à en lire l'inscription si une main inconnue n'avait récemment lavé le marbre à l'endroit de ces quatre mots : Barras, ancien membre du Directoire.

Ses mémoires qui vont enfin parler lorsque les trente ans seront accomplis nous apprendront si l'étrange abandon de ce tombeau est une juste expiation et si l'homme étendu sous ce marbre qui attend une éponge a réellement mérité de son vivant par son caractère le surnom de « Barras le pourri » qu'il justifie maintenant dans la tombe.

Ah ! ça ? Où donc dort Talleyrand ?

**Mercredi 20 octobre.** — Je viens d'acheter *les Chataigniers* de M. Eugène d'Araquy, un ami de Bida. Ce sont des descriptions de campagne, de marchés, des dialogues de jeunes gars, des « gaillonneries » enfin qui valent celles de Mordret si elles ne les surpassent.

Mme Kuwasseg achète une chaumière à Yport, en vue de la mer. Nous irons tous.

**Lundi 22 novembre.** — L'intérêt gît sans doute au fond des actes de dévouement, mais c'est

comme le cuivre au fond des monnaies d'or. Une pièce d'or sans alliage ne peut garder longtemps son empreinte et sa forme.

Sans amour de soi, un homme ne pourrait conserver ni son caractère ni sa vie. Il s'immolerait à la première rencontre dans l'intérêt du premier venu.

Il y a donc une part d'endurcissement ou de fermeté légitime et nécessaire. Les La Rochefoucauld sont des chimistes qui placent cent parties d'alliage dans un creuset pour en extraire une partie de cuivre et la montrer à la foule ébahie. Mais les Vauvenargues surviennent, ils renversent le creuset et font tomber dans leur main le culot d'or.

Je ne les trouve pas déjà si dupes !

**Dimanche 19 décembre.** — Il y avait un pouce d'eau sur chacune des marches de l'escalier du chalet. Arrivé sur le balcon, comme je m'essuyais les pieds, j'aperçus à travers les vitraux de la porte Mme Jules Janin qui m'annonçait à son mari avec un sourire aimable. J'attribuai cette bienvenue au soin que je prenais de ne pas salir ses tapis ; je me trompais. Le sourire que j'avais surpris était un sourire d'intelligence. Dès que j'eus tourné le bouton de cristal, elle s'enfuit en me saluant mais Jules Janin la retint : « Non, non, remets-lui seulement les papiers qui restent, dit-il.

— Comment! Tu ne veux pas que nous montrions à Monsieur?

— Non, il verra cela tout imprimé. »

Et se tournant vers moi : « Soyez tranquille. C'est très bien venu, mais je ne veux pas que vous le voyiez avant Jeudi. C'est très bien venu, je vous le répète. »

Je m'étais assis. Janin restait toujours penché sur une épreuve d'imprimerie qu'il couvrait de ratures.

« Je suis très heureux de ce que vous m'assurez là, Monsieur. Je craignais que vous ne fussiez dérangé.

— Du tout, du tout. J'ai travaillé tout à mon aise. Hier soir ma femme et moi nous pleurions à qui mieux mieux. Vous verrez, vous verrez. Oh! C'est très beau.

— N'est-ce pas, Monsieur? m'écriai-je, me méprenant.

— Plus beau que vous ne pensez. Je vous promets que mon article aura du retentissement. Ceux qui ouvriront Mercredi l'*Indépendance belge* ne se doutent guère de ce qui les attend.

— Ah! je m'y attends bien, moi. Je suis sans inquiétude. Je connais toutes vos notes. Est-ce que je ne me souviens pas de votre discours sur la tombe de Rachel? N'êtes-vous pas un peu devin?

— Oh! mon Dieu non. Mon rôle est bien simple, il consiste à m'effacer. Je le dis au public, ma prose est inutile en présence de pareilles citations.

— Ainsi, Monsieur, vous me répondez de Vuillemot, vous jugez qu'il mérite la célébrité. C'est un écrivain, n'est-pas ?

— Un très grand écrivain. Ses pages sont admirables. Ah ! si vous aviez vu ma femme, hier. Je vous dis, il nous a fait pleurer tous les deux.

— Je suis profondément touché de cela, Monsieur, car je compte beaucoup sur les femmes. Il y en a plus d'une déjà qui a pleuré en lisant Vuillemot. Je suis fier d'ajouter à la liste Mme Janin. Mais ne la remercierai-je pas ? »

A ce moment, Mme Janin entra. Tandis qu'elle prenait les papiers qu'elle avait à me rendre dans le tiroir de la table du milieu, le tiroir du *Dictionnaire de Musique* autographe de Jean-Jacques, je lui fis des remerciements sur ce que je venais d'apprendre. A son tour, elle loua beaucoup Vuillemot, avec un vif intérêt de curiosité plutôt qu'avec émotion, m'affirma qu'il y avait beaucoup de choses dans son journal, m'interrogea sur son âge, sa mère, ses sœurs, ses frères, me demanda qui possédait son journal et qu'est-ce qui en retardait la publication. Tous deux alors me conseillèrent. Janin me pressa de ne pas laisser passer le feu de la jeunesse pour faire ce travail, dût-il même ne pas être publié. Mme Janin me remit les papiers en regrettant que tout ne pût pas tenir.

« Du reste, nous y avons mis presque tout. »

Elle s'en alla, en me disant : « Je vais vous revoir, Monsieur. »

Resté seul, Jules Janin continua à me presser, eut l'air de vouloir se charger de la préparation du volume, qui consiste à copier tout, à rayer ce qu'on croit ne pouvoir pas être publié et de temps en temps à changer un mot, un seul mot, comme il a fait dans son article pour donner à la période son développement.

Il me lut la fin de l'épreuve qu'il corrigeait. C'était son feuilleton du Lundi sur la pièce d'*Héro et Léandre* de M. Louis Ratisbonne. C'était cette fameuse citation de Bossuet, dont il m'avait parlé la veille, qu'il tient de son parrain, l'évêque d'Hermopolis, et qui lui est revenue deux ou trois fois depuis trente ans, sans qu'il ait trouvé l'occasion de la placer d'une manière convenable : « J'allume mes flambeaux chrétiens aux rayons du soleil. »

Je lui dis que sa citation était bien préparée et bien soutenue. Il me répondit en souriant : « C'est soutenu avec de la ouate. »

Je lui dis que le fils de David d'Angers que j'avais vu la veille était très curieux de connaître son jugement sur cette pièce. A ce propos, il m'interrogea, se rappela parfaitement que ce jeune homme lui avait un jour cédé sa place sans se faire connaître et me chargea de lui renouveler l'offre d'une place dans sa loge. « Vous avez dû lui dire qu'à toute occasion, je parlais de son père en bons termes. »

Il m'interrogea sur les enfants, ce qu'ils faisaient, parut étonné que le gendre et le fils

fussent médecins. Ignorait que David d'Angers se fût ruiné en faisant de la sculpture, parce qu'il donnait ses œuvres, trouva comme moi que c'est une généreuse et rare manière d'accaparer les commandes et qu'il était plaisant d'en faire un reproche à David.

Il remet son épreuve à Pierre, l'encourage gaiement à courir, vient en revenant s'asseoir auprès de moi.

Il a écouté les nouveaux fragments que je lui apportais, a paru tenté de faire encore un article.

Je lui ai lu l'analyse du caractère de Vuillemot par lui-même quinze jours avant sa mort, puis une lettre du 16 Octobre « Mon âme se crispe... » et notre lettre à sa mère à propos de l'Alma.

Voulant que l'article aille jusqu'en Russie, Janin a fait des suppressions.

« Il faut convenir aussi, dit-il, que votre ami se bat les flancs pour trouver cette guerre juste.

— Sa préoccupation perpétuelle était en effet de la comprendre et il ne voyait pas parfaitement comment elle était conduite. »

Je lui dis que j'enlèverai beaucoup d'exemplaires ; que Vuillemot avait parmi ses amis la plus belle réputation couverte ; que cependant on serait encore surpris ; qu'il était incompréhensible que Victor Hugo n'ait pas encore répondu à des phrases comme celles-ci : « Je

m'inspire de lui, c'est l'oracle... Je vous remercie, mon Dieu, de pouvoir tant l'aimer... » que du reste j'étais sans inquiétude sur l'effet produit. Vuillemot est bien le martyr militaire et sa vie est une réponse à la pièce *A l'Obéissance passive.*

Il était onze heures. Au moment de me lever, je cherchais un remerciement : « Laissez-moi vous dire des vers.

— Je veux bien, répond-il gaiement.

— Des vers de Victor Hugo.

— Voyons. »

Je commençai :

« Oui, j'étais endormi.... »

Janin, après avoir achevé lui-même le second vers, me dit :

« Non, non, je ne veux pas vous entendre, c'est sur moi, je ne dois pas entendre cela. »

Il s'enfuit du côté du balcon. Là il s'arrêta.

« Comme il pleut! Avez-vous un parapluie ? Il faut vous en aller par l'escalier intérieur, » et il retraversa la pièce clopin clopant. Je le harcelais. J'essayai de le tenter en reprenant la pièce au vers

« Le jour s'est éclairci sur mon île sonore »

Il parut un peu ébranlé. Alors je repris de plus haut :

« Et voici qu'à travers ces brumes et ces eaux
Tes volumes exquis m'arrivent blancs oiseaux. »

Cette fois je parvins à mettre dans mon accent quelque séduction irrésistible, car il n'y put tenir plus longtemps et s'appuyant d'une main sur sa bibliothèque, me prêta son attention la plus souriante. Je me découvris et j'achevai cette moitié de la pièce. L'émotion, l'émerveillement étaient complets et je m'écriai : C'est gentil, n'est-ce pas ? Je me trouvais dans une disposition singulière de malice et d'attendrissement.

Janin fléchissait un peu sur ses genoux mais il paraissait enchanté. « Il n'y a que vous qui sachiez ces vers-là ; autour de moi je ne sais seulement pas s'ils y ont fait attention. C'est glorieux pour moi. Je vais du reste écrire demain à Victor Hugo. Il verra l'article. Il est abonné à l'*Indépendance*. C'est vraiment une singulière destinée que la mienne, ajoutait-il en descendant l'escalier. Voilà un feuilleton sur ce jeune Ratisbonne qui vient de partir pour *les Débats*, en trois jours, en voici un autre sur ce pauvre Vuillemot.

— C'est vrai, Monsieur, vous avez une vie pleine de louables actions. Quand M. Velpeau, à dix heures du matin, sort de la Charité et remonte dans sa voiture, il a coupé autant de jambes, réduit autant de fractures que vous avez, à la même heure, fondé ou raffermi de réputations.

— Allons, à Jeudi. Adieu, Monsieur, soyez content ! »

**Mardi 21 décembre.** — J'ai vu hier le drame de Paul Meurice, *Fanfan-la-Tulipe*, œuvre essentiellement faite en vue du peuple.

Mme de Pompadour y est, historiquement parlant, méconnaissable ; mais c'est amusant et cela donne envie de se dévouer comme ce brave Fanfan.

**Vendredi 31 décembre.** — Relu et annoté l'*Ame en fleurs* ; annoté ! pour qui ? Je voudrais éluder demain, je voudrais éluder la vie. Oh ! six mois de sommeil !

# ANNÉE 1859

**Mardi 11 janvier.** — Temps gris, demi-dégel.

Jules Janin était dans son jardin. Appuyé sur deux cannes, il tournait autour de son immense chalet avec la rapidité d'une autruche ; il m'a entraîné dans son mouvement circulaire. Les plates-bandes se couvraient de terreau au pied des arbres verts ; un jardinier creusait pour faire une plantation. De temps à autre, Jules Janin s'arrêtait pour le surveiller et me permettait ainsi de respirer, car j'étais faible et j'avais peine à le suivre. Je perdais visiblement du terrain à chaque tournant d'allée.

Son premier mot a été : « Nous paraissons Mercredi. » Son dernier a été : « Je ne suis pas un enfant » Il m'a raconté qu'il était furieux de ne pas voir l'article paraître ; qu'il était résolu à

rompre toute collaboration, mais que, lorsqu'il avait voulu reprendre son travail, on n'avait pas voulu le lui rendre. Il m'a dit cela avec une satisfaction d'enfant.

Il m'a laissé lui parler de son article de l'autre Lundi sur *Cendrillon*; a paru content de mes éloges; m'a indiqué celui d'aujourd'hui; s'est mutiné contre les David d'Angers qui viennent seulement d'entendre parler de son *Histoire dramatique*. Il s'est expliqué que je ne puisse acheter son livre sur Rachel. « Vous l'aurez dans deux ans petite édition. » Je me suis récrié.

Je l'ai entretenu un instant de Mlle Stella Colas et longtemps de Châtillon. Je lui ai débité *Pierrot*. Il se rappelle le portrait d'Hugo.

Il me salue la béquille haute.

**Vendredi 14 janvier.** — Voici ce que m'a dit Paul Meurice :

« Je puis vous assurer que la vue de Victor Hugo ne vous causerait aucune déception : elle est vraiment faite pour réaliser l'idéal qu'on peut se former de lui d'après ses œuvres, à moins qu'on ne se figure qu'un poète doit avoir nécessairement la main dans la poitrine et les yeux au ciel.

« Vous vous ferez tout de suite l'idée de son accueil, de ses manières, de son visage, de toute son âme enfin, par ce seul mot : c'est la bonté même.

« Il est arrivé, depuis quelques années surtout, à un degré de bonté et de simplicité qui ravissent. On voit qu'il est heureux de pouvoir s'abandonner à son naturel. Autrefois il n'était pas tout à fait ainsi, à ce qu'il paraît, et il m'en donnait la raison l'année dernière. Il était alors contesté, discuté, décrié, et il devait s'imposer une dignité un peu sévère, sous peine d'être traité par beaucoup de gens sur le pied de la familiarité ou du mépris.

« Mais aujourd'hui qu'il semble avoir à peu près fait son trou, qu'il ne craint plus qu'on se méprenne sur ce qu'il vaut, il peut à son aise se livrer à toute la naïveté de son bon cœur. Il est impossible d'avoir plus de naturel, de douceur, je dirais presque de bonhomie. Il vous subjugue par là. Il en est revenu, en quelque sorte, à la candeur de sa première jeunesse. C'est une véritable joie d'être auprès de lui et de l'entendre, d'autant plus que sa conversation est extrêmement variée et originale. Il s'y montre inépuisable d'esprit, de gaieté, d'imagination. Mais ce qui en fait encore le plus grand charme, c'est la tendresse, la simplicité, l'oubli de soi qu'il apporte dans ses épanchements. Je vous le répète, c'est la bonté même. »

Et ici, Meurice entr'ouvrait involontairement ses bras, avec l'expression de tendresse paternelle du Christ disant : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

**Samedi 15 janvier.** — L'article de Jules Janin est plein d'âme, il assure la renommée de Vuillemot, il nous a remplis de joie.

Hier nous avons été le remercier, il a été plus aimable et plus expansif que jamais. Sa bonne action brillait dans ses regards. Il a appelé sa femme pour qu'elle reçût aussi nos remerciements. Il nous a retenus longtemps.

De là, nous avons couru chez Lamartine. Nous avons été reçus ; nous avons remis l'article en mains propres. Je ne sais pas encore l'effet produit. J'ai rappelé que Vuillemot, en 1848, ouvrait à Lamartine la grille de l'Hôtel de Ville.

Je n'ai que peu de chose à dire sur cette entrevue pleine de la plus singulière émotion. Jamais les apparences ne m'ont plus glacialement éprouvé.

**Dimanche 16 janvier.** — Nous faisons recueil de tout ce qui se dit sur l'article de Jules Janin.

Je n'ai encore reçu de province que le remerciement de de Vérigny. Sa lettre est pleine d'enthousiasme et de sensibilité. Il a beaucoup pleuré.

Ici, l'effet est partout le même. La seule critique, chez les esprits froids, c'est que l'énergie du caractère de Vuillemot n'est pas assez mise en relief. Cela est vrai mais on ne peut tout mon-

trer à la fois. C'est l'écrivain, le tendre cœur que Janin a voulu faire admirer.

Le soir du 14, la plus grande joie m'attendait: je trouvais chez Paul Meurice la réponse de Victor Hugo. Elle passe toute attente.

Vacquerie est à Paris pour quelques mois. Meurice, chez qui je suis invité au thé du Lundi soir, lui a parlé de moi et il veut me voir.

Malgré ces grands contentements d'âme, le cœur n'est pas heureux. C'est la loi cruelle des contrastes.

Samedi 22 janvier. — Visite à Paul Meurice très content de l'article. Les passages qui l'ont surtout frappé sont les descriptions. Il trouve Vuillemot éminemment paysagiste et dit que Jules Janin s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de cœur.

J'ai dit à Meurice qu'il était digne de comprendre Vuillemot, lui qui a compris le soldat ancien, Fanfan-la-Tulipe.

« J'ai voulu, dans ce drame, montrer le soldat de la monarchie avec toute la générosité, le dévouement possibles. Ce n'est plus M. Vuillemot.

— Non certainement, mais connaissant vos idées sur la guerre ou plutôt contre la guerre, je crois que vous avez dû trouver un aliment à vos opinions dans la lecture de l'article.

— J'ai voulu déjà faire quelque chose contre la guerre, une nouvelle. Ce n'est plus un lieutenant, puisque je veux le faire parler contre la guerre, c'est un chirurgien. »

Il se lève pour me montrer cela et tire de ses papiers une petite couverture bleue. Il y feuillette des notes, en tire des extraits de journaux de Crimée, mais ne lit rien. Cette nouvelle s'appellerait *le Baiser*.

Que Vuillemot l'encourage à continuer!

**Dimanche 23 janvier.** — Lettre de Leperche qui a copié l'article en entier.

Visite à M. Kuwasseg. Il n'a pas, dit-il, l'air de sentir, mais il sent profondément; ce qu'il dit nous le prouve. L'article a réveillé tous ses souvenirs de voyageur.

En lisant l'arrivée des conscrits de Lons-le-Saulnier, il a pensé à une scène d'oppression dont il a été témoin en Autriche.

« C'était un tambour qui apprenait à battre à un jeune homme. Il était déjà vieux; le jeune homme était frais comme une rose, innocent comme une demoiselle. Il ne réussissait pas; l'autre lui tourna les oreilles en tire-bouchon. C'était horrible, voyez-vous! »

Toutes les oppressions dont il a été témoin en Autriche, en Styrie, en Amérique, reviennent à sa mémoire confuse mais profondément péné-

trée ; l'émotion gagne presque les yeux de cet homme épais, enveloppé, mais bon et plein de cœur. Lui qui d'ordinaire s'exprime si mal trouve des mots, des intonations pour nous montrer combien il a été frappé de sa lecture. Rien ne lui a échappé.

Il trouve Vuillemot ferme, fortement trempé, militaire idéal, philosophe, écrivain. Ce qu'il nous détaille nous montre qu'il est un de ceux qui l'ont le mieux compris. Nous remarquons que c'est peut-être parce qu'il est artiste, comme Colin, Aubé.

Mme Kuwasseg est plus spirituelle mais plus sèche que son mari. Le feuilleton l'a intéressée, mais pas émue.

**Mardi 25 janvier**. — Jules Janin a d'abord feint d'applaudir à notre idée de porter son feuilleton sur Vuillemot à la comtesse d'Agoult comme à Lamartine, mais cela l'a ennuyé de voir que notre désir s'obstinait. Il a oublié qu'il avait précédemment partagé notre admiration, qu'il avait déclaré qu'elle était loin d'être à son rang et qu'il venait de se vanter d'avoir récemment reçu sa visite ; il a cherché brusquement à l'abaisser dans notre estime par une de ces injures étourdies, par une de ces hyperboles violentes et inconsidérées dont abonde parfois sa conversation quand elle devient maussade et vindica-

tive. Il n'a fait qu'irriter notre foi et notre curiosité.

Nous lui arrachâmes quelques renseignements vagues et assez déroutants sur sa demeure. Elle habite sa rue même; mais comme cette rue a une lieue de long à travers champs, il ne peut nous fixer ; il croit que c'est à l'autre bout qui touche à l'avenue de l'Impératrice. La vérité c'est qu'elle demeure dans l'avenue même.

Dieu sait à combien de maisons isolées nous frappâmes quand nous fûmes à l'extrémité de la rue de la Pompe. Nul ne pouvait nous renseigner; mon ami se lassa et partit. Moi, je tins bon. Enfin, à l'une des dernières maisons, on me fit espérer que je trouverais celle que je cherchais dans l'avenue de l'Impératrice.

J'ai trouvé en effet, en tournant à droite, une maison toute fraîche bâtie, haute et carrée, à quatre étages, entourée d'un vaste enclos dont on n'a pas encore achevé de faire un jardin. Je sonnai à la grille. C'était bien là. J'étais crotté, mais qu'importe! Cela prouvait ma persévérance, car le temps était assez sec. Je montai.

Jamais je ne gravis un escalier inconnu avec plus de légèreté, de confiance. Il me semblait que j'allais nouer une des plus délicates, des plus solides, des plus honorables amitiés de ma vie. Je sentais qu'avec cet esprit femme j'allais complètement m'entendre. En me frottant les pieds sur le tapis avant de sonner, je me répétais : Tu sais, c'est bien convenu, ce n'est pas la vanité

qui t'attire ici, c'est la persuasion que tu peux, inconnu et blessé, apporter assistance, réconfort à une grande intelligence évidemment sujette à de profonds découragements. Tu ne viens pas pour solliciter, recevoir; tu apportes.

Un grand domestique morose m'ouvrit, tergiversa avant de convenir que sa maîtresse était là et de se décider à aller dire que je venais de la part de M. Janin, que j'avais un journal à remettre en mains propres. Je fus admis. Tout ce que j'avais rêvé se trouva réalisé et je puis dire surpassé dès le premier coup d'œil que je jetai sur Mme d'Agoult et sur l'appartement qu'elle occupait. Des fenêtres donnant sur le Mont-Valérien laissaient entrer le soleil d'un bel après-midi d'hiver.

Première impression : une taille élevée, noble ; de belles épaules; un cou gracieux; une coupe de figure allongée, un peu allemande ; un teint de blonde demi-coloré; des yeux d'un bleu limpide, sincères, accueillants, pleins d'intelligence, singulièrement attentifs ; un front vaste, encadré d'épais cheveux blancs et pourtant jeune et rose, d'un calme et d'une pureté admirables ; un profil de médaillon presque romain mais souple et nerveux, la lèvre supérieure, volontiers mordue, infléchissant gracieusement la ligne du nez; une expression de physionomie remplie de naturel aimable et sérieux, de cordialité distinguée, d'égalité spirituelle ; un rire sonore, mais contenu et de bon goût, que la main vient souvent cou-

vrir; une voix de musicienne, d'un timbre mélodieux, voix très influencée par la lente modulation italienne, ayant aussi retenu d'origine une légère intonation allemande, le tout mêlé à la vivacité, à la justesse françaises, donnant à l'oreille une impression complexe des plus agréables et des plus rares.

On a été frappé surtout de sa grâce attentive; le charme qui m'a paru l'emporter en elle, c'est la candeur intellectuelle abritée par l'esprit.

Vendredi 28 janvier. — Je suis toujours sous le charme de ma visite à Mme d'Agoult.

Nous relisons encore une fois ses *Esquisses*.

Il y a tout un feuilleton sur elle dans les Mémoires de George Sand. Elle avait alors pour amis Liszt, Chopin, Eugène Sue, le baron d'Eckstein, Mickiewicz, Nourrit, Victor Schœlcher, Lamennais, Pierre Leroux, Henri Heine. George Sand passa une grande partie de 1835 ou 1836 avec elle à Genève à l'hôtel de France, à Paris et à Nohant où elles eurent un été magnifique. Elles ont cessé de se voir.

Mme d'Agoult m'a interrogé sur George Sand. J'ai été franc là-dessus comme sur tout le reste. J'ai livré les romans en général et défendu les mémoires.

**Samedi 5 février.** — J'ai eu, rue de l'Est, en face le Luxembourg, un entretien de deux heures avec Vacquerie. Il demeure là chez sa mère.

Vacquerie a été pour moi très affectueux, très ouvert. Je lui ai lu quelques-unes de mes analyses de Victor Hugo. Cela a redoublé son empressement à me faire connaître, autant qu'il dépend de lui, les profondeurs de ce génie insondable.

**Dimanche 6 février.** — Mme d'Agoult m'a encore plu extrêmement, surtout quand ceux qui étaient là, Guéroult, de *la Presse*; Perrens, l'historien de Savonarole, ont été retirés. Elle est, dans le tête-à-tête, beaucoup moins femme d'esprit et du monde ; l'auteur des *Esquisses morales* se montre alors dans sa noblesse, son naturel, sa sincérité.

J'irai bientôt lui reporter un article de peinture qu'elle nous a prêté et discuter avec elle la théorie de l'art pour l'art. Elle y tient.

**Vendredi 11 février.** — Châtillon passe par sa redoutable crise annuelle. Je l'ai vu ce matin ; son propriétaire menace de le renvoyer si le malheureux n'a pas versé le 15 les quatre cent cinquante francs qu'il doit. Nous ne savons com-

ment conjurer le péril. On va tâcher d'obtenir une avance de trois cents francs sur un tableau que l'État lui a commandé et que, depuis deux ans, il n'a pu mener à terme.

L'éditeur Poulet-Malassis se charge de publier son nouveau volume de vers. Après-demain à midi, nous nous constituerons en tribunal pour en entendre la lecture. Puissions-nous obtenir d'utiles retranchements !

Dimanche 20 février. — Mme d'Agoult était assise au coin de la cheminée, seule et souffrante. En face d'elle, entre les fenêtres, un buste de marbre blanc jeune et pur environné d'une jardinière de fleurs d'hiver évoquait peut-être en ce moment le souvenir des jours de l'Italie et de l'espérance.

Elle nous parla de son état d'affaissement moral, de son impuissance à poursuivre ses études préférées. Sa maladie entrave surtout les opérations de l'intelligence.

L'un de nous rappelant cette pensée de Voltaire : « La liberté dans l'homme est la santé de l'âme », elle a dit : « Il est en effet singulier que moi qui ai fait de la liberté le premier besoin de l'âme, je me trouve entravée dans la mienne aussi complètement. Mille projets d'ouvrages viennent me séduire, mais il ne m'est permis de m'arrêter à aucun ; je dois me détourner de ce

courant d'idées trop fort qui contribue à mon épuisement. Je me rejette sur des lectures de pure distraction, mais rien ne me relève. Je m'étonne de ce peu de ressort, moi qui avais tant d'activité. Bien loin d'avoir besoin d'être excitée, c'était moi qui donnais toujours le coup de fouet aux autres. Les voyages me distrairaient, mais encore faut-il se décider à partir. Et puis, qu'est-ce que cela, se distraire ? Le mot me fait pitié. De ma vie je n'ai eu besoin de distraction. »

Souffrant d'un mal semblable, je lui ai dit qu'il était bien difficile de laisser passer sans tristesse ce que Balzac appelle les flamants roses, c'est-à-dire les belles conceptions, les idées tentantes qui traversent le cerveau ; mais qu'enfin, le repos, c'est de l'accumulation : il peut en repasser d'autres.

A propos de son article de *la Libre Recherche* que nous lui rendions, elle a désiré savoir ce que nous pensions de son portrait de Savonarole. Nous n'avions qu'une objection à faire, au sujet de l'association des deux mots inintelligence et génie qui paraissent se contredire. Le génie, pour elle. c'est le don de spontanéité, d'intuition ; c'est un don très différent de l'intelligence. Nous avons reconnu qu'on peut avoir de l'intelligence sans génie, mais le contraire ne nous est pas démontré. N'est-il pas dangereux de laisser entendre qu'un homme borné puisse avoir du génie ?

Si le génie ne consiste qu'en lueurs et en résolutions soudaines, si c'est une faculté fragmentaire, on ne s'étonnera plus de voir appliquer ce mot à Napoléon III, par exemple ; cependant nous ne lui croyons pas de génie. Elle en doute aussi car, depuis dix ans, il n'a pas encore montré qu'il eût de plan. On ne peut néanmoins rien affirmer.

N'est-il pas nécessaire d'ailleurs de garder pour les grandes occasions cette expression magnifique et de la réserver pour caractériser un ensemble complet de facultés extraordinaires?

Depuis trois visites, nous remettions à causer de ce que Mme d'Agoult appelle l'art pour l'art. Elle y tenait absolument. Nous nous en sommes expliqués.

Lundi 21 février. — Nous avons lu deux livres extrêmement intéressants.

Le premier c'est l'*Histoire de mes Idées*, par Edgar Quinet. C'est une analyse admirable des idées, des sentiments, des impressions d'un enfant et du développement graduel de son intelligence.

L'autre livre, c'est l'*Histoire de la Duchesse d'Orléans* par un anonyme que l'on sait être la comtesse d'Harcourt. Nous en avons tous été charmés ; c'est ravissant de tristesse et de poésie. Comme j'ai les nerfs très ébranlés, les larmes

me venaient à chaque nouvelle lettre. On peut dire que les détails, inconnus jusqu'ici, fournis par cet ouvrage, réalisent tout ce que l'on supposait de la Duchesse.

J'ai lu encore une *Histoire de la Littérature sous Louis XIII,* par Demogeot. C'est froid, quand ce n'est pas pointu. Cependant cela se laisse lire.

Enfin j'ai revu l'article de Mme d'Agoult paru dans *la Libre Recherche* de Bruxelles. Ce sont des fragments d'un voyage en Italie qu'elle a fait en 1857. Son érudition artistique et historique est extraordinaire. Elle goûte peu les artistes modernes, elle est toute aux Grecs et aux artistes de la Renaissance. Pas moi.

**Mardi 22 février.** — Perrodil a écrit une charmante lettre sur Vuillemot. Il se relève grâce aux soins de sa jeune femme, mais il est encore faible, car il prend du lait d'ânesse. Cela m'attriste.

Vacquerie va donner au Théâtre français *Souvent homme varie*, comédie en deux actes en vers. Je ne l'ai pas revu.

Le prochain volume de Châtillon promet beaucoup. Nous avons obtenu quelques additions, mais pas de retranchements. Il nous dédiera, à Gaulier et à moi, des pièces de vers.

**Mercredi 2 mars.** — Il était plus de six heures. Le soleil flamboyant avait achevé de s'éteindre derrière l'horizon romain du Calvaire ; la nuit fraîche étendait ses premières ombres sur l'Arc de Triomphe, masse ciselée qu'elle idéalisait encore, et sur les vastes avenues dont cet Arc est le centre. Mille candélabres croisaient, à travers ce quartier de patriciens et d'artistes, leurs doubles lignes d'étoiles, dont la chaîne lumineuse se resserre à mesure qu'elle s'affaiblit.

Ce soir-là, au premier étage d'une maison de la solitaire avenue Montaigne, au-dessus d'un pauvre pâtissier qui ravivait ses fourneaux, deux jeunes gens se mettaient à table, le dos tourné à une bougie qui brûlait à quelque distance et qui fatiguait leurs yeux. Quand le garçon les eut laissés seuls, ils échangèrent un serrement de mains dont l'ombre alla se dessiner en grand sur les petits rideaux de la fenêtre pour se perdre dans l'avenue déserte. Ils le remarquèrent en souriant.

Ce serrement de mains, ce n'était pas une réconciliation, c'était une confirmation de six ans d'amitié. Ces deux jeunes gens sentaient mieux que jamais ce soir là la force de l'union, de l'union pour le bien. Ils comprenaient le mutuel appui qu'ils se prêtaient l'un à l'autre. Ils murmuraient : Quand on est deux, on est mille. Ils avaient l'imagination remplie de la splendeur de cette soirée, de ce ciel, de ces édifices, qui

enveloppaient la maison d'où ils sortaient; remplie aussi du passé qui avait préparé lentement pour eux les satisfactions généreuses de ces derniers mois, satisfactions d'autant mieux ressenties qu'elles avaient été plus tardives, qu'elles promettaient d'être plus fécondes.

Nous sortions de chez Mme d'Agoult que nous connaissions à peine depuis deux mois mais qui venait de nous donner les plus nobles marques de confiance et qui nous avait dit au moment de l'adieu : « Je vais décidément me mettre à mes Mémoires ; vous pourrez vous vanter de me les avoir fait faire. »

**Dimanche 6 mars.** — Nous étions quatre personnes réunies dans un salon et nous parlions d'un homme illustre.

Une bouche disait : « Cette défense que j'ai faite de lui — c'est du plus loin qu'il me souvienne — cette défense le transporta de reconnaissance. Il dit à un de ses amis : « Quand cet homme aurait couché deux mois avec moi à l'Hôtel de Ville, il n'eût pas mieux connu mes pensées. » Il me dit à moi-même : « Si je revenais au pouvoir, je vous ferais ministre de l'Instruction publique. »

Et la bouche éclatait de rire sous sa moustache ; puis elle ajoutait : « Je ne le vois plus. »

Une autre bouche disait : « Je lui ai fait dans

mon *Histoire de la Révolution de* 1848 une part que je croyais aussi belle que possible et il a suffi d'une petite note, d'un renvoi sur le peu de gaîté de son esprit, pour le détacher de moi. Il m'a dit pour tout remerciement : « Je ne suis pas susceptible. » Il a été ingrat envers moi autant qu'il a été reconnaissant pour vous. Je ne le vois plus. »

Cette deuxième bouche se tut. C'était celle qui a dit : « Qu'importe qu'on soit aimé ! Aimer est tout. »

Les deux autres personnes se taisaient. Elles aussi auraient pu dire : Je ne le vois plus, ayant eu leur petite déception.

Mais quand la raillerie mondaine vint faire écho dans ce salon, quand les mots de chapeau crasseux, de taches de tabac se firent entendre « Il prend du tabac ! Ah ! Monsieur Janet, voilà où en est notre idéal d'autrefois ! », quand fut proféré le reproche de tendre la sébile, je me rappelai que nous étions quatre aussi chez Jules Janin, quatre également chez Mme David d'Angers, et que partout on ignorait les explications du poète et que les reproches implacables remontaient jusqu'au *Voyage en Orient*. A ces entraînements de persiflage, j'élevai la voix et parlai, comme circonstance atténuante, des phénomènes de la mémoire chez Lamartine.

J'aurais pu parler des phénomènes de la mémoire chez mes interlocuteurs. O mélancolie ! Celle qui réunissait Lamartine et Lamennais

à sa table les mord tous les deux, sous prétexte qu'elle a été mordue par eux, elle, l'impartiale, la sereine Nélida! Toujours et partout l'oubli, l'oubli des motifs d'admiration; toujours le souvenir, le souvenir des motifs d'inimitié!

« Gardez vos illusions » a-t-elle dit. Oh! oui, gardons-les! Oui, M. Paul Janet a raison; oui, Mme d'Agoult a raison; oui, Lamartine a tort; oui, nous sommes un peu froissés nous-mêmes; mais qu'est-ce que cela prouve? A-t-on le droit d'omettre, d'oublier ce qui est dans l'autre plateau?

Mon ami, le quatrième interlocuteur, n'avait-il pas raison de dire : « Il ne faut pas oublier qu'il a fait une république idéale. Ne regrettez pas votre brochure, Monsieur. »

Décidément, et que ce soit la morale de tout ceci, l'homme qui écrit est plus vrai que celui qui parle, surtout que celui qui parle à plusieurs personnes.

**Mardi 15 mars.** — Leperche me donne son portrait. Il sera aide de camp de Bourbaki.

**Mercredi 30 mars.** — L'idée de la mort, pareille à des coups de vent furieux, m'assaille la nuit.

Mars. — N'en déplaise à Mercier et à ses pronostics, j'ai enfin tué en rêve ; j'ai tué d'une manière atroce, comme un boucher, en frappant sur la tête mais j'agissais avec un vague sang-froid. Cela m'avait l'air, dans le moment même, d'être un événement passé ; j'en étais peu troublé, point du tout bouleversé.

Mon ennemi se glissait à quatre pattes, sournoisement, dans l'ombre de la porte entr'ouverte ; il m'effrayait moins que cela ne m'effraie d'y repenser.

Cette même nuit, j'eus des promenades paisibles sous des allées de tilleuls, des ressouvenirs d'église où je pleurais ; je me trouvais heureux, calmé, de rentrer au collège ; je m'en étonnais avec un ami.

Je me rendormis et j'eus les mêmes cauchemars sanglants entrecoupés de sentiments tranquilles.

J'avais lu *Nélida*.

Dimanche 3 avril. — Vision.

C'était en haut d'un vaste et royal escalier....
Rapide, elle passa, grande, noble et sévère.
Je crus, à son destin, sentir mon sort lié ;
Pour la voir plus longtemps, je fis courir ma mère.

Étrange illusion et vain pressentiment !
Cinq ans mon cœur battit après cette chimère
Pour être, avec froideur, brisé dans un moment,
Comme au marbre heurté vient éclater un verre !

Lundi 4 avril. — Par un gai soleil, dans la cuisine de son chalet, Jules Janin, qui n'a des accès de goutte que tous les dix-huit mois, est sous le rasoir, le poignet gauche et la main entortillés de flanelle rouge; bonne figure d'enfant, épanouie, reposée, une sorte de Béranger comme je me plaisais à me le figurer avant la déception.

« Eh bien ! le saltimbanque est venu hier passer une revue. A-t-il fait ses frais ? »

Sa vaste éponge où disparaît sa figure ronde.

« On dit qu'une main lave l'autre. Ce n'est pas toujours vrai. »

Il a cité Louis XIV et sa serviette; moi, Dickens et La Flèche. A propos de la bibliothèque, Janin me raconte qu'il a sauvé du sac de l'Archevêché un Saint-Jean-Chrysostôme et deux burettes. Il les a reportés à l'Abbaye-aux-Bois à Monseigneur qui lui a promis de dire, avec les burettes, la messe à son intention, et l'a autorisé à garder les volumes. Ce même jour, Froment-Meurice a sauvé le trésor et les orfèvreries de Notre-Dame.

Un tiers étant survenu, Janin me dit : « Restez donc, vous êtes de la maison, mon petit ami

« C'est la première fois depuis quinze ans que je passe un jour sans me faire la barbe, et il est justement venu hier une dame à qui je voulais plaire. J'aurais bien donné quatre cents francs pour être rasé. Heureusement qu'elle m'a sauté au cou sans cela. »

**Jeudi 21 avril.** — Les troupes ont quitté Paris cette nuit. Adieux affectueux de Leperche.

Je vais chez Mme d'Agoult qui me présente à sa fille, Mme de Charnacé. Survient de Ronchaud.

Nous causons de l'*Essai sur la Liberté* que j'avais lu tous ces matins. Mme d'Agoult le veut refaire.

« Pour moi, dit-elle, la conversation est un délassement ; c'est aussi une pierre de touche.

— Je conçois parfaitement, répondis-je, qu'on y hasarde les suppositions, les paradoxes ; qu'on s'y amuse à défendre une seule moitié d'une thèse, la moitié décourageante, se réservant l'autre moitié pour un autre jour ; ou qu'on éparpille sur la table, en se jouant, un pèle-mèle d'arguments, sans prendre la peine de les remettre ensuite en ordre.

Une conversation pesée, tendue, prévoyante, sans rien d'aventuré, de piquant, de conciliant, manquerait d'esprit et de grâce. Cependant voyez le danger, et pardonnez-moi d'avoir pour idée fixe ce péril : l'accusation de contradiction entre la parole et l'écrit, entre l'homme et le livre.

Quant à faire de l'entretien une pierre de touche, péril encore. Connaître l'homme, quel rêve! Connaître un grand homme, quelle folie!

Réfléchissons sur nous-mêmes. Moi, par exemple, qui m'efforce pourtant de me traduire

au dehors, est-il un seul de mes amis qui ne se figure me connaître et qui ne soit à mille lieues de la vérité? Est-ce que tout ne fait pas dévier notre geste, notre expression de visage, notre parole? »

**Mercredi 4 mai.** — Ma mère me quitte après cinq ans pour aller habiter Meudon.

**Jeudi 5 mai.** — Premier jour de solitude. Achevé l'*Essai sur la Liberté*.

L'Empereur a tourné l'Arc de Triomphe, saluant les équipages. Il tient la corde. C'est le jour où sa femme est née, où son oncle est mort. Napoléon avait cinquante et un ans et demi quand il se retira de la scène; celui-ci a le même âge, et il va y entrer. Il continue son oncle.

**Vendredi 6 mai.** — Quatorzième visite à Jules Janin, encore dans sa cuisine comme il y a un mois; sa grosse éponge et son gros bras nu. Accueil gai comme le soleil qu'il faisait.

Nous nous promenons dans le jardin; fleurs et bergeronnettes.

**Mercredi 11 mai.** — Gardé le lit tant j'étais aveuglé et brisé, enseveli tout le jour dans l'oreiller si doux de la mélancolie, comme dit Ducis.

Le soir, pris le thé chez les Kuwasseg avec deux Anglais. Parlé avec le vieux peintre voyageur des mystères de la nature, des étonnements de la mer. La lune demi-voilée évoquant les blancs spectres de la mer; cette cause calme et cet effet hurlant. Le soupir de l'océan sous l'équateur l'épouvantait.

**Jeudi 12 mai.** — Mme David a loué politiquement son mari, Delaroche et Scheffer. Ce rapprochement m'a fort intéressé, moi qui l'ai fait à un autre point de vue.

Après dîner, je vais à Meudon. Je reste longtemps avec ma mère et Blanche sur la terrasse.

**Vendredi 13 mai.** — Je rencontre Vacquerie; nous montons sur une voiture. Sa bonhomie. Il dîne demain avec Gautier, Flaubert et Feydeau. Lecture de *Tragaldabas*.

Sa pièce, à quatre pour cent, lui rapporte quatre-vingts francs par représentation, huit cents francs pour dix. Il a touché cinq cents francs sur le manuscrit.

**Jeudi 26 mai.** — La vie m'apparaît comme une bataille d'Alma, comme une haute colline que gravit l'humanité.

Cette montagne a cent marches qui sont autant d'étapes. La mort est en haut; elle foudroie, invisible, tous les degrés de la rampe. Mais ses coups portent surtout sur les premiers et les derniers degrés.

A mesure que l'on monte, la fatigue prend, la lassitude de la marche ou de l'âge. On est harassé. Ceux qui sont en haut, qui ont atteint par exemple le quatre-vingt-dixième plateau font pitié.

Au degré d'en bas, l'humanité se range en bataille, à demi réveillée du néant, engourdie, trébuchante encore. La France fournit 855.310 soldats. La bataille commence ; 67.000 cadavres d'enfants jonchent le terrain.

Après le cri : Debout! un autre cri : En avant! est poussé par une bouche inconnue. Irrésistible commandement : le terrain glisse sous qui ne marche pas. Il y en a qui se tuent pour se dérober à cet assaut funèbre ; d'autres font dans un coin la vraie guerre, la guerre accélérée, par ennui de cette sourde guerre de désastre qui n'en finit pas : ils se donnent l'émotion d'exister plus vite. Mais les vainqueurs sont les vaincus, car il leur faut revenir à la guerre lente de la vie, guerre étrange qui n'a d'autre but qu'elle-même.

Oui, la vie est une bataille étrange, un abattage, une destruction qui semble n'avoir d'autre but qu'elle-même et dont l'action traîne.

Comme toute armée, on a des moments de répit. On rit, on pille, on aime entre la mort de son père et celle de son fils. Sous les boulets de Sébastopol, le soldat trouvait bien le temps de s'ennuyer! Ici, tout se passe encore plus lentement: c'est une guerre de cent ans: là est la différence. Chaque minute est un coup de canon mais il y a tant de soldats qu'on espère. On n'espère pas échapper, car il n'y a pas de vainqueurs; mais on espère s'étourdir encore longtemps.

Ah! ne nous disons pas : Qu'importent ces 300.000 cadavres renversés derrière nous; nous restons 531.000! Ceux-là, c'étaient les chétifs, les condamnés, les poitrinaires. Ils portaient déjà la mort sur leurs pâles visages; ils n'étaient pas nés viables. Nous, nous avons de larges poitrines, des visages réjouis, des cœurs que rien ne trouble, de la chance, pour tout dire; nous n'avons rien à craindre Nous sommes la majorité; nous sommes les élus, les vrais représentants de la vie sur la terre. Vos 300.000 cadavres ne nous prouvent qu'une chose, c'est que nous avons été 300.000 fois vainqueurs de la mort. Nous sommes trempés pour la plus robuste vieillesse.

Raisonnement d'insensés!

Non, ceux qui sont tombés n'étaient pas des victimes prédestinées. Non, rien ne les avertissait; rien ne trahissait autour d'eux que le moment était proche. Ils n'étaient pas plus pâles ni plus faibles que nous. A quel signe voit-on qu'on

va succomber à une fièvre typhoïde, à une balle, à une roue de voiture?

Une égalité formidable règne dans la menace. Cette femme délicate, cet homme que plie en deux la souffrance, ce vieillard qui tremble, sont aussi loin et aussi près de la mort que toi, jeune homme.

A l'heure qu'il est, dans ta tête insolente, dans ta bouche étourdie, le germe de l'imprudence, de l'imprévoyance qui doit te tuer, est déjà près d'éclore. Ta large poitrine te rassure; mais la conversation que tu as eue hier, mais le livre que tu as négligé d'ouvrir ce matin te rassurent-ils aussi? Ta poitrine te dit-elle que le choléra s'avance, que l'émeute où tu dois être fusillé par mégarde se prépare dans le cerveau d'un régicide, que tu vas tout à l'heure poser le pied de travers sur la marche de ton escalier?

Dimanche 29 mai. — Ma mère est tombée à la renverse, d'une hauteur de sept à huit marches. La tête a porté, mais heureusement le choc n'a pas été direct. Elle n'a eu qu'une légère écorchure. Je suis arrivé de Paris une heure après. Elle était déjà remise, ne s'étant pas même évanouie; mais il y a de quoi frémir quand on songe à quel hasard on doit la vie dans de pareils moments.

Elle se trouve extrêmement bien de son séjour

à Meudon. Blanche ne cesse de courir du matin au soir. J'y passe mes dimanches.

**Mercredi 1er juin.** — Je suis en retard avec toute l'armée d'Italie, avec de Vérigny et Déaddé qui sont très exacts. J'ai aussi à répondre à mon frère Camille dont nous avons reçu hier soir une caisse d'œufs d'autruches, de tortues vivantes et de piquants de porc-épic. Je n'ai pas félicité le commandant Vuillemot de son avancement, mais nous n'en avons pas moins éprouvé une joie profonde. Garric seul a à se louer de moi : je l'ai averti qu'il passait capitaine.

Les succès de Garibaldi me réjouissent extrêmement. Il représente le côté enthousiaste, le beau côté de cette guerre qui deviendra bien assez tôt stratégique et diplomatique. On dit que l'affaire d'hier a été sanglante pour les Piémontais ; celle de Montebello nous coûte douze officiers morts et quarante-cinq blessés. Peut-on laisser quatre mille hommes aux prises avec quinze mille pendant six heures ! Faut-il accuser les généraux du voisinage?

**Dimanche 5 juin.** — A midi et demi, visite à Paul Meurice que j'ai trouvé en manches de che-

mise, une tasse de café sur un guéridon, très cordial et causeur, intéressant.

**Jeudi 23 juin.** — Mme d'Agoult veut un style organique et non à procédés.

Elle paraît croire que si, au début, elle avait été frappée par la grandeur d'Hugo, elle eût fait bon marché de ses défauts.

**Dimanche 3 juillet.** — Lu à Mme d'Agoult dans Châtillon « Les cigales chantaient au vent » *Briochard*, *la Grand'Pinte*. Elle s'est écriée : « C'est un vrai poète ! » Le succès a été complet. Seul, *Michel-Ange* lui a paru faible.

Nous avons parlé de sa *Marie Stuart*. Elle gémit d'avoir, dans toutes ses pièces, fait un très bon acte et de l'avoir placé au milieu d'une œuvre injouable. Elle m'a interrogé sur les causes possibles de sa non-réussite.

Je lui ai dit que, dans *Marie Stuart*, le troisième acte était froid parce que, Darnley étant mort, la pièce ne devait pas lui survivre. Le poète dramatique n'a ni historien ni moraliste parmi ses spectateurs. Peu importe au parterre de savoir si Marie Stuart a été punie, peu lui importe même d'étudier et de suivre le caractère de Marie Stuart. Dans tout drame il y a une

victime : ici, c'est Darnley ; c'est lui qui est le nœud de l'action, elle finit avec lui. On s'intéresse au caractère de Marie Stuart avant la mort de Darnley parce qu'on veut savoir s'il mourra ; on s'intéresse aux scènes épisodiques extérieures qui expliquent le caractère de Marie Stuart, tout cela est dans l'action; mais dès que Darnley est mort, tout cela cesse d'en faire partie, à moins que Marie n'apparaisse comme une seconde victime ; seulement il est trop tard.

De plus, ce dernier acte composé d'abandons successifs, cette abdication de Fontainebleau prolongée, intéresse peu. Marie est dupée, voilà tout ; Knox lui-même est trop peu connu du spectateur pour faire trembler, d'autant que Marie n'est qu'une victime en sous-ordre.

Le cinquième acte de *Louis XI* et celui de *Guillaume Tell* sont des hors-d'œuvre semblables, des études de moraliste et d'historien.

Les scènes du début sont froides en tant qu'exposition historique. Qu'est-ce que Morton pour le spectateur? Il faut que l'auteur soit aussi peu érudit que possible; un peu d'ignorance ne lui nuit pas, il se confond mieux avec le spectateur. C'est là une des forces de Shakespeare.

Mardi 5 juillet. — Nos nouvelles d'Italie sont en général bonnes. De Vérigny, Leperche, le frère de Vuillemot ne sont pas blessés. Déaddé,

qui était à Solférino, est revenu s'embarquer à Toulon. Il va traverser l'Italie par Livourne, Florence et Rimini. Là il s'embarque de nouveau avec le général de Wimpffen. Celui-ci commande les troupes qui vont à Venise.

A Magenta, Battioni a été tué ainsi que Lagrandville. Désandré a été blessé dans les jambes.

Davout, qui est dans les turcos, a échappé, à Solférino comme à Magenta.

**Jeudi 7 juillet.** — J'ai enfin, avec le concours de Gaulier, arrêté un logement rue Neuve-du-Luxembourg, 43, dans un hôtel somptueux. J'habiterai avec les valets au cinquième ; j'aurai trois pièces communiquant entre elles et ouvrant toutes trois sur un corridor. Elles donnent sur trois ou quatre jardins gazonnés environnés de beaux hôtels. L'amour-propre est à peu près sauf.

Ce logement me coûtera sept cents francs. Je ferai une grande épargne de voitures : je pourrai aller à pied au Ministère, à travers les Tuileries et le nouveau pont de la Légion d'Honneur. Je serai à quelques pas du boulevard des Capucines, de la Madeleine, de la place Vendôme. C'est un quartier précieux pour mes jambes.

Je m'installerai dans les premiers jours de l'autre semaine, vers le 11, peut-être plus tôt.

Mardi 2 août. — Un de mes amis se sert pour fermer ses lettres d'une pierre où est gravé le mot *audi*; j'aimerais opposer l'impératif « questionne » à l'impératif « écoute ».

*Audi* est une maxime très noble et très belle, mais elle est certainement insuffisante. Elle n'est ni assez vigilante, ni assez inquiète, ni assez charitable. Elle est reine ; elle attend les sollicitations, les doléances. Elle n'ose prendre sur elle de questionner la maigreur d'un visage ; elle craint d'aller au-devant des misères cachées, des souffrances contenues ; elle songe aux convenances, aux périls peut-être ; elle ne songe pas à forcer doucement, d'une main bienfaisante et hardie, les consignes de la fausse honte ou de la vraie fierté. Elle est la vertu, mais la vertu qui attend l'occasion de faire le bien et ne la provoque pas. Tant pis pour qui ne l'appelle pas à son secours.

Ce matin, j'avais un horrible spectacle sous les yeux. Dans ma cour, étendu sur la paille d'une remise, un jeune couvreur précipité d'un troisième étage livrait son corps brisé aux recherches des médecins. Je les voyais, sans attendre les explications du pauvre enfant, interroger un à un ses membres douloureux. Quelle anxiété généreuse ! Je crois qu'il en doit être ainsi de la charité morale. Elle ne doit pas se contenter de prêter l'oreille. Elle doit interroger ; elle doit deviner qu'on a à lui parler et qu'il y a toujours, au fond d'un cœur ami, des blessures de senti-

ment, des déceptions d'amour-propre, des espérances, des plans, mille secrets enfin plus douloureux les uns que les autres et qui attendent une ouverture pour s'épandre au dehors et cesser d'étouffer.

Je sais que, quant à moi, les seuls amis sérieux que je me sois faits, c'est par l'interrogation. Il n'en est pas un qui ne m'ait su gré et qui ne m'ait remercié plus tard avec effusion d'avoir été au devant de ses aveux ou de ses plaintes. Tous ont compris, à la hardiesse même de mes questions, que j'avais pour eux un cœur de frère et ils m'ont aimé pour avoir pris à ma charge l'effort qu'eux-mêmes auraient dû faire.

**Jeudi 18 août.** — Il y a entre deux sommeils, ou entre le sommeil et le réveil complet, un état bien tranché, bien distinct de l'un et de l'autre, qui peut durer un certain temps. Le corps marche, il est réveillé ; le cerveau croit l'être, mais, sans qu'il s'en doute, il est encore faible ; c'est une cire tiède. Dans cet état singulier, qui n'est pas le demi-sommeil, l'âme se met à repasser son rêve, elle sourit encore de ce qui la faisait éclater de rire en dormant. Ce qui était tout à fait comique lui paraît à demi plaisant.

J'avais rêvé ceci la nuit dernière. Nous étions plusieurs amis en promenade; tout à coup nous

croyons voir un serpent sur une haie, l'un de nous l'abat intrépidement avec sa main et le jette à nos pieds. Il se trouve que c'est une simple courroie de cuir. Châtillon se penche et, d'un ton de déception grotesque, s'écrie : « Ce n'est pas même un ours ! » Ce mot nous semble du dernier comique et le fou rire s'empare de nous tous.

Une demi-heure après le réveil, n'ayant pas repris mon sens critique, je souriais à ce souvenir. Ce qui n'est que stupide me semblait encore assez drôle.

Je remarque cependant qu'autrefois, mon cerveau fut impressionné par une plaisanterie analogue. Un tuyau de poële glissant le long d'un toit était entré dans une mansarde et avait roulé aux pieds du même Châtillon au milieu d'un tourbillon de suie et de fumée. « Tiens ! dit seulement le poète, cela me fait l'effet d'un ours. »

La personne de qui je tenais l'anecdote me l'avait racontée comme une preuve de naïveté, de niaiserie sans exemple, comme un trait caractéristique tout à fait propre à me détourner de voir son auteur.

Or voilà que, dans mon rêve, Châtillon surgissait précisément pour s'écrier à la vue d'une courroie : « Ce n'est pas même un ours ! » Autrement dit : Cela ne fait pas même l'effet d'un ours. On ne peut pas même se faire peur comme je me suis fait peur avec mon tuyau de poële. Ce qui devient presque risible.

Le rêve est ainsi plein de réminiscences d'impressions plus ou moins éloignées qui se mettent bout à bout et forment tant bien que mal une aventure suivie. Ce faux serpent, c'est celui que l'on avait imité avec une paille autour d'un arbre de Meudon; cette main intrépide, c'est celle d'un de mes amis abattant des guêpes sans souci de leur piqûre.

**Mardi 23 août.** — Nous voyons beaucoup ces jours-ci de Vérigny qui va aller à Nancy et qui, proposé pour la croix mais mal soutenu par son Maréchal, est le seul de tous les officiers détachés aux États-Majors qui ne soit pas décoré. Canrobert n'a vu réussir aucune de ses propositions, tant il a peu d'influence; tandis que son général de division, Trochu, obtenait tout ce qu'il demandait.

Déaddé, qui recommence à bâiller et à maudire les hommes, accompagne son général à Lyon.

Davout est en Corse avec le frère de Lachesnais.

**Jeudi 8 septembre.** — Mistral, l'auteur de *Mireille*, a vingt-neuf ans.

C'est jusqu'à présent, avec Vuillemot, le plus remarquable enfant de l'année 1830.

Vendredi 9 septembre. — Saint-Just fait peine quand on le voit monter à la tribune et poser des principes. Il affirme avec tant de conviction et si peu d'expérience! Ses vingt-six ans lui ont tout appris.

« Ce jeune homme sévère », comme dit Hugo, veut discipliner la France et réformer ses mœurs. Il est le maître des existences, et il croit dès lors qu'il doit enseigner les intelligences et diriger les cœurs. Il croit à l'Être suprême, il croit à la femme, c'est bien ; mais tant d'autres croyances lui manquent qu'on frémit du hasard qui l'a fait réfléchir sur la nécessité de ces deux-là. S'il était né orphelin, s'il n'avait eu sa mère, ses deux sœurs pieuses, qui sait s'il n'aurait pas eu dans ses idées deux exclusivismes de plus! Devant ces natures systématiques et fermées, on s'écrie involontairement, quand une vérité sort de leur bouche : Quelle chance que celle-ci ait pu entrer avant la fermeture des portes !

Une fois au pouvoir, Saint-Just avait nécessairement clos ses études ; c'était en plein tourbillon, au milieu des signatures qui poussaient les hommes aux frontières ou à l'échafaud, qu'il se recueillait pour entasser dans un certain nombre de pages ses aphorismes obscurs, hachés, pédantesques, lucides par éclairs et selon le hasard des souvenirs.

La force de son caractère le trompait sans cesse sur la force de son intelligence. « Je me sens de quoi surnager dans le siècle », écrivait-il.

Il avait des vertus rares, nées de son caractère, telles que le mépris des complaisances, le mépris de l'insolence, le mépris de l'incrédulité, le mépris de la vie. Il les croyait nées de son intelligence.

Si j'ai de si grandes qualités, je dois, pensait-il, avoir de grandes lumières.

Erreur profonde. Les vertus naissent surtout du tempérament, de l'organisation. L'on est humain, l'on est ferme, l'on est loyal, l'on est austère, l'on est croyant dans les intimes profondeurs de son être. L'intelligence est d'un ordre différent.

Voyez ce qu'est devenue à l'heure des grandes crises l'humanité d'intelligence de Saint-Just, tandis que son mépris de la vie, qui était de tempérament, de caractère, n'a jamais eu une seconde de défaillance.

**Mardi 13 septembre.** — Perrodil m'annonce qu'il lui est né un fils le jour de la Nativité de la Vierge. « Mon enfant a le front grand ; c'est ce qui me fait le plus de plaisir, m'écrit-il. Que Dieu lui accorde l'intelligence ! » On le nommera Fernand, abréviation du nom de son père.

Voilà un petit Fernand qui va prendre place dans mes préoccupations à côté du petit André Guinon.

**Samedi 1er octobre.** — Je suis allé voir aux Beaux-Arts la *Femme endormie* que Clément a envoyée de Rome.

C'est un chef-d'œuvre de réalité, sans intention de réalisme mais sans recherche d'idéal, une éblouissante nudité qui attire une foule considérable et qui lui apprend le beau physique, à défaut d'autre.

**Mardi 4 octobre.** — Le livre de Victor Hugo m'occupe presque exclusivement depuis trois jours. Le titre *Légende des Siècles* n'est nullement rempli, le sous-titre *Petites Épopées* est le seul qui corresponde à l'ouvrage. Ce sont en effet de petits poèmes.

Victor Hugo ne sait — et ne saura jamais — grouper et ordonner ses poésies de manière à en former un livre ayant de l'unité. Leur variété, leur diversité est son excuse. Ces filles de son imagination n'ont entre elles aucune ressemblance, aucune parenté. Elles vivent de leur vie propre ; il faudrait les publier séparément.

Pour les nouer en volume, l'auteur a imaginé de dire dans la préface qu'elles étaient des pierres d'attente, distantes entre elles, d'un édifice considérable. Je lui pardonne cet innocent charlatanisme qui l'obligera à intercaler d'autres chefs-d'œuvre entre ceux-ci, sans repos ni trêve, car je doute que jamais il s'en rencontre deux

qui consentent à s'emboîter l'un dans l'autre.

J'imagine Voltaire ou Gœthe prétendant fondre leur œuvre en un tout, sous un titre général.

Balzac avait inventé pour la sienne le mot *Comédie humaine* et ses admirateurs ont avoué que la mort l'avait surpris sur les premières marches de son imaginaire édifice.

**Lundi 31 octobre.** — Désiré Nisard n'est ni spirituel ni attrayant, mais il est fin et délié. C'est un logicien qui enchaîne les sophismes avec habileté et qui sait se maintenir dans l'esprit de son rôle, sans se laisser surprendre par aucune distraction. Il joue serré. Il sait les raisons de ses adversaires en philosophie, en littérature, en politique. Il a des idées d'ensemble. Il eût pu faire un bon évêque, un bon préfet, un bon chargé d'affaires. Il a tenu sa place comme député conservateur et comme chef de Division.

Je l'ai vu dans sa chaire de Sorbonne. Sa figure était froide et fixe; son attitude, compassée, studieuse; son accent, net et monotone. Le public était peu nombreux. Le sujet du cours était d'une extrême aridité et répandait l'ennui dans la salle aux trois quarts vide, mais le choix de ce sujet m'est resté : de la Diplomatie.

Nisard se pique d'être diplomate. Il a jugé la

diplomatie une science permise et nécessaire, que l'on peut pratiquer avec candeur. Il suffit pour cela d'être insinuant sans jamais être insidieux.

**Octobre.** — Gorget a un nombre incalculable d'amis. Il ne peut passer dans la rue sans ôter son chapeau : les têtes se découvrent devant lui à le lasser ; il y en a beaucoup qu'il ne peut pas reconnaître.

Les personnes qui pensent à l'utilité des connaissances et des amitiés envient cet homme en mesure de faire tant de bien. Il ne cesse en effet de leur répéter : « Un tel est millionnaire, c'est mon intime ami, je le tutoie ! Cet autre, qui protège les artistes, vous savez, M., le célèbre M., je le tutoie aussi. Ils ne jurent que par moi : toujours Gorget par ci, Gorget par là, allez demander cela à Gorget. »

Mais pourquoi donc tient-il tant à vous faire savoir qu'il les tutoie ? Voudrait-il, par hasard, vous offrir ses services auprès d'eux ? « Je les tutoie » cela veut-il dire : Je suis presque de leur famille, leur frère et je n'éprouve aucune gène à réclamer d'eux un bon office, bien que je sois sans fortune, sans position. Ils m'aiment et, entre amis, les différences de fortune ne sont un avantage que pour ceux qui sont moins favorisés.

« Je le tutoie » ne veut rien dire de pareil ! Gorget est du monde et, qui pis est, du monde artiste où il entre bien de la vanité et du mensonge. Les mots y sont loin d'exprimer les choses.

Un de nos grands artistes, Jeanron, rencontre Gorget. Ils se connaissent de longue date ; ils ont jadis rédigé un journal ensemble ; ce sont, bien entendu, des amis qui se tutoient. Jeanron cause de la difficulté que les artistes ont à vivre, il fait entendre familièrement le plaisir qu'il aurait à vendre un de ses tableaux et invite Gorget à venir à son atelier. Je dis à celui-ci : Vous irez bientôt ? Il me répond : « Je n'irai pas.

— Comment ! Vous n'irez pas ?

— Certainement. Je vois bien où Jeanron en veut venir ; il me proposera de lui servir d'intermédiaire auprès de M. pour vendre un de ses tableaux.

— Mais Jeanron n'est-il pas votre ami ?

— Certainement, je le tutoie. Mais vous savez comme je suis fier et honnête. Je me suis posé dans cette maison-là à ne rien demander.

— Entre amis, Monsieur, entre amis qui se tutoient, est-ce que la fierté peut intervenir ? Est-ce que demander est demander ?

— Non... mais, vous savez, quand on n'a jamais profité de sa position d'ami pour solliciter ou exciter en rien la générosité des autres, l'honorabilité reste intacte. C'est à quoi j'ai toujours visé, et où je suis arrivé. »

Je n'ai rien répliqué mais j'ai fait mon profit de la confidence. Ce qu'est ce personnage répandu, ce qu'il y a de chaleur de cœur dans cet ami qui tutoie tout le monde, je le sais maintenant : à l'œuvre, on connaît l'artisan. Le tutoiement envers ses amis millionnaires, ce n'est qu'une usurpation de familiarité de parasite qu'il paie à force de bienséance, d'inutilité, de stérile impuissance et, comme il dit, d'honorabilité.

Cet homme manque de cœur comme il manque d'intelligence et de jugement.

Il a une certaine franchise par laquelle on se laisse séduire et on l'appelle bon enfant. Mais cette franchise, qui révèle tout, à quoi sert-elle, sinon à montrer qu'il n'y a rien au fond de ce tout ?

**Mercredi 14 décembre.** — Je n'ai pas en ce moment de privation plus cruelle que celle de ne pouvoir écrire à Mme d'Agoult qui passe l'hiver à Cannes.

Les expressions pénétrantes dont elle s'est servie pour m'assurer de sa sympathie et de sa compassion m'ont causé un vif attendrissement. Elles fermaient dignement une année ouverte par un accueil si bienveillant et si empressé. Elles me prouvaient que mes intentions de dévouement, pour être demeurées stériles, n'en avaient pas moins été devinées et appréciées.

Comment ne serais-je pas touché de recevoir des lettres qui sont la preuve que je lui ai été bon à quelque chose ? Mon souvenir lui est utile, puisqu'elle l'appelle à son aide dans ses moments de solitude et de mélancolie, dans ses longues promenades au bord de la mer. Que pourrais-je désirer de plus ?

Je me résigne plus facilement à mon affreuse captivité d'âme et, satisfait de ce peu de bien qu'il m'est donné de lui faire, je laisse à ses amis célèbres la joie de la juger avec intelligence et de la faire admirer du public.

**Vendredi 23 décembre.** — Je redis sans cesse aux amis qui m'écrivent : Les conversations en l'air m'attristent ; qu'est-ce donc que les conversations en l'air par écrit !

Quand on se trouve réduit, comme je le suis, à quelques amitiés ; quand on est condamné par la distance à échanger tous les quinze jours quatre pages de causerie seulement, au lieu des mille entretiens de chaque jour, on est bien excusable de demander que ces quatre pages soient concentrées, réfléchies, bien fermes, bien simples, sans enchevêtrement, ni élision, ni sous-entendu, ni à peu près, ni embrouillamini.

Je ne vous demande pas d'efforts. N'écrivez pas pour la postérité, écrivez pour moi. Il me semble que les deux ne font qu'un. Un ami n'a-t-il pas

les mêmes droits qu'un étranger à ce qu'on tâche de mériter sa bonne opinion, son attention ? Les mérite-t-on si on lui écrit par-dessous la jambe ?

C'est au fond pour vous plus que pour moi que je vous demande de compléter, d'élucider, de fortifier vos phrases.

De Rossignol, de Durieu, de tous mes morts, je ne me souviens que par quelques phrases bien faites, et bien faites à mon intention, avec le désir de m'amuser, de me frapper ou de m'émouvoir.

Je vous aime et voudrais être aimé.

**Jeudi 29 décembre.** — Visite de nouvel an au chalet de Passy.

Jules Janin nous a reçus avec sa cordialité et sa bonne humeur habituelles. Il nous a donné son éloge d'Horace, extrait de la *Revue européenne*; il venait d'achever l'éloge de Béranger, il préparait l'éloge de Buffon. Comme si ce n'était pas assez, il voudrait encore entamer l'éloge de David d'Angers; il m'a envoyé quai Voltaire à cette intention. Il ne se prête pas aussi volontiers à l'éloge de Mme d'Agoult ; il faudra pourtant qu'il y arrive, aussi bien qu'à celui de Châtillon.

Vis à vis la maison de François Ier, j'ai vu la souche de l'arbre qui s'est abattu sur l'omnibus

de Passy et a failli le broyer. Cette souche, pareille à un billot sanglant, recevait la pluie sur sa large table; sa teinte rouge m'a frappé. Le malheureux jeune homme, placé sur la voiture, qui a été tué par cette chute foudroyante, a vu l'arbre s'ébranler. Il a crié : « Gare! Gare! Fouettez, cocher! » Il n'avait pas achevé qu'il était mort ; la tête était brisée et l'épaule détachée du corps. L'arbre avait effondré l'arrière de la voiture ; le sang de la victime coulait par les déchirures du plafond sur les personnes de l'intérieur.

Je me figure cet arbre gigantesque et sa ramure effrayante s'abattant sur le seul individu qui ait eu le temps de s'en épouvanter. En passant là et en repassant, j'éprouvais la même impression qu'en passant devant la Roquette, quelques jours avant l'exécution de Verger. Cette exécution capitale, dont un tour de roue pouvait sauver le condamné, ne me fait pas moins frémir que l'autre!

A la tombée de la nuit, j'étais dans le salon de Mme David d'Angers. Conversation ardente sur David et sur Vuillemot en présence du docteur Gübler, gendre de Mme David, et de sa femme. Je parlais dans l'ombre. Tous se sont, à vingt reprises, exclamés d'admiration sur notre pauvre ami, l'héroïque. Mme David a rappelé et raconté de la façon la plus affectueuse la manière dont je fis la connaissance de son mari ; nous étions tous fidèles à nos souvenirs. Elle nous a

cité des traits admirables de David, à propos de détails que je lui demandais sur sa bonne action envers Rouget de Lisle. Il est question de cela dans la correspondance de Béranger et Janin veut, dans son article, ajouter une note explicative.

**Samedi 31 décembre.** — Visite du matin à Paul Meurice. Il m'a montré un dessin de Victor Hugo, dont le sujet est tiré du *Petit roi de Galice* et qui doit servir de première page à l'exemplaire de Jules Janin. C'est un cadeau de 1er Janvier. Il y a derrière le dessin une dédicace pleine de reconnaissance.

Causé de Victor Hugo. Il lit très peu ; il ignorait *les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné quand il a fait ses *Châtiments* et, à l'heure qu'il est, il ne paraît pas les connaître encore. Il les a demandés à Meurice.

Visite de l'après-midi à Vacquerie que j'ai relancé jusque dans un cabinet de lecture borgne voisin de l'Odéon.

Promenade sous les arcades. Causé politique et théâtre. Vacquerie ne sera pas joué cette année, si le succès de *la Tireuse de cartes* dure tout l'hiver à la Porte-Saint-Martin ; ce succès semble factice et tout d'allusions. *Le Père prodigue* d'Alexandre Dumas fils semble à Vacquerie au-dessous du médiocre et d'une grande

absurdité morale. Dumas père a beaucoup loué l'œuvre de son fils pour ne pas paraître savoir qu'on cherche à le lui opposer, mais il serait au fond assez sensible à la mauvaise foi des adversaires.

Dumas fils, dans la conversation, est fatigant de scepticisme et de raillerie. Jamais d'idéal et peu de sensibilité ; il appartient à la secte usée des moqueurs. On lui dit, croyant lui être agréable : « Victor Hugo aime beaucoup votre père; je crois même savoir que c'est l'homme qu'il aime le plus au monde. » Il répond : « Ce n'est pas présumable; car l'homme qu'il aime le plus au monde, c'est lui. »

J'ai fini l'année par une visite à mon frère Émile. Il monte à seize cents francs ! Décidément j'ai là, dans Claire et Camille, deux gentilles petites nièces.

## ANNÉE 1860

**Lundi 2 janvier.** — Mme Kuwasseg, tout en cherchant des serrures des quatorzième et quinzième siècles m'a trouvé un meuble à seize ou dix-huit cartons qui vaut, à ce qu'il paraît, son pesant d'or et qu'on me cèdera pour rien.

Visite à Mme de Charnacé, souffrante, mais toujours gracieuse et empressée. Échange d'articles sur sa mère, la comtesse d'Agoult. Elle-même va publier dans *la Revue des Deux-Mondes* ou *la Presse* une notice sur Miss Blackwell, le chirurgien-femme.

**Jeudi 12 janvier.** — Vérigny a bien raison de dire qu'à notre âge les camarades peuvent se faire, mais non pas les amis.

Je le sens profondément : il est des tendresses qui ne se recommencent pas, quand bien même ceux qui en seraient dignes se présenteraient. Rien ne remplace les premiers attachements ; et quand on a comme moi le bonheur de les avoir tous conservés et de les sentir s'accroître, on n'a personne à envier, pas même les bien portants.

Qu'importe que ma maladie tienne avec rage si je reste en possession du plus puissant des antidotes, l'amitié, qui est la santé du cœur. Avec elle, on est à l'abri de l'absolu désespoir. Jamais autant que cette année je ne me suis vu entouré de compassion et de sollicitude ; la petite lettre bleue de Vérigny, celle d'Henri Charonnet, arrivée la première de l'année, sont perdues au milieu d'une dizaine d'autres qui achèvent de me réconforter.

Parmi les amitiés nouvelles il y en a d'inattendues et d'illustres, mais elles sont nouvelles et elles ne peuvent pas faire que je ne me rejette vers les anciennes avec un surcroît d'abandon.

Lundi 16 janvier. — Avant-hier, à un an de distance, nous sommes allés remercier Janin de son article sur Vuillemot.

Nous avons rencontré M. Piscatory. C'est un personnage de haute taille, assez simplement

vêtu d'une longue redingote bleue, qui a de la raideur dans la démarche comme dans la parole et qu'on pourrait prendre de loin pour Lamartine. Malgré cette froideur et cette dignité apparentes, le tour de sa conversation et le cynisme de ses paroles excluent tout rapprochement.

Il a été quelque temps avant de tenir compte de notre présence et malgré ses cheveux blancs il ne nous a pas épargné les propos et les récits graveleux ; il est devenu plus tard attentif et poli.

C'est du reste un homme instruit qui a de la fermeté de caractère et de la force de jugement. Il lit huit heures par jour et est au courant des écrits philosophiques comme des œuvres de scandale. Il s'est mis vingt fois en travers des opinions de Janin. Il allait et venait d'un meuble à l'autre, examinant et furetant comme un homme qui a le droit d'être familier et qui cependant ne rend que rarement visite. Il s'est même installé dans le fauteuil et devant le pupitre du maître de la maison, allongeant ses pieds sur une magnifique peau d'ours noir à reflets jaunes, et remuant les serrures. Quant à Janin, il avait son beau front rond, bien dégagé, ses yeux gais à fleur de tête, ses dents rieuses, son teint vermeil ; sa tête se détachait admirablement sur le dossier de sa chaise. Il allait et venait, lui aussi, mais d'un pied un peu boiteux car il a toujours la goutte. Il était assez gêné par M. Piscatory

pour désirer de plaire, et assez familier pour tout aventurer.

La conversation était tombée sur Mme Colet et sur sa brochure autobiographique, *Lui*. A cette occasion Janin racontait en se frottant les mains et en roulant l'un sur l'autre ses poignets de flanelle rouge, les histoires les plus scabreuses, les plus compromettantes pour les noms propres qui s'y trouvaient engagés. Ces noms d'académiciens, de philosophes et de diplomates illustres, il les saluait d'épithètes ordurières empruntées moitié à Rabelais, moitié à Piron; et rien ne saurait rendre avec quel honnête épanouissement, avec quelle pureté de rire et de regard, avec quelle bonhomie candide et patriarcale, il laissait s'échapper de son sein cette volée d'anecdotes abominables. Sa légèreté est telle qu'il peut voleter sur l'immonde sans se beaucoup salir et sans paraître y enfoncer. Il avouait de même, avec l'aplomb et l'effronterie d'un écolier de sixième, les plus énormes ignorances et je crois qu'il s'amusait à les exagérer. Une fois entre autres, comme il prenait pour un port de mer une des villes centrales du Péloponèse, son interlocuteur qui a été en ambassade dans ce pays se prit à sourire et à relever les sourcils. « Bah! dit Janin, qui s'aperçut de sa méprise, vous pouvez tant que vous voudrez me coller là-dessus. Je m'en moque. Moi, je n'ai pas été ambassadeur en Grèce. »

Voilà par quelles reparties câlines ou spiri-

tuelles il sait réparer ses méprises et ramener les rieurs. C'est bien là l'homme qui aurait écrit en parlant des Portes de Fer que força le duc d'Orléans « les portes de fer, ce chef-d'œuvre de serrurerie ».

Dans son étude sur Horace, il porte aux nues Aristippe, Atticus, tous ceux qui prennent légèrement la vie sans rien outrer, ni la sagesse, ni la licence et qui cherchent à bien vivre plutôt qu'à faire parler d'eux. Il rit de ceux qui souffrent par vanité, des austères, des pédants, des glorieux ou de ceux qui souffrent par imprévoyance, les dissipés et les extravagants. Mais il comprend et il admire, sans les trop imiter, ceux qui souffrent pour le devoir, pour l'honneur et pour l'humanité. Janin est curieux à suivre dans la voie morale sinueuse qu'il s'est tracée et dans l'application de la théorie épicurienne dont ses œuvres sont remplies.

En le lisant, je crois lire un philosophe ; et en allant chez lui, je crois rendre visite à un professeur de légèreté, d'aimable insouciance, et tout à la fois de prudence et de bon sens. Je prends plaisir à discerner ce qu'il y a en lui de bourgeois et ce qu'il y a de poète, ce qu'il y a de prudemment égoïste et de loyalement généreux, ce qu'il y a d'étourdi et de sagace, ce qu'il y a de mobile et d'inébranlable. Il y a dans cet homme d'étranges harmonies et il y a de non moins singuliers contrastes.

Pourquoi, par exemple, a-t-il tant de finesse

et a-t-il si peu de goût? Pourquoi a-t-il tant du poète et si peu de l'artiste? Pourquoi a-t-il une âme si enthousiaste, une inspiration si légère, tant de grâce dans l'idée et si peu de facultés créatrices, si peu de solidité, de beauté, de bonheur enfin dans la forme? Puis-je oublier que j'ai été attiré chez lui par son intelligence, par son amour des poètes, par tant d'éloges charmants et profonds qu'il a su mériter?

J'ai donc raison de dire que ce Brillat-Savarin de la littérature est fait de matériel et d'idéal et qu'en sa nature conciliante plus d'une incompatibilité prétendue se trouve démentie. C'est avec de pareilles figures qu'on arrive à déchiffrer la grande énigme humaine. Il se doute bien un peu du parti que nous comptons tirer de lui car il nous a dit en nous quittant : « Adieu, mes deux philosophes. » Or nous n'avons jamais soufflé mot avec lui de ce que M. Cousin appelle la philosophie.

Nous nous sommes complus, l'autre jour, à l'entendre et à étudier son intérieur. Ce que M. Piscatory faisait avec les mains, nous le faisions avec les yeux. La richesse et la quantité des objets amassés, sans entassement, dans les diverses pièces de ce chalet rustique, sont vraiment surprenantes. Mme Janin, dont il parle toujours et qu'on ne voit presque jamais, tient tout cet ameublement splendide dans un état d'ordre et de propreté qu'une servante suisse ou hollandaise ne maintiendrait pas.

Janin, à propos de l'article qu'il vient d'achever pour défendre Béranger, ce Béranger qu'on peut appeler son compère en finesse et en bonhomie, faisait valoir auprès de M. Piscatory, très mal disposé, la pauvreté volontaire du chantre de Lisette et son désintéressement. Cela était piquant à entendre sous ce plafond couvert de peintures, près de ces tables à marqueterie de cuivre, de ces chaises d'or et de satin bleu, de ces tapisseries où le nom de *Juli Janini* est enroulé dans une devise latine, près de ces vases gigantesques, de ces quadruples fenêtres à vitraux armoriés dont l'écusson porte les mots : Patrie et Liberté, et devant ces quatre bibliothèques sculptées qui embaument du parfum exquis des reliures, devant ces portes et ces fausses glaces qui ouvrent sur d'autres appartements, sur d'autres dorures, sur d'autres chefs-d'œuvre.

Cela était comique, mais cela n'était pas contradictoire. Il est permis de louer Béranger, recevant les visiteurs en manches de chemise et mangeant devant eux son fromage de Brie, alors même que l'on ne se sent pas de force à jouer son rôle sur un si modeste théâtre et avec de si pauvres accessoires. Tous deux, au fond, ne faisaient, selon leurs organisations diverses et leurs diverses philosophies, qu'obéir à un même mobile. Chacun a sa vanité et cherche à frapper les autres à sa manière. Béranger n'avait qu'un petit jardin, mais il le faisait arroser par Chateau-

briand ; il n'avait qu'un moulin à café, mais il le faisait tourner par Lamennais.

Janin d'ailleurs ne l'ignore pas. C'est à dessein, c'est par système, qu'il prend ces airs de bourgeois opulent. Il le fait de par Aristodemus, Pindare, Atticus.

**Mercredi 29 février.** — En voiture, aux Champs-Élysées, à l'enterrement de Raffet, Janin se raconte.

Le grand-père, président du tribunal à Lyon, décapité en 1793, porté sur l'échafaud, à cause de sa goutte, « Je tiens cela de lui », a eu pour fils un avocat, ami de la paresse, des dames et des beaux livres. Il a laissé une bibliothèque de dix mille volumes. Les biens du président avaient été partagés entre sept enfants. L'un d'eux, bibliothécaire, a écrit sur saint Jean Chrysostôme.

L'avocat avait donc une très petite fortune. Il allait de Saint-Étienne à Condrieu, une maison que Jules Janin a eue pour sept mille francs, sur une de ses mules; son fils trottait à pied. Il était éloquent, improvisait avec chaleur. Un jour, plaidant pour un faussaire, il reconnut que l'affaire était embrouillée mais il attesta sa conviction de l'innocence, ajoutant qu'il n'oserait mentir, se souvenant de son père et en présence de son enfant « et il plaçait sa main dans mes petits cheveux ébouriffés ».

Il a laissé deux fils, Jules et son frère, directeur du *Journal de Saint-Étienne*, supprimé en 1851 sans autre forme de procès. Ce frère, ruiné par là, a deux filles, dont une très spirituelle qui écrit à Janin : « Ta nièce, fille un peu trop fière. »

D'aucun des oncles il n'y a eu d'enfants. Ces deux filles sont seules à continuer la filiation.

La mère de Jules, la femme de l'avocat, est la fille d'une religieuse décloîtrée, un peu bossue, qui s'était réfugiée chez M. Rittier à la dispersion de son couvent et qui l'a épousé. Cette religieuse serait le petite-fille du maréchal de Bassompierre, l'ami d'Henri IV.

Un officier du génie en Crimée, M. Rittier, dit un jour au duc d'Orléans qu'il descendait des Bassompierre et qu'il était cousin de Jules Janin. Le Duc lui en fit parler. Janin n'en a jamais soufflé mot : son beau-père a été très étonné de le lui entendre dire à table récemment.

Mardi 6 mars. — Je suis très fatigué, et cette fatigue vient en grande partie de ce que j'ai enduré, hier soir, trois heures de lumière chez Paul Meurice. Il y avait là une réunion à laquelle mes yeux ne sont guère accoutumés.

D'abord Mme Victor Hugo, enveloppée d'un burnous et nonchalamment assise auprès de son buste de marbre, dans une attitude moins théâ-

trale mais tout aussi imposante que celle que Préault lui a donnée. Elle a le teint extrêmement sombre, des yeux noirs tranquilles et souriants, un front large rasé en dessus et que deux touffes de cheveux élargissent encore. Je ne sais si cette coiffure du temps de Louis XIII y contribuait ou si c'est l'effet de son profil singulièrement accentué, mais elle éveillait en moi le souvenir d'Anne d'Autriche. Elle semblait se regarder là comme une mère de famille ; elle souriait à tous et ne paraissait pas avoir besoin de parler sinon par monosyllabes.

Je lui ai été présenté dès mon entrée dans le salon. Je lui avais adressé Châtillon l'avant-veille. C'est de lui surtout et des moyens de le sauver que nous nous sommes entretenus. Il a été question aussi de Vuillemot mais sans qu'on s'étendît beaucoup. L'arrivée de Mme et de Mlle Hippolyte Lucas, deux beautés, a interrompu l'entretien que j'ai repris seulement à la fin de la soirée. Alors je lui ai parlé d'elle, de Victor Hugo, de mon impossibilité d'aller à Guernesey.

Vacquerie et sa famille étaient là. Vacquerie, toujours très bien pour moi, m'a appuyé auprès de Mme Hugo avec la même chaleur que M. et Mme Meurice.

Les autres invités étaient : Michelet et sa femme ; le graveur qui vient d'épouser la sœur de Mme Hugo ; Noël Parfait et Guérin, deux proscrits rentrés en France ; de Pène ; Alfred Busquet de l'*Illustration*.

J'ai causé avec tous, même avec Mme Michelet ; mais ma plus forte prise a été sur son mari. J'avais là pour second le loyal Paul Meurice. J'ai parlé à cœur joie de David d'Angers, de Vuillemot et de Mme Marsaudon. Je crois avoir frappé de ces trois figures idéales l'imagination de Michelet. Vuillemot ne lui était pas tout à fait étranger ; quant à Mme Marsaudon, il se l'est très vite rappelée. Il supposait qu'elle vivait encore.

**Dimanche 18 mars.** — J'avais sur sa demande, envoyé à Michelet le feuilleton de Janin sur Vuillemot ; il me répond :

« Rien de plus touchant que cette lecture, rien qui élève davantage. »

**Vendredi 20 avril.** — Quand l'un de nous est en proie au malaise nerveux de l'ennui ou de la douleur, et qu'il ne se sent pas même la force de s'habiller pour sortir de chez lui, il a deux moyens de se ranimer et un impérieux instinct les lui indique, c'est d'étendre la main vers un flacon ou vers un livre. Aussitôt le relâchement des nerfs, la sensation du vide est conjurée. Un frisson de chaleur pure enveloppe les épaules et pénètre la poitrine, la vie renaît dans le cerveau

qui semble s'agrandir, l'imagination se peuple, elle s'entr'ouvre de toutes parts. L'homme a oublié, il a repris force, le soleil s'est levé dans son âme.

Maintenant, selon que cet homme a demandé l'oubli de ses misères au vin ou à la lecture, selon qu'il s'appelle Désaugiers ou Montesquieu, on le plaisante ou on l'admire, mais, dans la réalité, c'est toujours de la joie factice que cet oubli-là, c'est toujours du bonheur provoqué et le seul mot qui vienne à la bouche pour le bien caractériser est le même dans les deux cas, c'est le mot « ivresse » et cela est si vrai que si vous poussez loin cette extase dangereuse, que si vous la laissez dégénérer en habitude, elle vous mène à l'oubli des devoirs, à la dégradation physique et à la mort.

La pensée, pas plus que le vin, n'est permise si elle retient les forces de l'homme, si elle lui fait payer chaque soulagement de malaise par un malaise plus grand, chaque dose d'activité, de curiosité et de vie par une dose redoublée d'ennui, de misère et de torpeur. Malheur à qui ne peut pas dire de la méditation ce que le sage grec disait de Laïs : « Je possède Laïs mais elle ne me possède pas. »

L'amour, le vin, la lecture infiltrent en nous la même passion, la même sujétion, le même esclavage, et cette passion, ce n'est pas celle de l'amour ou du vin ou de la science, c'est la passion c'est-à-dire l'énervement de la volonté. Se

distraire de l'une par l'autre est la dernière des imprudences, c'est précipiter la catastrophe, c'est mourir comme Alexandre ou comme Alfred de Musset.

Qu'on n'exalte pas l'ivresse de la lecture en lui opposant ce qu'offre de hideux l'ivresse du vin. Toutes les ivresses sont au début pleines de pureté et de poésie. Bacchus est aussi riant qu'Apollon. Tant qu'on en est le maître, tant qu'on ne leur demande que ce qu'elles doivent donner, tant qu'on les possède enfin, on est dans la grâce et dans le perfectionnement de sa nature. Mais, dès qu'elles sont maîtresses de vous, l'indignité commence et se trahit même à l'extérieur. Dans sa démarche, dans ses vêtements, dans la distraction de tous ses actes, dans l'oubli de soi-même et des autres le penseur absorbé offre, comme le buveur, une prise légitime à la moquerie du dernier des passants.

**Vendredi 1er juin.** — Notre mois de Mai s'est partagé entre quatre passions : les autographes, les minerais, les fleurs et les vers.

*La Grand'Pinte* et son heureux auteur marchent de succès en succès. Barbey d'Aurevilly leur a consacré dans *le Pays* tout un feuilleton. Châtillon y est appelé un buveur doux et rassis et non pas un rouleur de futailles; on le surnomme le doux des doux, le résigné des rési-

gnés, le descendant des hommes armés, le chevalier déshérité, l'Ivanhoé de la Poésie. Cela passe de cent coudées ce qu'avaient dit *la Revue Européenne*, *le Moniteur* et même Sainte-Beuve.

J'ai été voir le sous-chef du bureau des secours, le fils de Desbordes-Valmore, qui est un homme de lettres très délicat, très fin, très aimable, traducteur de poésies étrangères. Il s'intéressait déjà à Châtillon et avait lu ses vers.

Jules Janin a été très bon garçon l'autre jour; il m'a promis solennellement de faire quelque chose pour « l'Ivanhoé de la Poésie », d'écrire sur lui, d'en parler au ministre. Nous verrons bien.

Châtillon ne sait de quel côté saluer, tant les compliments s'avancent à la fois de toutes parts. Il a écrit à Sainte-Beuve, à Barbey d'Aurevilly, à Mme de Charnacé, instigatrice du mouvement; il taille encore sa plume. Il nous a peint deux petits tableautins représentant un berger sorcier et un compteur d'or. Nous cherchons à les vendre.

**Jeudi 7 juin.** — Notre intérieur s'est animé de la présence d'un bouvreuil. Il est très farouche mais comme Buffon dit qu'il ne doit pas l'être, nous le condamnons de temps à autre à vingt-quatre heures de cachot en couvrant sa cage d'un foulard et en fermant les volets.

Quant on se met à faire du despotisme, il ne faut pas faiblir une seule minute. Jusqu'ici tout va bien. Sitôt que notre victime est dans les ténèbres, on ne l'entend plus s'agiter et le silence de sa tombe n'est interrompu que par le craquement du chènevis.

Le feu roi de Naples disait : « Mon peuple n'a pas besoin de penser ; je me charge du soin de son bien-être et de sa dignité. » Nous pensons comme lui.

**Vendredi 8 juin.** — Une supposition très répandue c'est que Russie et France vont s'arrondir, indemniser la Prusse et l'Autriche et fondre sur l'Angleterre, toutes voiles dehors, pour la forcer à la résignation.

Si ce plan gigantesque avait quelque fondement, je sais deux écrivains qui feraient bien d'achever au plus vite le livre qu'ils sont en train d'écrire. C'est Victor Hugo qui travaille à ses *Misérables* et se trouverait fort troublé, étant au point de rencontre des trois flottes. C'est Napoléon III qui compose, afin d'obtenir un fauteuil à l'Institut, une *Vie de César* pleine d'allusions à sa propre destinée.

On a déjà offert cent vingt mille francs du premier ouvrage ; j'ignore ce que le second sera payé.

Juillet. — Dans le bois de Meudon :

Alors, le nom d'Hugo rendait un son étrange
Et sur lui s'exerçait l'insulte ou la louange.
Quand, par ses chants d'exil, mon cœur était gonflé
Que de fois, à Meudon, furtif, je suis allé,
Pour sonder du passant la faveur ou la haine,
Graver son nom vengeur au tronc rugueux d'un chêne!
Et que de fois, l'appel se trouvant entendu,
Lorsque je repassais, l'arbre avait répondu.

Jeudi 2 août. — Je vais aller au bord de la mer passer une vingtaine de jours avec les Dubouloy. Nous partons le 14 pour Wimereux.

Ma fête a été superbe. Blanche m'a offert, en tirant le pied en arrière d'une façon modeste, une belle paire de pantoufles en tapisserie, de couleur épinard cru sur épinard cuit, avec points rouges, dont aucune paire de pantoufles passée ne peut donner l'idée. La commune de Meudon a voulu elle aussi se mettre en frais. Sans réfléchir que le roi Jérôme est à peine enterré, elle a préparé devant la grille du château un feu d'artifice splendide. Je n'ai pas cru pouvoir me soustraire à cette démonstration et, un bon quart d'heure durant, j'y ai roussi mes deux yeux sans défaillir.

Ce n'est pas tout. A l'heure du midi, j'avais eu, de la bouche de Vacquerie, la primeur d'un poème immense où tous les systèmes de philo-

sophie et de théodicée sont successivement démantelés à grands coups de canon. Il n'en reste pas pierre sur pierre. Pendant une heure et demie, je les ai entendus croûlant les uns après les autres avec un bruit effroyable. Ce qui me tourmentait un peu, c'était de voir que la fumée et la poussière obscurcissaient le ciel, mais Vacquerie m'a rassuré en m'affirmant que tous les nuages se dissiperaient et que, quand son œuvre serait terminée, mes regards plongeraient en plein azur, en plein infini. Depuis feu Corneille je ne crois pas qu'on ait encore entendu un pareil fracas d'arguments se battant les uns les autres. Il n'y a que la Normandie pour mettre au monde d'aussi enragés dialecticiens!

Mme d'Agoult est revenue et s'est fait précéder par une lettre charmante ; sa confiance en nous paraît avoir redoublé. La correspondance de Béranger contient contre elle trois lignes de la plus acrimonieuse et de la plus inepte malveillance. Elles font partie d'un recueil de fragments sans date, sans authenticité même, publié en Suisse par une femme. Je me suis offert à aller trouver le jeune éditeur des quatre volumes de la correspondance, M. Boiteau. Elle a bien voulu me le permettre et j'ai été assez heureux pour obtenir la promesse que non seulement les lignes offensantes seraient effacées dans les prochaines éditions mais qu'elles disparaîtraient même de celle-ci au moyen d'un carton. M. Boiteau se trouvant être un partisan de

l'*Histoire de la Révolution de* 1848 de Daniel Stern et de ses lettres du *Siècle*, ma tâche a été très simplifiée.

Mardi 14 août. — En wagon sur Boulogne :

La foudre autour de nous semblait vouloir se taire...
Au zénith grandissait un cercle de lumière ;
Et moi je comparais, repris d'espoir vainqueur,
L'orage du dehors à celui de mon cœur !
Comme une hydre qui sent quelque dieu sur sa tête,
Tordant ses noirs anneaux, se roulait la tempête.
Je croyais voir là-haut Apollon triomphant,
De ses traits d'or, cribler le monstre pantelant.
A tout moment croûlait la nue amoncelée.
Bientôt, je contemplai, d'une âme consolée,
Des larmes se mêlant au rire de mes yeux,
Dans le ciel délivré le soleil radieux.

Wimereux, jeudi 16 août. — J'ai eu un peu de tristesse mais pas un moment d'ennui pendant mes six heures de route. La pluie qui, au départ, tombait si lugubrement sur l'hôpital Lariboisière a bientôt cessé. Mes voisins avaient tous des figures qu'on pouvait regarder. A ma gauche, un spectacle charmeur, incessamment renouvelé. J'ai aperçu à Saint-Leu l'église de M. Renan. Il a raison : elle est dans une situation très pitto-

resque à droite de l'Oise et à pic sur une falaise. C'est une vallée qu'il faut aller voir pour elle-même. A deux heures, comme nous étions à moitié de la route, le soleil a triomphé décidément de l'armée des nuages ; le ciel était jonché de lambeaux de vapeurs à tous les degrés de fusion, c'était grand comme une victoire de la lumière. Le flot vif des tourbières scintillait au milieu des saules. Sur une colline s'élevaient au dessus d'un bois deux grands débris, deux grands ossements de château-fort. Les rayons tombant du ciel traversaient ces vieux murs. J'avais jusqu'à ce moment cherché une comparaison pour exprimer ce que fait la prière quand elle triomphe dans notre âme des plus forts et des plus durs raisonnements et que l'âme parvient à traverser les barreaux de fer qui la séparent du ciel ; je crus l'avoir trouvée.

A Saint-Valéry presque tous les voyageurs descendaient. J'ai ouvert la bouche pour rassurer un jeune couple d'amoureux assez inquiet des hasards qu'il allait courir. Le coup d'œil de la baie était ravissant comme toujours. Nous longions l'extrême fond, là où le sable meurt au milieu des plantes blanchies par le sel. On apercevait distinctement l'estacade où court maintenant l'embranchement du chemin de fer et au-delà le quai qui tourne, dominé par le vieux Saint-Valéry.

A Étaples, j'étais resté seul. J'ai vu là une baie presque aussi belle que celle de Saint-Valéry,

où quatre bateaux pareils à des cygnes noirs hors de leur bassin boîtaient à droite et à gauche. Au-delà, la mer moitié ombre et moitié lumière ; du côté de l'ombre, à gauche, de noirs vaisseaux semblaient chercher une ouverture dans les nuages.

Enfin Boulogne. Le wagon s'était rempli de jeunes Anglaises et de paysans allant à la fête. M. Dubouloy était arrêté avec son âne par la plus interminable procession de bannières et de jeunes filles qui ait jamais défilé sur le quai de Boulogne. Je devinai la cause de son retard, dès que j'eus fait quelques pas hors de la gare, sur le pont. Trois quarts d'heure après, nous étions réunis et le bon petit âne nous entraînait à toute vitesse.

Quelle soirée ! Tout était gris-perle. Aux fenêtres des hôtels, de languissantes ladies regardaient une lueur en forme de croissant, une lueur de clair de lune, que le soleil à demi recouvert de nuages faisait à l'extrémité de l'orbe immense de la mer. Milles rides, d'une finesse telle qu'on eût cru les voir par le gros bout d'une lorgnette, remuaient le détroit. Nous gravissions une côte superbe, à droite, dans un demi-vallon ; je voyais la pierre où s'est assis Napoléon pour distribuer les premières croix d'honneur et d'où il s'est levé plusieurs fois pour regarder en mer le résultat d'un engagement entre quelques frégates. Tout est calme dans ce vallon où irradiaient les régiments d'Austerlitz, et parmi eux

celui de mon père ; mais les temps sont un peu revenus, car on travaille à l'édification d'un fort. Du haut de la route, j'ai aperçu Wimereux, Ambleteuse, Andresselles, villages de brique rouge au milieu des sablonnières. On croit toucher le cap Gris-Nez, tant il est visible au-delà. Toute la famille venait au-devant de nous ; à sept heures, nous étions à table. Quel lapin de garenne parfumé!

Je viens de faire en pantoufles un tour dans les dunes. Là croît le chardon bleu des sables ; il est justement en fleurs. Il y a quelques crapauds rugueux; ils ne me dégoûtent nullement. L'air est plein de chants d'alouettes, de mugissements de vaches, sans parler des rafales frémissantes et des lointaines cataractes.

Wimereux est une réunion de douze ou quatorze cabanes de brique formant rue parallèlement à la mer ; presque toutes sont au père Mercier, plusieurs sont vides. Des buttes de sablon séparent le village de la mer; il faut marcher cinq minutes au travers de cette poudre. Hier soir, je croyais être dans un paysage de neige. La pluie nous a pris comme j'arrivais au flot qui me glissait sous les semelles. Une cabane abandonnée sert pour se déshabiller.

Samedi 18 août. — Mon premier bain m'a si mal réussi que je n'en prendrai plus.

J'ai pris en répugnance la mer, son bruit, son vent, ses couleurs crues, verte et blanche : je préfère l'intérieur des terres.

Mercredi 22 août. — J'apprends à connaître les environs. Hier à sept heures, je suis parti avec Louis et son père pour Ambleteuse, par la plage ; nous avons doublé deux caps. Le premier est éboulé d'une façon grandiose ; il m'a fait regretter le père Kuwasseg. Toute cette plage est telle que Jeanron l'a peinte, surtout le matin ; elle s'étend jusqu'à Calais. On peut, à marée basse, aller de Boulogne à Calais sans se mouiller les pieds, en se tenant à une ou deux portées de fusil des falaises. Nous avons rencontré les pêcheuses d'Andresselles qui vont pieds nus, panier au dos, porter le poisson à Boulogne et celles qui huent le ver. J'ai appris à huer l'oursin ; j'en avais un cette nuit dans ma cuvette qui jetait des lueurs phosphorescentes.

A Ambleteuse, nous avons passé pieds nus une rivière assez large et nous nous sommes trouvés au pied d'un fort qui défend la côte. Ambleteuse est bien plus triste que Wimereux : de grandes estacades de bois pourri, un vaste bassin ensablé, pas une barque, à peine quelques maisons. Il y a pourtant un hôtel avec un chef vêtu de blanc et deux ou trois merveilleuses dont une a failli nous jeter sa cuvette sur la tête. En

somme, de Boulogne au cap Gris-Nez, on ne trouve qu'à Andresselles des barques de pêcheurs ; Ambleteuse et Wimereux sont morts et enterrés sous le sable.

Nous sommes revenus par une route superbe ; elle tourne, monte, redescend au milieu des dunes et en vue de la mer. La descente vers Wimereux a cela de curieux qu'on a à gauche, à un jet de pierre, la pyramide funèbre de Pilâtre de Rosier et, à droite, le port où a débarqué le prince Napoléon, deux hommes précipités du haut de leurs rêves. La briqueterie du traître, que masque un estaminet impérial, est là aussi ; elle touche à la pyramide.

Wimille, où nous sommes allés à la messe Dimanche, est une toute petite ville avec beaucoup d'arbres. On vient d'y renouveler pour cinq ans les vingt et un du conseil municipal. Wimereux qui n'est pas représenté rêvait d'y asseoir MM. Delahodde et Mercier ; tous deux ont échoué. M. Mercier a été plus de deux jours à se remettre, lui qui seul a su reprendre en sous-œuvre l'œuvre de Napoléon Ier ! Lui qui entend, si le chemin de fer l'aide, faire de Wimereux un petit Boulogne !

Nous sommes ici entourés d'hommes historiques.

Le vieux père de M. Mercier a battu la caisse des bords du Nil aux plateaux de la Sibérie. Sept blessures reçues le même jour en 1811 l'ont forcé de laisser là son tambour mais le

nom de Napoléon est resté gravé dans son cœur. Il était, en 1805, du premier camp de Boulogne et il a suivi le neveu en 1840.

Le petit facteur avait dix-huit ans en 1840 ; il a assisté à la fuite du Prince et de ses trois compagnons après le coup de pistolet ; il les a suivis jusqu'à la mer et, du haut de la falaise, les a vu arrêter. S'il avait été plus grand, le Prince lui faisait l'honneur de mettre sa blouse et lui donnait en échange son uniforme brodé avec les décorations.

Il paraît que le Prince, quand il s'est rabattu vers la colonne, était très agité. On entendait au loin les roulements de tambours de la garde nationale. Le général Montholon tâchait de l'encourager. Le plus ferme des quatre était un médecin qui fut tué dans l'eau par un garde national zélé. Les femmes Mercier qui ont vu le Prince arrêté dans l'omnibus sur le port de Boulogne, disent qu'il était d'une pâleur effrayante.

Il avait débarqué dans le port même de Wimereux et avait marché sur le poste des douaniers en criant : « 40ᵉ, en avant ! » Il aurait dû dire : Boutons du 40ᵉ, car c'étaient de faux soldats. Il croyait trouver un régiment à la colonne. Le vieux Mercier assure qu'il était déjà venu la veille et qu'on l'a vu, mais j'en doute.

Nous devons, ces jours-ci, aller dans la vallée du Dinagre qui va de Wimille vers Boulogne et au cap Gris-Nez voir le phare et le câble électrique. Nous irons le matin barrer le chemin

aux pêcheuses d'Andresselles et leur acheter du poisson; elles ont des bars de cinq et six francs. J'appelle cela aller toucher bar sur la plage.

**Mercredi 29 août.** — Ce soir nous avons vu distinctement le phare du cap Gris-Nez et un autre phare fixe de la côte anglaise qui semblait expirer dans les ténèbres.

**Jeudi 30 août.** — J'ai pris un bain ce matin par la pluie et m'en suis bien trouvé. Une vieille pêcheuse est entrée se réfugier dans ma cabane comme je me rhabillais. Nous avons beaucoup causé des misères des pêcheurs.

Nous avons eu, du haut du cap éboulé, la vue d'une mer écumante admirable. En une demi-heure, le vent a rendu bleu le ciel sombre. Le soleil illuminait l'écume; c'était éblouissant et les lignes se prolongeaient jusqu'à Andresselles. Derrière chaque crête d'écume traînait une nappe de mousse blanche de la largeur de deux vagues, pareille à une toile de tisserand qui ondule. Les flocons de mousse s'envolaient des rochers comme de légères moelles de sureau. Dès que le soleil s'est montré, trois grisards ont paru au-dessus d'Ambleteuse et se sont mis à longer

lentement le rivage comme des douaniers faisant leur ronde. Ils s'élevaient avec le terrain, de sorte qu'arrivés au-dessus de nos têtes, ils ont échappé au coup de fusil. C'est à peine s'ils ont daigné donner un coup de rame pour se détourner un peu vers la mer.

**Vendredi 31 août.** — De midi à cinq heures nous avons été à la vallée du Dinagre ; c'est un endroit délicieux. Une rivière à fleur d'herbe, des pâturages admirables, des fermes de toute beauté, puis des encaissements dans le feuillage, des moulins, des écluses environnées de sapins, de beaux courants d'eau, des planches servant de ponts, des caravanes d'Anglaises, deux ou trois châteaux, telle est cette vallée perdue dans un pli de terrain.

**Samedi 1^er^ septembre.** — Par un ciel blanc-bleu admirable, j'ai emmené M. Dubouloy à Marquise.

Le Slack, qui se jette à Ambleteuse, coule là au milieu d'une vallée vaste et verte. On voit de loin fumer les hauts-fourneaux de l'usine Pinard qui occupe quinze cents ouvriers. Nous l'avons visitée en entier.

Le vallon se resserre ensuite entre des roches

à pic et des feuillages charmants. Dans ces rocs sont creusées des carrières de marbre couleur de l'obélisque, qui sont de l'aspect le plus grandiose. On se croit dans les salles à ciel ouvert de quelque temple égyptien colossal. Des caps à demi sculptés, à demi fendus, s'avancent de tous côtés comme des décors de théâtre et forment ces salles immenses. Au sortir de là, un ruisseau, des feuillages, des rochers comme à Fontainebleau. On appelle ce coin perdu « la vallée heureuse », ces carrières se nomment « les hauts bancs ». Il y en a d'autres d'un marbre plus rare, mais qui sont moins vastes, creusées dans tous les environs. C'est un pays de fer, de verdure et de marbre, où l'eau gazouille, où le soleil luit.

**Paris, vendredi 28 septembre.** — Je m'étonne qu'on élève Béranger jusqu'au rôle de fondateur en morale et cependant je trouve bonne la façon dont Boiteau redresse Pelletan et Renan.

Béranger est un homme moyen qui ne devrait provoquer ni admirations ni fureurs extrêmes. Mais on a trop souvent le tort de donner au peuple pour type idéal l'homme honnête et prudent qui, ne se sentant pas à la hauteur des grands emplois, les refuse et qui, ne se sentant pas non plus à la hauteur des vertus sublimes, les raille doucement. Je sais que j'ai

souffert de voir le peuple entier chercher à environner son corbillard ; je m'explique donc une réaction. Béranger la prévoyait lui-même. C'était, comme je l'ai dit à Boiteau, un homme qui doutait sincèrement de soi, mais qui avait le tort de vouloir maintenir l'illusion dont il était l'objet.

Je me rappelle avoir fait rire Vacquerie en lui disant que Béranger, c'était une Mme Récamier mâle. Il a en effet usé de la même diplomatie qu'elle, attirant chez lui d'un air modeste les plus illustres de son temps et s'en faisant une cour devant la postérité. Il voulait que Lamennais, Chateaubriand, Lamartine et, sur la fin, Victor Hugo fussent ses répondants devant les siècles, comme Molière, Racine et Boileau sont les répondants du Fablier. Il sentait qu'eux surtout seraient des témoins graves aux yeux des siècles. Cela ne l'empêchait pas de les mordre quelque peu en arrière car il y avait au fond de sa nature un mauvais levain de dénigrement contre lequel je crois qu'il luttait sincèrement, sans pouvoir s'en défaire. C'était, à cause de cela, un homme mixte, bon et caustique, humble et jaloux. Il n'avait pas une bonne figure franche et loyale, il avait l'air plutôt ferme et rusé, avec une bouche équivoque. Lamartine lui-même l'avoue.

Quant à moi, je fus déconcerté par la vulgarité de sa démarche et de son visage le matin de Janvier 1855 où je le vis descendre le petit per-

ron de David d'Angers, pour suivre le cercueil. Son regard faiblement surpris s'arrêta quelques secondes sur moi comme s'il se demandait pourquoi je restais le chapeau sur la tête en le voyant passer, tandis que mon voisin était tête nue et le regardait avec admiration. Sa popularité était sa préoccupation instante. Pendant toute la cérémonie, je ne surpris pas sur sa figure la moindre expression d'élévation ou de sensibilité.

**Mercredi 3 octobre.** — J'ai reçu une lettre signée de M. et Mme Guinon m'annonçant la naissance et la bonne santé de Louis. J'y vais répondre demain.

**Vendredi 19 octobre.** — Notre ami Regnard est dans son droit en protestant, car j'ai trop rudoyé Béranger, l'ami de Lamartine.

Le père Enfantin lui disait ce mot charmant : « Monsieur Béranger, vous êtes bon et malin ; moi je ne suis que bon. » Rien ne rend mieux l'impression double que causait le bonhomme à ceux qui l'approchaient. Il était bon, à n'en pas douter. Il y a de l'âme dans beaucoup de ses chansons. Il y a même quelquefois, dans les dernières, une tendresse touchante. Mais, malgré l'effort qu'il faisait pour se dominer, il ne

pouvait pas toujours contenir ce qui était un des impérieux besoins de sa nature, la malice, et malheureusement cette malice ressemblait parfois à de la malignité.

Quand il touchait à des noms propres, les mauvais ferments remuaient en lui ; la causticité, l'aigreur, l'envie se sont fait jour plus d'une fois, comme chez Chateaubriand. Plus il était défiant de lui-même et de ses œuvres, plus il était modeste et plus il s'inquiétait des supériorités, plus il les jalousait, plus il les dénigrait. D'ailleurs il recherchait plus qu'il ne comprenait les supériorités modernes.

Sa correspondance prouve qu'il pouvait commettre les plus énormes bévues. C'était un homme d'un autre monde et d'un autre temps ; il se donnait mille peines pour se tenir au courant du mouvement d'idées en littérature et en philosophie. Etait-ce grand âge, était-ce étroitesse d'esprit ? Je l'ignore mais il est certain qu'il faisait semblant de s'enthousiasmer pour nos grands lyriques ; sa vue ne portait pas au quart de leur hauteur.

Nul ne se piqua davantage d'admirer *les Châtiments*, nul ne déclara avec plus de conviction que c'était la plus sublime des œuvres de Victor Hugo, et que celui-ci était le poète du siècle par excellence. Chacun s'étonnait de rencontrer chez Béranger une pareille largeur de critique, mais voici que dans une lettre du quatrième volume tout vient à s'expliquer : il suffit d'une seule

ligne pour donner la mesure de toute cette folle admiration du vieillard. « Oui, écrit-il, Victor Hugo est notre plus grand poète lyrique. Jean-Baptiste Rousseau n'en approche pas. » Cette citation ne dispense-t-elle pas d'en fournir d'autres?

Vacquerie compare Béranger à un canotier de l'île Saint-Ouen habitué à longer les saules, à ramer tranquillement d'un arbre à l'autre et qui se trouve peu à peu entraîné par le fleuve jusqu'à son embouchure. Quand il voit les hautes vagues et qu'il entend le mugissement de la mer, il a la tête perdue.

De même qu'il ne comprenait rien aux vers, il ne comprenait rien à la conduite d'Hugo ni à son exil. Il suppliait Vacquerie de le détourner d'emmener ainsi « sa dame et ses enfants loin de France » ; il lui faisait dire que « jamais on n'est arrivé au pouvoir par l'opposition », s'imaginant sans doute que Victor Hugo, c'était M. Thiers ou M. de Girardin. Bref il n'avait pas la tête épique.

En général, ses conseils étaient sages, mais d'une sagesse qui se souvient, plutôt que d'une sagesse qui devine ou qui découvre. Sa prétendue profondeur, c'était de l'observation et de l'expérience, pas autre chose. Tout ce qui était sans précédent le déroutait. C'était un vrai type d'homme d'État comme on les aimait sous la Restauration.

**Samedi 17 novembre.** — Hier soir, comme je me sentais seul, je suis allé me réchauffer au Théâtre Lyrique.

J'ai été très satisfait de Mme Viardot. Son jeu muet est aussi beau que son chant. La scène où elle cherche Eurydice parmi les ombres de jeunes filles est une de celles dont j'ai été le plus impressionné. Quand elle sent sa main saisie, elle a un spasme très dramatique.

**Mardi 11 décembre.** — Ma mère entre bravement dans sa soixante-huitième année, mais quel sombre brouillard il fait toujours le 11 Décembre !

La grande avenue du château que je descends et remonte chaque matin pour faire de l'hydrothérapie à Bellevue était fangeuse d'humidité ; les cent trente-six arbres roux qui la composent se perdaient dans la brume.

En arrivant dans ma cabine, le petit Sarde aux yeux bleus, La Farina, le cousin du Ministre, m'a salué à travers le rideau de son gai bonjour habituel. C'est un gentil enfant de douze ans qui remonte souvent avec moi l'interminable avenue. Le garçon le taquine toujours en le frictionnant et leur dialogue atteint parfois au plus haut comique. Farina a un cousin polytechnicien qui entre dans le Génie et l'est venu voir l'autre jour.

« Qu'est-ce qu'il est donc, votre cousin ? demande le garçon.

— Il est sous-lieutenant.

— Sous-lieutenant de quoi ? Il n'a pas d'épaulettes.

— Qu'est-ce que cela fait donc ? Vous n'avez pas regardé sur sa manche?

— Ah! c'est un sergent ?

— Mais non! Est-ce que les sergents ont des chapeaux longs comme cela ?

— Ah! oui, c'est vrai ; je l'ai pris pour un sergent de ville. »

Ici Farina entre en fureur et crie en pur idiome de Sassari : « Hippolyte, si vous seriez soldat,il faudrait que vous le saluiez. Dans la rue, tous les soldats, on le salue! »

Hippolyte n'est pas le seul à le tourmenter. M. de Prémaray, le feuilletoniste de *la Patrie*, vient parfois au secours du garçon.

C'est du reste un singulier assemblage que cette maison. Un missionnaire qui arrive des Indes descend de chemin de fer avec moi tous les soirs pour prendre sa douche mais aucun de nous ne s'en trouve bien.

Mercredi 19 décembre. — Je n'ai pas la mémoire évocatrice du mot. J'oublie quel est le mot qui, chez les Allemands, correspond au mot *ami*. Rien ne m'aide à retenir que c'est le mot *freund*.

Il m'est donc à peu près impossible d'apprendre les langues étrangères. Dans ma langue même, j'ai de la peine à évoquer le mot qui correspond à ma pensée. Celui que j'écris ne me satisfait pas complètement. Le temps d'arracher au souvenir rebelle le mot ou le tour de phrase que j'entrevois suffit pour me faire perdre le fil de la discussion écrite. Ma mémoire fugace ne me permet donc, surtout par écrit, que des fugitivités d'inspiration.

Mais par un contraste frappant je me souviens parfaitement des mots employés par d'autres, je distingue nettement toutes les nuances d'une pensée, je sais combien il existe d'expressions diverses destinées à les noter, je goûte avec délices le choix qu'un grand écrivain sait faire des différents termes de la langue et l'habileté avec laquelle il les met en valeur. Aussi jamais je ne confonds les mots ni ne les altère soit que je cite le texte d'un auteur soit que je rapporte des paroles entendues et je peux apprendre des milliers de vers comme je puis reproduire des fragments entiers de conversation.

On conçoit qu'un enfant organisé ainsi aura beau apprendre par cœur des pages entières de français ou d'allemand, il ne fortifiera en rien le genre de mémoire qui lui manque : l'évocation du mot ne se produira pas pour cela avec plus de facilité.

# ANNÉE 1861

**Dimanche 20 janvier.** — Un phénomène curieux, presque étrange, c'est la diversité absolue des remarques que font deux individus dans un même lieu.

Supposez qu'ils soient présentés à la fois à une maîtresse de maison, supposez-les assis et causant. Tout en parlant l'un disperse son attention dans tous les sens, l'éparpille sur toutes les tentures, sur tous les meubles, distingue presque malgré lui les moindres particularités de ruban et de pantoufle. Du pied doré des fauteuils aux grecques du plafond rien ne lui a échappé. Celui-là a une mémoire matérielle et de détails.

L'attention de l'autre s'est au contraire concentrée. Il n'a rien vu, rien absolument de ce que son ami pourrait si bien décrire, il n'en a reçu qu'une impression générale. En revanche

il n'est pas un pli du front, pas une contraction de la bouche, pas une finesse du regard, pas une inflexion de la voix, pas une révélation de l'âme dans le visage et surtout dans la parole qui lui ait échappé. Celui-ci a une mémoire morale et d'ensemble. L'un a vu ce qui intéresse un peintre, la vie extérieure; l'autre n'a vu que ce qui intéresse un moraliste, la vie intérieure.

**Mercredi 13 février.** — Chez les poètes profonds, on peut toujours affirmer qu'il n'y a pas un membre de phrase inutilisé. Il y a plutôt deux pensées dans un mot que le vide.

Ce qui fait qu'on ne s'en aperçoit pas toujours, c'est qu'on ne s'attend pas à ce brusque entassement d'idées,c'est qu'on ne prévoit pas qu'une réflexion d'une mélancolie profonde, qu'une image terrible, qu'une pensée à vue lointaine, puisse être presque sacrifiée en incidence. Habitué à trouver une pensée au plus par phrase, par strophe, on ne suppose pas qu'il y en ait une par membre de phrase, presque par mot, on ne sait pas arrêter son attention.

Faut-il blâmer cette concentration du poète, cette méthode opulente qui se nuit à elle-même en ne ménageant pas ses effets, qui ne craint pas de jeter la plus belle œuvre au détour du chemin, à l'angle du mur, au lieu de la placer en perspective et de la faire précéder d'une

avenue de préparations, afin que le voyageur le plus rapide ne puisse passer sans la voir?

Non, mille fois non, la poésie c'est de la prose concentrée, c'est de la prose prodigue, touffue, mystérieuse. La poésie, ce n'est pas le développement limpide, ce n'est pas la facile clarté. La poésie, c'est la langue que parle le mystère, c'est la plus sobre de mots, c'est celle qui vise le plus au saisissement, à la méditation étonnée, qui fait rêver longtemps ; la poésie indique, elle murmure, elle arrête ! Elle se sert de l'harmonie, elle consent à se faire musique s'il le faut pour faire entendre l'inexprimable. C'est elle qui dit : « Admire! prie! pleure! effraie-toi! indigne-toi ! »

**Mardi 5 mars.** — Étrange chose que l'imagination ! Elle vous fait voir le péril tantôt plus grand et tantôt moindre qu'il n'est en réalité. Si l'on veut mesurer le courage d'un homme, il ne faut pas mesurer le péril qui est devant les yeux de son corps mais celui qui est devant les yeux de son imagination. Quand deux patients sonnent l'un après l'autre à la porte d'un dentiste il peut arriver que celui qui tremble soit plus courageux que celui qui ne bronche pas. Ce dernier qui, la veille, s'est fait opérer, a le souvenir exact du genre de douleur qu'il brave en ce moment, et il sait que cette douleur

est cent fois moindre que l'autre ne l'imagine.

Il en est de même du conscrit qui se trouble en entendant les premiers coups de canon. Les vieux soldats qui le raillent aujourd'hui seront forcés de le saluer demain en voyant la croix sur sa poitrine. Murat fait le mort à sa première affaire; à la suivante, il se bat comme un lion. C'est toujours le même homme en présence du même péril, mais il le voit avec d'autres yeux. Voilà cinq soldats qui s'élancent, égaux d'ardeur, sur une batterie prête à les foudroyer, vous les croyez tous cinq égaux en courage, car le danger qu'ils bravent vous semble pour tous être le même. Quelle erreur est la vôtre ! Cinq hommes, cinq imaginations, cinq courages divers. Vous admettez pourtant bien qu'ils voient la batterie et qu'ils ont assez d'expérience pour savoir ce qu'elle leur réserve?

Bien entendu. J'admets même qu'ils estiment que quatre d'entre eux seront tués ou mis hors de combat mais vous m'accorderez que le plus courageux des cinq est celui dont l'imagination est la plus dramatique, la moins illusionnée d'espérance, celui dont aucun amour-propre ou aucune récompense humaine n'excite l'intrépidité.

Si de ces cinq hommes, il en est un qui, sans que nul le sache, pourrait se retirer du mauvais pas où il se trouve, qui en cas de succès ne forme aucun désir personnel, qui envisage en frémissant comme la plus grande des probabilités les

tortures de l'ambulance, l'amputation, la mort, la séparation d'avec des êtres adorés et par-dessus tout le renoncement à l'espoir d'achever un grand édifice moral, s'il en est un, dis-je, sur les cinq qui ait une imagination aussi désintéressée et aussi haute, c'est celui-là qui est le véritable héros.

Jeudi 18 avril. — Au nombre des problèmes que l'historien doit se poser, Thiers place celui-ci :

Tel homme a causé beaucoup de mal, mais ce mal appartient-il à lui ou à son temps? N'a-t-il pas été entraîné? Les passions auxquelles il a cédé n'étaient-elles pas celles de ses contemporains? S'il a été assez malheureux pour verser le sang, ne faut-il pas tenir compte des temps?

Cette disposition éclairée et prudemment bienveillante est très bonne, mais il faut prendre garde de la pousser trop loin. Dans tous les problèmes qu'il pose ainsi, Thiers n'a qu'une crainte, c'est d'être trop sévère avec les coquins haut placés. Il s'y joint quelque scrupule de faire la part trop belle aux grands hommes. Tel a exécuté de grandes choses, mais a-t-il tout fait lui-même? N'a-t-il pas eu des collaborateurs ou des prédécesseurs? Voilà son seul souci. Thiers

ne craint pas d'être trop indulgent et il craint d'être trop louangeur. Et encore cela rentre dans sa crainte systématique, trop rapporter à l'individu.

Il ajoute : Que d'autres problèmes encore! Voilà un général éprouvé qui un jour se trouble et perd une armée! Voilà un personnage toujours sage qui un jour, distrait ou affaibli, s'est laissé grossièrement tromper! Comment apprécier tant d'accidents divers?

Singulier embarras en effet, et qui nous détourne plus que jamais d'une juste sévérité! Mais cet embarras existe-t-il dans l'ordre moral? N'y a-t-il pas là des lois sans exceptions? Thiers ne pose le problème que dans l'ordre de l'intelligence et de l'esprit. Pourquoi cela ? Sans doute on peut manquer de promptitude d'intelligence, de sûreté de coup d'œil, une fois par hasard, on peut manquer aussi de finesse, ou de sagesse, comme dit M. Thiers qui a un vocabulaire à lui, mais il y a une autre sagesse dont il faudrait parler.

La disposition conciliante, ou, si l'on veut, la disposition à ne jamais flétrir de M. Thiers vient donc de ce qu'il étudie surtout le degré d'intelligence des acteurs et de ce que, curieux et intelligent comme il l'est, il accorde sympathie aux hommes de tous partis, pourvu qu'ils soient bien dans leurs rôles. C'est une très rare et très heureuse disposition pour faire une histoire administrative, financière et militaire, pour être

clair, instructif. Ce n'est pas tout pour être moral.

**Mai.** — Charles Comte a une imagination riche, vive et vraie. Son pinceau réfléchi et spirituel crée des personnages d'une expression fine, exquise, souvent profonde mais son tour d'imagination lui fait placer plutôt l'effet dramatique dans ce qui encadre et revêt ces figures, dans les costumes et dans les édifices. Il a pour les murailles une passion évidente. Elles l'aident à se retrouver dans l'histoire, à évoquer le passé disparu.

Comte a une remarquable puissance de résurrection de l'homme, d'après le vêtement et d'après la demeure. Il semble qu'en voyant les salles d'un palais, il devine l'aspect et le caractère des personnages qui y ont passé.

L'escalier du château de Blois et la maison de briques qui lui fait face ont été pour lui comme une révélation. Ils l'ont inspiré. Il suffit de rapprocher du tableau dramatique de l'entrevue l'étude d'architecture qui en a été le point de départ. Dans cette étude il n'y a aucun personnage, il n'y a pas même de neige ; l'escalier est vide, le ciel n'existe pas, la place est nue et déserte. On dirait un lever de rideau sur un théâtre avant l'entrée des acteurs. Cet escalier en spirale, tordu et guilloché, est comme un énorme coquillage

dont il restait à deviner le genre d'habitant. Et voici que tout à coup ses fenêtres se remplissent de têtes, la neige se met à tourbillonner, les costumes brillent, la place se peuple. Les grandes passions du seizième siècle font irruption dans le tableau.

Ce qu'il a fait pour l'angle du château de Blois et pour d'autres fragments intérieurs de palais, Comte l'a tenté aussi pour un des plus grands édifices de France, pour la cathédrale de Reims. Dans son tableau d'Henri III, l'homme et l'édifice se venaient mutuellement en aide et se dramatisaient l'un l'autre dans une égale proportion. Était-ce Blois qui avait rappelé au peintre les figures d'Henri III et du duc de Guise, étaient-ce au contraire ces figures qui avaient poussé l'artiste au voyage de Blois? Il était permis d'hésiter. Mais cette fois-ci c'est bien certainement l'édifice qui a décidé de la conception de l'œuvre car ses voûtes et ses riches vitraux ont attiré à elle une part considérable d'impression. Une cérémonie grandiose à personnages multipliés étend en largeur les dimensions de la toile et lui permet de s'élever pour embrasser la basilique jusqu'au faîte. Les figures sont nécessairement réduites à proportion de leur nombre et de la hauteur des voûtes. Elles doivent, bien que chacune soit parfaitement distincte, se perdre un peu dans la richesse de la cérémonie et dans la majesté de l'édifice.

**Dimanche 9 juin**. — Dans mon jardin de Meudon, tout me charme ou m'émeut : l'abeille altérée qui vient boire au robinet de cuivre contre la rocaille du mur de soutènement du réservoir; le long bourdon bleu frémissant dont la haute envolée monte et descend de treillage en treillage; l'araignée qui débarrasse d'un fétu sa toile mouillée où oscille un arc-en-ciel; la jeune chanson de blanchisseuse qui s'élève du fond de la vallée et s'échappe de derrière les brise-vent vermoulus du séchoir; le pas hésitant du vieux retraité aveugle, mon voisin de jardin, qui, après avoir recueilli à tâtons les œufs de son poulailler, pénètre dans l'ombre capiteuse du bosquet de clématite où il va savourer sa part des bruits et des senteurs de ce beau jour; enfin, d'une colline à l'autre, le beuglement sourd et formidable d'une vache séparée de son petit.

O Lucrèce ! c'est bien là le douloureux mugissement qui te faisait tressaillir il y a vingt siècles. Une lionne ne fouillerait pas les profondeurs des bois d'un rugissement plus caverneux et plus redoutable !

**Lundi 22 juillet**. — Pour qui tient dans sa main, comme Hamlet, une tête de mort, pour qui songe à ce qu'elle a abrité de visions et de chimères, la cavité du crâne ressemble à une salle de spectacle. Sa boîte c'est le manteau d'Arlequin, la dé-

coration du théâtre où se joue, de la naissance à la mort, une inépuisable série de scènes qui s'interrompent et se chassent l'une l'autre.

L'œil intérieur contemple ce spectacle coloré et mouvant.

Un homme à l'air grave et pensif se promène sur la place Royale. Il regarde avec distraction les passants. Il ne les voit pas. Ce qu'il voit, c'est un appartement dans un palais d'Espagne, c'est une femme grande et pâle qui va vers son prie-Dieu. Ce qu'il entend, ce ne sont pas les cris joyeux des enfants qui jouent à quelques pas de lui, c'est la prière de cette femme, de cette reine, prière qui flotte et varie dans son imagination, à lui, comme l'ombre même de la suppliante.

Cet homme assiste à la première répétition d'une pièce que nul que lui ne sait encore. Cette représentation a lieu sur son théâtre intérieur. C'est Victor Hugo. Il fait *Ruy-Blas*.

Mais il n'y a pas besoin d'être auteur dramatique pour faire jouer ainsi des ombres et pour les faire parler dans la salle illuminée de ce théâtre magique.

Tout homme, à tout moment du jour, suppose une des scènes dont il sera ou pourra être l'acteur ou le témoin! Il multiplie autour de lui les décors splendides ou lugubres. Il hausse ou il baisse la rampe. Il commande à l'orchestre. Son épanouissement de nature dépend de la gaieté, de la variété de son répertoire habituel.

Malheur à lui si, sous le théâtre dont lui seul est spectateur, il a laissé s'entasser des décorations lugubres, des apparitions hideuses qui ont pénétré là par ses yeux, son odorat, ses oreilles, par tous ses sens à travers le plancher criblé de l'ethmoïde.

Sans cesse les noirs fantômes tendront à monter sur la scène et, même aux heures des représentations les plus riantes, ils seront prêts à amener quelque coup de théâtre subit.

Malheur à lui encore si quelques-uns de ces points de vue terribles qu'on nomme des maximes mauvaises ont pris une trop grande place et se mêlent à ses conceptions théâtrales.

Qu'est-ce qui fait la gaieté habituelle d'un homme, qu'est-ce qui remplit son répertoire cérébral de tragédies ou de comédies, de vaudevilles ou de mélodrames? Je l'ignore. Qu'est-ce qui lui fait voir toute chose voilée ou sans voile, vague ou précise, qu'est-ce qui lui donne pour décorateurs des barbouilleurs de panoramas ou des peintres sublimes? Nul ne le sait. En tout cas, la vision dramatique peut aller si loin, devenir si obsédante, malgré l'effort du monde extérieur, que tout à coup l'homme prend un pistolet et anéantit du même coup sa pièce et sa salle de théâtre.

A bien observer pourtant, ce n'est pas toujours le drame qui est pour lui le plus à craindre, c'est bien souvent le vaudeville, le vaudeville insi-

pide, vulgaire, ricanant, équivoque, blasé; c'est tout ce qui écœure, tout ce qui ne laisse rien après soi!

Août. — Il y a les lois, les règles, les procédés.

Les lois embrassent l'art tout entier, nul ne peut s'y dérober sans péril, car elles naissent de la nature des choses. Telle est la clarté.

Les règles s'appliquent à telle ou telle forme de l'art, à l'éloquence, à la statuaire. Elles obligent déjà moins, venant surtout de l'expérience.

Les procédés sont les moyens matériels d'exécution, les conventions ingénieuses, souvent artificielles mais indispensables. Ils sont soumis à un progrès continuel.

Vendredi 20 septembre. — Toute pensée est une poix brûlante qui adhère à mon cerveau et s'y étend comme une tache de graisse.

Je m'aperçois sans cesse de nouveaux oublis. Je veux compléter, revenir sur... Tout m'apparaît alors évident, palpable, car je vois dans toute question mille éléments, mille points de vue; je les évoque et ils s'évoquent d'eux-mêmes mais je me défie de ma mémoire qui fuit et re-

vient sans cesse, qui n'aime pas soutenir de si larges tables de sable.

J'ai la perpétuelle tentation de changer ces caractères fugaces tracés sur le sable de la mémoire en caractères éternels. Je prends la plume. Illusion! Ma maladie commence avec l'exercice de l'attention lente et de l'expression successive. Dès les premiers pas, je ne vois plus devant moi que deux ou trois jalons; le brouillard au delà. J'avance pourtant, espérant qu'à mesure... Illusion! Le chaos et la douleur.

Évidemment, l'absence de méthode en pareil cas vient de la mémoire qui abandonne, qui est atteinte par la maladie et vaincue à tout instant. L'incidence devient alors une sorte de perfide consolation. La mémoire ne pouvant vous offrir en avant, vous offre à côté, et avec quelles séductions, quelles facilités! Vous vous apercevez à peine du déraillement. Les fous vont d'un pôle à l'autre, sans aucun lien apparent entre leurs idées; mais ici comme l'incidence paraît essentielle, motivée, indispensable! Comme elle tient à la question!

Qu'on ne s'étonne pas si dans la conversation, là où, d'incidence en incidence, la question décrit des courbes qui sont quelquefois des cercles, ma triste mémoire affaiblie qui n'est plus faite que d'associations d'idées promptes, involontaires, forcées, amusantes, qui l'assiègent de dix côtés à la fois et la tentent en dix directions diverses, si ma mémoire me sert dans la conver-

sation; et qu'on s'explique de même qu'elle m'abandonne sitôt que j'entreprends une œuvre dont j'ai dressé pourtant la méthode, le plan, dont j'ai quelquefois même limité le parcours et borné l'étendue.

Et si elle m'abandonne ainsi, comme c'est avec inflammation de l'œil, engourdissement de la nuque, toux, lassitude des jambes, il est permis de croire que c'est le résultat d'un mal physique et non le résultat naturel d'une intelligence faible et bornée.

Rien de moins naturel que cette sollicitation, cette obstination, cette brûlure, que cette profusion, cette richesse de la mémoire d'une part et son infidélité, son abandon d'autre part. J'ai pu être frappé dans le sens de mon organisation intellectuelle, mais j'ai été frappé.

**Vendredi 4 octobre.** — Ma mère et Blanche sont venues demeurer avec moi et mon perroquet de Chine.

Elles vont emporter le perroquet et me laisser seul.

Ce perroquet m'a été envoyé par mon frère Camille qui l'a acheté d'un navire venant de Chine. Il est gros comme un merle, il est tout apprivoisé et commence à parler. A table, il prend pour échasses les verres et les carafes, plonge dans les sucriers et les soupières un bec

familier et ne redescend de ces hauteurs que pour courir sus à Blanche et lui grimper sur les épaules. Il est d'un vert doré si beau que quand il tourne le bec on le prendrait pour un couroucou.

——————— La famille Vuillemot vient de faire une seconde perte cruelle dans la personne de la religieuse de Montpellier, la sœur chérie de notre ami. « Elle primait ses sœurs, nous écrit le père, comme Henri primait ses frères. »

Elle était déjà très faible à l'époque de la guerre de Crimée.

**Dimanche 6 octobre.** — Croit-on que Raphaël, Pérugin et les peintres de Vierges ne faisaient point appel à une autre séduction que celle de la beauté des lignes et des couleurs en s'adressant au sentiment religieux, au sentiment maternel ?

La figure humaine choisie de préférence à la nature morte, c'est déjà un appel à des sentiments étrangers à l'art; Mahomet le savait bien. Est-ce que l'*Atalante* de Pradier et, dans un tout autre ordre, la *Vénus de Milo*, ne sont pas des appels faits à ces sentiments?

Si le sujet n'est rien, si la composition, consé-

quence du sujet, n'est rien, si tout le mérite d'un peintre est dans la couleur et la ligne, et celui d'un sculpteur dans l'anatomie, pourquoi alors tout le mérite d'un littérateur n'est-il pas dans le style?

Prenons deux sujets neutres : des cigognes au bord d'un bassin, des femmes turques assises.

On peut concourir à qui y mettra le plus d'art, mais l'art y manque de carrière.

**Samedi 28 décembre.** — Napoléon sera éternellement ballotté d'âge en âge, de penseur en penseur, et même de point de vue en point de vue chez un même penseur. Jamais un seul témoin n'embrassera d'un coup d'œil cette âme et cette destinée et ne pourra conclure par un arrêt d'ensemble. J'en suis plus convaincu que jamais. Je viens de lire la belle et profonde discussion de Lamartine avec Thiers sur ce grand sujet. Je pense à un troisième témoin que je place entre eux, à Victor Hugo, qui me semble les égaler, sinon les surpasser en clairvoyance. Je dis que la ténébreuse affaire au milieu de laquelle est compris l'immortel accusé ne saurait prêter à un résumé impartial de la part d'aucun président d'assises, d'aucun historien. L'abondance des pièces ne fait que compliquer la difficulté. Thiers les a dépouillées toutes, mais il

manque de ce qu'il faut pour donner l'âme à cette masse de documents, datés de chaque jour, de chaque minute, pendant vingt ans. La culpabilité c'est le rapport des actes à la conscience, comment plonger au fond de cette conscience de Napoléon? Qui, d'après son propre caractère, jugera ce caractère? Quel est le poète, le philosophe, l'analyste qui se mettra à la place de Napoléon à chacun des moments de sa vie, et la science du cœur humain est-elle assez avancée pour décomposer ce vaste ensemble intellectuel et moral en ses diverses facultés, en ses diverses vertus, et pour les classer, les comparer, les graduer?

Lamartine conclut à l'égoïsme absolu. L'égoïsme absolu ne donne pas la clef de toutes les journées de cette vie. Il faut une vue d'ensemble mais à coup sûr ce n'est pas celle-là. Thiers conclut à l'orgueil. D'autres ne verront que le besoin d'aventures, la passion surexcitée du joueur. Mais, pour alimenter une de ces persévérances qui ne se reproduisent que tous les mille ans, il fallait qu'il y eût au fond de cette âme quelque plan sublime, désintéressé. L'égoïsme personnel ou paternel s'essoufflerait plus vite. Je crois que la postérité a bien fait d'en juger ainsi.

Pour cette tentative, un million d'hommes sont morts. Napoléon a donc plus coûté à l'humanité que 1793; à l'humanité oui, mais pas à la justice. L'humanité ne veut plus semblable

tentative, à cause du million de morts, mais elle désire des tentatives. Pas cette route, mais une autre.

L'humanité déteste le repos. Elle sait gré à ceux qui s'efforcent, puis pardonne, même à Napoléon. Il ne faut pas compter les morts contre lui, mais contre son système.

# ANNÉE 1862

**Samedi 18 janvier.** — Liberté! Encore un mot qui ne contient rien ou qui contient tout! Tu dis : Je veux être libre. Et de quoi faire? Est-ce que tu veux être libre d'être égoïste, libre d'être oppresseur, libre d'être libertin? Si c'est cela ta liberté, je la méprise.

Je ne connais qu'une liberté, c'est celle de faire bien, c'est la liberté d'Auguste. Oh! la liberté du devoir, liberté sublime et qui enchaîne! Victor Hugo s'écrie : Fût-on cent millions d'esclaves je suis libre!

Qu'est-ce que cela veut dire? me demandait une dame en tricotant une paire de bas. Est-ce que nous ne sommes pas libres, au fond, de faire ce que nous voulons? En quoi a-t-il besoin d'être plus libre que nous et pourquoi dit-il « Je suis libre » précisément dans une île dont il ne peut sortir?

Madame, quand Victor Hugo dit « Je suis libre », cela veut dire : Je suis libre d'écrire *Napoléon le Petit, les Châtiments* ; je suis libre d'épancher au dehors et de confier au public le tumulte de mes réflexions, de mes aspirations et de mes espérances ; je suis libre enfin d'éclairer et d'aimer.

Ce n'est pas le besoin de se venger, comme pourrait le croire la dame, c'est le besoin de revendiquer le droit, la justice.

Qu'importe la liberté de parler à qui n'a rien à dire, la liberté de faire à qui ne voit rien à faire, la liberté de regarder le soleil à qui ne tient pas au soleil, la liberté d'aimer à qui n'a pas d'amour?

Vous êtes tiède d'intelligence et de cœur, et vous avez le calme que cela donne. Vous méprisez les fous, les cruels, les excessifs, les libertins. Méprisez-les, vous avez raison. Mais le génie, entendez bien, tient de Dieu le droit d'être libre, le droit de se dévouer aux intérêts des hommes ; ce droit-là, mais c'est un devoir !

Pascal étouffe, Voltaire étouffe, Mirabeau étouffe, Napoléon étouffe, Victor Hugo étouffe. Qu'ont-ils donc? dites-vous, moi je n'étouffe pas.

Ah! si vous aviez dans la poitrine ou dans la tête les plans de Napoléon ou les poésies d'Hugo, les discours de Mirabeau ou les écrits de Voltaire, l'oppression commencerait.

Quand on a cela dans la poitrine, il faut que

cela sorte. La goutte d'eau qui fend la montagne pour se soulager n'est pas plus indomptable ni plus obéissante à la volonté de Dieu.

**Février.** — Au moment où paraissait l'*Amour* de Michelet, les journaux annonçaient qu'il était destiné à un plus grand retentissement encore que ses aînés. Cette facile prophétie s'est complètement réalisée. Sur la seule foi de son titre et du nom de son auteur, le volume a été enlevé par le public de tous les étalages de librairie et il est devenu l'objet de toutes les conversations. On ne pouvait guère entrer dans un salon sans être exposé à s'entendre demander avec un sourire quelque peu malin : « Avez-vous lu l'*Amour*? » Ce sourire du maître du logis s'adressait-il au livre, à son auteur? S'adressait-il à vous-même ou à la maîtresse de la maison qui ne semble pas avoir été mise dans la confidence de M. Michelet? Ce livre est en effet très singulier, très mystérieux, très intime, très confidentiel et tout à fait propre à piquer la curiosité du lecteur. Malgré l'affectation, la prétention, le maniérisme souvent insupportable qui y règne, on peut dire que l'auteur y a en même temps donné des preuves d'une simplicité et d'une naïveté de cœur dignes des plus grands poètes. Dans ce livre Michelet a réellement beaucoup livré de lui-même. Certes si chacun pense comme

Pascal et veut trouver l'homme derrière l'œuvre, il y a de quoi être satisfait. Ce livre livre son auteur.

Maintenant cela coûte-t-il beaucoup à Michelet de se livrer ainsi ? C'est une autre question. Cela ne tenait-il pas un peu, beaucoup au sujet ? Est-ce que ce n'est pas toujours en amour, en politique et en religion que l'on se découvre ? Quoi qu'il en soit, tout M. Michelet s'y montre à nu dans la diversité de ses aptitudes et de ses goûts.

On ne peut donner une idée de cette variété que par la variété des tons et des citations.

D'abord ce n'est pas un livre, c'est un recueil de notes, un assemblage de remarques, reliées tant bien que mal, tantôt banales, tantôt inspirées, tantôt subtiles, tantôt pénétrantes, tantôt minutieuses, tantôt élevées et rapides. Aujourd'hui on ne fait plus de livres et on n'en a peut-être fait jamais. Cela a l'avantage de donner des ouvrages très substantiels mais ils sont d'une lecture fatigante et la première impression causée par la bigarrure du style, l'inégalité du ton, la dissonance, est très défavorable. Plus tard on apprend à connaître les bons endroits du livre et on les détache dans sa mémoire en oubliant ce qui déplaît.

Michelet a donc ramé, rampé, comme il le dit. Tantôt il a écrit en vue de l'étudiant, et il est muguet ; tantôt en vue de l'ouvrier et il est vulgaire.

Michelet est gêné; il est spirituel et moqueur tout à coup ; il est brusque, rude, cynique tout à coup. Pour qui l'a vu, son sourire est bon, sa bouche maniérée.

Il a des douleurs générales, diffuses, vagues, des idées humanitaires, des idées de repas civiques, des pleurs au Champ de Mars; il est absorbé, c'est son ornière. Cela lui fait trouver quelquefois des vues vastes qui étonnent comme celle sur le moyen-âge, mais dont on n'est pas sûr.

Dans ses dernières histoires, il cherchait à tout expliquer par les digestions, les adultères, les portraits physiques. Il exaltait la gaieté de tempérament, il en faisait une vertu. Sa pénétration ne s'est pas tournée vers l'âme, elle s'est enfoncée dans le corps. Il pousse aujourd'hui le système à outrance dans ses analyses de la femme.

Il n'a pas écrit pour le monde, comme disait David d'Angers de Victor Hugo. Ce changement d'auditoire n'est pas bon. En somme tout le monde le lira, mais personne n'admirera complètement et les femmes, en vue desquelles l'ouvrage a été écrit, n'oseront y jeter les yeux. Ce ne sont pas seulement les crudités médicales qui choquent, c'est le ton parfois cynique et libre, c'est aussi la vulgarité naïve. Michelet ne saurait plaire aux natures fines, aux femmes distinguées, aux poètes.

Sa plus grande force, c'est sa pénétration, son

effort d'éducation, c'est aussi son fond de pitié pour le faible.

Quelle est la conclusion définitive? Est-elle favorable à la femme? Oui et non. Elle donne pour elle de l'attendrissement mais elle lui ôte des droits au respect. On l'y voit trop malade, trop sensitive, trop instinctive, on sourit dès qu'on croit deviner les ressorts de cette charmante machine et les causes extérieures qui influent sur elle.

Cela est faux d'ailleurs. Comme on l'a remarqué, le mobile moral des actions n'est pas assez souvent rappelé. Certes, l'impression mène la femme, mais il ne faut pas trop lui accorder. Elle mène l'homme d'ailleurs comme la femme. Michelet se félicite à tort d'avoir été lié surtout avec des médecins. Cela lui a nui, l'a préoccupé outre mesure, en histoire comme en morale; cela lui a ôté de ce qui fait le charme des poètes. La femme dans sa conduite agit par dignité, par poésie, elle a une suite, un libre arbitre, elle n'est pas à la merci d'une sensation, d'une circonstance. Il est beau d'être indulgent après événement mais il est peu moral d'ôter par avance à cet événement sa gravité. D'ailleurs, il y a femme et femme. Michelet a pris celle de dix-huit ans, il fallait bien se restreindre pour être pratique. Michelet a-t-il rencontré la femme forte, persévérante? A-t-il songé à Charlotte Corday, à Jeanne d'Arc? On ne le soupçonnerait pas.

Son introduction est une conversation où des

amis lui exposent tout ce qui les empêche de se marier. Il les réfute en leur montrant la destinée de l'ouvrière, de la femme lettrée et d'une femme qu'il a vue à l'amphithéâtre de Clamart et dont, à la seule inspection du cadavre, il avait deviné la vie entière.

M. Michelet a donc été à Clamart. Il s'est fait étudiant en anatomie, il conseille à tout le monde les études de l'amphithéâtre. Il a d'abord découvert que c'est le dessous du cerveau qui révèle le caractère tout entier d'une personne et non pas la boîte osseuse comme Gall l'a prétendu. Le cerveau des enfants lui a dit qu'il fallait les élever dans la lumière, aux étages supérieurs, en pleine vue des grands édifices.

Michelet a par endroits des appels aussi puissants que ceux des poètes. Les pages consacrées aux petites filles sont dignes d'être rapprochées d'une des plus touchantes poésies d'Hégésippe Moreau mais ses conseils d'éducation nous semblent insuffisants et très problématiques.

Inonder les enfants de lumière, habiter pour eux les étages les plus élevés des maisons, faire voir du haut des balcons à ceux qu'on tient dans les bras les dômes des grands monuments, approcher d'eux un à un les objets pour dissiper le chaos fatigant qui, selon le bon Frœbel, existe dans leur esprit, tout cela nous paraît douteux comme tout ce qui est systématique. Si M. Michelet enfant a été impressionné par le Panthéon placé un jour entre lui et le soleil, cela tient à ce

qu'il avait déjà en lui la sensibilité dont les artistes sont doués, mais nous n'espérons pas qu'il l'eût acquise ainsi, ni même qu'elle se fût par là considérablement développée.

**Lundi 10 mars.** — En admettant qu'on puisse se fier à ses portraits, la dignité de Chateaubriand est un hasard heureux comme la dignité de son nom. L'imagination s'est complue à cette rencontre et en a encore étendu les effets poétiques.

**Dimanche 6 avril.** — Si l'on pouvait douter que Murillo ne soit un novateur des plus hardis, un génie naturel et libre aussi bien préparé par son *Immaculée Conception* que par son *Jeune mendiant* à faire se heurter tout ce que le bon goût sépare, on n'aurait qu'à aller voir *le Miracle de san Diego* ou, pour parler aussi crûment que le tableau lui-même, *la Cuisine des Anges.*

Quelle occasion cette légende naïve lui offrait d'opposer le réel à l'idéal, et comme il l'a saisie avec audace, avec bonheur ! Que de noblesse et d'esprit dans ces deux figures d'anges qui paraissent se concerter en de rapides paroles ! Quel mouvement fier et décidé chez l'un d'eux ! Comme

son genou, sa jambe, s'avancent d'une façon souveraine ! En dépit du milieu où ils s'agitent, ces grands jeunes gens alertes, découplés, vivants, obéissent, on le sent, à des ordres d'en haut. Ces divins envoyés savent qu'ils vont faire une surprise, ils en ont bien l'expression. Ils ennoblissent tout ce qu'ils touchent, les quartiers de chevreuil comme les assiettes blanches et les chaudrons. Cela tombe du ciel ou de l'imagination, les amours aux ailes courtes roulent avec les concombres et les tomates.

Et comme ils sont beaux et vrais, ces étrangers qui entrent! Dans ce saint qui s'envole, quelle foi ! Tout ce coin du tableau rappelle l'Assomption. C'est l'idéal qui se fait jour dans le réel, il faut que le contraste crie.

En somme jamais fantaisie plus singulière ne tenta le pinceau, jamais sujet bizarre ne fut rendu avec une plus spirituelle réalité et avec si peu de réalisme.

**Lundi 5 mai.** — Jean-Jacques a reposé seize ans dans l'île des Peupliers comme Napoléon a dormi dix-neuf ans sous le saule.

On est venu les déranger tous deux, et pourquoi? L'un pour tenir compagnie dans un noir caveau à des sénateurs de l'Empire et finalement passer à l'égoût; l'autre pour jouer aux quatre

coins dans une église d'invalides avec Turenne, Vauban, Duroc et Bertrand.

Plaisante chose en vérité que l'enthousiasme embarrassé des nations promenant sur les routes les cadavres de leurs grands hommes sans pouvoir cependant trouver mieux que n'avait trouvé la force des choses!

**Jeudi 12 juin.** — Si chacun de nous énumérait la suite de tous les étonnements charmés qu'il a eus dans sa vie, quel livre cela formerait! De la somme de tous ces ébranlements de l'âme d'un homme, quel lecteur ne serait pas ébranlé, averti, inspiré? Ce livre serait l'examen de l'univers physique et moral, j'entends son examen stupéfait et profond. Il en serait conséquemment la description poétique et saisissante.

L'étonnement étant le point de vue du livre, en étant l'unité, chaque beauté merveilleuse entrevue constituerait un chapitre. L'ordre en serait bien simple, ce pourrait être l'histoire chronologique de nos principaux étonnements devant un même spectacle, la série de nos heures de saisissement à mesure qu'elles ont sonné.

Ce serait la légende de l'homme, de ses ravissements pouvant aller jusqu'au trouble mystérieux.

Edgar Quinet a écrit *Histoire de mes Idées*,

ceci serait : Histoire de mes surprises et viserait plus haut car ce qu'il faudrait noter en première ligne ce sont les étonnements du cœur, les surprises de l'attendrissement.

**Mardi 22 juillet.** — Après une année de séjour à Paris, une dame de province disait : « J'ai le mal du pays. Ce qui manque ici, c'est l'intimité. On est si loin de ses meilleurs amis qu'on les voit à peine une fois par mois. Il faut être né à Paris pour s'y faire. »

Ce mot touchant et juste donne une bonne définition de ce qu'on doit entendre par intimité.

L'intimité, c'est la vie ensemble écoulée jour à jour, l'intérêt mutuel accordé à toutes les particularités de l'existence, l'accord des habitudes, presque des goûts.

**Août.** — Auguste de Châtillon n'est pas seulement peintre, sculpteur, ciseleur, il est musicien ; et c'est là, en poésie, sinon le plus grand, au moins le plus rare des mérites.

De ses vers purs, sonores, légers, cristallins, qu'Hégésippe Moreau eût enviés, se dégage une musique tantôt plaintive et pénétrante comme dans *Un chant d'Artiste* :

« L'amour est toujours sans pareil,
Le ciel vermeil,
Votre âme pure.
Une plainte n'arrête pas
Le pas
De la nature. »

comme dans *Oasis* :

« En suivant la route inégale,
J'écoute le frissonnement
Des blés mûrs, et le roulement
De la cigale. »

ou comme dans *Soir* :

« L'ombre incertaine
Voile la plaine.
Le soleil est couché,
L'oiseau perché.
La nuit commence...
Dans le sentier,
Le voiturier
Marche en silence. »

tantôt douce, spirituelle, comme dans *Berceuse*, ce chef-d'œuvre de finesse naïve et de grâce mélodieuse :

« Enfant, si tu dors,
Les anges alors
T'apporteront mille choses :
Des petits oiseaux,
Des petits agneaux,
Des lis, des lilas, des roses... »

tantôt joyeuse et retentissante comme dans *Ri-*

*quet*, le gai Noël des vendangeurs ; tantôt enfin imitative, pittoresque, bourdonnante comme le son des cloches dans *le Dimanche des Rameaux*, tournoyante et gaie comme une ronde dans *Ronde gauloise* :

« J'ai vu la fille du meunier,
Comme elle est belle!
Avec son bonnet de dentelle
Qui voltige au vent printanier... »

ou sautillante comme le tintement même du triangle dans *Chinoiserie* :

« On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin
De triangles, de sonnettes,
De tambourins, de clochettes;
C'étaient des gens de Nankin,
Des Mandarins en goguette,
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête de Pékin. »

**Vendredi 7 novembre.** — Vacquerie me dit : « Le choix du moment est très important pour la production d'une œuvre. Par exemple *les Funérailles de l'Honneur* si je les avais données en 1847 quand je les ai conçues, elles auraient passé inaperçues, elles auraient été applaudies sans étonnement comme rentrant dans les habitudes du public tandis que, cette année, la pièce a produit tout son effet ; cela a été comme un immense

nettoiement des écuries d'Augias. Chacun s'est dit : Enfin! voilà donc quelque chose de propre et de clair.

« J'ai dit dans *Profils et Grimaces* : Quand paraît une grande œuvre comme *les Misérables*, la nature devrait en être troublée, les comètes devraient accourir. Vous allez voir maintenant comme les détails rendent cela curieux, surtout pour moi qui crois que tout s'enchaîne dans l'univers et que la fourmi est en relation avec les mondes.

« Victor Hugo va finir son livre le soir ; la comète arrive mais elle reste inaperçue, voilée ; il ne peut terminer ce soir-là, il achève le matin, la comète paraît.

« C'est moi qui lui en ai fait la remarque car il n'y a pas songé. Je lui écris : Elle a fait antichambre. »

Décembre. — Le poète est un découvreur, c'est le découvreur de la beauté. On dirait que partout où il entre, un rayon de soleil entre derrière lui. Il rend ravissant le moindre des objets qu'il considère ; il donne aux êtres comme aux choses un intérêt, une vie, un charme inattendus. Il peut faire resplendir une cuisine d'auberge, un atelier, une magnanerie ; il peut rendre épiques un sonneur de cloches, un soldat aux guêtres de

coutil, un tailleur de pierres, une servante, un pêcheur de sangsues.

Comme on sait que jamais il ne se détourne avec dédain, chacun se hâte d'entrer dans le cercle qu'embrasse son bienveillant regard. Tous attendent qu'il décide s'il y a en eux, ou tout au moins autour d'eux, un peu de cette beauté, un peu de cette poésie qui console et qui gonfle le cœur des déshérités. La jeune Provençale dont le front ne brille que de jeunesse ne peut imaginer, dans sa timidité, que c'est elle précisément qui sera placée au premier plan du poème, comme la reine de grâce et de beauté. Mistral lui dit : Tu n'es qu'une fille de la glèbe. En dehors de la Crau il s'est peu parlé de toi, tu n'as ni diadème ni manteau de dame. Je veux qu'en gloire tu sois élevée comme une reine, et caressée par notre langue méprisée.

Car le patois, lui aussi, a le droit qu'on cherche s'il n'a pas quelque poésie éparse dans ses mots, dans ses proverbes, dans ses chansons. *Mireïo*, surprise, rougissante, se demande lequel des moments de sa vie régulière, laquelle de ses simples paroles le poète va pouvoir recueillir pour l'enchâsser dans ses vers. Elle ignore que tout est poésie, jusqu'à son lever dans sa petite chambre, jusqu'au balbutiement qui lui échappe dans le mûrier, quand elle ne sait répondre aux louanges de son amant que par cette exclamation naïve : « Oh! ce Vincent! »

Et ce Vincent, il va donc, lui aussi, sortir de son obscurité, lui qu'on méprise.

Le poète le surnommera le beau tresseur de bannes; il trouvera beau et son courage, et son amour, et sa pauvreté, et sa probité, et son adresse.

Ce qu'il fera pour le vannier, il le fera à des degrés moindres pour le vieux matelot du Bailli de Suffren, pour le berger de la montagne, pour le gardeur de chevaux, pour le garçon de charrue. Tous se trouveront relevés de leur humilité, tous verront tomber sur eux un peu de lumière, un peu de louange, un peu de poésie. Tous retourneront à leurs travaux, le contentement dans l'âme, leur métier étant devenu presque auguste à leurs yeux, la bénédiction du poète, c'est-à-dire presque la bénédiction de Dieu étant tombée sur l'élément louable de leur œuvre. Dans la magnanerie, par exemple, l'ombre a fui des ateliers et le dégoût avec elle.

Ce ne sont plus des balais remplis de cocons que les ouvrières ont à désenchevêtrer, ce sont « des touffes de romarin où, attirée par la senteur de la montagne, la noble chenille s'emprisonne si volontiers avec son écheveau qu'elles finissent par ressembler à des palmes d'or ».

C'est ainsi qu'une révélation soudaine leur a fait entrevoir la beauté là où elles n'avaient vu que la laideur, et leur a fait sentir la poésie dans un état dont elles n'éprouvaient que de la honte. Autant d'humiliations, de répugnances,

de mornes lassitudes métamorphosées en fiertés, en attrait, en activité souriante.

Et ici, il n'y a pas d'illusion. Le poète ne peut tromper, il ne peut créer le beau là où il n'est pas, il ne fait que le découvrir.

Les natures brutales telles que celle d'Ourias, le toucheur de taureaux, seront montrées par lui sous leur farouche aspect. C'est seulement dans le paysage qui l'environne que le charme se retrouvera.

Après les hommes, en effet, c'est la nature que Mistral éclaire. Voici chaque fleur, chaque alouette, chaque roche, chaque heure du jour ou de la nuit, chaque libellule, qui demande au poète : Me placeras-tu dans ton livre? Me donneras-tu une place à ton soleil? Déjà Homère a parlé de moi. Tu sais, j'ai des titres. Je suis belle. Je suis classiquement belle.

Et l'humble souchet de ruisseau, dont il n'a jamais été parlé, désespère! Mais le poète lui dit tout bas : Je trouverai moyen de te nommer. Il y aura dans mon poème une image exprès pour toi.

Rien ne prévaut contre les conquêtes de la poésie. Elles sont éternelles comme celles de la vérité.

Lamartine a raison : le beau c'est la splendeur du vrai. La Provence est aujourd'hui transformée. Elle a trouvé son amant. Il a dévoilé ses magnificences. Elle brillera éternellement dans l'imagination des hommes.

Elle a pris la grâce, la jeunesse, l'éclat printanier de celui dont les regards se sont fixés sur elle. Elle pourrait lui dire ce que dit la maîtresse du poète :

« J'ai le reflet charmant des yeux dont tu m'accueilles. »

---

# INDEX DES NOMS

## A

## B

## C

## D

**E**



**F**



**G**

## H

I



J



K



L

M

## N



## O

## P



## Q



## R

## S

## T



## V

## W

# TABLE



2242-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57